

Science-Fiction

Robert
Heinlein
HISTOIRE DU FUTUR

**L'homme qui vendit
la Lune**

Le président frappa du maillet pour obtenir le silence. Petit à petit les cris et les huées s'éteignirent, tandis que les responsables du service d'ordre persuadaient quelques manifestants de se



PRESSES  POCKET



W. STUHMANN

L'HOMME
QUI VENDIT LA LUNE

ŒUVRES DE ROBERT HEINLEIN

DANS PRESSES POCKET

HISTOIRE DU FUTUR

1. L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE
2. LES VERTES COLLINES DE LA TERRE
3. RÉVOLTE EN 2100
4. LES ENFANTS DE MATHUSALEM
5. LES ORPHELINS DU CIEL

L'ÂGE DES ÉTOILES
CITOYEN DE LA GALAXIE
L'ENFANT TOMBÉ DES ÉTOILES
EN TERRE ÉTRANGÈRE
LONGUE VIE (Grand Temple de la S.F.)
RÉVOLTE SUR LA LUNE
ROUTE DE LA GLOIRE (Fantasy)
LE VAGABOND DE L'ESPACE

SCIENCE-FICTION

Collection dirigée par Jacques Goimard

ROBERT A. HEINLEIN

HISTOIRE DU FUTUR

L'HOMME
QUI VENDIT
LA LUNE

Première époque

PRESSES POCKET

Titre original : THE MAN WHO SOLD THE MOON.

Traduction de Pierre BILLON (et de J. C. DUMOULIN pour les récits *L'homme qui vendit la Lune* et *Requiem*).

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1950, 1951, 1953, ROBERT A. HEINLEIN.

© 1958, Gallimard, pour la traduction de J. C. DUMOULIN.

ISBN 2-266-04791-4

PRÉFACE DE L'AUTEUR

*Un poète ne gagne rien
à se montrer trop explicite.*


L. SPRAGUE DE CAMP


*L*ES récits narrés dans cet ouvrage, comme dans les volumes plus récents de la série, n'ont pas la prétention de constituer ni des prophéties ni de l'histoire. L'auteur serait le premier surpris si l'un d'entre eux venait à coïncider d'assez près avec des événements du futur au point de prendre place parmi les prédictions que les faits sont venus confirmer.

« Qu'arriverait-il si...? » Tel est le postulat de base sur lequel repose chacune de ces histoires, le « si » étant constitué par quelque transformation éventuelle, toujours possible dans l'état actuel de la technologie et de la culture. Parfois la probabilité est fort lointaine, comme c'est le cas dans *Ligne de vie*; parfois au contraire c'est une quasi-certitude, lorsqu'il s'agit de voyages interplanétaires par exemple.

Le caractère pseudo-historique de l'avenir immédiat, esquissé dans le tableau que vous trouverez dans cet ouvrage, pourrait inciter à croire que j'ai pris mon rôle de prophète au sérieux. Mais ce n'est là

qu'une apparence tout à fait illusoire. Le tableau en question fut échafaudé petit à petit, au fur et à mesure que je rédigeais de nouveaux récits, dans le seul but d'éviter des erreurs et de ne pas me noyer dans mes propres élucubrations. Au début, c'était un vaste tableau mural affiché dans mon cabinet de travail, auquel j'ajoutais de temps en temps des notations au crayon. C'était une idée que j'avais empruntée à Sinclair Lewis, dont on disait qu'il rédigeait tableaux, fiches, notes, voire cartes détaillées concernant son fictif Etat de Winnemac et sa non moins abstraite métropole de Zenith. Mr. Lewis a réussi le remarquable exploit de rendre Zenith et ses habitants plus réels, aux yeux de la plupart des gens, qu'aucune ville authentique du Midwest. Je pensais que ce qui était bon pour lui pouvait l'être aussi pour moi. Je m'emparai donc de l'idée. Je suis heureux de saisir l'occasion de reconnaître publiquement ma dette.

En 1940, je montrai le tableau à John Campbell Jr. Aussitôt il voulut à toute force le publier. Dès ce moment, j'étais pris  piège; il devint désormais de plus en plus difficile pour moi d'écrire un récit sans l'intégrer dans le tableau. Je fus contraint d'inventer plusieurs noms de plume, lorsque je désirais rédiger une nouvelle entièrement incompatible avec cette prétendue Histoire du Futur. Aujourd'hui, c'est à peine si je dois me référer à mon tableau; l'avenir fictif qui s'y trouve matérialisé me semble pour le moins aussi réel que Plymouth Rock.

Cette série  débuté en 1939; la technologie a connu depuis cette date des transformations aussi révolutionnaires que ne lui avait apporté l'ensemble du siècle précédent. De plus en plus, chaque année, les plus aventureuses prédictions de la science-fiction se voient dépassées par la réalité que chacun découvre dans les colonnes de son journal quotidien. Certaines armes, dont mon tableau ne prévoyait pas la

réalisation avant des centaines d'années, ont été construites au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il prévoyait le départ vers la Lune de la première fusée habitée pour 1978; or il y a des chances que cet événement se produise notablement plus tôt.

Il arrive que ça saute est un cas typique dans le genre. Ce récit fut écrit quelques mois après que le terme de fission de l'uranium eut atteint ce pays, très longtemps avant la mise en place du Projet Manhattan qui devait aboutir à la réalisation de la première bombe atomique.

Durant les quelques mois qui s'écoulèrent entre la rédaction de la nouvelle et sa première publication, les éléments scientifiques sur lesquels reposait l'histoire se trouvèrent dépassés à cinq reprises, tant étaient rapides les progrès accomplis dans la connaissance de l'atome. Plus tard elle a été de nouveau révisée en certains détails pour se conformer aux dernières acquisitions de la science; elle ne tardera sans doute pas à se trouver de nouveau dépassée du moins dans les détails. Mais il est une chose dont nous pouvons être certains : l'idée essentielle qui constitue l'argument du récit ne perdra jamais son actualité, car la puissance atomique, sous bien des aspects, continuera à présenter un danger fantastique tant sur le plan individuel que social — et les hommes continueront à s'en servir en dépit de tous les dangers.

Les détails se modifient; le drame continue. La technique poursuit sa course folle tandis que les gens demeurent obstinément les mêmes. Il m'est arrivé récemment de dénombrer, dans un seul kiosque à journaux, quatorze publications différentes spécialisées dans l'astrologie, mais pas une seule qui traitât d'astronomie. Trois cents ans seulement séparaient Plymouth Rock de l'énergie atomique; aussi étrange que la chose puisse paraître, les édifices extérieurs sont encore en majorité, par rapport aux

toilettes d'appartement, dans ces Etats-Unis d'Amérique qui sont pourtant le pays de la plomberie intérieure. Sans doute le rapport n'aura-t-il guère changé le jour où les hommes fouleront pour la première fois le visage silencieux de la Lune. Les anomalies de l'Ere de l'Energie sont plus curieuses que ses prodiges.

C'est pourtant une grande et merveilleuse époque, la plus merveilleuse peut-être que cette instable planète ait connue depuis le début de son existence. C'est parfois le comique qui domine, trop souvent le tragique, mais elle est toujours étonnante. Nos rêves d'avenir les plus fous seront surpassés par la réalité qui prend forme sous nos yeux. Que l'issue soit bonne ou mauvaise, je veux prendre ma part du spectacle le plus longtemps possible.

ROBERT A. HEINLEIN
(1953).

ANNÉES	TITRES	PÉRIODES	FAITS TECHNIQUES
1975	Ligne de vie « Que la lumière soit ! »	LES ANNÉES FOLLES	Les écrans à énergie solaire Douglas-Martin Les routes mécaniques Les fusées de transport Voyages interplanétaires
	(Word edgewise) Les routes doivent rouler Il arrive que ça saute L'homme qui vendit la Lune	LA « FAUSSE AUREORE »	
	Dalila et l'homme de l'espace Jockey de l'espace Requiem La longue veille Asseyez-vous, messieurs! Les puits noirs de la Lune Qu'il est bon de revenir! Nous promenons aussi les chiens	PÉRIODE D'EXPLOITATION IMPÉRIALISTE JUSQU'EN 2020	
2000	Vertige spatial Les vertes collines de la Terre (Fire down below!) La logique de l'Empire (The sound of his wings)		Interruption Voyages interplanétaires
2025 2050 2075	(Eclipse) (The stone pillow)		
2100	Si ça arrivait...	PREMIÈRE CIVILISATION HUMAINE	
	La Réserve		Voyages interplanétaires
	L'inadapté		
2125	Les enfants de Mathusalem		
2600	Univers Sens commun		

DU FUTUR

LOGIQUES	FAITS SOCIOLOGIQUES	REMARQUES
Fusée transatlantique Fusées intercontinentales Première fusée lunaire	« La Grande Grève » Fondation de Luna City Accord légal sur l'espace Les sociétés lunaires Harriman	<i>A cette période correspond un développement considérable de la technologie s'accompagnant d'une dégradation régulière des mœurs, de l'éducation et des institutions sociales aboutissant à une psychose des masses suivie de l'Interrègne. A l'Interrègne succède une période de reconstruction au cours de laquelle les lois financières de Voorhis redressent temporairement l'économie. Cette période s'achève par l'ouverture de nouvelles frontières et un retour au système économique du XIX^e siècle.</i>
Les bactériophages L'unité de voyage et de combat	Révolte en Petite Amérique Anschluss américano-australasien	
Stéreoptyque commercialisée	Réveil du fanatisme religieux La « Nouvelle Croisade » Rébellion et indépendance des colons vénusiens Dictature religieuse aux U.S.A.	<i>Trois révolutions mettent fin à la courte période d'impérialisme interplanétaire instaurée par l'Antarctique, les États-Unis et Vénus. Les voyages interplanétaires cessent jusqu'en 2072.</i>
Désintégrateurs Aliments de synthèse Contrôle des climats		<i>Peu de recherche et de découvertes dans le domaine technologique durant cette période. Puritanisme extrême. La caste religieuse développe certains aspects du contrôle psychologique des masses et de la psychodynamique.</i>
La « Barrière »		<i>Rétablissement des libertés civiles. Relance de la recherche et reprise des voyages spatiaux. Luna City est reconstruite. Étude des relations sociales basée sur les règles de la sémantique. Censure. La Convention.</i>
Mécanique parastatique		
Recherches symbiotiques Longévité Première tentative de voyage interstellaire		<i>Début de la consolidation du système solaire. Troubles civils. Fin de l'adolescence de l'humanité et début de la maturité.</i>

histoires projetées par Heinlein mais que celui-ci n'a jamais écrites.

LIGNE DE VIE

LE président frappa du maillet pour obtenir le silence. Petit à petit les cris et les huées s'éteignirent, tandis que les responsables du service d'ordre persuadaient quelques manifestants de se rasseoir. L'orateur, assis sur l'estrade auprès du président, semblait inconscient du vacarme. Son visage demeura rigoureusement impassible. Le président se tourna vers lui et l'interpella sur un ton de colère et d'ennui.

— « Docteur Pinero, » dit-il en appuyant légèrement sur le mot *docteur*, « je dois vous présenter mes excuses pour le vacarme indécent suscité par vos remarques. Je m'étonne que mes collègues aient oublié la dignité qui convient aux hommes de science au point d'interrompre un orateur... » (il marqua un temps, l'air pincé) « quel qu'ait été le caractère provocateur de son intervention. » Pinero lui sourit d'une expression ouvertement insultante. Le président se domina et poursuivit : « J'aimerais que la séance puisse se terminer dans l'ordre. Je vous demanderai donc de conclure votre exposé. Je vous prierai toutefois de ne pas pécher contre l'intelligence en émettant des idées par trop fallacieuses. Faites-moi la grâce de ne pas outrepasser le domaine de votre découverte — si toutefois on peut lui donner ce nom. »

Pinero étendit les mains. « Comment vous faire pénétrer une idée nouvelle dans la tête sans en extirper préalablement les erreurs? »

L'assemblée s'agita et murmura. « A la porte, le charlatan! Nous en avons assez entendu! » cria quelqu'un au fond de la salle. Le président martela son pupitre.

— « Messieurs! Je vous en prie! » Puis se tournant vers Pinero : « Dois-je vous rappeler que vous ne faites pas partie de cette assemblée et que nous ne vous avons pas invité? »

Pinero leva les sourcils. « Vraiment? Je crois pourtant me rappeler avoir reçu une invitation rédigée sur le papier à en-tête de l'Académie. »

Le président se mordit la lèvre inférieure. « C'est exact. C'est d'ailleurs moi qui l'ai rédigée. Mais à la requête de l'un des administrateurs — homme éminent dévoué au service public, sans doute, mais nullement un scientifique et encore moins un membre de l'Académie. »

Pinero eut de nouveau son exaspérant sourire. « Ce vieux Bidwell, si je ne m'abuse, de la Compagnie *Amalgamated*? Il demandait à ses phoques dressés de me faire passer pour un imposteur, hein? Qui donc voudrait de ses jolies petites polices d'assurance sur la vie si je pouvais prédire à chacun le jour de sa mort? Mais comment faire éclater ma mauvaise foi si vous refusez de m'entendre? Encore vous faudrait-il suffisamment d'esprit pour me comprendre! Pour mettre en pièces un lion, il faut autre chose que des chacals! » Il tourna délibérément le dos à la foule, dont les murmures prirent une ampleur menaçante. Le président répétait en vain des rappels à l'ordre. Un homme se dressa au premier rang.

— « Monsieur le Président! »

Celui-ci s'écria : « Messieurs! Le docteur Van Rheinsmitt a la parole. » Le tumulte s'apaisa.

Le docteur s'éclaircit la voix, passa une main légère dans sa splendide chevelure blanche et commença :

— « Monsieur le Président, mes chers collègues de l'Académie des Sciences, faisons preuve de largeur d'esprit! Un meurtrier lui-même a le droit de présenter sa défense avant la sentence. Pourrions-nous moins faire, même si le verdict n'offre aucun doute? J'accorde au Dr. Pinero la considération que cet auguste corps se doit de manifester à l'endroit d'un collègue, quoique le nom de l'université qui lui conféra ses grades ne nous soit pas familier. Si ce qu'il entend nous dire est contraire à la vérité, il ne peut en résulter pour nous aucun dommage. S'il dit vrai, sachons affronter sans peur la réalité. » Sa voix moelleuse produisait sur les auditeurs l'effet d'un baume. « Si les manières de l'éminent docteur nous semblent dépourvues d'urbanité, souvenons-nous qu'il vient peut-être d'un milieu où l'on se montre moins pointilleux sur l'étiquette. Puisque notre excellent ami nous a demandé de l'entendre et se porte garant du bien-fondé de sa requête, inclinons-nous avec la correction exigée par la circonstance. »

Il s'assit au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, conscient d'avoir renforcé sa réputation de guide moral et intellectuel. Le lendemain, les journaux célébreraient à l'envi le bon sens et l'esprit de conciliation du « plus beau de tous les présidents d'université d'Amérique ». Sait-on jamais? Le vieux Bidwell finirait peut-être par s'exécuter, pour cette affaire de donation pour une piscine.

Les applaudissements ayant pris fin, le président se tourna vers le responsable de toute cette agitation, assis, le visage serein, les mains croisées sur son ventre rondet.

— « Voudriez-vous poursuivre, Dr. Pinero? »

— « A quoi bon? »

Le président haussa les épaules. « Vous êtes venu pour cela, si je ne m'abuse? »

Pinero se leva. « C'est vrai! Mais ai-je agi sagement? Est-il un seul membre de cette assemblée qui ose regarder la réalité en face? Je ne le pense pas. Même ce monsieur si décoratif qui vous a demandé de m'entendre ne m'a-t-il pas déjà condamné? Ce qu'il recherche c'est l'ordre et non la vérité. Supposons que la vérité bouleverse l'ordre établi, s'inclinera-t-il? Vous tous, vous inclinerez-vous? Je ne le pense pas. D'autre part, si je demeure muet, vous gagnerez votre cause par défaut. L'homme de la rue s'imaginera que vous m'avez démasqué comme un imposteur et un plaisantin. Mon propos ne s'accommode pas de cette solution. Donc, je parlerai.

» Je vais donc vous exposer une seconde fois l'objet de ma découverte. Pour parler simplement, j'ai inventé une technique qui me permet de déterminer à l'avance la durée de vie d'un homme. Je puis vous donner la date précise de votre mort. En moins de cinq minutes, je puis, avec mes appareils, donner à n'importe lequel d'entre vous le nombre de grains de sable qui restent dans son sablier. »

Il s'interrompit et croisa les bras. Durant un moment, nul ne souffla mot. Puis l'assistance s'agita. Finalement le président intervint.

— « Vous n'avez pas terminé, Dr. Pinero. »

— « Que pourrais-je ajouter? »

— « Vous ne nous avez pas expliqué de quelle façon fonctionnent vos appareils. »

Les sourcils de Pinero se haussèrent. « Vous me demandez, si je comprends bien, de mettre le fruit de mon travail à la disposition des enfants pour qu'ils s'en fassent un jouet? Nous avons affaire ici à des connaissances éminemment dangereuses. Je les réserve au seul homme capable d'en faire bon usage : moi-même. »

— « Comment savoir si vos prétentions extravagantes reposent sur des bases sérieuses? »

— « Rien de plus simple. Désignez un comité chargé d'assister à mes démonstrations. Si vous êtes convaincu, vous l'avouez et vous faites part au monde de votre conviction. Dans le cas contraire, je me trouverai discrédité et je ferai amende honorable. »

Un homme se leva au fond de la salle. Le président le reconnut et lui donna la parole.

— « Monsieur le Président, comment l'éminent docteur peut-il proposer sérieusement une telle expérience? Veut-il que nous patientions vingt ou trente ans pour que la mort du sujet vienne vérifier ses dires? »

Dédaignant le président, Pinero répondit directement à l'interrupteur :

— « Vous plaisantez! Seriez-vous étranger aux lois de la statistique au point d'ignorer que tout groupe suffisamment important comporte au moins un individu promis à une mort prochaine? Je vous fais une proposition : permettez-moi de faire passer un test à toutes les personnes dans cette salle et je m'engage à vous désigner celle qui mourra dans la quinzaine suivante, en précisant le jour et l'heure de sa mort. » Il lança un regard de défi dans la salle. « Acceptez-vous? »

Un autre homme se leva. « Personnellement, je ne puis envisager une telle expérience. En ma qualité de médecin, j'ai remarqué avec chagrin, chez plusieurs de nos collègues les plus avancés en âge, les indices d'affections cardiaques sérieuses. Si le Dr. Pinero a su reconnaître ces symptômes et s'il choisit ses victimes parmi eux, la personne ainsi désignée aurait de grandes chances de succomber à l'heure dite. »

Un autre interrupteur l'appuya immédiatement : « Le Dr. Shephard a raison. Pourquoi gaspiller notre

temps? Je suis convaincu que cet individu cherche à se servir de l'Académie pour se faire de la publicité. Si nous nous prêtons à cette farce, nous ferions son jeu. Je propose, Monsieur le Président, que nous passions à l'ordre du jour. »

La motion fut votée par acclamations, mais Pinero secoua sa crinière broussailleuse et s'écria :

— « Barbares! Imbéciles! Vos pareils se sont toujours opposés à toutes les grandes découvertes! L'ignorance incommensurable de cette canaille ferait se retourner Galilée dans sa tombe. Académie des Sciences, c'est ainsi que vous vous intitulez? J'appellerais plutôt ça une association d'entrepreneurs de pompes funèbres, n'ayant d'autre préoccupation que d'embaumer les idées de ses prédécesseurs! »

Il s'interrompt pour reprendre sa respiration et fut saisi par deux membres du comité, qui l'entraînèrent précipitamment dans les coulisses. Plusieurs journalistes se levèrent en hâte et s'élancèrent sur ses traces. Le président prononça l'ajournement de la séance.

Les journalistes le rejoignirent ■■ moment où il franchissait la porte de sortie. Il marchait d'un pas léger, en sifflotant un petit air. Plus la moindre trace de cette ardeur belliqueuse qu'il manifestait un instant auparavant. Il se trouva entouré en un instant et bombardé de questions.

Il eut un large sourire. « Un seul à la fois, mes amis. Autrefois j'étais moi-même journaliste. Je vous propose de venir jusqu'à mon appartement. Nous y serons plus à l'aise pour parler. »

Quelques instants plus tard, ils s'efforçaient de trouver une place dans la salle de séjour-chambre à coucher du Dr. Pinero, où régnait un désordre pittoresque.

Pinero jeta un regard circulaire sur l'assistance et

s'épanouit. « Que préférez-vous, mes amis, scotch ou bourbon? » Lorsque ses invités furent servis, il entra dans le vif du sujet. « Maintenant, que désirez-vous savoir? »

— « Cartes sur table, docteur. Avez-vous trouvé quelque chose, oui ou non? »

— « Mais bien sûr que oui! »

— « Dans ce cas, dites-nous comment ça fonctionne. Le rideau de fumée qui ■ servi pour les professeurs ne vous mènera nulle part avec la presse. »

— « Permettez, mon cher. Il s'agit de mon invention. J'espère en tirer quelques subsides. Je ne peux la mettre à la disposition du premier venu. »

— « Minute, docteur. Il faudra bien nous donner quelque chose à nous mettre sous la dent si vous voulez voir votre nom dans les journaux. De quoi vous servez-vous? D'une boule de cristal? »

— « Pas tout à fait. Aimeriez-vous voir mon appareillage? »

— « Et comment! »

Il les introduisit dans la pièce voisine et fit un geste de la main. « Voilà l'engin, mes amis. »

La masse d'instruments rappelait vaguement un appareillage de radiologie médicale. L'engin fonctionnait à l'électricité et un certain nombre de cadrans offraient un aspect familier; pourtant une observation superficielle ne permettait pas de deviner son usage.

— « Quel en est le principe, docteur? »

Pinero fit une moue et réfléchit. « Je ne vous apprendrai sans doute rien en vous disant que la vie est à base d'électricité? Ce truisme vous donnera une idée du principe sur lequel repose l'invention. On a dû vous dire également que le temps constitue une quatrième dimension. On l'a répété tant de fois que l'expression est devenue un cliché. Mais je

vous demande maintenant de faire tous vos efforts pour l'appréhender émotionnellement. »

Il s'approcha de l'un des journalistes. « Supposez que nous vous prenions en exemple. Votre nom est Rogers, si je ne me trompe. Eh bien, Rogers, vous constituez un phénomène spatio-temporel qui s'étend sur quatre directions différentes. Vous ne mesurez pas tout à fait un mètre quatre-vingts, vous avez environ cinquante centimètres de large sur vingt-cinq d'épaisseur. Pour ce qui est du temps, vous êtes déterminé par une ligne spatio-temporelle dont nous avons sous les yeux une sécante, coupant selon un angle droit l'axe temporel au niveau du présent. A l'un des bouts se trouve un nourrisson prenant son repas au biberon. A l'autre extrémité, nous découvrons peut-être un vieil homme. Imaginons ce phénomène spatio-temporel que nous appelons Rogers sous la forme d'un long ver rose, ininterrompu à travers les années, prenant naissance, à un bout, dans le sein de sa mère et se terminant à l'autre dans le tombeau. Ce ver rose passe exactement ici, et au point de rencontre nous voyons apparaître un corps unique et discret. Mais ce n'est là qu'une illusion. Le ver rose possède une continuité physique qui se poursuit à travers les années. A dire le vrai, ce concept suppose la continuité physique et la race tout entière. En effet ces vers roses bifurquent à partir d'autres vers roses. Vue sous cet angle, la race est semblable à une plante dont les ramifications s'entremêlent et lancent des pousses dans toutes les directions. C'est seulement en considérant les intersections de la plante que l'on peut tomber dans l'erreur de croire à des individus distincts. »

Il fit une pause. Un des journalistes intervint.

— « Tout cela est très joli, du moins si c'est vrai. Mais où cela vous mène-t-il? »

Pinero le gratifia d'un sourire. « Patience, mon ami. Je vous ai demandé de considérer la vie comme

un phénomène électrique. Maintenant représentez-vous notre long ver rose comme un conducteur d'électricité. Vous avez peut-être entendu dire que les ingénieurs en électricité peuvent, grâce à certaines mesures, localiser une rupture dans un câble transatlantique, sans même quitter le rivage. Je fais de même pour mon ver rose. En braquant mes appareils sur la sécante ici présente, je puis localiser la rupture, autrement dit le moment de la mort. Ou si vous préférez, en inversant les connexions, je puis vous donner votre date de naissance. Mais cela ne présente aucun intérêt puisque vous la connaissez déjà. »

Son interlocuteur ricana. « Cette fois, je vous tiens, docteur. Si vous dites vrai, vous ne pouvez déterminer la date de naissance puisque la chaîne est ininterrompue. Votre conducteur électrique remonte à travers la mère jusqu'au plus lointain ancêtre. »

— « Exact et intelligemment raisonné, mais vous avez poussé l'analogie trop loin. L'opération ne s'effectue pas de la manière précise permettant de mesurer la longueur d'un conducteur électrique. Par certains côtés, elle ressemble davantage à la méthode qui permet d'évaluer la longueur d'un couloir en faisant rebondir un écho jusqu'à l'extrémité opposée. A la naissance se produit une sorte de torsion dans le couloir, et grâce à un calibrage approprié, je peux déceler l'écho provoqué par cette torsion. Il n'y a qu'un moment où je ne puis obtenir de lecture valable : lorsqu'une femme est enceinte, il m'est impossible de distinguer sa ligne de vie de celle de l'enfant à naître. »

— « Pouvez-vous nous donner la preuve de ce que vous avancez ? »

— « Volontiers, mon cher ami. Voulez-vous servir de sujet d'expérience ? »

L'un des journalistes prit la parole : « Il a relevé ton défi, Luke. Exécute-toi. »

— « D'accord. Que dois-je faire? »

— « D'abord inscrire votre date de naissance sur une feuille de papier et la remettre à l'un de vos collègues. »

Luke obéit. « Et après? »

— « Retirez vos vêtements et montez sur ces plateaux. Maintenant, dites-moi. Avez-vous été jusqu'ici notablement plus maigre ou plus gros qu'à présent? Non? Combien pesiez-vous à votre naissance? Dix livres? Un fort beau garçon, ma foi! »

— « A quoi riment ces inepties? »

— « Je m'efforce de situer approximativement la section moyenne de notre long conducteur rose, mon cher Luke. Maintenant, voudriez-vous vous asseoir ici? Placez cette électrode dans votre bouche. Non, ce n'est pas douloureux le moins du monde; le voltage est très bas, moins d'un microvolt, mais il me faut un contact parfait. »

Le docteur se plaça derrière son appareil, où il abaissa une cagoule sur sa tête avant de toucher à ses manettes. Quelques-uns des cadrans s'animèrent et un bourdonnement sortit de la machine. Il s'interrompit et le docteur sortit la tête de sa petite cachette.

— « J'obtiens une date aux environs de février 1912. Qui détient le papier portant la date de naissance? »

On produisit et on déplia le papier. « 22 février 1912, » lut celui qui avait le renseignement en dépôt.

Le silence fut interrompu par une voix provenant de l'extérieur du groupe. « Puis-je me servir un autre verre, docteur? »

La tension se calma, et plusieurs des journalistes s'écrièrent à l'unisson : « Allez-y, docteur, faites-nous une démonstration. »

Il s'exécuta avec complaisance, et chacun subit l'épreuve à tour de rôle. Lorsqu'ils eurent tous en main leurs papiers jumeaux, prouvant que le docteur

avait raison, Luke interrompit un silence prolongé.

— « Et si vous prédisiez à présent la date de la mort, Pinero? »

— « Si vous le désirez. Qui veut servir de cobaye? »

Nul ne répondit. Plusieurs d'entre eux poussèrent Luke en avant en lui donnant des coups de coude dans les côtes. « Vas-y puisque tu es si malin. C'est toi qui l'as voulu, non? » Il se laissa tomber sur le siège; Pinero modifia quelques connexions puis pénétra dans la boîte. Lorsque cessa le bourdonnement, il sortit en se frottant énergiquement les mains.

— « Eh bien, c'est tout pour aujourd'hui, mes amis. Cela vous suffira-t-il pour un article? »

— « Hé là! Et cette prédiction? Quand Luke ira-t-il manger les pissenlits par la racine? »

Luke lui fit face. « Ils ont raison! Quelle est la réponse? »

Pinero parut peiné. « Messieurs, vous me surprenez. Je ne fournis ce renseignement qu'en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes. D'autre part, il s'agit d'un secret professionnel. Seul le consultant est autorisé à le connaître. »

— « Je n'ai pas de tels scrupules. Allez, dites-leur! »

— « Je regrette beaucoup, mais je suis dans l'obligation de refuser. J'avais accepté de vous montrer la manière de procéder, mais pas de vous donner les résultats. »

Luke écrasa son mégot de cigarette sur le sol. « C'est un canular, les gars. Je suis persuadé qu'il s'est informé de l'âge de tous les journalistes de la ville pour nous monter ce bateau. Je ne marche pas, Pinero. »

L'autre le regarda tristement. « Etes-vous marié, mon ami? »

— « Non. »

— « Avez-vous quelqu'un à votre charge? »

— « Non, pourquoi? Auriez-vous l'intention de m'adopter? »

Pinero secoua la tête mélancoliquement. « Je le regrette profondément pour vous, mon cher Luke. Vous serez mort avant demain. »

« UN PSEUDO-SAVANT PRÉTEND PRÉDIRE L'AVENIR »

« DEVIN OU CHARLATAN? »

« LE SECRET DE LA MORT EST-IL PERCÉ? »

« LA DROGUE DU DOCTEUR A FAIT MOURIR LE JOUR-

« NALISTE C'EST UNE IMPOSTURE, DÉCLARE UN

« SAVANT DISTINGUÉ »

« ... Moins de vingt minutes après l'étrange prédiction de Pinero, une enseigne détachée d'une façade est venue frapper Luke Timmons alors qu'il descendait Broadway pour se rendre aux bureaux du Daily Herald, le journal auquel il était attaché.

» Le Dr. Pinero s'est refusé à tout commentaire, mais a néanmoins confirmé qu'il avait prédit la mort de Timmons au moyen d'un appareil qu'il appelle chronovitamètre. Le chef de la police Roy... »

Etes-vous soucieux de votre AVENIR?????
Ne gaspillez pas votre argent chez les diseurs
de bonne aventure.

Consultez le Dr. Hugo Pinero, biopraticien,
pour vous aider à prévoir votre avenir
par des méthodes scientifiques infaillibles.

Pas de charlatanisme,
pas de pseudo-messages spirites.

Une somme de \$ 10.000 est mise en gage
pour répondre de la véracité de nos prédictions.

Circulaire sur demande.

CHRONOS, S.A.

Majestic Building, Appartement 700

(Communiqué)

Annnonce légale

Nous, John Cabot Winthrop, de l'étude de M^{re} Winthrop, Ditmars et Winthrop, notaires, affirmons par la présente que Hugo Pinero, résidant dans cette ville, nous a remis dix mille dollars en monnaie légale des Etats-Unis et nous a commis aux fins de placer ladite somme dans une banque agréée de notre choix, avec les instructions suivantes :

La somme entière sera mise en dépôt et sera subsequmment versée au premier client de Hugo Pinero ou de Chronos, S. A. dont la durée de vie excéderait de un pour cent celle prédite par Hugo Pinero, ou à la succession du premier client dont la durée de vie serait inférieure au temps prédit dans une proportion égale à celle ci-dessus indiquée.

Nous déclarons en outre avoir placé, ce jour, cette somme en dépôt, en même temps que les instructions ci-dessus désignées, à la Equitable First National Bank de cette ville.

Signé sous la foi du serment
John Cabot Winthrop

Signé ce jour sous la foi du serment par-devant nous,
Albert M. Swanson
Notaire exerçant dans cette ville et cet Etat.

« Bonsoir, mes chers auditeurs. Voyons les dernières nouvelles! D'abord un communiqué : Hugo Pinero, l'Homme Miracle, vient d'accomplir sa millième prédiction sans qu'un seul de ses clients soit venu réclamer la récompense promise en cas d'erreur d'appréciation dans le temps indiqué par lui. Treize de ses clients étant déjà morts conformément à ses prévisions, il est mathématiquement certain qu'il est relié par fil spécial au bureau de la Grande Faucheuse. Pour ma part, c'est un renseignement

que je ne me soucie nullement de connaître avant l'instant fatal. Votre correspondant ne sera pas, je puis vous l'assurer, un client du Prophète Pinero... »

La voix du juge fit vibrer l'air confiné de la salle d'audience. « Je vous en prie, Mr. Weems, retournons à nos moutons. Faisant droit à votre demande, la Cour vous ■ accordé un ordre de suspension temporaire, dont vous sollicitez à présent qu'elle devienne permanente. Le Dr. Pinero soutient que vous n'avez apporté aucune justification à votre thèse; il demande donc que soit levée ladite suspension et ordonné à votre client de mettre fin à ses tentatives visant à contrecarrer ce que Pinero appelle une entreprise strictement légale. Comme vous n'avez devant vous aucun jury, veuillez bannir toute rhétorique et me dire en langage clair la raison pour laquelle je ne devrais pas déférer à sa requête. »

Mr. Weems tourna le menton d'un geste nerveux qui répandit sur son haut col dur les replis flasques de son cou, puis il reprit :

— « Que la Cour veuille bien considérer que je représente le public... »

— « Un instant, je croyais que vous défendiez les intérêts de la Compagnie d'Assurances sur la Vie *Amalgamated*. »

— « C'est exact, Votre Honneur, si l'on s'en tient à la lettre de la procédure. Mais, moralement, je représente plusieurs autres institutions importantes : des compagnies d'assurances aussi bien que des établissements financiers et fiduciaires, ainsi que leurs actionnaires et leurs assurés, qui constituent la majorité des citoyens. En outre, nous avons le sentiment de protéger les intérêts de la population tout entière, qui est inorganisée, sans voix pour la défendre et par conséquent dépourvue de toute protection. »

— « Je croyais représenter le public, » fit observer le juge sèchement. « Dois-je considérer que vous

assurez la défense de vos clients virtuels? Mais poursuivez. Quelle est votre thèse? »

L'avocat vieillissant poursuivit : « Votre Honneur, nous prétendons que deux raisons distinctes militent pour la permanence de cette interdiction. Tout d'abord, cette personne prédit l'avenir, pratique que la loi et les usages réprouvent. Ce n'est qu'un banal charlatan qui exploite la crédulité publique. Il est certes plus intelligent que la vulgaire gitane chiro-mancienne, que l'astrologue de foire ou le spirite, mais il n'en est que plus dangereux. Il se prévaut fallacieusement de méthodes scientifiques modernes pour donner du décorum à ses simagrées. Nous avons rassemblé dans cette salle des représentants de l'Académie des Sciences, dont le témoignage qualifié fera justice de ses prétentions absurdes.

» En second lieu, en admettant que les affirmations de cette personne soient vérifiées — nous n'émettons cette supposition absurde que pour les besoins de notre raisonnement... » (Mr. Weems souleva cette parenthèse d'un sourire de ses lèvres minces) « nous affirmons que ses activités sont contraires aux intérêts publics en général, et à ceux de mon client en particulier. Nous sommes prêts à produire, devant les autorités légales, les preuves que cette personne a publié ou fait publier des prospectus engageant le public à se dispenser des bienfaits de l'assurance sur la vie, au détriment de leurs intérêts et en causant un préjudice financier à mon client. »

Pinero se leva. « Votre Honneur, puis-je dire quelques mots? »

— « De quoi s'agit-il? »

— « Je crois pouvoir simplifier la situation si l'on me permet une brève analyse de la situation. »

— « Votre Honneur », interrompit Weems, « cette procédure est tout à fait irrégulière. »

— « Patience, Mr. Weems. Vos intérêts seront

sauvegardés. Il me semble nécessaire d'apporter plus de clarté dans cette affaire. Si le Dr. Pinero pense y contribuer en prenant la parole, je souscrirai volontiers à sa demande. Poursuivez, Dr. Pinero. »

— « Je vous remercie, Votre Honneur. Je prendrai tout d'abord la dernière des allégations de Mr. Weems : je suis prêt à lui accorder que j'ai en effet publié les affirmations dont il fait état... »

— « Un instant, docteur. Vous avez choisi d'être votre propre avocat. Etes-vous certain de posséder la compétence suffisante pour défendre vos intérêts? »

— « Je suis prêt à en prendre le risque, Votre Honneur. Nos amis ici présents pourront facilement prouver le bien-fondé de mes assertions. »

— « Très bien, continuez. »

— « Je dirai donc que de nombreuses personnes ont résilié des polices d'assurance sur la vie, par suite de mes interventions, mais je défie quiconque de démontrer qu'elles ont subi de ce fait le moindre dommage ou la moindre perte. Il est vrai que l'*Amalgamated* a éprouvé un manque à gagner du fait de mes activités, mais c'est la conséquence naturelle de ma découverte qui a rendu ses pratiques désuètes. Si mes activités venaient à être interdites de ce fait, je monteraï aussitôt une usine pour la fabrication des lampes à huile et j'introduirais une instance contre la compagnie Edison et la General Electric pour m'opposer à la fabrication des ampoules électriques.

» J'avoue que je me suis lancé dans une profession dont l'objet est de donner à mes clients la date exacte de leur mort, mais je nie formellement me livrer à des pratiques de magie. S'il est illégal de procéder à des expériences de prédiction en ayant recours à des méthodes scientifiques, les services de statistiques de l'*Amalgamated* se sont depuis de longues années rendus coupables de prévoir le pourcen-

tage exact de personnes destinées à mourir dans l'année, dans tout groupe important d'individus. Je prédis la mort en détail; l'*Amalgamated* en gros. Si son activité est légale, comment la mienne peut-elle être contraire à la loi?

» La question change d'aspect, je l'avoue, dans la mesure où je puis donner ou non la preuve que mes prédictions se trouvent confirmées par les faits; les prétendus experts de l'Académie des Sciences vous affirmeront, bien entendu, que j'en suis incapable. Mais ils ignorent tout de mes méthodes et ne peuvent en conséquence se prévaloir du titre d'experts en la matière... »

— « Permettez une minute, docteur. Mr. Weems, est-il vrai que vos témoins experts ne peuvent se prévaloir d'une connaissance quelque peu approfondie des méthodes et des théories du Dr. Pinero? »

Mr. Weems parut embarrassé. Il tambourina sur sa table. « La Cour voudra-t-elle m'accorder quelques instants? » demanda-t-il.

— « Certainement. »

Mr. Weems eut un entretien chuchoté avec son entourage, puis se retourna vers le tribunal. « Nous avons une procédure à vous suggérer, Votre Honneur. Si le Dr. Pinero veut bien monter à la barre et nous exposer la théorie et la pratique de ses prétendues méthodes, ces savants distingués pourront donner à la Cour leur avis sur la validité de ses prétentions. »

Le juge lança un regard interrogateur à Pinero qui répondit : « Je n'accéderai à une telle requête qu'à mon corps défendant. Que mon procédé soit valable ou non, il serait dangereux de le laisser tomber entre les mains d'imbéciles ou d'ignorants. De plus, il n'est pas nécessaire de connaître un procédé pour constater qu'il donne des résultats. Il n'existe en science que deux façons de se former une opinion. On peut juger en se basant sur l'expérience

ou l'on peut accepter aveuglément les décisions des autorités supérieures. Pour l'esprit scientifique, seule importe la preuve expérimentale, et la théorie n'est qu'un moyen commode pour en expliquer le déroulement; lorsqu'elle ne s'accorde plus avec les faits, il faut la jeter au panier. Pour l'esprit académique, l'autorité est toute-puissante et ce sont les faits qu'il faut jeter au panier lorsqu'ils ne concordent pas avec la théorie échafaudée par l'autorité.

» C'est cet état d'esprit des gens académiques qui s'accrochent, comme des huîtres à leur rocher, aux théories dépassées, qui a toujours élevé une barrière pour s'opposer à chaque nouveau progrès de l'histoire. Je suis prêt à faire la preuve de l'efficacité de ma méthode en la soumettant à l'épreuve de l'expérience. Une fois déjà j'ai eu l'occasion de faire, à cette même académie d'experts, cette proposition. Elle a été rejetée. Je la renouvelle. Qu'on me permette de mesurer la durée de vie des membres de l'Académie des Sciences. Qu'ils nomment un comité qui sera chargé de juger des résultats; je les consignerais sur des papiers qui seront introduits dans deux séries d'enveloppes cachetées. Dans l'une de ces séries, chaque enveloppe portera le nom d'un membre, tandis qu'on trouvera à l'intérieur la date de sa mort. A l'intérieur des autres enveloppes, je disposerai les noms, à l'extérieur j'écrirai les dates. Le comité les placera dans une chambre forte. De temps en temps, il se réunira pour ouvrir les enveloppes appropriées. Dans un corps constitué par un aussi grand nombre de personnes, un décès doit se produire, du moins si l'on peut se fixer aux statistiques de l'*Amalgamated*, environ tous les huit ou quinze jours. De la sorte ils auront la faculté de rassembler rapidement des informations précises prouvant si oui ou non je suis un imposteur. »

Il s'interrompit et bomba le torse, fixant d'un œil fulgurant les savants. « Eh bien? »

Le juge leva les sourcils, croisa le regard de Mr. Weems. « Acceptez-vous? »

— « Votre honneur, j'estime que cette proposition est fort inconvenante... »

Le juge lui coupa la parole : « Je vous préviens que je sévirai contre vous si vous n'acceptez pas ou si vous ne proposez pas une méthode également raisonnable de parvenir à la vérité. »

Weems ouvrit la bouche, se ravisa, parcourut les rangs des savants et se tourna vers le tribunal.

— « Nous acceptons, Votre Honneur. »

— « Fort bien. Pour les détails de l'opération, arrangez-vous entre vous. La suspension temporaire d'activité prise à l'encontre du Dr. Pinero est levée, et il ne devra plus être inquiété. Quant à la décision concernant la suspension permanente, elle est réservée sans préjuger de l'imminente accumulation de faits nouveaux. Avant d'abandonner cette affaire, je voudrais commenter quelque peu la théorie que vous avez implicitement exprimée en faisant état des dommages subis par votre client, Mr. Weems. Dans ce pays, certains groupes ont fini par se persuader qu'il suffisait qu'un homme ou une entreprise ait réalisé des bénéfices sur le dos du public pendant un certain nombre d'années, pour que le gouvernement et les tribunaux soient chargés de leur garantir la permanence de ces profits dans l'avenir, quels que puissent être les changements intervenus dans la situation générale et sans tenir compte de l'intérêt de la population. Cette curieuse doctrine ne s'appuie sur aucun statut ni aucune loi. Aucun individu, aucune société n'a le droit d'introduire une instance auprès d'un tribunal et d'exiger que l'on arrête le cours de l'histoire en faveur de son intérêt particulier. C'est tout. »

Bidwell poussa un grognement de contrariété. « Si vous ne trouvez rien de mieux, Weems, l'*Amalga-*

mated sera contraint d'avoir recours ■■■ services d'un autre avocat. Il y a dix semaines que cette suspension a été levée et Pinero gagne de l'argent gros comme lui. Pendant ce temps, toutes les compagnies d'assurances de la région sont en train de faire faillite. Hoskins, quel est le coefficient de nos pertes? »

— « Difficile à dire, Mr. Bidwell. La situation empire chaque jour. Nous avons résilié cette semaine treize polices importantes, toutes souscrites depuis que Pinero a commencé d'opérer. »

Un petit homme maigrichon prit la parole. « Ne pouvons-nous nous permettre d'attendre que les savants l'aient démasqué? »

Bidwell poussa un grognement. « Ils ne démasqueront rien du tout. Seriez-vous incapable d'affronter la réalité? Cette fripouille ■ sûrement un atout dans sa manche. De quoi s'agit-il? Je serais bien en peine de le dire. Mais c'est maintenant une lutte à mort entre nous. Si nous attendons, nous sommes fichus. » Il jeta son cigare dans le crachoir, et mordit avec fureur dans un nouveau. « Débarrassez-moi le plancher, tous autant que vous êtes. Je vais me débrouiller à ma manière. »

Weems s'éclaircit la voix. « Mr. Bidwell, j'espère que vous me consulterez avant de changer vos batteries? ■

Bidwell répondit par un grognement. Ils sortirent tous. Lorsque la porte se fut refermée sur eux, il pressa le bouton de l'interphone. « Entendu, faites-le monter. »

La porte s'ouvrit; un petit homme vif parut sur le seuil. Ses petits yeux sombres parcoururent la pièce avant d'entrer, puis il s'avança vers Bidwell d'un pas pressé et feutré. « Vous vouliez ■ voir? » demandait-il d'une voix plate et inexpressive. Son visage demeurait impassible, sauf les yeux qui témoignaient d'une vivacité animale.

- « Oui. »
- « De quoi s'agit-il? »
- « Asseyez-vous et parlons. »

Pinero se porta à la rencontre du jeune couple qui venait de franchir la porte de son bureau. « Entrez, mes chers amis. Asseyez-vous. Faites comme chez vous. Maintenant, dites-moi. Que voulez-vous de moi? Vous n'allez pas me faire croire que des gens aussi jeunes que vous s'inquiètent déjà de leur dernier soupir? »

Le visage honnête du jeune homme manifesta une légère confusion. « Mon Dieu, voyez-vous, Dr. Pinero, je m'appelle Ed Hartley et voici ma femme Betty. Nous allons avoir... c'est-à-dire, Betty attend un bébé et... »

Pinero sourit avec bienveillance. « Je comprends. Vous voudriez savoir combien de temps vous vivrez afin d'assurer le mieux possible l'avenir de l'enfant. Très sage! Désirez-vous une consultation pour chacun de vous ou seulement pour le mari? »

Ce fut la femme qui répondit : « Pour nous deux. »

Pinero s'épanouit. « Parfait. Tout à fait d'accord. Votre examen présente certaines difficultés techniques, vu votre état, mais je pourrai vous fournir quelques renseignements que je complèterai plus tard, lorsque votre enfant sera venu au monde. Maintenant, si vous voulez bien pénétrer dans ~~mon~~ laboratoire, nous allons commencer. » Il sonna pour demander leurs dossiers puis les introduisit dans son atelier. « Mrs. Hartley passera la première, si vous le permettez. Si vous voulez bien passer derrière ~~ce~~ paravent et retirer vos chaussures et vos vêtements. Souvenez-vous que je ne suis qu'un vieil homme et que vous devez me considérer comme un médecin. »

Il se détourna pour opérer quelques réglages sur

son appareil. Ed fit un signe de tête à sa femme qui s'éclipsa derrière le paravent, pour reparaitre presque aussitôt avec pour tous voiles deux légers fragments de soie. Pinero leva les yeux, remarqua sa jeunesse, sa joliesse pleine de fraîcheur et sa timidité touchante.

— « Par ici, mon enfant. Nous allons d'abord vous peser. Voilà. Maintenant prenez place sur le plateau. Cette électrode dans votre bouche. Non, Ed, ne la touchez pas pendant qu'elle est en circuit. Cela prendra moins d'une minute. Gardez votre calme. »

Il plongea derrière le capuchon de la machine et les cadrans s'animèrent. Bientôt il ressortit avec une expression troublée sur le visage. « L'avez-vous touchée, Ed? »

— « Non, docteur. »

Pinero reprit de nouveau son poste, où il demeura un peu plus longtemps. Lorsqu'il sortit, il dit cette fois à la jeune femme d'aller se rhabiller derrière le paravent.

— « A votre tour de vous préparer, Ed. »

— « Quel est le résultat pour Betty, docteur? »

— Il y a une petite difficulté. Avant de répondre, je voudrais vous faire passer sur l'appareil. »

Lorsqu'il ressortit après avoir pris les coordonnées du jeune homme, il semblait plus troublé que jamais. Ed s'inquiéta de la raison qui motivait sa contrariété. Pinero haussa les épaules et s'efforça de sourire.

— « Rien qui puisse vous concerner, mon garçon. Un petit dérangement mécanique, je suppose. Mais il me sera impossible de vous donner les résultats de vos consultations aujourd'hui. Il faudra que je revise ma machine. Pourriez-vous revenir demain? »

— « Mais certainement. Je suis désolé de ce qui arrive à votre machine. Ce n'est pas sérieux, je l'espère? »

— « Oh! non, sûrement pas. Auriez-vous l'obli-

geance de m'accompagner un instant dans mon bureau, si cela ne vous dérange pas? »

— « Je vous en prie, docteur, pas du tout. »

— « Voyons, Ed, tu sais bien que j'ai rendez-vous avec Ellen. »

Pinero fit appel à tout son pouvoir de persuasion. « Ne m'accorderez-vous pas quelques instants, chère petite madame? Je suis vieux et j'aime me réchauffer à la flamme de la jeunesse. » Il les conduisit vers son bureau et les fit asseoir. Puis il commanda des biscuits et de la limonade, leur offrit des cigarettes et alluma lui-même un cigare.

Quarante minutes plus tard, Ed l'écoutait encore, subjugué, tandis que Betty montrait des signes évidents de nervosité, tant était grande son impatience de quitter les lieux. Cependant le docteur continuait à raconter ses aventures de jeunesse dans la Tierra del Fuego. Lorsque le narrateur s'interrompit pour allumer un cigare, elle en profita pour se lever.

— « Docteur, il faut absolument que nous prenions congé. Ne pourrions-nous entendre le reste de votre récit demain? »

— « Demain? Nous n'en aurons pas le temps demain. »

— « Aujourd'hui non plus, vous n'avez pas de temps. Votre secrétaire a déjà sonné cinq fois. »

— « Ne pouvez-vous vraiment me consacrer quelques minutes de plus? »

— « C'est tout à fait impossible aujourd'hui, docteur. J'ai un rendez-vous. On m'attend. »

— « Il n'y a décidément aucun moyen de vous convaincre? »

— « Je le crains. Viens, Ed. »

Lorsqu'ils furent partis, le docteur s'approcha de la fenêtre et contempla la ville. Bientôt il aperçut deux minuscules silhouettes qui sortaient du bâtiment où il avait installé son bureau. Il les vit se hâter vers le coin de la rue, attendre le changement des feux

de signalisation, puis s'élancer pour traverser la chaussée. Lorsqu'ils furent engagés ■■ milieu de celle-ci, une sirène mugit. Les deux petites silhouettes hésitèrent, rebroussèrent chemin, s'arrêtèrent, puis se retournèrent. Déjà la voiture était sur elles. Lorsque le véhicule s'immobilisa dans un grincement de freins, ce n'étaient plus deux silhouettes qui apparaissaient derrière lui, mais deux paquets informes et flasques de vêtements souillés.

— « Annulez tous mes rendez-vous de la journée... Non... pas un seul... peu importe... annulez-les »

Il s'assit sur sa chaise Son cigare s'éteignit. La nuit était déjà tombée depuis longtemps qu'il le tenait encore, toujours éteint.

Pinero s'assit devant la table de la salle à manger et contempla le déjeuner de gourmet qui s'étalait devant lui. Il avait commandé ce repas avec un soin particulier et était rentré un peu plus tôt pour le savourer à loisir.

Un peu plus tard, il laissa couler quelques gouttes de *fiori d'Alpini* autour de sa langue et le long de sa gorge. La liqueur lourde et parfumée lui réchauffa la bouche. Il soupira. Il avait fait un repas exquis qui justifiait ce digestif succulent. Sa rêverie fut interrompue par une altercation à la porte d'entrée. La voix réprobatrice de sa bonne d'âge canonique avait pris un volume inusité. Une grosse voix masculine vint l'interrompre. Le vacarme se propagea le long du couloir et la porte de la salle à manger s'ouvrit d'une poussée.

— « *Madonna! Non si puo entrare!* Le Maître est en train de manger! »

— « C'est bon, Angela. J'ai le temps de voir ces messieurs. Vous pouvez vous retirer. » Pinero

affronta le visage maussade des intrus. « Vous voulez me parler? »

— « Et comment! Il y a longtemps que les gens comme il faut en ont assez de vos sales manigances! »

— « Et alors? »

Le visiteur ne répondit pas immédiatement. Un individu plus petit, aux manières prestes, apparut derrière lui et se présenta devant Pinero.

— « Nous pourrions aussi bien commencer. » Le président du comité introduisit une clé dans le coffre et l'ouvrit. « Wenzell, voudriez-vous m'aider à ramasser les enveloppes d'aujourd'hui? » Il fut interrompu par une pression sur son bras.

— « Dr. Baird, on vous demande au téléphone. »

— « Très bien. Apportez-le ici. »

Lorsque ce fut fait, il porta le récepteur à son oreille. « Allô... Oui, lui-même... Comment?... Non, nous n'avons rien entendu... Vous dites que la machine est détruite... Mort! Comment cela?... Non! Pas de commentaire. Pas le moindre... Rappelez-moi un peu plus tard... »

Il reposa brutalement le récepteur et repoussa l'appareil.

— « Que se passe-t-il? »... « Qui vient de mourir? »

Baird leva une main. « Du calme, messieurs, je vous prie! Pinero vient d'être assassiné il y a quelques instants, à son domicile! »

— « Assassiné? »

— « Ce n'est pas tout. Au même moment, des vandales se sont introduits dans son bureau et ont saccagé ses appareils. »

Nul ne parla dans les premiers moments. Les membres du comité échangèrent des regards à la ronde. Aucun d'eux semblait pressé de prendre la parole le premier.

Enfin l'un d'eux se décida. « Retirez-la! »

— « Retirer quoi? »

— « L'enveloppe de Pinero. Elle se trouve également dans le coffre. Je l'ai vue. »

Baird la découvrit et l'ouvrit lentement. Il déplaça la simple feuille de papier et la parcourut.

— « Eh bien, parlez! »

— « Une heure treize minutes... à la date d'aujourd'hui. »

Ils accueillirent cette annonce dans le silence.

Leur calme forcé fut soudain rompu par l'un des membres du comité qui tendait la main vers le coffre. Baird s'interposa.

— « Que voulez-vous? »

— « Ma prédiction... elle se trouve là... nous y sommes tous. »

— « Oui, oui. Nous y sommes tous. Passez les enveloppes. »

Baird posa ses deux mains sur le coffre. Il se passa la langue sur les lèvres. Le coin de sa bouche eut un tic nerveux. Cependant il demeura toujours muet. L'homme qui lui faisait face se détendit sur sa chaise.

— « Vous avez raison, bien entendu, » dit-il.

— « Apportez-moi la corbeille à papiers. » La voix de Baird était basse et tendue, mais ferme.

Il s'en saisit et la vida sur le tapis. Ensuite il plaça la corbeille de métal sur la table devant lui. Il déchira en deux une demi-douzaine d'enveloppes, en approcha une allumette enflammée et les laissa retomber dans la corbeille. Puis il se mit à les déchirer par poignées en alimentant le feu sans s'interrompre. La fumée le faisait tousser et les larmes ruisselaient de ses yeux. Quelqu'un se leva et ouvrit une fenêtre. Lorsqu'il eut terminé, il écarta de lui la corbeille et baissa les yeux.

— « Je crois que j'ai brûlé le dessus de la table, » dit-il.

« QUE LA LUMIÈRE SOIT »

ARCHIBALD Douglas, Docteur ès Sciences, Docteur en Philosophie, lut le télégramme avec un ennui non dissimulé.

« ARRIVANT EN VILLE TARD CE JOUR STOP DÉSIRE CONFÉRENCE LUMIÈRE FROIDE VOTRE LABORATOIRE VINGT-DEUX HEURES. *Dr. M. L. Martin.* »

Vraiment! Trop aimable à lui! Prenait-il son laboratoire pour un hôtel? S'imaginait-il, ce Martin, que son temps était à la disposition du premier venu pour le prix d'un télégramme? Déjà il préparait en esprit une réponse décourageante quoique pleine d'urbanité, lorsqu'il s'aperçut que le télégramme avait été posté à un aéroport du Midwest. Parfait, qu'il vienne donc! Douglas n'avait pas la moindre intention de l'attendre.

Néanmoins sa curiosité naturelle le poussa à consulter son annuaire des sommités scientifiques pour mieux connaître l'intrus. Il trouva : Martin M. L. biochimiste et écologiste, suffisamment de diplômes pour satisfaire six hommes, directeur du Guggenheim Orinocco Fauna Survey, auteur de la *Symbiose Collatérale du Charançon*, et ainsi de suite pendant cinq centimètres de lignes serrées. Apparemment, ce personnage avait du poids.

Un peu plus tard, Douglas s'examinait dans le

miroir des toilettes attenant au laboratoire. Il retira sa salopette crasseuse, tira un peigne de sa poche et lissa soigneusement ses cheveux bruns. Un veston pied-de-poule de coupe raffinée, un chapeau crânement posé sur l'œil, et il était prêt pour sortir. Il tâta la pâle cicatrice qui barrait la peau sombre d'une de ses joues. Pas mal, pensa-t-il, malgré l'estafilade. Sans ce nez cassé, il serait tout à fait bien.

Le restaurant où il dîna n'était que partiellement rempli. Il ne commencerait à s'animer qu'à la sortie des théâtres, mais Douglas appréciait l'orchestre de jazz et la cuisine soignée. Vers la fin du repas, une jeune femme passa devant lui et alla s'asseoir en lui faisant face à une table de distance. Il l'examina des pieds à la tête. Joli numéro! Un corps de strip-teaseuse, une tignasse couleur de maïs, un teint de pêche, de grands yeux bleus et doux. L'air plutôt dinde, mais il ne faut pas se montrer trop difficile.

Il décida de lui offrir un verre. Si les choses prenaient tournure, le Dr. Martin pourrait aller au diable. Il griffonna quelques mots sur le dos d'un menu et fit signe au garçon.

— « Qui est-ce, Léo? L'une des entraîneuses? »

— « Non, monsieur. C'est la première fois que je la vois. »

Douglas se renversa sur son siège et attendit le résultat de sa démarche. La fille lut le billet et leva les yeux vers lui avec un petit sourire. Il le lui rendit avec intérêts. Elle emprunta un crayon et griffonna à son tour sur le menu. Léo ne tarda pas à lui remettre le papier.

« *Désolée* », lut-il, « *et merci de votre aimable invitation, mais je suis déjà retenue par ailleurs.* »

Douglas régla sa note et retourna à son laboratoire.

Celui-ci était aménagé au dernier étage de l'usine de son père. Il laissa ouverte la porte extérieure et la

cabine d'ascenseur au rez-de-chaussée à l'intention du Dr. Martin, puis s'efforça de découvrir la cause d'une vibration irritante dont était affectée sa centrifugeuse. A vingt-deux heures exactement, il perçut le ronronnement de l'ascenseur. Il atteignit la porte extérieure de son bureau pour se trouver nez à nez avec la jeune femme qu'il avait tenté de lever au restaurant.

Il donna libre cours à son indignation. « Comment avez-vous fait pour venir ici? M'auriez-vous suivi? »

Elle devint de glace. « J'ai rendez-vous avec le Dr. Douglas. Veuillez le prévenir de ma présence. »

— « Vous plaisantez. Quel jeu jouez-vous? »

Elle parvint, avec effort, à se contrôler. « Je crois que le Dr. Douglas sera le meilleur juge en la matière. Dites-lui que je viens d'arriver. »

— « Vous l'avez devant vous. Je suis le Dr. Douglas. »

— « Vous? Je n'en crois pas un mot. Vous m'avez plutôt l'air d'un... gangster. »

— « C'est pourtant l'exacte vérité. Maintenant cessez de jouer la comédie, ma petite, et dites-moi plutôt quel racket vous amène. Quel est votre nom? »

— « Je suis le Dr. M. L. Martin. »

Ce fut son tour de paraître suffoqué, puis il éclata de rire. « Sans blague? J'espère quand même que vous ne montez pas un bateau à votre petit cousin de campagne? Entrez, docteur, entrez! »

Elle le suivit avec méfiance, accepta un siège puis s'adressa de nouveau à lui. « Etes-vous réellement le Dr. Douglas? »

Il sourit. « En chair et en os... et je puis le prouver. Et vous-même? Je n'arrive pas à me défendre de l'impression que je suis la victime d'un canular. »

De nouveau elle se fit glaciale. « Devrai-je vous montrer mon bulletin de naissance? »

— « Vous avez probablement assassiné le

Dr. Martin dans l'ascenseur et jeté le corps du pauvre vieux au fond de la cage. »

Elle se leva, ramassa ses gants et son sac et se prépara à partir. « J'ai parcouru deux mille kilomètres pour venir à ce rendez-vous. Je regrette de vous avoir dérangé. Bonsoir, Dr. Douglas. »

Aussitôt il changea de ton. « Ne vous fâchez pas... Je voulais simplement vous taquiner. Voyez-vous, je n'arrivais pas à me persuader que le distingué Dr. Martin pût ressembler à une vedette de cinéma. Maintenant, je vous en prie, reprenez votre siège... » (avec douceur il lui retira ses gants des mains) « et permettez-moi de vous offrir ce verre que vous avez décliné un peu plus tôt. »

Elle hésita, puis sa bonne humeur reprit le dessus. « Entendu. »

— « Voilà qui est mieux. Que préférez-vous? Scotch? Bourbon? »

— « Bourbon... et pas trop d'eau. »

Le temps de verser les boissons et d'allumer les cigarettes, la tension avait notablement diminué.

— « Dites-moi, » commença-t-il, « à quoi dois-je l'honneur de cette visite? Je ne connais pas un traître mot à la biologie. »

Elle souffla un rond de fumée. « Vous souvenez-vous de cet article que vous avez fait paraître dans *Physical Review*? Celui qui traitait de la lumière froide et des moyens possibles de la réaliser? »

Il inclina la tête. « *Electroluminescence contre chimioluminescence*. Je ne vois guère ce qui peut intéresser une biologiste dans un pareil sujet. »

— « Il n'empêche que nous travaillons sur le même problème. »

— « Sous quel angle? »

— « Voilà un moment que j'essaie de découvrir comment le ver luisant produit sa lumière. J'en ai vu des spécimens étonnants en Amérique du Sud et cela m'a donné à réfléchir. »

— « Hum... Vous avez peut-être là une idée. Qu'avez-vous découvert? »

— « Peu qui ne soit déjà connu. Comme vous le savez probablement, le ver luisant est une source lumineuse d'un rendement prodigieux : ■■ moins quatre-vingt-seize pour cent. Quel est celui de la lampe à incandescence ordinaire à filament de tungstène? »

— « Guère plus de deux pour cent à tout casser. »

— « Je vois. Et un stupide petit insecte obtient un résultat cinquante fois supérieur. Nous faisons plutôt triste figure à côté de lui, non? »

— « Plutôt, » concéda-t-il. « Poursuivez votre exposé. »

— « Eh bien, le ver luisant possède dans l'abdomen un composé organique — prodigieusement complexe — appelé luciférine. Lorsque ce composé s'oxyde en présence d'un catalyseur, la luciférase, toute l'énergie dégagée par l'oxydation se transforme en lumière — pas en chaleur. Il suffit de la réduire à l'aide d'hydrogène et elle est de nouveau prête à resservir. J'ai appris à reproduire ce processus ■■ laboratoire. »

— « Pas possible! Félicitations! Vous n'avez pas besoin de moi! Je puis fermer boutique. »

— « Pas si vite. Ce n'est pas commercialement réalisable; il faut trop d'appareillage pour obtenir ce résultat. C'est d'une complication insensée et je ne puis obtenir une lumière intense. Alors je suis venue vous trouver pour savoir si nous pourrions unir nos efforts, mettre nos connaissances en commun et réaliser quelque chose de pratique. »

Trois semaines plus tard, à quatre heures du matin, le Dr. M. L. Martin — Mary Lou pour les intimes — faisait frire un œuf sur un bec Bunsen. Elle était vêtue d'un long tablier de laboratoire en

cuir par-dessus un short et un pull-over. Les magnifiques jambes qu'elle laissait apparaître évoquaient le genre de photo qu'on voit dans les magazines polissons.

Elle se tourna vers Douglas, affalé dans un immense fauteuil. « Ecoutez, Néanderthal, on dirait que le percolateur est brûlé. Je fais le café dans le distillateur fractionnel? »

— « Je croyais qu'il vous servait à emmagasiner du venin de serpent. »

— « En effet. Je vais le rincer! »

— « Grand Dieu, mon ange, vous ne craignez pas de prendre des risques — ni d'ailleurs de me les faire partager! »

— « Bah, le venin de serpent ne vous fera pas de mal à moins de l'avalier — encore faudrait-il que le tord-boyaux que vous ingurgitez vous ait donné des ulcères d'estomac! La soupe est prête! »

Elle retira son tablier, s'assit et croisa les jambes. Les yeux du jeune homme oscillèrent.

— « Mary Lou, fille dépravée, pourquoi vous promenez-vous dans cette tenue? Je ne sais si mon tempérament romantique pourra résister. »

— « Votre tempérament! J'aimerais savoir où il se cache. Mais parlons sérieusement. Où en sommes-nous? »

Il passa une main dans ses cheveux et se mordit la lèvre inférieure. « Si je ne m'abuse, nous sommes dans une impasse. Rien de ce que nous avons essayé jusqu'ici ne semble promis à des résultats. »

— « A mon avis, le problème consiste essentiellement à circonscrire l'énergie radiante à la bande de fréquences visibles. »

— « Dans votre bouche, il devient d'une simplicité enfantine, mes yeux de braise! »

— « Epargnez-moi vos sarcasmes. Quoi que vous disiez, c'est tout de même là que se produit la perte énergétique, en électricité ordinaire. Le filament est

porté au rouge blanc, deux pour cent à peine de l'énergie dépensée est convertie en lumière, le reste se dissipe en infrarouges et ultraviolets. »

— « Si magnifiquement, si dramatiquement vrai! »

— « Ouvrez vos oreilles, anthropoïde que vous êtes! Vous êtes fatigué, je le sais, mais écoutez tout de même votre maman. On devrait trouver le moyen de régler la longueur d'onde sur la fréquence intéressante. Il existe bien un procédé pour y parvenir en radio? »

Il dressa l'oreille. « Il ne conviendrait pas dans le cas qui nous occupe. A supposer que nous puissions réaliser un circuit inductance-capacité, doté d'une fréquence naturelle susceptible d'entrer en résonance avec la bande visible, cette solution exigerait trop d'appareillage pour chaque dispositif émetteur de lumière, et s'il venait à se désaccorder, nous n'aurions plus de lumière du tout. »

— « Est-ce la seule façon qu'on connaisse de contrôler la fréquence? »

— « Oui — du moins en pratique. Cependant certaines stations émettrices, en particulier celles des amateurs, utilisent des cristaux de quartz d'une taille spéciale dont la fréquence propre permet de régler la longueur d'onde. »

— « Alors pour quelle raison ne pourrions-nous tailler un cristal de telle sorte que sa fréquence naturelle se situe au niveau de la lumière visible? »

Il se redressa comme mû par un ressort. « Ma parole, mon chou! Je crois que vous avez mis le doigt sur le point sensible! »

Il se leva et se mit à arpenter le plancher tout en parlant.

« On emploie des cristaux de quartz ordinaires pour les fréquences usuelles et la tourmaline pour les émissions sur ondes courtes. La fréquence de la vibration dépend uniquement de la forme donnée au

cristal. Il existe une formule simple... » (il s'interrompt et saisit un registre) « hum... la voici. Pour le quartz, chaque millimètre d'épaisseur fournit cent mètres de longueur d'onde. La fréquence est bien entendu en raison inverse de la longueur d'onde. On utilise une formule similaire pour la tourmaline, pour des longueurs d'onde plus petites. »

Il poursuivit sa lecture : *« Ces cristaux possèdent la propriété de se contracter lorsqu'on leur applique une charge électrique et, vice versa, de se charger d'électricité lorsqu'on les comprime. La période de la contraction est une qualité inhérente au cristal et dépend de ses proportions géométriques. Introduit dans un circuit émetteur, ce cristal impose audit circuit de fonctionner sur une seule et unique fréquence, la sienne propre. Nous y sommes, mon chou, nous y sommes ! Maintenant, si nous parvenons à découvrir un cristal susceptible d'être taillé pour vibrer à la même fréquence que la lumière visible, nous tenons la solution du problème — c'est-à-dire un moyen de transformer l'énergie électrique en lumière pratiquement sans aucune perte calorifique ! »*

Mary Lou poussa des gloussements d'admiration. « Le bon petit garçon ! Maman savait bien qu'il était capable de réussir si seulement il voulait s'en donner la peine ! »

Environ six mois plus tard, Douglas invita son père au laboratoire pour constater les résultats. Il introduisit le doux monsieur aux cheveux d'argent dans le saint des saints et fit signe à Mary Lou de tirer les rideaux. Puis il désigna le plafond.

— « Et voici, papa, la lumière froide — dont le coût atteint une fraction infime des dépenses occasionnées par l'éclairage ordinaire. »

Le vieil homme leva les yeux et aperçut, suspendu au plafond, un écran gris dont la taille évoquait celle

d'un dessus de table de jeu. Alors Mary Lou tourna un commutateur. L'écran s'illumina brillamment mais sans atteindre le stade de l'éblouissement, dans une iridescence nacrée. La pièce se trouvait éclairée par une puissante lumière blanche très supportable pour les yeux.

Le jeune savant se tourna vers son père avec un sourire. « Comment trouves-tu cela, papa? Cent bougies — ce qui exigerait normalement une consommation de cent watts — nous le réalisons avec deux watts seulement : un demi-ampère sous une tension de quatre volts. »

L'homme âgé battit distraitement des paupières. « Très intéressant, mon garçon, vraiment très intéressant. Je suis très heureux de constater que tu as mis au point cette invention. »

— « Regarde, papa... Devinerais-tu de quoi est fait cet écran? D'argile banale. C'est une sorte de silicate d'aluminium; un produit bon marché et commode à réaliser à partir de n'importe quelle argile ou de minerai qui contienne de l'aluminium. Je puis me servir de bauxite, de cryolite, pratiquement de n'importe quoi. On peut obtenir les matières premières au moyen d'une excavatrice mécanique, dans n'importe quel Etat de l'Union. »

— « Ton procédé est-il entièrement au point et susceptible de donner matière à brevet? »

— « Sans doute, papa, j'en suis persuadé. »

— « Dans ce cas, allons nous asseoir dans ton bureau. Il est une question dont je dois discuter avec toi. Demande également à ta jeune amie de nous suivre. »

Le jeune Douglas obéit, son enthousiasme légèrement refroidi par l'attitude quelque peu compassée de son père.

— « Que se passe-t-il, papa? Crois-tu que je puisse t'aider? » demanda-t-il dès qu'ils furent installés.

— « Je le voudrais bien, Archie, mais je crains

que non. Je vais être contraint de te demander de fermer ton laboratoire. »

Le jeune homme accueillit cette nouvelle sans broncher. « Vraiment, papa? »

— « J'ai toujours été très fier de tes travaux, tu le sais et, depuis la mort de ta mère, mon plus grand souci a été de mettre à ta disposition l'argent et le matériel nécessaires à tes recherches. ■

— « Tu t'es montré très généreux, papa. »

— « Je n'y avais aucun mérite puisque cela correspondait à mon désir. Hélas, le moment est venu où mon industrie ne possède plus les ressources suffisantes pour financer tes recherches. En fait, il se peut que je sois amené à fermer les portes de mon usine. »

— « C'est à ce point, papa? Je croyais que les commandes avaient repris au cours du dernier trimestre. »

— « Ce ne sont pas les commandes qui manquent, mais la marge de bénéfice est pratiquement nulle. Je t'avais parlé, tu t'en souviens peut-être, du décret sur les Services d'Utilité Publique qui a été promulgué au cours de la dernière session de la législature? »

— « Vaguement mais je pensais que le Gouverneur y avait opposé son veto. »

— « C'est exact, mais ils ont passé outre. C'est le cas de corruption le plus effronté que cet Etat ait jamais connu — les groupes de pression avaient totalement acheté les deux Chambres. » La voix du vieil homme tremblait de colère impuissante.

— « Et dans quelle mesure exactement en sommes-nous affectés, papa? »

— « Ce décret prétendait fixer les tarifs de l'énergie selon les circonstances. En réalité, il permettait à la Commission d'établir une discrimination arbitraire entre les consommateurs. Tu sais de quoi est composée cette Commission — politiquement, je me suis toujours trouvé du mauvais côté de la barrière. Maintenant ils me poussent le dos ■■■ mur en m'im-

posant des tarifs qui m'empêchent de soutenir la concurrence. »

— « C'est intolérable! Il faut obtenir un commandement! »

— « Dans cet Etat, mon garçon? » Les sourcils blancs du vieillard se levèrent.

— « Tu as raison! » Le jeune homme se leva et se mit à arpenter le plancher. « Tout de même, il doit bien exister un moyen! »

Son père secoua la tête. « Ce qui me hérisse le plus, c'est qu'ils disposent à leur guise d'une énergie qui appartient en réalité au peuple. Le programme du Gouvernement fédéral a permis de produire une masse d'énergie à bon marché — le pays devrait en tirer profit — mais ces pirates locaux ont fait main basse sur elle et l'utilisent comme une matraque pour intimider les citoyens libres. »

Après le départ du vieil homme, Mary Lou s'approcha de Douglas et lui passa une main sur l'épaule en scrutant son visage.

— « Mon pauvre chou! »

Sur le visage de Douglas transparaissait le bouleversement qu'il avait dissimulé devant son père. « C'est bien notre veine, Mary Lou! Au moment précis où nous allions réussir. Mais c'est pour papa que cela me fait encore le plus de peine. »

— « Je sais. »

— « Le plus fort, c'est que je ne peux rien faire. C'est de la politique, et ces fripouilles ont la mainmise sur cet Etat. »

Elle prit un air déçu et quelque peu méprisant. « Voyons, Archie Douglas, espèce de poule mouillée! Vous n'allez tout de même pas laisser ces crapules se livrer à leurs combines sans vous battre, non? »

Il lui jeta un regard atone. « Non, bien entendu.

Je vais lutter, mais je suis battu d'avance. C'est un terrain qui m'est tellement étranger. »

Elle bondit. « Vous me surprenez. Comment, vous venez de faire la découverte la plus sensationnelle depuis l'invention de la dynamo, et vous vous déclarez vaincu d'avance? »

— « Cette découverte est la vôtre. »

— « Des nêfles! Qui a déterminé les formes spéciales? Qui les ■ combinées de manière à découvrir le spectre entier? Bien mieux, vous n'êtes nullement en dehors de votre terrain comme vous le prétendez. En quoi consiste le problème? A obtenir de l'énergie! On vous la donne au compte-gouttes. Vous êtes physicien, que je sache! Alors trouvez ■■ moyen d'en produire sans avoir recours à eux. »

— « Faites votre choix! Auriez-vous une préférence pour l'énergie atomique? »

— « Soyons sérieux. Vous n'êtes pas la Commission de l'Energie Atomique. »

— « Je pourrais installer un moulin à vent sur le toit. »

— « Ce serait déjà mieux, mais encore insuffisant. Maintenant occupez-vous de ce nœud qui vous bloque la moelle épinière. Je vais faire du café. Je crois que nous pouvons nous préparer à passer une nouvelle nuit blanche dans le laboratoire. »

Il lui décocha un large sourire. « Entendu, Marie Curie! J'arrive. »

Elle s'épanouit à son tour. « Voilà qui est parler. »

Il se leva, s'approcha d'elle, glissa un bras autour de sa taille et lui baisa les lèvres. Il sentit son corps céder à son étreinte, mais, lorsque leurs bouches se séparèrent, elle le repoussa. « Archie, tu me rappelles l'enseigne du cirque Barnes : *Toute l'étendue du règne animal.* »

Lorsque les premières lueurs de l'aube vinrent donner à leur visage un teint maladif, ils finissaient d'installer deux écrans à lumière froide l'un en face de l'autre. Archie les avait ajustés en les séparant par un intervalle de deux centimètres et demi.

— « Voilà! A présent, pratiquement toute la lumière émise par le premier écran devrait venir frapper le second. Branche le premier, ma beauté. »

Elle obéit. Le premier écran s'illumina et communiqua son éclat au second.

« Voyons maintenant si notre belle théorie est fondée. » Il introduisit un voltmètre dans le circuit du second écran et pressa le petit bouton noir à la base du voltmètre. L'aiguille bondit à deux volts.

Elle jeta un regard anxieux par-dessus son épaule. « Alors, qu'est-ce que ça donne? »

— « Ça marche! Aucun doute possible. Les écrans fonctionnent dans les deux sens. Quand on y fait passer le courant, ils produisent de la lumière et réciproquement, lorsqu'on les expose à la lumière, ils produisent du courant. »

— « Quelle est la déperdition d'énergie, Archie? »

— « Une seconde. » Il brancha un ampèremètre sur le circuit et prit sa règle à calcul. « Voyons un peu... les pertes sont d'environ trente pour cent, dont la plus grande partie doit provenir des déperditions de lumière qui se produisent sur les bords des écrans. »

— « Voilà le soleil qui se lève, Archie. Emportons l'écran numéro deux sur le toit et exposons-le à ses rayons. »

Quelques minutes plus tard, ils avaient transporté le second écran et les instruments de mesure sur le toit. Archie le disposa perpendiculairement au soleil levant, brancha le voltmètre dans le circuit. L'aiguille bondit aussitôt à deux volts.

Mary Lou se mit à danser sur place. « Ça marche! »

— « C'était obligatoire, » dit Archie. « Si la lumière issue d'un premier écran produit du courant dans un second, les rayons du soleil ne peuvent faire moins. Branche l'ampèremètre. Voyons un peu l'énergie recueillie. »

L'aiguille de l'instrument s'arrêta sur 18,7 ampères.

Mary Lou manipula sa règle à calculer. « Dix-huit virgule sept multipliés par deux donnent trente-sept virgule quatre watts, soit environ cinq centièmes de cheval. C'est peu. J'avais espéré davantage. »

— « C'est normal, fillette. Nous n'utilisons que les rayons visibles. En tant que source de lumière, le soleil a un rendement d'environ quinze pour cent, le reste étant constitué par les rayons infrarouges et ultraviolets. Passe-moi cette règle. » Elle obéit. « Par mètre carré de surface, le soleil fournit environ un cheval et demi, soit un kilowatt un huitième sur chaque mètre carré de sol qui se trouve directement tourné vers lui. L'atmosphère en absorbe environ le tiers, même en plein midi au cœur du Sahara. Cela nous fait à peu près un cheval par mètre carré. Or, étant donné la position actuelle du soleil, nous ne recevons en ce moment que le tiers de cette énergie. Avec un rendement de quinze pour cent, nous obtenons sensiblement cinq centièmes de cheval. Ça concorde. C. Q. F. D. Pourquoi cette triste figure? »

— « J'avais espéré que nous pourrions recueillir sur le toit suffisamment d'énergie pour faire tourner l'usine. Mais s'il faut vingt mètres carrés pour produire un cheval-vapeur, cela ne suffira jamais. »

— « Rassure-toi, ma poulette. Nous avons mis au point un écran qui ne réagit qu'à la bande de la lumière visible; je suppose que nous pourrions en préparer un autre qui sera atonique, c'est-à-dire qui fonctionnera sur toutes les longueurs d'onde. Alors il pompera toutes les radiations qui atteindront sa

surface et les restituera en énergie électrique. De la superficie de ce toit, nous extrairons peut-être mille chevaux-vapeur en plein midi. Alors nous installerons des batteries d'accumulateurs qui emmagasineront l'énergie en vue des jours sans soleil et du travail nocturne. »

Elle battit des paupières. « Archie, t'arrive-t-il parfois d'avoir mal à la tête? »

Vingt minutes plus tard, il était de retour devant son bureau, plongé dans les calculs préliminaires, tandis que Mary Lou préparait un petit déjeuner.

— « Où as-tu caché cette bouteille? » demanda-t-elle soudain.

Il leva la tête. « Les petites filles ne doivent pas boire en plein jour. Ce n'est pas convenable. »

— « Sors un peu de tes calculs, Einstein. Je voudrais faire des crêpes flambées au whisky. »

— « Laissez de côté vos créations culinaires, Dr. Martin. Je prendrai mon whisky nature. J'ai besoin d'une santé intacte pour terminer ce travail. »

Elle se retourna et brandit la poêle dans sa direction. « Vos désirs sont des ordres, Monseigneur. Pourtant, Archie, tu me permettras de dire que tu n'es qu'un Néanderthal perversi par un gavage intellectuel intensif au point de dédaigner les joies les plus élevées de l'existence. »

— « Je ne contesterai pas ce point de vue, blonde de mon cœur. Mais veux-tu simplement jeter un coup d'œil sur cette page? J'ai trouvé la solution : un écran susceptible de vibrer dans toute la gamme des longueurs d'onde. »

— « Sans blague, Archie? »

— « Sans blague, fillette. Elle se trouvait déjà contenue dans nos expériences précédentes, mais nous étions tellement préoccupés de construire un écran qui ne vibrerait pas au hasard que nous avons

manqué le coche. En cours de route, j'ai d'ailleurs découvert autre chose. »

— « Dis vite à maman! »

— « Nous pouvons construire des écrans susceptibles d'émettre des radiations infrarouges avec autant de facilité que nous avons réalisé nos plaques à lumière froide. Tu saisis? Des éléments de chauffage de toutes formes et de toutes dimensions, sans intensités ou températures extrêmes pouvant aboutir à des risques d'incendie. Nous pourrions construire ces écrans pour recueillir l'énergie du soleil avec un rendement voisin de cent pour cent et pour la livrer sous forme de lumière froide, de chaleur ou de courant électrique. Nous pouvons les monter en série pour fournir du voltage à la demande. Le courant sera rigoureusement gratuit, si l'on ne tient pas compte des frais d'installation. »

Elle demeura plusieurs secondes à le regarder silencieusement. « Et tout cela, tu l'as trouvé en cherchant à produire de la lumière à meilleur compte. Viens déjeuner, mon beau génie. Un homme qui travaille doit se nourrir. »

Ils mangèrent en silence, absorbés dans leurs pensées. Finalement Douglas prit la parole : « Mary Lou, comprends-tu bien toute la portée de cette découverte? »

— « J'y songeais précisément. »

— « C'est quelque chose d'énorme. La quantité d'énergie que l'on peut tirer de ce gigantesque réservoir qu'est le soleil est positivement incroyable. Il déverse en permanence sur la Terre une énergie égale à environ deux cent trente trillions de chevaux-vapeur, dont nous n'utilisons pratiquement pas la moindre parcelle. »

— « Tant que cela, Archie? »

— « Je n'en croyais pas mes chiffres lorsque j'ai fait le calcul, c'est pourquoi je les ai vérifiés en consultant l'*Astronomie* de Richardson. Nous pour-

rions récupérer plus de vingt mille chevaux-vapeur dans n'importe quel pâté de maisons urbain. Sais-tu ce que cela signifie? De l'énergie à gogo! La richesse pour tous! C'est le plus grand événement depuis la découverte de la machine à vapeur. » Il s'interrompt brusquement en remarquant son visage assombri. « Qu'y a-t-il, fillette? Aurais-je dit quelque bêtise? »

Elle joua avec sa fourchette avant de répondre. « Non, Archie... Tu ne te trompes pas. J'y ai pensé moi aussi. Des villes décentralisées, des robots domestiques pour tous, le luxe... Tout cela est possible, mais j'ai la nette impression que nous allons avoir pas mal de fil à retordre. Tu n'as jamais entendu parler de la société anonyme des Casseurs Réunis? »

— « De quoi s'agit-il? D'une entreprise de récupération des vieux métaux? »

— « Tu n'y es pas. Tu devrais lire autre chose que le *Bulletin de la Société Américaine des Ingénieurs Physiciens*. Les ouvrages de Bernard Shaw, par exemple. C'est un extrait de la préface de *Retour à Mathusalem* qui décrit de manière sarcastique les efforts combinés de la grande industrie pour s'opposer à tout changement susceptible de menacer les dividendes de ces puissants messieurs. Tu constitues un danger pour toute l'industrie et déjà tu es en péril. A ton avis, qu'est-il advenu de l'énergie atomique? »

Il repoussa sa chaise. « Tu te trompes sûrement. C'est la fatigue et l'énervement. L'industrie accueille à bras ouvert les inventions nouvelles. Toutes les grandes entreprises ne possèdent-elles pas des départements de recherche où travaillent quelques-uns des meilleurs cerveaux du pays? Et ils sont jusqu'au cou dans l'atome. »

— « Sans doute, tout jeune et brillant inventeur peut trouver à s'employer dans leurs laboratoires. Après quoi il est mis sous le boisseau, ses inventions appartiennent à l'entreprise, et seules voient le jour

celles d'entre elles qui sont dans la ligne orthodoxe. Les autres sont enterrées. T'imagines-tu un seul instant qu'on permettrait à un franc-tireur comme toi de réduire à néant des investissements se montant à des millions de dollars? »

Il fronça les sourcils puis se mit à rire. « Oublie cela, fillette. Ce n'est pas tragique à ce point. »

— « Vraiment? As-tu jamais entendu parler du célanèse? Probablement pas. C'est un tissu synthétique remplaçant la mousseline. Mais il faisait meilleur usage, était lavable et coûtait environ quarante cents le mètre, tandis que la mousseline vaut quatre fois davantage. On n'en trouve plus!

» Prends les rasoirs. Il y a cinq ans, mon frère en a acheté un qu'il n'a jamais eu besoin de repasser. Il s'en sert toujours, mais si jamais il venait à le perdre, il serait contraint de revenir à la qualité ancienne. On les a retirés du marché.

» As-tu entendu parler du type qui avait trouvé un carburant meilleur et moins coûteux que l'essence? Il s'est manifesté il y a quatre ans et a fait la démonstration de la supériorité de son produit... Hélas, il s'est noyé quelques semaines plus tard en se baignant. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'on l'a assassiné, mais il est tout de même bizarre qu'on n'ait jamais retrouvé sa formule.

» Cela me rappelle autre chose... un article du *Los Angeles Daily News*. Un homme avait acheté une grosse voiture de série à San Diego, fait le plein et filé sur Los Angeles. Arrivé dans cette ville, il n'avait consommé que huit litres d'essence. De là, il se rendit à Aguascalientes et regagna San Diego en ne brûlant que douze litres de carburant. Une semaine plus tard, l'un des représentants de la firme le retrouva et lui versa la forte somme pour échanger sa voiture contre un véhicule plus orthodoxe. Par erreur, on lui avait livré une automobile qui n'était pas destinée à la vente. Elle était équipée d'un car-

burateur spécial et particulièrement économique.

» Comme chacun sait, les automobiles ne sont pas faites pour durer, mais plutôt pour s'user, afin que l'utilisateur soit contraint d'en racheter une nouvelle au bout d'un certain temps. On les fait aussi défectueuses que le marché le permet. Les navires à vapeur sont autrement malmenés que les voitures, et pourtant ils durent trente ans et plus. »

Douglas eut un rire insouciant. « Cesse de jouer les Cassandra. Tu souffres d'un complexe de persécution. Parlons d'un sujet plus gai : de toi et moi, par exemple. Tu fais d'excellent café. Que dirais-tu si nous prenions une licence pour vivre ensemble? »

Elle ignore la question.

« Pourquoi pas? Ne suis-je pas jeune, sain de corps et d'esprit? Tu pourrais plus mal tomber. »

— « Archie, t'ai-je jamais parlé du chef indigène qui eut un faible pour mon humble personne en Amérique du Sud? »

— « Je ne pense pas. Et après? »

— « Il voulait à toute force m'épouser. Il est même allé jusqu'à me proposer d'exécuter séance tenante ses soixante-dix femmes et de les rôtir pour être servies, cuites à point, au festin nuptial. »

— « Je ne vois pas le rapport avec la proposition que je viens de te faire. »

— « J'aurais dû le prendre au mot. Aujourd'hui, une fille ne peut plus se permettre de décliner une offre intéressante. »

Archie allait et venait dans le laboratoire en fumant comme une locomotive. Mary Lou, perchée sur un tabouret de travail, le suivait d'un regard perplexe. Lorsqu'il interrompit son manège de fauve en cage pour rallumer une nouvelle cigarette au mégot de la précédente, elle se manifesta à son intention.

— « Eh bien, Maître Cerveau, que dites-vous à présent de la situation? »

Il finit d'allumer sa cigarette, se brûla, jura entre ses dents puis répondit : « Vous aviez raison, Cassandre. Nous sommes dans les ennuis jusqu'au cou. Nous avons d'abord construit cette voiturette à énergie solaire et quelqu'un profite de ce qu'elle est garée le long du trottoir pour l'arroser d'essence et y mettre le feu. Puis, lorsque j'ai refusé de vendre mes brevets, ils nous ont criblés de toutes ces fallacieuses assignations en justice qui nous ligotent comme de véritables saucissons. »

— « Aucune de ces procédures n'a la moindre base légale. »

— « Je sais, mais ils disposent de crédits illimités et nous n'avons pas le sou. Ils peuvent faire durer ces procès pendant des mois — voire des années. Nous ne pourrons pas tenir tout ce temps. »

— « Quelle est la prochaine manœuvre? Te rendras-tu à ce rendez-vous? »

— « Je n'en ai pas la moindre envie. Sans doute tenteront-ils de m'acheter une fois de plus et probablement me menaceront-ils, à leur manière sournoise et raffinée. Je leur dirais bien d'aller au diable s'il n'y avait mon père. A deux reprises, on s'est introduit dans sa maison, et il n'est plus d'âge à supporter de pareilles émotions. »

— « Je suppose que ce sont toutes les grèves dans l'usine qui le préoccupent. »

— « Comme elles datent du temps où nous avons lancé la fabrication en série des écrans, je suis certain qu'il s'agit d'un coup monté. Jusqu'à ce moment, mon père n'avait jamais éprouvé la moindre difficulté de la part de ses ouvriers. Je ne m'étonne pas qu'il se montre nerveux. Moi-même je suis las d'être suivi où que j'aille. Cela me met les nerfs en boule. »

Mary Lou souffla une bouffée de fumée. « J'ai été filée depuis quinze jours. »

— « Pas possible! Mary Lou, cette fois la coupe déborde. Je vais régler cette affaire aujourd'hui même. »

— « Tu vas vendre l'usine? »

— « Non. » Il marcha vers son bureau, ouvrit un tiroir latéral, en tira un automatique calibre 38 et le glissa dans sa poche.

Marie Lou sauta de son tabouret et courut vers lui. Elle lui posa les mains sur les épaules, le dévisageant avec une expression de crainte. « Archie! »

— « Oui, fillette, » répondit-il.

— « Archie, pas de geste inconsidéré! Si jamais il t'arrivait malheur, tu sais fort bien que je ne pourrais plus m'entendre avec un homme normal. »

Il lui passa la main dans les cheveux. « Voilà les plus agréables paroles qu'il m'ait été donné d'entendre depuis des semaines, fillette. »

Douglas rentra vers une heure de l'après-midi. Mary Lou le rencontra au pied de l'ascenseur. « Eh bien? »

— « Toujours la même chanson. Rien de fait en dépit de mes braves promesses. »

— « T'ont-ils menacé? »

— « Pas exactement. Ils m'ont demandé le montant de mon assurance-vie. »

— « Que leur as-tu répondu? »

— « Rien. J'ai tiré mon mouchoir et je leur ai montré que je portais un revolver. J'ai pensé que cette vue les amènerait à reviser leurs plans immédiats. Après cela l'entrevue s'est terminée en queue de poisson et j'ai pris congé. Le petit agneau m'a suivi jusqu'à la maison, comme de coutume. »

— « Le même individu patibulaire qui t'a filé hier? »

— « Si ce n'est lui, c'est son frère jumeau. Mais, à y bien réfléchir, c'est impossible. Ils seraient tous deux morts de peur à leur naissance. »

— « As-tu déjeuné? »

— « Pas encore. Allons faire un tour à la cantine de l'usine. Nous attendrons plus tard pour nous taper la tête contre les murs. »

La salle à manger de la cantine était déserte. Ils parlèrent fort peu. Les yeux bleus de Mary Lou fixaient le vide. A la seconde tasse de café, elle lui toucha le bras.

— « Archie, connais-tu le conseil que donnaient les anciens Chinois aux jeunes dames en passe de subir un assaut criminel? »

— « Non. Quel est-il? »

— « Simplement : « Détendez-vous. » Et c'est précisément ce que nous allons faire. »

— « Exprime-toi clairement. »

— « Je vais même te faire un dessin. Pourquoi sommes-nous en butte aux attaques? »

— « Nous possédons quelque chose qu'ils désirent. »

— « Pas le moins du monde. Nous détenons quelque chose qu'ils veulent étouffer. Voilà pourquoi ils essaient de t'acheter ou de te contraindre par la peur à abandonner la fabrication. Si ces procédés se révèlent inefficaces, ils en trouveront de plus convaincants. Tu constitues un danger pour eux et tu es en danger de leur fait parce que tu possèdes un secret. Mais si l'invention cessait d'être un secret? Qu'elle devienne le secret de Polichinelle? »

— « Ils seraient capables d'en faire une maladie. »

— « Sans doute. Mais que feraient-ils? Rien! Ces magnats de l'industrie sont des gens pratiques. Ils ne consacreront plus un centime à te tarabuster s'ils n'y ont aucun intérêt. »

— « Que proposes-tu? »

— « De dévoiler le secret. De révéler au monde entier le procédé de fabrication. Que tout le monde puisse fabriquer des écrans générateurs d'énergie et de lumière. Le processus calorifique sur la matière est tellement simple que le premier chimiste commer-

cial venu pourra le reproduire une fois que tu lui auras livré la formule. Il existe des milliers d'usines qui sont susceptibles d'entreprendre une telle fabrication à l'aide de leur outillage actuel et qui trouveront les matières premières sur le pas de leur porte. »

— « Mais, Mary Lou, nous ne tirerons pas un centime de cette opération. »

— « Que te reste-t-il à perdre? Jusqu'à présent, c'est à peine si nous avons gagné deux mille malheureux dollars en gardant le secret pour nous. Si tu le divulgues, tu demeures propriétaire du brevet; tu peux vendre les licences de fabrication et prélever sur chaque article une redevance modeste — disons dix *cents* par mètre carré d'écran manufacturé. Les écrans sortiraient par millions la première année, soit des centaines de milliers de dollars qui rentre- raient dans tes caisses, et un revenu confortable pour le reste de tes jours. Tu pourrais te payer le plus beau laboratoire de recherches de tout le pays. »

Il claqua sa serviette sur la table. « Fillette, je crois que tu as raison. »

— « N'oublie pas d'autre part ce que tu vas faire pour le pays. Des usines vont surgir dans tout le Sud-Ouest — partout où le soleil est roi. L'énergie à volonté! Tu seras le nouvel émancipateur de l'humanité. »

Il se leva les yeux brillants. « Fillette, c'est ce que nous allons faire! Accorde-moi une demi-minute, le temps d'avertir papa de notre décision, et ensuite nous filerons en ville. »

Deux heures plus tard, les télétypes de toutes les agences de presse cliquetaient fiévreusement. Douglas avait insisté pour que tous les détails du processus de fabrication figurent dans la dépêche, et en avait fait la condition *sine qua non* de sa publication. Lorsqu'il sortit en compagnie de Mary Lou de l'immeuble de l'Associated Press, les premières éditions spéciales couraient déjà à travers les rues.

« UN GÉNIE ACCORDE L'ÉNERGIE GRATUITE AU PUBLIC. » Archie fit l'achat d'un exemplaire et fit signe à l'homme de main qui le filait.

— « Approche, mon chérubin. Abandonne tout espoir de te faire passer pour une borne d'incendie. J'ai une course à te confier. » Il tendit le journal à la gouape. L'autre le saisit avec une gêne visible. Au cours de sa longue et ingrate carrière, jamais il n'avait vu bousculer aussi cavalièrement l'étiquette de la filature. « Porte ce journal à ton patron et dis-lui qu'Archie Douglas lui fait parvenir un billet doux. Ne reste pas là à me regarder avec des yeux blancs. File avant que je réduise en compote ta tête de lard! »

Comme Archie le regardait se perdre dans la foule, Mary Lou glissa sa main dans la sienne. « Tu te sens mieux, fiston? »

— « Tu ne peux pas savoir à quel point! »

— « Tous tes ennuis sont terminés? »

— « Tous sauf un. » Il la saisit par les épaules et la fit pivoter sur place. « J'ai un compte à régler avec toi. Viens! »

— « Qu'est-ce qui te prend, Archie! Lâche mon poignet! »

— « Pas de danger. Vois-tu ce bâtiment devant toi? C'est le palais de justice. A droite de la fenêtre où l'on délivre les licences pour chiens, ■■ trouve une pièce où l'on peut obtenir un permis de mariage. »

— « Je n'ai pas la moindre intention de t'épouser! »

— « C'est bien ce qui te trompe. Tu as passé je ne sais combien de nuits dans mon laboratoire. Je suis irrémédiablement compromis. Il faut que tu fasses de moi un honnête homme, sinon je vais amener toute la population par mes cris. »

— « C'est du chantage! »

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bâtiment, elle traînait encore les pieds, mais sans trop de conviction.

LES ROUTES DOIVENT ROULER

— « **Q**UI fait rouler les routes? »

L'orateur, immobile sur l'estrade, attendit la réponse de l'assistance. Elle vint en cris dispersés qui rompaient le murmure sinistre et menaçant de la foule.

— « Nous!... Nous... »

— « Qui fait tout le sale boulot dans le « quatrième dessous »... pour que tout le monde puisse voyager à l'aise? »

Cette fois, ce fut un rugissement unanime.
« Nous! »

L'orateur poussa son avantage, les mots tombant de sa bouche comme un torrent. « Qu'est-ce qui fait marcher les affaires? Les routes! Comment transportent-ils la nourriture qu'ils consomment? Par les routes! Comment se rendent-ils à leur travail? Par les routes! Comment rejoignent-ils leurs femmes la journée finie? Par les routes! » Il prit un temps pour introduire dans son discours un effet dramatique, puis baissa la voix : « Qu'advierait-il du public si vous cessiez un jour de faire rouler les routes? Ce serait la paralysie totale, et chacun le sait pertinemment. Nous en est-on reconnaissant pour autant? Pfuitt! Avons-nous trop demandé? Nos revendications furent-elles déraisonnables? « Le

droit de démissionner quand nous voulons. » Est-il un seul membre des autres corporations qui ne le possède pas? « Le même salaire que les ingénieurs. » Pourquoi pas? Qui sont les véritables ingénieurs dans notre métier? Qui réalise le travail productif? Les messieurs à faux col dans les bureaux ou les gars qui boulonnent dans le « quatrième dessous »? Que demandons-nous d'autre? « Le droit d'élire nos propres ingénieurs. » Et pourquoi pas? Qui est qualifié pour choisir les ingénieurs? Les techniciens... ou je ne sais quel comité d'examen obtus qui n'a jamais mis les pieds dans le « quatrième dessous » et serait incapable de distinguer un palier de rotor d'un enroulement magnétique? »

Il baissa le ton. « Je vous le dis, mes frères travailleurs, plus de pétitions adressées timidement à la Commission des Transports! Le moment est venu de passer à l'action directe. Laissez-les invoquer la démocratie avec des sanglots dans la voix! C'est nous qui détenons la puissance, puisque tout repose sur nos épaules! »

Un homme s'était levé au fond de la salle. Lorsque l'orateur s'interrompit pour reprendre son souffle, il prit la parole. « Frère Président », grasseya-t-il, « puis-je dire deux mots? »

— « Je t'en prie, Frère Harvey. »

— « Pourquoi toutes ces vociférations, je vous le demande? Nous touchons le plus haut salaire parmi toutes les corporations de la mécanique, nous bénéficions des assurances sociales et de la retraite-vieillesse, nous travaillons dans des conditions de sécurité satisfaisantes si l'on ne tient pas compte des risques de surdité. » Il rejeta en arrière son casque antibruit. Il était toujours en combinaison de travail, venant probablement de quitter à l'instant même son service de surveillance. « Bien entendu, nous devons donner un préavis de quatre-vingt-dix jours avant de quitter notre emploi; mais nous le savions

avant de signer notre contrat. Il faut que les routes continuent de rouler. Où irions-nous si elles devaient s'arrêter chaque fois qu'un paresseux commence à trouver sa tâche monotone? »

— « La parole est à Soapy! » Le claquement du maillet l'avait interrompu brusquement. « Excusez-moi, je voulais dire au *Frère* Soapy. Il va nous dire combien nous sommes puissants et nous indiquer de quelle façon passer à l'action directe. Nous pourrions immobiliser les routes et jeter la pagaille dans la communauté tout entière — mais le premier imbécile venu pourrait en faire autant avec une boîte de nitroglycérine sans même connaître l'A B C de la technique.

» Nous ne sommes pas les seules grenouilles dans la mare. Notre rôle est important, sans aucun doute; mais où serions-nous sans les fermiers, les métallurgistes et je ne sais combien d'autres professions? »

Il fut interrompu par un petit homme au teint jaune, avec des dents proéminentes. « Tu permets, *Frère* Président, je voudrais poser une question au *Frère* Harvey. » Puis il se tourna vers Harvey et, d'une voix insidieuse : « Parles-tu au nom de la Corporation, *Frère*, ou simplement au tien propre? Peut-être ne fais-tu pas confiance à la Corporation? Ne serais-tu pas par hasard... (il s'interrompt et parcourut de haut en bas la maigre charpente de Harvey) « *un mouton?* »

Harvey dévisagea l'interrupteur avec l'air de l'homme qui vient de trouver une araignée dans sa soupe. « Sikes », lui dit-il, « si seulement tu tenais debout, je te ferais rentrer tes touches de piano jusqu'au fond de la gorge. J'ai participé à la fondation de cette Corporation. J'ai participé à la grande grève. Où étais-tu donc à ce moment-là? Avec les jaunes? »

Le président abattit son maillet. « Cela suffit », dit-il. « Quiconque connaît l'histoire de la Corporation ne peut mettre en doute la loyauté du *Frère*

Harvey. Nous allons poursuivre l'examen de l'ordre du jour. » Il s'éclaircit la gorge. « D'habitude, nous n'introduisons jamais parmi nous des gens de l'extérieur et quelques-uns d'entre vous ont exprimé leur méfiance à l'égard de certains des ingénieurs sous les ordres desquels nous travaillons. Mais il en est un que nous aimons toujours entendre chaque fois qu'il parvient à se libérer de ses tâches absorbantes. Sans doute est-ce parce qu'il a sous les ongles la même crasse que la nôtre. Quoi qu'il en soit, j'ai l'avantage d'introduire ici Mr. Shorty Van Kleeck... »

Un cri venu de la salle l'interrompt. « Le *Frère* Van Kleeck! »

— « Soit... le *Frère* Van Kleeck, ingénieur délégué en chef de cette ville routière. »

— « Je vous remercie, *Frère* Président. » L'orateur invité s'avança d'un pas vif, sourit largement à la foule et parut se gonfler sous leur accueil approbateur. « Merci, *Frères*. Je pense que notre Président a raison. Je me sens plus à l'aise ici, dans la salle corporative du secteur de Sacramento — ou toute autre salle corporative à vrai dire — que dans le club des ingénieurs. Ces jeunes blancs-becs d'ingénieurs stagiaires me portent sur les nerfs. Peut-être aurais-je mieux fait de suivre les cours de l'un de ces prestigieux instituts techniques, où je me serais pénétré de l'esprit de classe qui convient, au lieu de gravir les échelons qui m'ont permis de parvenir à mon poste actuel en partant du « quatrième dessous ».

» Maintenant, à propos de ces revendications que la Commission des Transports vient de vous rejeter à la figure, je vais m'exprimer en toute franchise. Bien entendu, je ne devrais pas intervenir, mais je ne puis m'empêcher de me mettre à votre place. De nos jours, les routes constituent le facteur déterminant dans la société, et c'est vous qui les faites rouler. Il est dans l'ordre naturel des choses qu'on prête

l'oreille à vos opinions et que l'on satisfasse vos désirs. On aurait pu croire que même des politiciens étaient suffisamment intelligents pour le comprendre. Parfois, la nuit, lorsque le sommeil tarde à venir, il m'arrive de me demander pourquoi les techniciens ne prennent pas les choses en main... »

— « Votre femme à l'appareil, Mr. Gaines. »

— « Très bien. » Il saisit le combiné et se tourna vers l'écran. « Oui, ma chérie. J'ai promis, je le sais, mais... Tu as parfaitement raison, mais Washington nous a tout spécialement recommandé de montrer à Mr. Blekinsop tout ce qu'il désirera voir. Je ne savais pas qu'il devait arriver aujourd'hui... Non, je ne puis le confier à un subordonné. Ce ne serait guère courtois. Il est ministre des Transports pour l'Australie. Je te l'ai dit... Oui, ma chérie, je sais que courtoisie bien ordonnée... mais les routes doivent rouler. C'est mon travail d'y veiller; tu le savais lorsque tu m'as épousé. Et cette visite fait partie de mon travail... Tu es gentille. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble, je te le promets. J'y pense, commande des chevaux et un panier-repas... nous ferons un pique-nique. Je te retrouverai à Bakersfield à l'endroit habituel... Au revoir, chérie. Souhaite une bonne nuit au gosse de ma part et embrasse-le bien fort. »

Il replaça le combiné sur l'appareil tandis que les traits jolis mais courroucés de sa femme s'évanouissaient de l'écran. Une jeune personne pénétra dans son bureau. En poussant la porte, elle avait fait fugitivement apparaître les mots imprimés à l'extérieur : VILLE ROUTIÈRE DE DIEGO-RENO. *Bureau de l'Ingénieur en Chef*. Il lui lança un regard harassé.

— « Oh! c'est vous. N'épousez jamais un ingénieur, Dolorès; mariez-vous plutôt avec un artiste. Ils vivent davantage en famille. »

— « Oui, Mr. Gaines. Mr. Blekinsop est là. »

— « Déjà? Je ne l'attendais pas si tôt. La fusée en provenance des Antipodes devait être en avance sur l'horaire. »

— « Oui, Mr. Gaines. »

— « Dolorès, vous arrive-t-il parfois d'éprouver une émotion quelconque? »

— « Oui, Mr. Gaines. »

— « Hum, la chose semble à peine croyable, mais vous ne vous trompez jamais. Introduisez Mr. Blekinsop. »

— « Très bien, Mr. Gaines. »

Larry Gaines se leva pour accueillir son visiteur. Pas très impressionnant, le petit bonhomme, pensait-il en lui serrant la main et en échangeant avec lui les formules habituelles de politesse. Le parapluie roulé, le chapeau melon étaient presque trop beaux pour être vrais. Un accent d'Oxford masquait partiellement le nasillement caractéristique de l'Australien d'origine.

— « J'ai le plus grand plaisir à vous voir, Mr. Blekinsop, et j'espère que nous pourrons rendre agréable votre séjour parmi nous. »

Le petit homme sourit. « J'en suis certain. C'est la première fois que je mets le pied dans votre merveilleux pays. Je me sens déjà chez moi. Les eucalyptus... les collines brunes... »

— « Mais votre voyage est avant tout professionnel, je suppose? »

— « Certainement. Je suis venu essentiellement pour étudier vos villes routières. Après quoi je rédigerai pour mon gouvernement un rapport sur l'opportunité d'adapter vos extraordinaires méthodes américaines à nos problèmes sociaux. Telle est la raison de ma visite et j'ai cru que vous en étiez informé. »

— « D'une manière générale, oui. Mais j'ignore absolument ce que vous voulez découvrir. Vous avez

déjà entendu parler, je suppose, de nos villes routières; vous savez comment elles ont surgi, comment elles fonctionnent et ainsi de suite? »

— « J'ai lu pas mal d'ouvrages sur le sujet, en effet, mais je n'ai rien d'un technicien, Mr. Gaines, ni d'un ingénieur. Mon champ d'action est politique et social. Je veux voir de quelle façon cette transformation technique s'est répercutée sur les populations. Supposons que vous me mettiez au fait des routes comme si je ne connaissais rien à la question. Et je vous interrogerai. »

— « Ce plan me paraît pratique. A propos, combien votre délégation compte-t-elle de membres? »

— « Elle se réduit à ma seule personne. J'ai expédié mon secrétaire à Washington. »

— « Je vois. » Gaines consulta sa montre. « Il sera bientôt l'heure de dîner. Si nous prenions la voie de Stockton pour aller prendre notre repas? Je connais là-bas un bon restaurant chinois pour lequel j'ai un faible. Le trajet nous prendra une heure. De la sorte, vous pourrez voir les voies en fonctionnement en cours de route. »

— « Excellente idée. »

Gaines pressa un bouton sur son bureau; une image apparut sur un large écran disposé sur le mur opposé. Un jeune homme anguleux, fortement charpenté, se tenait assis devant une table de contrôle semi-circulaire comportant un panneau de commande d'une extrême complexité. Une cigarette était fichée au coin de sa bouche.

Le jeune homme leva les yeux, sourit et fit un geste de la main. « Cordiales salutations, chef. Que puis-je faire pour vous? »

— « Bonjour, Dave. Vous êtes de service ce soir? Je vais remonter au secteur de Stockton pour dîner. Où est passé Van Kleeck? »

— « Il est allé participer à une réunion je ne sais où. Il ne m'a pas précisé l'endroit. »

— « Rien à signaler? »

— « Non, monsieur. Les routes roulent et chacun regagne son logis pour se mettre à table. »

— « Parfait. Qu'elles continuent à rouler par vos soins. »

— « Elles rouleront, chef. »

Gaines coupa la communication et se retourna vers Blekinsop. « Van Kleeck est mon délégué principal. J'aimerais qu'il consacre plus de temps à la route et moins à la politique. Mais Davidson est de taille à parer à toute éventualité. Partons-nous? »

Ils dévalèrent un escalier électrique et débouchèrent sur le trottoir qui longeait la bande circulant en direction du nord à la vitesse de huit kilomètres à l'heure. Après avoir dépassé un escalier surmonté d'un écriteau : FRANCHIR LA PASSERELLE POUR EMPRUNTER LA ROUTE VERS LE SUD, ils s'arrêtèrent au bord de la première bande.

— « Avez-vous déjà emprunté une bande convoyeuse? » demanda Gaines. « C'est tout à fait simple. Il suffit de se souvenir qu'il faut toujours monter dans le sens de la marche. »

Passant de bande en bande, ils se frayaient un chemin à travers des foules de gens qui rentraient dans leurs foyers. Vers le centre de la bande des trente kilomètres-heure se dressait une cloison de glassite qui frôlait presque le toit. Mr. Blekinsop leva un sourcil interrogateur.

— « C'est un pare-brise », dit Gaines, répondant à la question tacite. Ce disant, il fit glisser de côté une porte coulissante et y fit passer son invité. « Si nous ne disposions pas de ce moyen pour séparer les filets d'air qui circulent au-dessus des bandes à des vitesses différentes, le vent déchirerait nos vêtements sur la bande des cent soixante kilomètres-heure. »

Il inclina la tête vers Blekinsop en parlant afin de dominer le bruit de l'air balayant la surface de la route, les rumeurs de la foule et le ronflement

assourdi de la machinerie d'entraînement dissimulée sous les bandes en mouvement. Tous ces bruits combinés interdirent toute nouvelle conversation à mesure qu'ils se rapprochaient du centre de la route. Après avoir franchi trois pare-brise successifs séparant respectivement les bandes de soixante-cinq, quatre-vingt-quinze et cent trente kilomètres-heure, ils atteignirent enfin la voie à vitesse maximale qui filait à cent soixante kilomètres-heure et accomplissait le trajet San Diego-Reno, aller et retour, en douze heures.

Blekinsop se trouva sur une chaussée de six mètres de large, nez à nez avec une nouvelle cloison. Devant lui, une devanture illuminée proclamait :

AU BON STEAK
Succursale n° 4.

*Mangez vite sur la plus rapide des routes!
Pour gagner du temps,
Dînez sur un tapis roulant!*

— « Extraordinaire! » dit Mr. Blekinsop. « Autant vaudrait dîner dans un tram. S'agit-il à proprement parler d'un restaurant? »

— « Et des meilleurs. Pas de plats recherchés mais une cuisine saine. »

— « Pourrions-nous... »

Gaines sourit. « Je vois que vous êtes séduit. Voulez-vous tenter l'expérience? »

— « Je ne voudrais pas compromettre vos projets... »

— « Je vous en prie. Je meurs moi-même de faim, et Stockton est encore à une longue heure de trajet. Entrons. »

Gaines salua en vieil ami la patronne. « Bonjour, Mrs. McCoy. Comment allez-vous ce soir? »

— « Ma parole, mais c'est le chef en personne.

Il y avait longtemps que nous n'avions eu le plaisir.... » Elle les conduisit à un compartiment quelque peu écarté de la foule des dîneurs itinérants. « Voulez-vous dîner en compagnie de votre ami? »

— « Oui, Mrs. McCoy, décidez pour nous. Mais nous comptons sur un steak extra. »

— « Cinq centimètres d'épaisseur — prélevé sur une bête morte en plein bonheur. » Elle s'éloigna d'un pas glissant, mouvant son corps adipeux avec une grâce surprenante.

Mrs. McCoy avait disposé un téléphone portatif sur la table. Gaines enfonça la fiche dans un jack et forma un numéro. « Allô... Davidson? Dave, ici l'ingénieur en chef. Je dîne *Au Bon Steak*, succursale n° 4. Vous pourrez m'atteindre en appelant le dix-L-six-six. »

Il reposa le combiné.

— « Est-il indispensable que l'on puisse vous joindre à tout moment? » demanda Blekinsop avec un intérêt poli.

— « Pas absolument », répondit Gaines, « mais je me sens plus tranquille lorsque je garde le contact. Nous devons toujours, Van Kleeck ou moi, faire en sorte que l'ingénieur titulaire de garde — c'est Davidson, pour le moment — puisse nous joindre en un instant. S'il s'agit d'un cas d'urgence, je tiens à me trouver sur place. »

— « Que considérez-vous comme un cas d'urgence? »

— « Deux choses. D'abord, une panne de courant qui provoquerait l'immobilisation du tapis roulant et laisserait des millions de personnes à cent ou deux cents kilomètres de leur domicile. Si le fait se produisait à une heure de pointe, il nous faudrait évacuer ces millions de gens, ce qui ne serait pas une tâche facile. »

— « Des millions, dites-vous... Les routes sont à ce point fréquentées? »

— « N'en doutez pas. Douze millions d'individus dépendent de cette seule voie de communication, vivant et travaillant dans les bâtiments qui bordent son parcours, ou à moins de huit kilomètres de part et d'autre. »

L'Ere de l'Energie engendre quasi insensiblement l'Ere des Transports, mais deux événements jalonnent néanmoins cette transition; l'achèvement des travaux permettant d'exploiter à bas prix l'énergie solaire et l'installation des premières routes mécanisées. Les ressources énergétiques américaines en pétrole et en charbon avaient été gaspillées au cours de leur exploitation, durant la première moitié du xx^e siècle. Dans le même temps, l'automobile s'était petit à petit transformée en un monstre d'acier, susceptible de rouler à plus de deux cents kilomètres à l'heure. On les voyait parcourir le pays, dont elles faisaient bouillonner la surface comme un gigantesque chaudron. Dans les années soixante, on estimait qu'il existait aux Etats-Unis une voiture pour deux habitants.

Ces engins portaient en eux le ferment de leur destruction. Quatre-vingts millions de véhicules menés à toute vitesse par des êtres humains plus ou moins déficients sont plus destructeurs que la guerre. En cette même période de référence, les indemnités versées au titre de la responsabilité civile et des dommages causés aux tiers par les propriétaires d'automobiles surpassaient les sommes versées pour l'acquisition d'engins motorisés. Les campagnes destinées à promouvoir la sécurité sur les routes étaient devenues un phénomène épisodique, mais ne constituaient en réalité que des vœux pieux qui s'avéraient impuissants à conjurer les ravages causés par ces engins. Il était désormais impossible de conduire avec quelque sécurité dans les métropoles surpeu-

plées. Les piétons se trouvaient facétieusement divisés en deux classes : ceux qui possédaient des réflexes rapides et les condamnés à mort.

Mais qu'est-ce qu'un piéton? Un conducteur qui a trouvé une place pour garer sa voiture. Cette définition en vaut bien une autre. L'automobile a rendu possible l'érection de villes gigantesques, pour finir par les faire périr d'asphyxie sous leur nombre sans cesse croissant. En 1900, H. G. Wells avait fait remarquer que le point de saturation, pour une cité de dimensions données, pouvait être prévu mathématiquement en prenant pour base le nombre des moyens de transport. Grâce à sa vitesse, l'automobile avait permis de concevoir des villes s'étendant sur deux cents kilomètres de diamètre, mais les embouteillages et les dangers inhérents aux véhicules eurent bientôt fait de réduire à néant les avantages attendus de cette solution.

La Route Fédérale 66, joignant Los Angeles à Chicago, fut transformée en une super-autoroute, avec vitesse-limite imposée de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Elle avait été conçue comme une entreprise de travaux publics destinée à stimuler l'industrie lourde; sa réalisation provoqua un contre-coup inattendu. Les grandes cités de Chicago et de Saint Louis étendirent leurs tentacules urbains l'une vers l'autre et leur point de rencontre vint se situer aux alentours de Bloomington, en Illinois. Au même moment, la ville de San Francisco remplaça ses antiques funiculaires par des escaliers roulants, mus par des écrans récepteurs Douglas-Martin. Un nombre record de permis de conduire était délivré à cette époque, mais déjà l'Ere de l'Automobile entrait dans son crépuscule.

Un édit fit de l'essence une matière stratégique dont l'usage était réservé aux besoins d'une guerre éventuelle. Les forces armées avaient par conséquent un droit prioritaire sur toutes les réserves de pétrole,

qu'elles fussent sur ou sous la surface de la terre. Du coup, quatre-vingts millions de véhicules se trouvèrent confrontés avec un rationnement sévère et des prix démesurément enflés. Les conditions « temporaires » suscitées par la Seconde Guerre mondiale étaient devenues permanentes.

Recette : prenez les super-autoroutes de l'époque, urbaines sur tout leur parcours. Ajoutez-y les rues mécanisées des collines de San Francisco. Faites chauffer jusqu'à ébullition par pénurie imminente d'essence. Aromatisez avec une pincée d'ingéniosité yankee : vous obtenez la première route mécanisée, ouverte entre Cincinnati et Cleveland.

Sa conception était relativement primitive, puisqu'elle prenait modèle sur les bandes convoyeuses de minerai. Le tapis roulant le plus rapide ne dépassait pas cinquante kilomètres à l'heure : de plus, il était fort étroit, car nul n'aurait pu imaginer qu'il serait possible d'installer des commerces de détail sur une voie mobile. Néanmoins, c'était un prototype dont les répercussions sociales devaient dominer la vie américaine durant deux décennies : une vie n'étant plus ni rurale ni urbaine, mais participant à parts égales de ces deux caractéristiques, avec pour base un moyen de transport rapide, sûr, bon marché et pratique.

Des usines — formées de bâtiments bas aux toits couverts d'écrans récepteurs d'énergie solaire, du même type que ceux qui servaient à actionner les routes — s'étaient construites de chaque côté de la voie. Un peu en retrait et disséminés parmi elles se trouvaient des hôtels, des magasins de détail, des théâtres, des immeubles d'habitation collective. De part et d'autre de cette bande longue et étroite, c'était la campagne, où vivait le gros de la population. Les maisons émaillaient les collines, s'accrochaient aux bords des ruisseaux et s'agglutinaient autour des fermes. Les gens travaillaient à la ville

mais vivaient à la campagne, dont ils étaient séparés par un trajet durant à peine dix minutes.

Mrs. McCoy servit personnellement l'ingénieur en chef et son invité. A la vue des steaks, ils mirent un terme à leur conversation.

Tout au long des mille kilomètres de la ligne, les ingénieurs des secteurs de garde recevaient les rapports des techniciens des sous-secteurs : « Sous-secteur un... vérification faite! » « Sous-secteur deux... vérification faite! » Les chiffres fournis par les tensiomètres, les voltmètres, les indicateurs de charge, les thermomètres, les synchrotachymètres... « Sous-secteur sept... vérification faite! » Des hommes efficients, des durs à cuire en bleu de travail, qui passaient le plus clair de leur existence dans le « quatrième dessous », au milieu du gronde-ment infernal de la bande des cent soixante kilomètres-heure, du miaulement aigu des rotors d'entraînement et de la plainte des rouleaux inter-médiaires.

Davidson observait le modèle réduit de route transporteuse déployé devant lui, dans la cabine principale de contrôle du secteur Fresno. Il suivait l'avance imperceptible de la bande minuscule des cent soixante kilomètres-heure et y nota inconsciemment sur lui le numéro de référence qui localisait la succursale n° 4 du restaurant où déjeunait Gaines. Tout était calme; la charge était normale pour une heure de pointe; il aurait sommeil avant que son quart soit terminé. Il se tourna vers l'ingénieur stagiaire de garde. « Mr. Barnes. »

— « Oui, monsieur. »

— « Une tasse de café ne nous ferait pas de mal, je crois. »

— « J'en suis certain, monsieur. Je vais en

commander dès que le personnel horaire sera arrivé. »

L'aiguille des minutes du chronomètre du tableau atteignit le chiffre douze. Le stagiaire de garde ferma un interrupteur. « Tous les secteurs au rapport! » dit-il d'une voix concise.

Le visage de deux hommes apparut sur l'écran. Le plus jeune répondit avec l'air de quelqu'un qui agit sous la surveillance d'un tiers : « Cercle Diego... ça roule! »

Ils furent immédiatement remplacés par deux nouvelles figures. « Secteur Angeles... ça roule! »

Puis : « Secteur Bakersfield... ça roule! »

Et : « Secteur Fresno... ça roule! »

Enfin, lorsque le Cercle de Reno eut fait son rapport, le stagiaire se tourna vers Davidson. « Tout est normal, monsieur. »

L'écran s'illumina une nouvelle fois. « Secteur de Sacramento; rapport supplémentaire. »

— « Poursuivez. »

— « Le stagiaire Guenther, effectuant une ronde en qualité d'ingénieur stagiaire de garde, a surpris le stagiaire Alec Jeans, technicien stagiaire de sous-secteur, et R. J. Ross, technicien de deuxième classe, en train de jouer aux cartes. Il n'a pas été possible de déterminer avec précision depuis combien de temps ils négligeaient la surveillance de leur sous-secteur. »

— « Aucun incident? » demanda Davidson.

— « Un rotor avait chauffé mais il était demeuré synchronisé. Il a été déposé et remplacé. »

— « Très bien. Qu'on donne son compte à Ross et qu'on le remette entre les mains des autorités civiles. Mettez le stagiaire Jeans aux arrêts et donnez-lui l'ordre de se présenter à moi. »

— « Très bien, monsieur. »

Davidson se tourna vers le pupitre de contrôle et forma le numéro temporaire de l'ingénieur en chef Gaines.

— « Deux choses, m'avez-vous dit, Mr. Gaines, peuvent provoquer des incidents sérieux sur la route, mais vous n'avez mentionné que la panne du courant qui immobiliserait les rotors. »

Avant de répondre, Gaines poursuivit un morceau de salade qui mettait une mauvaise volonté évidente à se laisser enfourcher.

— « Ce second incident n'existe pas en réalité... Il ne se produira jamais. Cependant, nous nous déplaçons à une vitesse de cent soixante kilomètres à l'heure. Pouvez-vous imaginer ce qu'il adviendrait si jamais la bande sur laquelle nous avons pris place venait à se rompre? »

Mr. Blekinsop s'agita nerveusement sur sa chaise. « Cette idée est plutôt déconcertante. On n'a nullement l'impression de se déplacer à une telle allure, dans cette petite pièce douillette. Mais permettez-moi de vous poser la question. Que se passerait-il? »

— « N'allez surtout pas vous inquiéter. La bande est indéchirable. Elle est construite de rubans entrecroisés sur plusieurs épaisseurs qui lui donnent un coefficient de sécurité de douze contre un. Les rotors devraient s'immobiliser simultanément sur des dizaines de kilomètres et les coupe-circuit faillir à leur tâche sur tout le reste de la ligne avant que la tension exercée sur la bande soit devenue suffisante pour la faire sauter.

» Pourtant cet incident s'est produit une fois sur le parcours Philadelphie-Jersey, et nous ne sommes pas près de l'oublier. C'était l'une des premières voies à grande vitesse, transportant une quantité énorme de passagers aussi bien que du fret lourd, puisqu'elle desservait une région industrielle. La bande n'était guère autre chose qu'une courroie convoyeuse, et nul n'avait pu prévoir le poids qu'elle serait amenée un jour à supporter. L'accident se produisit sous le maximum de charge naturellement, au moment où la voie à grande vitesse était littérale-

ment bondée. La partie de la bande qui se trouvait en amont de la cassure se replia en arrière sur des kilomètres, venant broyer les passagers contre le plafond, à cent trente à l'heure. La partie aval claqua comme un fouet, répandant ses passagers sur les voies plus lentes, au milieu des rouleaux et des rotors internes, ou les projetant à toute volée contre le toit.

» Plus de trois mille personnes furent tuées au cours de cet accident. Une campagne d'agitation véhémement se déchaîna pour réclamer l'interdiction des voies roulantes. Elles furent effectivement immobilisées durant une semaine par ordre du Président, mais il ne put faire autrement que de les ouvrir de nouveau à la circulation. Il n'avait pas le choix. »

— « Vraiment? Et pourquoi donc? »

— « La vie économique du pays dépendait désormais des routes. Elles constituaient le moyen de transport principal et servaient d'artères aux régions industrielles qui formaient le cœur du pays. N'étant plus fournies, les usines durent fermer; les denrées alimentaires immobilisées, la faim commença de se faire sentir; et le Président fut contraint d'ordonner leur remise en marche. C'était la seule solution; le contexte social s'était cristallisé sous une forme donnée et l'on ne pouvait le bouleverser d'un jour à l'autre. Une population industrielle importante doit disposer de moyens de transport à son échelle, non seulement pour les voyageurs mais également pour le commerce. »

Mr. Blekinsop, qui triturait nerveusement sa serviette, dit avec une certaine réticence : « Mr. Gaines, je ne voudrais pas minimiser les ingénieuses réalisations de votre grand peuple, mais n'auriez-vous pas mis tous vos œufs dans le même panier en faisant dépendre votre économie tout entière du fonctionnement régulier d'un seul type de machines? »

— « Je vois ce que vous voulez dire », dit Gaines

après un moment de réflexion. « Oui et non. Toute civilisation qui a dépassé le niveau rural dépend toujours du fonctionnement d'un type de machines. De vastes populations doivent disposer de machines qui fournissent l'énergie, assurent les transports et la fabrication des objets essentiels à la vie. Sans les machines, les grandes concentrations humaines n'eussent jamais été possibles. On ne peut considérer cela comme l'inconvénient de la machine; ce serait plutôt sa vertu.

» Il est vrai, par contre, que si nous poussons le développement des machines au point d'assurer un haut niveau de vie à de grandes concentrations humaines, nous devons à tout prix les faire fonctionner sans défaillance, sous peine de subir les plus graves contrecoups. Ces routes constituent bien des machines, cela ne fait pas de doute. Elles sont robustes et sûres et rendront tous les services qu'on attend d'elles. Non, ce ne sont pas les machines qui peuvent nous donner de l'inquiétude, mais les hommes.

» Lorsque la vie d'une population dépend d'un type de machines, elle se trouve à la merci des individus qui ont la charge d'en assurer le fonctionnement. Si ceux-ci possèdent une haute moralité, un sens du devoir à toute épreuve, tout va bien. Sinon...

» Tel est le propos réel de l'Académie des Transports des Etats-Unis. Voilà la raison pour laquelle les Ingénieurs des Transports constituent un corps semi-militaire où règne une discipline stricte. Nous sommes le goulot d'étranglement, le *sine qua non* de toute l'industrie, de toute la vie économique. D'autres industries peuvent se permettre une grève et ne susciter que des désorganisations locales et limitées. Les moissons peuvent être déficitaires et le pays s'adapte aux restrictions. Mais que les routes s'immobilisent, et c'est aussitôt la paralysie complète. Le résultat serait comparable à celui que provoquerait une grève

générale — avec toutefois une différence importante : il faut un réel mécontentement dans la majorité de la population pour que puisse être déclenchée une grève générale. Mais les hommes qui veillent au fonctionnement des routes, pour restreint que soit leur nombre, peuvent provoquer une paralysie tout aussi totale.

» Une seule grève routière s'est produite. Elle était d'ailleurs justifiée, je pense, et a mis fin à pas mal d'abus... mais elle ne devra plus se reproduire. »

— « Que ferez-vous pour l'en empêcher, Mr. Gaines? »

— « C'est une question d'esprit de corps. On ne cesse de prêcher aux techniciens du service de la route qu'ils exercent un véritable apostolat. En plus de cela, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour leur donner une position sociale éminente. Mais le rôle de l'Académie est encore plus important. Nous nous efforçons d'insuffler à nos élèves ingénieurs la loyauté, la discipline personnelle, la détermination dans l'accomplissement de leur devoir envers la communauté, dont l'intérêt doit passer avant toute autre considération. »

— « Et pensez-vous y parvenir? »

— « Pas entièrement peut-être, mais cela viendra. Il faut du temps pour édifier une tradition. Lorsque l'ingénieur le plus âgé est un homme qui est entré adolescent à l'Académie, nous pouvons nous permettre de nous détendre un peu et de considérer le problème comme résolu. »

Une lampe rouge s'alluma sur le poste de téléphone portatif. « Veuillez m'excuser », dit Gaines en saisissant le récepteur. « Allô? »

Blekinsop perçut la voix qui parlait à l'autre bout de la ligne. « Ici Davidson, chef. On vient de me

signaler un autre incident dans le secteur de Sacramento. »

— « Encore? De quoi s'agit-il cette fois? »

Avant que Davidson ait pu répondre, il fut coupé. Comme Gaines s'apprêtait à le rappeler, sa tasse de café à demi pleine vint atterrir sur ses genoux. Blekinsop, qui venait de se cogner contre le rebord de la table, perçut un changement de tonalité dans le bourdonnement de la route.

— « Que s'est-il passé, Mr. Gaines? »

— « Je ne sais pas. Un arrêt d'urgence... Dieu seul sait pourquoi. » Il manipulait furieusement le cadran. Bientôt il laissa tomber le récepteur sur la table sans se soucier de le remettre en place sur l'appareil. « Plus de courant dans la ligne. Venez! Non!... vous serez plus en sécurité ici. Attendez. »

— « Est-ce indispensable? »

— « Eh bien, suivez-moi si vous voulez, mais surtout ne me quittez pas d'une semelle. » Il se retourna. Déjà il avait chassé de son esprit le ministre australien. La bande n'avait cessé de ralentir pour s'immobiliser enfin, freinée en douceur par les rotors géants et les myriades de rouleaux. Déjà un petit groupe de voyageurs, interrompus au milieu de leur repas du soir, se pressaient à la porte du restaurant.

— « Halte! » fit Gaines d'un ton de commandement.

Les voyageurs s'immobilisèrent.

« Ne bougez pas du restaurant avant que nous ayons pris nos dispositions pour vous évacuer », poursuivit-il. « Je suis l'ingénieur en chef. Je vous affirme que vous ne courez aucun danger. Vous! » Il braqua le doigt sur un grand gaillard qui se tenait près de la porte. « Je vous désigne comme responsable. Ne permettez à quiconque de quitter cette pièce tant que le feu vert ne sera pas donné. Mrs. McCoy, continuez à servir le dîner. »

Gaines sortit, Blekinsop sur les talons. La situa-

tion extérieure ne pouvait être réglée par des mesures aussi simples. Seule la voie des cent soixante kilomètres-heure s'était arrêtée; à quelques pas de là, la bande voisine défilait imperturbablement à cent trente à l'heure. Les passagers qui y avaient pris place se trouvaient transformés en traînées sombres par la vitesse de leur déplacement.

La bande de grande vitesse, large de six mètres, était pleine d'occupants au moment de l'arrêt. A présent, des boutiques, des restaurants, des locaux commerciaux, des salles de repos, des théâtres télévisés, les gens sortaient en foule pour venir aux nouvelles. La première catastrophe ne fut pas longue à se produire. Un remous de la foule repoussa une femme mûre sur l'extrême bord de la bande. Pour recouvrer son équilibre, elle mit le pied au-dessus de la bande voisine qui défilait toujours à cent trente à l'heure. Elle s'aperçut aussitôt de son erreur, car elle poussa un cri strident avant que son pied eût touché le ruban.

Elle tourna aussitôt sur elle-même et atterrit lourdement sur la bande en mouvement, où elle se mit à rouler vertigineusement, fauchant au passage les rangées de quilles qu'étaient les passagers. Bientôt elle disparut, emmenant avec elle son identité, ses blessures, son destin encore indéterminé, déjà lointain.

On n'en avait pas encore terminé avec les conséquences du tragique incident. L'une des ombres fugitives renversées sur la bande voisine fut projetée comme un boulet dans la foule qui stationnait sur la voie immobile et apparut soudain sous la forme d'un homme ensanglanté, au milieu de ceux dont les corps avaient arrêté son élan en plein vol.

Tout ne fut pas terminé pour autant. Le désastre renaquit de ses cendres, chacune des quilles humaines venant par contrecoup en culbuter d'autres qui, à leur tour, s'en allaient choir sur cette frontière verti-

gineuse, d'où elles ricochaient pour retrouver un équilibre difficile à acquérir.

Mais le foyer de la catastrophe s'éloigna rapidement et fut bientôt hors de vue. Blekinsop n'en vit pas plus. Son esprit actif, rompu au maniement des grandes masses humaines, multipliait la tragique séquence dont il avait été le témoin par les deux mille kilomètres de tapis roulant, occupés par la foule des voyageurs, et son estomac se contracta.

A la surprise de Blekinsop, Gaines ne fit pas un geste pour se porter au secours des blessés, ni pour calmer la panique de la foule, mais il tourna un visage impassible vers le restaurant. Lorsque Blekinsop comprit qu'il rentrait effectivement dans cet établissement, il le tira par la manche. « Ne pourrions-nous porter secours à ces malheureux? »

Le visage marmoréen qui se tourna vers lui n'offrait plus la moindre ressemblance avec celui de l'hôte enjoué dont la jeunesse l'avait frappé quelques instants auparavant. « Non, ceux qui sont indemnes pourront fort bien s'en charger. C'est le sort de la route entière qui me préoccupe. Je vous prie de ne pas m'importuner. »

Déconfit et quelque peu indigné, il ne se le fit pas dire deux fois. Au fond, l'ingénieur en chef avait raison : un homme responsable de la sécurité de millions de gens ne peut oublier son devoir pour porter assistance à quelques individus isolés; mais le froid détachement que supposait un tel état d'esprit lui faisait positivement horreur.

— « Où se trouve votre sortie de secours, Mrs. McCoy? » demanda Gaines.

— « Dans l'office, monsieur. »

Gaines s'y précipita avec Blekinsop sur les talons. Un serveur philippin s'écarta de son passage, tandis que, d'un revers de main, il faisait voler sur le plancher des plats prêts à servir et grimpait sur le comptoir où ils se trouvaient l'instant précédent.

Immédiatement au-dessus de sa tête et à portée de la main, se trouvait un trou d'homme circulaire, que l'on pouvait ouvrir au moyen d'un volant. Une courte échelle d'acier était disposée à plat sur le plafond et retenue par un crochet.

Blekinsop s'efforça de suivre Gaines sur l'échelle. Lorsqu'il émergea sur le toit du bâtiment, l'ingénieur explorait déjà la voûte de la voie, au moyen d'une torche électrique. Il marchait, plié en deux, dans l'intervalle entre le toit du restaurant et le plafond, dont la hauteur n'excédait pas un mètre vingt.

Il trouva ce qu'il cherchait à une quinzaine de mètres de là : un second orifice semblable au premier. Il actionna le volant, se glissa dans l'ouverture et se rétablit avec souplesse sur le toit des voies roulantes. Son compagnon le suivit avec plus de difficulté.

Ils se redressèrent dans l'obscurité, sentant une pluie fine et froide leur humecter le visage. Sous leurs pieds, s'étendant à perte de vue de part et d'autre, les écrans énergétiques émettaient une faible lueur due à l'infime perte de rendement subie par l'énergie solaire au cours de sa transformation en courant électrique. Sa luminosité était pratiquement nulle mais rappelait l'aspect fantomatique d'un champ de neige vu à la clarté des étoiles.

Cette lueur suffisait cependant à leur montrer le chemin à suivre pour atteindre le mur constitué par les bâtiments bordant les voies. Ce chemin était une étroite bande noire au-dessus de la courbe douce du toit. Ils s'engagèrent sur ce sentier, progressant aussi vite que le permettaient l'obscurité et le sol glissant, tandis que Blekinsop se perdait en conjectures sur la choquante indifférence apparente de Gaines.

Il eût été rassuré s'il avait pu percevoir les préoccupations de son compagnon. A la surface, l'esprit

exceptionnellement intelligent de Gaines fonctionnait avec l'aisance d'un ordinateur électronique, manipulant les renseignements dont il disposait, formant des jugements, remettant des décisions jusqu'au moment où il aurait toutes les pièces en main. Au fond de lui-même au contraire, dans un compartiment isolé de son esprit, il était la proie de remords cuisants. Il avait le cœur ulcéré par les souffrances dont il avait été le spectateur impuissant, et dont il ne savait que trop qu'ils s'étaient répétés tout au long de la ligne. Bien qu'il n'eût aucune faute personnelle à se reprocher, il ne pouvait se défaire d'un sentiment de culpabilité, car l'autorité implique la responsabilité.

Il avait porté trop longtemps le fardeau de la puissance suprême et se trouvait, dans l'instant présent, proche de ce désespoir lucide qui envoie les capitaines au fond de l'océan, sur la passerelle de leur navire. Seule le soutenait la nécessité d'une action immédiate, constructive.

Mais aucune trace de ce conflit ne transparaissait sur ses traits.

Sur les murs des immeubles luisait une ligne verte de flèches dirigées vers la gauche. Au-dessus de leurs têtes, au terminus de l'étroit passage, brillait une pancarte : ACCÈS AU REZ-DE-CHAUSSÉE. Ils s'engagèrent dans cette voie, gagnèrent une porte qui donnait sur un étroit escalier éclairé par une rampe lumineuse. Gaines y plongea tête baissée, toujours suivi de son compagnon, et ils débouchèrent enfin sur le trottoir encombré et bruyant, bordant la route en direction du sud.

Attenant à l'escalier se trouvait une cabine téléphonique publique. A travers la porte en glassite, ils virent un homme qui, le visage grave, s'entretenait avec une femme dont l'image apparaissait sur l'écran. Trois autres citoyens faisaient la queue à l'extérieur de la cabine.

Gaines joua des coudes, ouvrit la porte à toute volée, saisit par les épaules l'homme ahuri et indigné et l'expulsa sans autre forme de procès, refermant la porte sur ses talons d'un coup de pied. Il fit disparaître l'image de l'écran d'un mouvement de la main avant que la femme ait eu le temps de protester et pressa le bouton *priorité-urgence*.

Il forma son numéro de code particulier et, peu après, surgit devant lui le visage troublé de son ingénieur de garde, Davidson.

— « Faites votre rapport! »

— « C'est vous, chef! Dieu soit loué! Où êtes-vous? » Le soulagement de Davidson avait quelque chose de pathétique.

— « Faites votre rapport! »

L'ingénieur de garde réprima son émotion et répondit en phrases directes, saccadées. « A 19 h 09, le tensiomètre, bande n° 20, secteur de Sacramento, a monté subitement. Avant qu'aucune action ait pu être tentée, la tension de la bande n° 20 a dépassé le niveau d'alarme; les relais intermédiaires sont entrés en action et le courant a été coupé sur la bande intéressée. Cause de la panne: inconnue. Impossible d'obtenir communication directe avec bureau de Sacramento. Pas de réponse ni par la ligne auxiliaire ni par la ligne commerciale. Les efforts pour rétablir la communication se poursuivent. Messenger expédié de Stockton au secteur 10.

» Aucun accident de personne signalé. Avertissement lancé sur les ondes par circuit public de ne pas s'approcher de la bande 19. L'évacuation a commencé. »

— « Il y a des accidents de personnes », coupa Gaines. « Déclenchez le plan prévu pour les opérations de police et le transfert dans les hôpitaux! Exécution! »

— « Oui, monsieur! » répondit Davidson avec la même sécheresse. Mais l'ingénieur stagiaire de garde

avait déjà bondi. « Dois-je couper le reste de la voie, chef? »

— « Non. De nouveaux accidents ne sont guère à redouter après le premier désordre. Poursuivez les avertissements radiophoniques. Continuez à faire rouler les autres voies, sinon nous nous trouverons devant un embouteillage inextricable. » Gaines savait qu'il était impossible de ramener les bandes à leur vitesse normale lorsqu'elles étaient sous charge. Les rotors n'avaient pas suffisamment de puissance pour cela. Si la route entière se trouvait immobilisée, il lui faudrait évacuer chaque bande, réparer la panne sur la bande n° 20, faire repartir toutes les voies à leur vitesse normale, et seulement ensuite pourrait-on acheminer progressivement le complément de charge accumulé durant l'arrêt. Dans l'intervalle, plus de cinq millions de passagers en détresse constitueraient un problème fantastique que la police aurait à résoudre. Il était plus simple d'évacuer les passagers de la bande n° 20 par le toit et de leur permettre de regagner leurs foyers par les autres bandes. « Notifiez au maire et au gouverneur que j'ai assumé provisoirement l'autorité, vu l'état d'urgence. Avisez également le chef de la police et placez-le sous vos ordres. Demandez au commandant d'armer tous les stagiaires disponibles et d'attendre les ordres. Exécution! »

— « Oui, monsieur. Dois-je rappeler les techniciens de garde? »

— « Non. Il ne s'agit pas d'une panne mécanique. Relevez les indications données par vos instruments; le secteur entier s'est immobilisé simultanément — quelqu'un a débranché ces rotors à la main. Placez les techniciens hors garde en état d'alerte, mais ne les armez pas et ne les envoyez pas dans la fosse. Demandez au commandant d'expédier au bureau du sous-secteur de Stockton tous les stagiaires de première classe disponibles, après quoi vous me ferez

votre rapport. Je veux qu'ils soient munis de pistolets et de grenades soporifiques. »

— « Oui, monsieur. » Un secrétaire se pencha sur l'épaule de Davidson et murmura quelque chose à son oreille. « Le gouverneur désirerait vous parler, chef. »

— « Impossible pour moi... comme pour vous. Qui doit vous relever? L'avez-vous fait prévenir? »

— « C'est Hubbard. Il vient tout juste d'arriver. »

— « Dites-lui qu'il parle au gouverneur, au maire, à la presse, à tous ceux qui téléphoneront — fût-ce la Maison Blanche. Ne quittez pas votre poste. Je vais couper la communication. Je la reprendrai dès que j'aurai pu trouver une voiture de reconnaissance. » Il était déjà hors de la cabine avant que l'image eût entièrement disparu.

Blekinsop ne s'aventura pas à lui parler, mais se contenta de le suivre jusqu'à la bande de trente kilomètres-heure faisant route vers le nord. Parvenu à ce point, Gaines s'immobilisa à peu de distance du pare-brise, fit volte-face et garda les yeux fixés sur le mur, au-delà du trottoir. Il y découvrit un repère ou un signe — visible pour lui seul — puis exécuta un pas de côté avec une telle rapidité que Blekinsop se trouva entraîné à quelque trente mètres plus loin et fut à deux doigts de manquer de le suivre lorsque son compagnon se baissa pour franchir une porte et dégringola un escalier.

Ils atteignirent un étroit couloir inférieur, dans la fosse. L'énorme fracas les engloutit, faisant résonner leur corps aussi bien que leurs oreilles. Vaguement, Blekinsop prit conscience de l'environnement en luttant contre ce véritable mur sonore. Devant lui, illuminé par l'éclat jaune d'une lampe au sodium, se trouvait l'un des rotors qui entraînaient la bande

des huit kilomètres-heure, dont l'énorme armature en forme de tambour tournait lentement autour du noyau magnétique stationnaire. Les parois latérales du cylindre entraient tangentiellement en contact avec la surface inférieure du tapis roulant et lui communiquaient sa vitesse régulière.

Sur la gauche et sur la droite, séparés par des intervalles similaires, se trouvaient d'autres rotors. Dans ces intervalles venaient prendre place de fins rouleaux, disposés côte à côte, dont le rôle était de fournir à la bande un support continu. Ces rouleaux étaient supportés par des poutrelles d'acier, à travers lesquelles on apercevait, rangée après rangée, des rotors en succession étagée, les tambours de chaque rangée successive tournant plus vite que la précédente.

Séparée de l'étroit trottoir par une rangée de piliers de soutènement, du côté opposé aux tambours, s'étendait une chaussée pavée, légèrement en contrebas. Gaines l'explora des yeux, avec une contrariété manifeste. Blekinsop voulut lui en demander la raison, mais sa voix fut totalement étouffée par le bruit. Comment aurait-il pu dominer le grondement de milliers de tambours et le miaulement aigu de centaines de milliers de rouleaux?

Gaines vit ses lèvres se mouvoir et devina la question. Il disposa ses mains en conque autour de l'oreille de Blekinsop et hurla : « Pas de voiture.... Je m'attendais à trouver un véhicule ici! »

Voulant se montrer utile, l'Australien saisit le bras de Gaines et lui désigna du doigt un point dans cette jungle mécanique. L'œil de Gaines découvrit une scène que son esprit préoccupé l'avait empêché d'apercevoir auparavant : une demi-douzaine d'hommes travaillant autour d'un rotor, à plusieurs rangées de là. Ils avaient suffisamment descendu un tambour pour lui faire perdre contact avec la bande et se préparaient à le remplacer dans son intégralité.

L'appareil de rechange se trouvait sur un gros camion à plate-forme basse.

L'ingénieur lança un bref sourire à son compagnon pour le remercier et dirigea sa torche électrique sur le groupe, après avoir concentré le rayon lumineux en un pinceau étroit d'une luminosité intense. L'un des techniciens leva les yeux et Gaines coupa le faisceau à plusieurs reprises comme s'il lançait des signaux en morse. Une ombre se détacha du groupe et s'approcha d'eux en courant.

C'était un jeune homme élancé, vêtu d'une combinaison de travail, les oreilles couvertes de pattes antibruit. Il reconnut l'ingénieur en chef et salua militairement.

Gaines fourra sa torche dans sa poche et se mit à gesticuler rapidement des deux mains, exécutant des mouvements nets, clairs et aussi pleins de sens que le langage des sourds-muets. Fouillant dans ses connaissances anthropologiques qu'il cultivait en violon d'Ingres, Blekinsop décida que ce moyen de communication s'apparentait surtout à la langue mimée des Indiens d'Amérique. Mais, devant s'adapter à une terminologie spéciale, il ne pouvait manquer d'en être différent.

Le jeune homme répondit de la même façon, s'approcha du bord de la chaussée et braqua le pinceau de sa torche en direction du sud. Il découvrit une voiture, à quelque distance, qui s'approchait à grande vitesse. Elle freina et vint s'arrêter à leur hauteur.

C'était un petit engin de forme ovoïde, en équilibre sur deux roues situées dans l'axe longitudinal. La surface antérieure se souleva et découvrit le conducteur. Gaines lui parla brièvement par signes, puis poussa devant lui Blekinsop dans le compartiment exigü réservé aux passagers.

Tandis qu'on rabattait le toit de glassite au-dessus de leurs têtes, une rafale de vent les frappa violem-

ment. L'Australien leva les yeux pour entrevoir le dernier de trois véhicules considérablement plus importants qui venaient de les frôler comme des flèches. Ils filaient vers le nord à une vitesse qui devait atteindre trois cents kilomètres à l'heure. Blekinsop crut avoir reconnu les petites casquettes des cadets à travers la glace arrière, mais il n'aurait pu l'assurer.

Il n'eut pas le temps de se poser de questions à ce sujet, car le conducteur démarra avec une brutalité inouïe. Semblant indifférent aux effets de l'accélération, Gaines appelait déjà Davidson dans le communicateur incorporé. Un silence relatif s'était établi dans le véhicule depuis qu'il était clos. Le visage d'une standardiste dans une station-relais apparut sur l'écran.

— « Donnez-moi Davidson, dans le bureau de garde! »

— « Oh! c'est vous, Mr. Gaines! Le maire voudrait vous parler. »

— « Déconnectez-le et passez-moi Davidson. J'attends! »

— « Oui, monsieur! »

— « Vous laisserez le circuit fermé sur l'appareil de Davidson jusqu'au moment où je vous aurai donné l'ordre, personnellement, de le couper. »

— « Très bien. » Le visage de la standardiste céda la place à celui de l'ingénieur de garde.

— « C'est vous, chef? Nous prenons nos dispositions; opération en cours; pas de changement. »

— « Très bien. Vous pourrez me joindre sur ce circuit ou au bureau du sous-secteur 10. Terminé. »

Le visage de la standardiste reprit place sur l'écran.

— « Votre femme vous demande, Mr. Gaines. Voulez-vous prendre la communication? »

Gaines murmura quelques paroles rien moins que galantes et répondit : « Oui. »

Mrs. Gaines apparut en image. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche il fonça : « Chérie, je vais très bien, ne te fais pas de souci, je rentrerai à la maison dès que je serai parvenu à l'endroit où je dois me rendre à présent. » Il prononça cette phrase d'une seule traite et coupa la communication.

L'engin exécuta un arrêt à couper le souffle, le long d'un escalier menant au bureau de garde du sous-secteur 10, et les passagers débarquèrent en hâte. Trois grands camions étaient rangés le long de la rampe, trois pelotons de cadets rangés devant eux.

L'un d'eux s'approcha de Gaines et salua. « Lindsay, monsieur, ingénieur stagiaire de garde. L'ingénieur de garde vous demande de vouloir bien vous rendre immédiatement à la salle de contrôle. »

L'ingénieur de garde leva les yeux à leur entrée. « Van Kleeck vous demande, chef. »

— « Passez-le-moi. »

Lorsque Van Kleeck apparut sur le grand écran, Gaines l'accueillit : « Salut, Van. Où êtes-vous? »

— « Au bureau de Sacramento. Maintenant écoutez-moi... »

— « A Sacramento? Très bien! Faites votre rapport. »

Van Kleeck parut déconcerté. « Rapport? Au diable! Je ne suis plus désormais votre délégué, Gaines. Maintenant vous... »

— « Bon Dieu, de quoi parlez-vous? »

— « Ecoutez et ne m'interrompez pas; vous le saurez bientôt. Vous êtes déboulonné, Gaines, j'ai été choisi comme directeur du Comité Provisionnel de Contrôle pour l'Ordre Nouveau. »

— « Vous avez perdu l'esprit! Qu'entendez-vous par Ordre Nouveau? »

— « Je vous laisse le soin de le découvrir par vous-même. C'est la révolution fonctionnaliste. C'est nous qui prenons la relève. Vous êtes hors de course. »

Nous avons immobilisé la bande n° 20 simplement pour vous donner un avant-goût de ce que nous sommes capables de faire. »

Note sur le Fonctionnalisme : un Traité de l'Ordre Naturel dans la Société, bible du mouvement fonctionnaliste, fut publié pour la première fois en 1930. L'ouvrage se présentait comme une théorie dont l'objet était de régler les relations sociales avec une précision scientifique. L'auteur, un certain Paul Decker, rejetant comme « usées jusqu'à la corde et dérisoires » les idées de démocratie et d'égalité humaine, proposait un système dans lequel les individus étaient évalués « fonctionnellement », c'est-à-dire suivant le rôle qu'ils occupaient dans l'appareil économique. La thèse qui sous-tendait cette proposition était qu'il était juste et normal que tout homme exerçât sur ses semblables tout pouvoir, quel qu'il fût, inhérent à ses fonctions et que toute autre forme d'organisation sociale était stupide, visionnaire et contraire à l'« ordre naturel des choses ».

La complète interdépendance de la vie économique moderne semblait avoir complètement échappé à l'auteur.

Ses idées étaient habillées d'une pseudo-psychologie mécanistique confuse, basée sur l'ordre de préséance observé parmi les volailles de basse-cour et les fameuses expériences de réflexes conditionnés exécutées par Pavlov sur des chiens. Il lui échappait entièrement que les êtres humains ne sont ni des poulets ni des chiens. Le vieux Dr. Pavlov l'ignorait entièrement, comme il en avait ignoré tant d'autres qui avaient voulu tirer des conclusions hâtives autant que peu scientifiques de ses expériences dont l'importance était grande, certes, mais strictement limitée.

Le fonctionnalisme ne s'imposa pas immédiatement (durant les années trente, il était très à la mode

d'avoir en poche un plan radical pour transformer le monde en six leçons; le plus drôle, c'est qu'un pourcentage relativement considérable de révolutionnaires amateurs parvenait à faire publier ses élucubrations). Pourtant le fonctionnalisme s'étendait petit à petit. Il était particulièrement populaire auprès des petites gens, partout où ceux-ci pouvaient se persuader que leur travail particulier était indispensable entre tous et qu'en conséquence, par la grâce de l' « Ordre Nouveau », ils constitueraient le « dessus du panier ». Vu le nombre de fonctions devenues effectivement indispensables, il n'était pas difficile de comprendre un tel état d'esprit.

Pendant un moment, Gaines fixa sur Van Kleeck des yeux irrités avant de répondre. « Van », dit-il lentement, « croyez-vous en toute sincérité que vous vous en tirerez impunément? ».

Le petit homme gonfla la poitrine. « Pourquoi pas? C'est déjà fait. Vous ne pouvez faire redémarrer la bande n° 20 tant que je ne vous aurai pas donné le feu vert, et je puis immobiliser la route entière si c'est nécessaire. »

Avec un malaise croissant, Gaines se rendait compte qu'il avait affaire à un orgueil impossible à raisonner, aussi s'arma-t-il de patience pour conserver son sang-froid. « Certes, vous le pouvez, Van — mais avez-vous songé au reste du pays? Croyez-vous que l'armée demeurera passive et vous permettra de faire la pluie et le beau temps en Californie comme si vous en étiez le monarque absolu? »

Van Kleeck prit un air matois. « J'ai prévu cette éventualité. Je viens justement de lancer par radio un manifeste à tous les techniciens de la route appartenant à ce pays; je les ai informés de notre initiative et je leur ai demandé de se soulever, de revendiquer leurs droits. Lorsque toutes les routes

du pays seront paralysées et que la population commencera à sentir les atteintes de la faim, j' imagine que le Président y regardera à deux fois avant de lancer l'armée contre nous. Sans doute pourrait-il expédier la troupe pour s'emparer de moi, mais il n'osera jamais prendre l'initiative de neutraliser des techniciens de la route, car le pays ne peut se passer de nous; par conséquent, il faudra bien qu'il se plie à nos exigences! »

Il y avait dans ces paroles une grande part d'amère vérité. Si le soulèvement des techniciens de la route devenait général, le gouvernement ne pourrait en aucun cas tenter de le réduire par la force. Mais le soulèvement était-il vraiment général?

— « Pourquoi pensez-vous que les techniciens du pays entier seraient prêts à suivre vos directives? »

— « Pourquoi pas? C'est l'ordre naturel des choses. Nous vivons à l'ère de la machine; partout, le pouvoir véritable se trouve entre les mains des techniciens; mais on les a amenés à ne pas en faire usage. Et parmi tous les techniciens, les plus importants, dont le rôle est absolument essentiel, sont les techniciens de la route. Dès à présent ce sont eux qui mènent la danse. » Il se détourna, fouilla parmi les quelques papiers qui se trouvaient devant lui sur la table, puis ajouta : « Ce sera tout pour l'instant, Gaines. Il faut que je téléphone à la Maison Blanche afin de mettre le Président au courant de la situation. Continuez à vous comporter raisonnablement et il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

Gaines demeura immobile plusieurs minutes après que l'écran se fut éteint. Telle était donc la situation. Il se demanda quel avait pu être l'effet, sur le reste des techniciens du pays, de l'appel à la grève lancé par Van Kleeck. Voisin de zéro, sans doute. Mais se serait-il jamais imaginé que pareille révolte pût se produire chez ses propres techniciens?

Il forma le numéro de Davidson.

— « Pas d'ennui dans aucun des autres secteurs, Dave? »

— « Non, chef. »

— « Et sur les autres routes? »

— « On ne m'a rien signalé. »

— « Avez-vous entendu ma conversation avec Van Kleeck? »

— « J'ai été branché sur la ligne. »

— « Bien. Demandez à Hubbard de téléphoner au Président et au gouverneur; qu'il leur dise que je suis fermement opposé à l'intervention de la force armée, tant que la grève demeure limitée à cette route. Qu'il ajoute que je décline toute responsabilité au cas où ils agiraient avant que je leur aie demandé assistance. »

Davidson prit un air de doute. « Pensez-vous que ce soit sage? »

— « Parfaitement! Si nous tentions de déloger Van Kleeck et ses têtes brûlées de leur position, nous pourrions déclencher un soulèvement général sur tout le territoire. Pire encore, il serait en mesure de désorganiser à ce point la route que personne ne parviendrait à la remettre en état. Quel est votre tonnage roulant en ce moment? »

— « 53 % du régime de pointe normal pour le soir. »

— « Où en est la bande n° 20? »

— « Pratiquement évacuée. »

— « Bien. Dégagez la route de toute circulation dans le plus bref délai. Il vaudrait mieux demander à la police de placer une sentinelle à tous les accès pour interdire toute nouvelle entrée. Il se peut que Van arrête toutes les bandes d'un instant à l'autre... ou que j'aie besoin de prendre cette mesure moi-même. Voici mon plan. Je vais descendre dans la fosse avec des stagiaires armés. Nous prendrons la direction du nord, en maîtrisant toutes les résistances éventuelles. Vous posterez des techniciens de

garde et des équipes d'entretien immédiatement après notre passage. Chacun des rotors sera coupé à mesure qu'ils arriveront à leur hauteur, puis connecté au tableau de contrôle de Stockton. Il s'agira d'une installation de fortune, sans relais de sécurité intermédiaires; il vous faudra donc utiliser suffisamment de techniciens pour qu'ils puissent déceler les incidents avant qu'ils aient le temps de se produire.

» Si ce plan réussit, nous déroberons le commandement du secteur de Sacramento à Van Kleeck, après quoi il pourra demeurer dans son bureau jusqu'au moment où la faim l'aura rendu raisonnable. »

Il coupa la communication et se tourna vers l'ingénieur de sous-secteur de garde. « Edmunds, passez-moi un casque... et un pistolet. »

— « Oui, monsieur. » L'homme ouvrit un tiroir et tendit à son chef une arme fine, d'aspect redoutable.

Gaines l'introduisit dans un étui, prit un casque des mains de son subordonné et s'en coiffa. Blekinsop se racla le gosier.

— « Pourrais-je disposer de l'un de ces casques? » demanda-t-il.

— « Comment? » répondit Gaines, l'esprit absorbé ailleurs. « Oh... vous n'en aurez nul besoin, Mr. Blekinsop. Je vous demande de ne pas bouger d'ici avant d'avoir eu de mes nouvelles. »

— « Mais... » commença l'homme d'Etat australien, puis il se ravisa.

L'ingénieur stagiaire de garde parut sur le seuil de la porte. « Mr. Gaines, il y a là un technicien qui insiste pour vous voir... un nommé Harvey. »

— « Impossible. »

— « Il vient du secteur de Sacramento, monsieur. »

— « Dans ce cas... introduisez-le. »

Harvey mit Gaines rapidement au courant de ce qu'il avait vu et entendu au cours de la réunion

syndicale de l'après-midi. « J'ai fini par être écœuré, et je suis parti alors qu'ils palabraient encore, chef. Je n'y ai plus pensé jusqu'au moment où la bande n° 20 s'est arrêtée de rouler. Alors j'ai appris que le secteur de Sacramento était à l'origine de l'incident et j'ai décidé de venir vous voir. »

— « Depuis combien de temps cette agitation fermentait-elle? »

— « Depuis pas mal de temps, j'imagine. Vous savez ce que c'est... Il y a toujours des mécontents et nombre d'entre eux sont des fonctionnalistes. Mais on ne peut refuser de travailler avec un homme pour la seule raison qu'il professe des idées politiques différentes des vôtres. »

— « Vous n'auriez pas dû attendre pour venir me voir, Harvey. » L'homme prit un air buté. Gaines étudia son visage. « Non, vous avez sans doute raison. Ce n'est pas à vous mais à moi qu'il appartient de surveiller vos camarades. Rien d'autre? »

— « Mon Dieu... puisque les choses en sont là, il m'a semblé que je pourrais vous aider à trouver les meneurs. »

— « Merci. Ne me quittez pas. Nous allons descendre dans la fosse et nous efforcer de remettre un peu d'ordre dans cette pagaille. »

La porte du bureau s'ouvrit, livrant le passage à un technicien et un stagiaire qui transportaient un fardeau. Ils le déposèrent sur le sol et attendirent.

C'était un jeune homme, mort selon toute évidence. Le devant de sa veste de travail était trempé de sang. Gaines leva les yeux vers l'ingénieur de garde. « Qui est-ce? »

— « Le stagiaire Hughes, » répondit Edmunds. « C'est le messenger que j'avais envoyé à Sacramento lorsque les communications ont été coupées. Ne le voyant par revenir, j'ai expédié Marston et le stagiaire Jenkins à sa recherche. »

Gaines murmura quelques mots et se détourna.

— « Suivez-moi, Harvey. »

Les stagiaires qui attendaient dans la fosse avaient changé d'humeur. Gaines remarqua que la surexcitation puérile devant l'événement imprévu avait fait place à quelque chose de plus sinistre. Il y avait maints échanges de signaux manuels, et plusieurs d'entre eux vérifiaient le chargement de leurs pistolets.

Il les jaugea du regard, puis fit un signe à leur chef. Il y eut un court échange de signaux. Le stagiaire salua, se tourna vers ses hommes, se livra à quelques brèves gesticulations et abaissa le bras d'un geste sec. Ils montèrent en file indienne à l'étage et pénétrèrent dans une pièce d'attente vide, suivis de Gaines.

Une fois la porte refermée, et le bruit disparu, Gaines prit la parole.

— « Vous venez de voir ramener Hughes... Combien d'entre vous veulent-ils une chance de tuer le misérable qui a commis ce crime? »

Trois des stagiaires réagirent et sortirent des rangs. Gaines les dévisagea d'un regard froid.

— « Très bien. Vous trois, rendez vos armes et regagnez vos quartiers. Tous ceux d'entre vous qui s'imaginent participer à une chasse à l'homme dans un but de vengeance particulière peuvent aller les rejoindre. » Il laissa passer un court silence avant de poursuivre. « Le secteur de Sacramento a été pris en charge par des personnes qui ont agi de leur propre chef. Nous allons en reprendre possession — si possible sans causer aucune perte de vie humaine ni arrêter les routes. Le plan consiste à s'emparer de la fosse, rotor par rotor, et à dévier la connexion sur Stockton. La tâche du groupe dont vous faites partie consistera à progresser vers le nord dans l'intérieur de la fosse, à localiser et à maîtriser les gens qui se trouveront sur votre route. Vous n'oublierez pas que toutes les personnes que vous

arrêterez seront complètement innocentes, selon toute probabilité. Par conséquent, vous utiliserez de préférence les bombes à gaz soporifique et ne ferez usage de vos pistolets qu'en tout dernier recours.

» Capitaine stagiaire, divisez vos troupes en pelotons de dix hommes. Chacun des pelotons se formera en ligne sur toute la largeur de la fosse, et roulera vers le nord en « trottinette », à environ vingt-cinq kilomètres à l'heure. Laissez un intervalle de cent mètres entre chaque vague d'assaut. Sitôt qu'un homme sera aperçu, toute la première vague convergera sur lui, le mettra en état d'arrestation, le livrera à une voiture de transport puis reprendra position en queue comme dernière vague. Vous donnerez mission aux voitures qui vous ont transportés ici de recevoir les prisonniers. Enjoignez aux chauffeurs de se tenir au niveau de la seconde vague.

» Vous désignerez un groupe d'attaque qui se chargera de reprendre possession des bureaux du sous-secteur, mais aucun bureau ne doit être attaqué avant que son sous-secteur n'ait été dévié sur Stockton. Prévoyez les liaisons en conséquence.

» Des questions à poser? » Il parcourut des yeux les visages des jeunes gens. Tous restant muets, il se retourna vers le stagiaire responsable. « Très bien. Exécutez les ordres! »

Le temps de mettre au point ces dispositions, les équipes de techniciens étaient arrivées sur place, et Gaines avait donné ses instructions à l'ingénieur responsable. Les stagiaires se tenaient auprès de leurs machines. Le capitaine stagiaire lança un regard interrogateur à Gaines. Celui-ci inclina la tête, le stagiaire abaissa vivement le bras et la première vague se mit en selle et démarra.

Gaines et Harvey se tenaient au niveau du capi-

taine stagiaire, à quelque vingt-cinq mètres derrière la vague de tête. Il y avait longtemps que l'ingénieur en chef n'avait chevauché ces cocasses petits engins, et il se sentait plutôt mal à l'aise. Une « trottinette » n'a rien qui puisse donner de la dignité à un homme, puisqu'elle possède les dimensions et la forme d'un tabouret de cuisine, stabilisé par effet gyroscopique sur une roue unique. Mais elle est parfaitement adaptée pour la circulation à travers l'incroyable enchevêtrement des machines, dans la fosse, puisqu'elle peut franchir une ouverture large comme les épaules d'un homme, qu'elle se manie facilement et qu'elle demeure patiemment dans la station verticale lorsque son cavalier s'en écarte.

La petite voiture de reconnaissance suivait Gaines à courte distance, serpentant parmi les rotors, tandis que le téléviseur d'intercommunication qui se trouvait à l'intérieur reliait l'ingénieur en chef à ses responsabilités multiples.

Les deux cents premiers mètres du secteur de Sacramento furent parcourus sans incident, puis l'un des membres de la patrouille aperçut une « trottinette » garée le long d'un rotor. Le technicien qui s'en était servi vérifiait les instruments à la base de la machine et ne s'aperçut pas de leur approche. Il ne portait pas d'arme et n'opposa aucune résistance, mais parut indigné en même temps qu'ahuri.

Le petit groupe de commandement demeura en arrière et permit à une nouvelle vague de le rejoindre.

Cinq kilomètres plus loin, trente-sept hommes avaient été arrêtés. Pas un seul tué. Deux des stagiaires avaient été légèrement blessés et avaient reçu l'ordre de rentrer. Seuls quatre des prisonniers étaient armés au moment de leur arrestation; Harvey avait pu identifier formellement l'un d'eux comme un meneur. Il manifesta le désir de parlementer avec

les mutins, si l'occasion s'en présentait. Gaines donna son accord. Il connaissait les longs et honorables antécédents de Harvey en tant que chef syndicaliste et ne demandait pas mieux que de tenter tout ce qui pouvait offrir une chance de succès avec un minimum de violence.

Un peu plus tard, la première vague s'empara d'un autre technicien. Il se trouvait sur la face opposée d'un rotor; ils tombèrent pratiquement sur lui avant même de l'avoir vu. Il ne tenta pas de résistance bien qu'il fût armé, et l'incident n'aurait pas valu d'être rapporté s'il n'avait pas été en train de parler dans un dispositif d'écoute clandestine dont il avait enfoncé la fiche dans un jack, à la base du rotor.

Gaines rejoignit le groupe au moment de la capture. Il saisit le masque de caoutchouc souple de l'appareil, qu'il arracha de la bouche de l'homme avec tant de violence qu'il sentit le récepteur à conduction osseuse déraiper sur les dents de l'homme. Le prisonnier cracha un morceau de dent brisée et roula des yeux furibonds, mais il répondit par un silence obstiné à toutes les questions.

Aussi rapide qu'eût été le geste de Gaines, ils n'avaient pu — c'était fort probable — tirer aucun avantage de l'effet de surprise. Il fallait nécessairement supposer que le prisonnier avait réussi à signaler l'attaque qui se déroulait dans la fosse. On fit passer le mot, tout le long du front d'attaque, de progresser en redoublant de précautions.

Le pessimisme de Gaines devait vite se justifier. Soudain, à quelques centaines de mètres, apparut un groupe d'hommes qui se dirigeaient vers eux. Ils étaient au moins une vingtaine, mais il était difficile de préciser leur nombre exact, car ils progressaient en se dissimulant derrière les rotors. Harvey se tourna vers Gaines, qui inclina la tête et fit signe au capitaine stagiaire d'arrêter ses troupes.

Harvey s'avança, sans armes, les mains levées au-

dessus de sa tête, pilotant son petit engin par le seul équilibre de son corps. Le groupe des mutins ralentit sa vitesse, comme pris d'incertitude, et finalement s'arrêta. Harvey s'approcha et s'immobilisa à son tour. L'un d'eux, apparemment le chef, lui parla en langage mimé et il répondit de même.

Ils étaient trop éloignés et la lumière par trop incertaine pour qu'il fût possible de suivre la discussion. Elle se poursuivit plusieurs minutes, puis survint une pause. Le chef de la troupe semblait incertain sur la conduite à tenir. Un homme de son groupe rengaina son pistolet et vint s'entretenir avec son supérieur. Aux gestes violents de l'homme, le chef répondit en secouant la tête.

L'autre insista, mais sans plus de succès. Il exprima son dégoût d'un geste final de la main, tira son pistolet et tira sur Harvey. Celui-ci porta les mains à son estomac et se plia en avant. L'homme tira une seconde fois; Harvey se cabra puis glissa sur le sol.

Le capitaine stagiaire fut plus prompt à dégainer que Gaines. L'assassin leva les yeux au moment où la balle vint le frapper. Il parut soudain perplexe, comme à la vue de quelque étrange circonstance, puis il s'abattit.

Les stagiaires s'élancèrent en tirant. Bien que leur première vague fût en état d'infériorité numérique dans un rapport excédant deux contre un, ils furent aidés par la démoralisation relative de l'ennemi. La partie redevint égale après la première décharge. Moins de trente secondes après la première balle, tous les insurgés étaient morts, blessés ou prisonniers. Du côté de Gaines, les pertes se soldaient par deux morts (Harvey compris) et deux blessés.

Gaines modifia sa tactique pour l'adapter aux événements. Maintenant que le secret de l'opération se trouvait éventé, il importait avant tout de frapper vite et fort. La seconde vague reçut l'ordre d'avancer

pratiquement sur les traces de la première. La troisième vint se placer à moins de vingt-cinq mètres de la seconde. Ces trois lignes devaient laisser de côté les hommes désarmés dont la quatrième vague avait pour mission de disposer, mais l'ordre fut donné de tirer à vue sur tout individu armé.

Gaines leur recommanda de faire l'impossible pour blesser plutôt que tuer les mutins, mais il se rendit compte que son ordre était pratiquement irréalisable. Il y aurait donc des morts. Il n'avait pas voulu cela, mais il n'avait plus le choix. Un insurgé armé était un tueur en puissance — il ne pouvait pas, par souci d'impartialité à l'égard de ses propres hommes, leur imposer trop de restrictions.

Lorsque les dispositions concernant le nouvel ordre de marche furent prises, il fit signe au capitaine stagiaire de reprendre la progression. La première et la seconde vague s'élancèrent simultanément de toute la vitesse dont les « trottinettes » étaient capables, c'est-à-dire moins de trente kilomètres à l'heure. Gaines suivit.

Il décrivit une courbe pour éviter le corps de Harvey, lui jetant involontairement un coup d'œil au passage. Le visage avait pris une teinte jaune verdâtre sous la lumière des lampes à sodium, mais il s'était figé en un masque d'une beauté rude où se lisait sans peine la force de caractère du défunt. Cette vue lui fit moins regretter d'avoir donné l'ordre d'ouvrir le feu, mais plus lourdement que jamais pesa sur lui le sentiment profond d'avoir failli à l'honneur.

Durant les quelques minutes suivantes, ils passèrent devant plusieurs techniciens mais n'eurent pas l'occasion de tirer. Gaines sentait monter en lui l'espoir d'une victoire sans trop grande effusion de sang, lorsqu'il perçut un changement dans la pulsa-

tion de la machinerie, qui se frayait malgré tout un chemin dans les pattes d'oreille fortement insonorisées de son casque. Il souleva l'une d'elles juste à temps pour capter le diminuendo grondant des rotors et des rouleaux qui se préparaient à s'arrêter.

La route entière était maintenant immobilisée.

— « Arrêtez vos hommes! » cria-t-il au capitaine stagiaire. Ses mots se répercutèrent avec un son creux, dans le silence irréel qui s'était établi.

Le toit de la voiture de reconnaissance se releva à l'instant où il virait pour se porter à sa rencontre.

— « Chef, » cria le stagiaire qui se trouvait à l'intérieur, « la station-relais vous appelle. »

La fille dont l'image se trouvait sur l'écran céda la place à Davidson dès qu'elle reconnut le visage de Gaines.

— « Chef, » dit aussitôt Davidson, « Van Kleeck vous appelle. »

— « Qui a immobilisé la route? »

— « C'est lui. »

— « D'autres changements importants dans la situation? »

— « Non, la route était pratiquement déserte lorsqu'il l'a arrêtée. »

— « Bien. Passez-moi Van Kleeck. »

Le visage du chef des conspirateurs apparut livide d'une rage qu'il ne cherchait pas à dominer lorsqu'il identifia Gaines.

— « Alors, » s'écria-t-il, « vous pensiez que je plaisantais? Qu'en dites-vous à présent, monsieur l'ingénieur en chef? »

Gaines domina l'envie de lui dire exactement ce qu'il avait sur le cœur. Tout dans le comportement du petit homme lui procurait une sensation équivalente à celle que produit un crayon grinçant sur une ardoise. Mais il lutta pour adopter le ton susceptible de jeter du baume sur la vanité de l'autre. « Vous avez gagné cette manche, Van, je dois

l'admettre : la route est arrêtée. Mais n'allez surtout pas croire que je ne vous ai pas pris au sérieux. Je vous ai vu trop longtemps au travail pour vous sous-estimer. Ce que vous dites, vous le faites, je le sais. »

Van Kleeck fut flatté de ce tribut apporté à son mérite mais s'efforça de n'en laisser rien voir. « Dans ce cas, pourquoi ne pas faire preuve de bon sens et capituler? » dit-il d'un ton belliqueux. « Vous ne pouvez gagner. »

— « Peut-être pas, Van, mais il faut que j'essaie. En outre, » continua-t-il, « pourquoi ne gagnerais-je pas? Ne puis-je pas, comme vous l'avez dit vous-même, faire intervenir l'armée? »

Van Kleeck afficha un sourire de triomphe. « Voyez-vous ceci? » Il tendit devant la caméra un commutateur électrique en forme de poire, relié à un long fil. « Si je presse ce bouton, une charge explosera qui coupera toute la route en deux. Et pour faire bonne mesure, je prendrai une hache et je réduirai cette station de contrôle en miettes, avant de quitter les lieux. »

Gaines regretta sincèrement de ne pas être mieux informé en psychiatrie. Il devait se contenter de faire de son mieux et se fier à son instinct pour trouver les meilleures parades. « Ce sont là des solutions vraiment radicales, Van, mais je ne vois pas comment nous pourrions renoncer à la lutte. »

— « Vraiment? Vous feriez bien d'y réfléchir à deux fois. Si vous me contraignez à faire sauter la route, que dites-vous des gens qui sauteront en même temps qu'elle? »

Gaines réfléchit. Il ne pensait pas que Van Kleeck mettrait sa menace à exécution; sa phraséologie trahissait le côté irrationnel et dangereux de son processus mental. D'autre part, une telle explosion dans le secteur surpeuplé de Sacramento provoquerait l'écroulement d'un ou plusieurs immeubles

d'habitation et ne manquerait pas de tuer les boutiquiers sur le secteur intéressé de la bande n° 20, de même que les gens de passage. Van avait absolument raison; il n'oserait jamais risquer la vie des passants qui n'étaient pas au courant de la situation et n'avaient aucunement fait la part du risque.

Il se retourna vers l'écran. « Ecoutez, Van, vous ne voudriez pas faire sauter la route à moins d'y être contraint, j'en suis sûr. Moi non plus. Supposez que je me rende à votre quartier général pour que nous en discussions? Entre hommes raisonnables, on devrait bien trouver un terrain d'accord. »

Van Kleeck se montra soupçonneux. « Ne s'agirait-il pas d'une ruse? »

— « Comment voudriez-vous? Je viendrai seul et sans armes, aussi vite que ma voiture pourra me porter. »

— « Et vos hommes? »

— « Ils ne bougeront pas d'ici avant mon retour. Vous pouvez placer des observateurs pour vous en assurer. »

Van Kleeck demeura un instant indécis, pris entre la peur de choir dans un traquenard et le plaisir de voir son ex-supérieur venir lui demander ses conditions en position d'infériorité. A la fin, il donna un consentement réticent.

Gaines laissa ses instructions et avertit Davidson de ses intentions. « Si je ne suis pas de retour dans une heure, ce sera à vous de prendre vos responsabilités, Dave. »

— « Soyez prudent, chef! »

— « Je n'y manquerai pas. »

Il demanda au chauffeur stagiaire de la voiture de reconnaissance de lui céder la place et descendit la rampe menant à la chaussée, puis il mit le cap au nord et pressa l'accélérateur à fond. Maintenant, il aurait le loisir de rassembler ses idées, fût-ce à trois cents kilomètres à l'heure. En supposant qu'il

parvienne à ses fins, il resterait des mesures à prendre. Les événements lui avaient donné une double leçon : d'abord, les bandes devraient être interconnectées, avec interposition de relais de sécurité, de telle sorte que les voies adjacentes seraient amenées à ralentir, voire à s'arrêter, si la vitesse de l'une d'elles devenait dangereusement différente de ses voisines. Il ne fallait pas que pût se répéter l'incident survenu sur la voie 20!

Mais ce n'était là qu'une question élémentaire, un simple détail mécanique. C'est chez les hommes que s'était produite la véritable défaillance. Il faudrait que les tests de classification psychologique fussent améliorés, afin que les routes ne fussent susceptibles d'employer que des hommes consciencieux sur qui l'on pût compter. Mais... c'était précisément le rôle dévolu aux tests actuels de classification. Jamais encore, à sa connaissance, ne s'était produite une défaillance imputable aux méthodes utilisées. Comment Van Kleeck avait-il fait pour amener à la révolte un secteur entier composé d'hommes qui s'étaient parfaitement classés dans les épreuves caractérielles?

Cela n'avait pas le sens commun.

Lorsqu'un personnel entier se comportait de façon aussi insensée, il devait bien y avoir une raison. Un homme isolé peut avoir des réactions imprévisibles, mais quand il s'agit d'un grand nombre d'individus, on peut leur accorder autant de confiance qu'à des machines ou à des statistiques. On peut les mesurer, les examiner, les classer. Son œil intérieur se représentait le bureau du personnel, avec ses rangées de classeurs, ses secrétaires. Il tenait la solution! Il tenait la solution! Van Kleeck, en sa qualité de délégué en chef, était de par sa fonction même le *véritable chef du personnel pour la route tout entière!*

C'était la seule conclusion qui expliquait tous les

faits. L'officier du personnel était le seul à pouvoir à sa guise choisir les fruits véreux et à les réunir en un seul baril. Gaines était convaincu que les tests de classification caractériels avaient été truqués, et cela depuis des années; que Van Kleeck avait délibérément transféré les hommes dont il avait besoin dans un secteur donné, après avoir falsifié leurs fiches.

D'où il fallait tirer une autre leçon : des tests plus sévères devraient être imposés dorénavant aux officiers et aucun d'eux ne se verrait plus confier désormais la haute main sur la classification et la répartition du personnel sans subir lui-même un contrôle strict et une surveillance diligente. Même lui, Gaines, devrait être soumis à une surveillance de ce genre. *Quis custodiet ipsos custodes?* Qui gardera les gardes eux-mêmes? Le latin est peut-être une langue morte, mais ces vieux Romains n'étaient pas nés de la dernière pluie.

Lui, du moins, il savait par où il avait péché, et il tira de cette connaissance un plaisir mélancolique. Contrôle et surveillance, vérifications et revérifications, telle était la solution. Ce serait peut-être harassant, peut-être inefficace, mais il semblait que des mesures de sécurité offrant suffisamment de garanties avaient toujours pour contrepartie une perte plus ou moins grande d'efficacité.

Il n'aurait pas dû confier une telle autorité à Van Kleeck sans être mieux informé de sa personnalité. Il pressa le bouton d'arrêt de secours et provoqua un arrêt vertigineux de la voiture. « Station-relais! Voyez si vous pouvez entrer en communication avec mon bureau. »

Le visage de Dolorès parut sur l'écran. « Vous êtes toujours là... Bien! » lui dit-il. « Je craignais que vous ne soyez rentrée chez vous. »

— « Je suis revenue, Mr. Gaines. »

— « Brave fille! Trouvez-moi la fiche personnelle

de Van Kleeck. Je voudrais voir son dossier de classification. »

Elle fut de retour avec l'objet demandé en un temps record et parcourut les symboles et les pourcentages. Il inclina plusieurs fois la tête en constatant que les renseignements coïncidaient avec ses prévisions : introversion dissimulée... complexe d'infériorité. Cela concordait.

— « Commentaire de la Commission, » lut-elle. « En dépit de l'instabilité potentielle démontrée par les maxima A et D qui apparaissent sur la courbe de profil, la Commission est néanmoins convaincue que cet officier est apte au service. Il possède un dossier exceptionnellement brillant et se distingue particulièrement dans la conduite des hommes. En conséquence, nous recommandons son maintien et son inscription au tableau d'avancement. »

— « C'est tout, Dolorès, je vous remercie. »

— « Oui, Mr. Gaines. »

— « Je vais franchir un tournant décisif. Souhaitez-moi bonne chance! »

— « Mais, Mr. Gaines... » Dans le bureau de Fresno, Dolorès écarquilla des yeux affolés sur un écran vide.

— « Conduisez-moi auprès de Mr. Van Kleeck! »

L'homme à qui s'adressait cette phrase retira le pistolet qu'il venait de planter dans les côtes de Gaines — à regret, pensa l'ingénieur — et lui enjoignit de le précéder jusqu'au haut de l'escalier. Gaines descendit de voiture et obéit.

Van Kleeck avait préféré s'installer dans la salle de contrôle du secteur plutôt que dans le bureau administratif. Près de lui se tenaient une demi-douzaine d'hommes, tous armés.

— « Bonsoir, directeur Van Kleeck. » Le petit

homme se gonfla visiblement en entendant Gaines reconnaître ainsi le rang qu'il avait usurpé.

— « Nous ne sommes guère friands de titres honorifiques, » dit-il avec un détachement affecté. « Appelez-moi simplement Van. Asseyez-vous, Gaines. »

L'ingénieur s'exécuta. Il était nécessaire d'écarter tous ces importuns. Il les contempla avec une expression d'ennui amusé. « Ne vous sentez-vous pas capable de tenir tête à un homme désarmé, Van? Ou serait-ce plutôt que les fonctionnalistes se méfient les uns des autres? »

Van Kleeck parut contrarié, mais Gaines continuait de sourire imperturbablement. Finalement le petit homme saisit un pistolet sur sa table en désignant la porte du geste.

— « Si vous voulez bien sortir, les gars! »

— « Mais, Van... »

— « Je vous ai dit de sortir! »

Lorsqu'ils furent seuls, Van Kleeck saisit la poire électrique que Gaines avait déjà aperçue sur l'écran et braqua son arme sur son ex-supérieur. « Voyez, » grommela-t-il, « si vous tentez la moindre manigance, je fais tout sauter! En quoi consiste votre proposition? »

Le sourire irritant de Gaines se fit plus large.

Van Kleeck fronça les sourcils. « Qu'y a-t-il donc de si comique? » demanda-t-il.

Gaines lui accorda une réponse : « C'est vous qui êtes comique, Van. Vous déclenchez une révolution fonctionnaliste, et la seule fonction qu'il vous vienne à l'esprit d'accomplir consiste à faire sauter la route qui justifie votre titre. Dites-moi, » poursuivit-il, « de quoi diable avez-vous donc si peur? »

— « Je n'ai pas peur! »

— « Pas peur? Vous? Alors que vous êtes prêt à vous faire hara-kiri avec cette poire électrique, vous osez me dire que vous n'avez pas peur? Si

vos petits copains savaient combien vous êtes près de jeter par-dessus bord ce pour quoi ils ont combattu, ils vous transformeraient en passoire en moins d'une seconde. Vous avez peur d'eux aussi, n'est-ce pas? »

Van Kleeck rejeta loin de lui la poire électrique et se leva. « Je n'ai pas peur! » hurla-t-il, et il contourna le bureau pour s'approcher de Gaines.

L'ingénieur ne bougea pas et se mit à rire. « Allons donc! Vous avez peur de moi à cette minute précise. Vous avez peur que je ne vous inflige un blâme pour la façon dont vous accomplissez votre travail. Vous avez peur que les stagiaires ne vous saluent pas. Vous avez peur qu'ils rient derrière votre dos. A table, vous avez peur de vous tromper de fourchette. Vous avez peur qu'on vous regarde... et vous avez peur qu'on ne vous remarque pas. »

— « Ce n'est pas vrai! » protesta l'autre. « Vous n'êtes qu'un sale snob prétentieux! Sous prétexte que vous avez fréquenté une école où l'on porte des cols à manger de la tarte, vous vous croyez supérieur à tout le monde. » Il s'étrangla et sombra dans l'incohérence, luttant pour retenir des larmes de rage. « Vous et vos sales petits stagiaires... »

Gaines, sur ses gardes, observait l'homme. Sa faiblesse de caractère apparaissait clairement à présent... Il se demanda pour quelle raison il ne s'en était pas avisé auparavant. Il se souvint de la grossièreté qu'avait montrée Van Kleeck lorsqu'il lui avait offert son aide pour l'établissement d'une représentation graphique complexe.

Le problème présent consistait à jouer de cette faiblesse, à lui occuper l'esprit au point de lui faire oublier cette poire électrique chargée de périls. Il fallait l'amener à concentrer sur lui, Gaines, le venin de ses rancœurs malades, à l'exclusion de toute autre pensée.

Mais il convenait de ne pas l'exciter sans mesure,

sinon une balle traversant la pièce pourrait fort bien mettre un terme à la carrière de l'ingénieur en chef et ruiner du même coup ce qui pouvait rester de chances d'éviter un conflit sanglant et dévastateur pour la possession de la route.

— « Van, » dit Gaines avec un petit rire, « vous venez de vous trahir complètement. Je vois clair en vous; vous n'êtes qu'un médiocre, et toute votre vie vous avez eu peur qu'un œil perspicace ne perce votre enveloppe et ne vous renvoie sur le dernier banc de la classe. Directeur... laissez-moi rire! Si vous êtes ce que les fonctionnalistes peuvent nous offrir de mieux, nous pouvons nous permettre de les ignorer... ils s'effondreront sous le poids de leur propre incapacité. » Il pivota sur sa chaise, tournant délibérément le dos à Van Kleeck et à son pistolet.

Van Kleeck marcha sur lui, s'arrêta à quelques pas de lui et hurla: « Je vais vous faire voir... Je vais vous loger une balle dans le corps; voilà ce que je vais faire! »

Gaines fit volte-face, se leva et marcha tranquillement sur lui. « Reposez ce pistolet à bouchon, vous risqueriez de vous blesser! »

Van Kleeck recula d'un pas. « Ne vous approchez pas de moi! » glapit-il. « Ne vous approchez pas... ou je vous abats comme un chien! »

C'est le moment, pensa Gaines et il plongeait.

La balle lui frôla l'oreille. Bon, celle-là du moins ne l'avait pas eu. Ils étaient sur le parquet. Pour un petit homme, Van Kleeck n'était pas facile à maîtriser. Où était passé le pistolet? Là! Il le tenait. Il rompit le combat.

Van Kleeck ne se releva pas. Il demeurait étalé sur le sol, les larmes ruisselant entre ses paupières serrées, pleurnichant comme un enfant frustré.

Gaines le considéra avec un sentiment qui ressemblait à de la compassion et, mesurant soigneusement son geste, il lui assena un coup de crosse

derrière l'oreille. Il s'approcha ensuite de la porte et la verrouilla avec précaution.

Le fil partant de la poire électrique était relié au panneau de commande. L'ingénieur examina le branchement et le déconnecta soigneusement. Cela fait, il se tourna vers le téléviseur du pupitre de contrôle et appela Fresno.

— « Allô, Dave, » dit-il. « Qu'ils attaquent maintenant... et pour l'amour du ciel, dépêchez-vous! » Puis il coupa l'image, ne tenant pas à ce que son ingénieur de garde pût voir combien il tremblait.

De retour à Fresno le lendemain matin, Gaines arpentait la salle de contrôle principale non sans satisfaction. Les routes s'étaient remises à rouler... bientôt elles auraient repris leur vitesse normale. La nuit avait été longue. Tous les ingénieurs, tous les stagiaires disponibles avaient été mobilisés pour effectuer l'inspection, centimètre par centimètre, du secteur de Sacramento. Puis ils avaient dû court-circuiter deux pupitres de contrôle de sous-secteurs qui avaient été dévastés. Mais les routes roulaient... il en percevait la pulsation à travers le plancher.

Il s'immobilisa auprès d'un homme hagard aux joues envahies par la barbe. « Pourquoi ne rentrez-vous pas, Dave? » lui demanda-t-il. « McPherson peut désormais prendre la relève. »

— « Et vous-même, chef? Vous n'avez pas précisé une mine florissante. »

— « Oh! dans un instant, j'irai faire un somme dans mon bureau. J'ai téléphoné à ma femme pour lui dire que je ne pouvais pas rentrer. Elle est partie pour me rejoindre ici. »

— « Etait-elle furieuse? »

— « Pas trop. Vous savez comment sont les femmes. » Il se retourna et observa les appareils cliquetants qui rassemblaient les renseignements pro-

venant de six secteurs. Cercle de San Diego, secteur d'Angeles, secteur de Bakersfield, secteur de Fresno, secteur de Stockton... Stockton? Stockton! Juste ciel! Blekinsop! Il avait laissé le ministre australien se rafraîchir les mollets durant toute la nuit dans le bureau de Stockton!

Il se précipita vers la porte, en jetant par-dessus son épaule : « Dave, voudriez-vous me commander une voiture? Et une rapide, s'il vous plaît! » Il avait franchi le couloir et passé la tête dans son bureau particulier avant même que Davidson ait eu le temps d'accuser réception de l'ordre.

— « Dolorès! »

— « Oui, Mr. Gaines. »

— « Appelez ma femme et dites-lui de se rendre à Stockton. Si elle a déjà quitté la maison, qu'elle m'attende ici. Et... Dolorès... »

— « Oui, Mr. Gaines. »

— « Tâchez de la calmer. »

Elle se mordit les lèvres, mais son visage demeura impassible. « Oui, Mr. Gaines. »

— « Vous êtes une brave fille! » Déjà il était sorti et dégringolait l'escalier. Lorsqu'il atteignit le niveau des routes, la vue des bandes en mouvement lui réchauffa le cœur et le rendit presque d'humeur joyeuse.

D'un pas alerte, il se dirigea en sifflotant vers une porte où se lisait l'inscription ACCÈS À LA FOSSE. Au moment où il l'ouvrit, le rythme grondant et rugissant qui provenait du « quatrième dessous » parut envahir le monde.

IL ARRIVE QUE ÇA SAUTE

— « **R**EPOSEZ cette clé! »

L'homme interpellé se retourna lentement. L'expression de son visage était cachée par un casque grotesque, constituant la partie supérieure d'une armure de plomb qui protégeait le corps entier. Lorsqu'il répondit, le ton de sa voix trahit une nervosité exaspérée.

— « Par tous les diables, docteur, quelle mouche vous pique? »

Il ne fit pas le moindre geste pour remettre en place l'outil incriminé.

Ils s'affrontèrent, tels deux escrimeurs cherchant une ouverture. La voix du premier reprit sur un registre légèrement plus élevé, avec une intonation plus péremptoire : « Reposez immédiatement cette clé et écartez-vous. Erickson! »

Une troisième silhouette en armure vint du fond de la salle de contrôle. « Que voulez-vous, docteur? »

— « Harper est relevé de sa garde. Vous allez le remplacer comme ingénieur de quart. Faites venir l'ingénieur adjoint. »

— « Très bien. » L'homme accepta cette situation nouvelle d'une voix et d'une attitude également flegmatiques. L'ingénieur atomiste dont il venait de prendre la relève jeta un coup d'œil de l'un à l'autre,

puis reposa soigneusement la clé dans son râtelier.

— « Je m'incline, docteur Silard — mais faites-vous relever également. Je demande une audience immédiate! »

Harper fit une sortie indignée, ses chaussures doublées de plomb résonnant sur le blindage du parquet.

Le Dr. Silard passa vingt minutes pénibles dans l'attente de son propre remplaçant. N'avait-il pas fait montre de trop de précipitation? Ne s'était-il pas trompé en estimant que Harper avait enfin craqué sous la tension excessive imposée par la surveillance de la machine la plus dangereuse : une centrale atomique? Mais s'il avait commis une erreur, c'est parce qu'il ne pouvait se permettre de prendre des risques — aucun faux pas n'était *tolérable* dans une telle entreprise; surtout lorsqu'un tel faux pas pouvait provoquer la désintégration instantanée de dix tonnes d'uranium 235, d'uranium 238 et de plutonium.

Il tenta de se représenter l'ampleur d'une telle explosion et n'y parvint pas. On lui avait enseigné que l'uranium recelait une énergie potentielle vingt millions de fois plus puissante que le trinitrotoluène. Présenté sous cette forme, ce chiffre n'avait aucune signification concrète. Il tenta alors d'imaginer la déflagration de cent millions de tonnes d'explosifs à haute puissance, ou mille Hiroshima. Mais cela non plus ne lui suggérait rien. Un jour, il avait vu lancer une bombe A, à une époque où il s'occupait d'analyses de caractères chez les pilotes d'avions militaires. Mais comment imaginer un cataclysme mille fois plus dévastateur encore?

Peut-être ces ingénieurs atomistes étaient-ils capables d'un aussi gigantesque effort d'imagination. Peut-être, avec leur esprit rompu aux abstractions des hautes mathématiques, leur connaissance de ce qui se passait véritablement à l'intérieur de la chambre de fission, pouvaient-ils se représenter cette inhu-

maine abomination qui se trouvait emprisonnée au-delà de cet écran protecteur. Et, dans ce cas, pouvait-on s'étonner de leur tendance à « craquer »?...

Il soupira. Erickson leva les yeux de l'accélérateur linéaire résonnant sur lequel il venait d'effectuer un réglage.

— « Qu'est-ce qui vous chagrine, docteur? »

— « Rien. Je regrette seulement d'avoir dû relever Harper de son poste. »

Silard se sentit percé par le regard du grand Scandinave.

— « Est-ce que par hasard la contagion ne vous aurait pas gagné, docteur? »

— « Moi? Je ne pense pas. Evidemment je suis épouvanté par le monstre qui est tapi là-dedans — je serais fou si je ne l'étais pas. »

— « Je suis comme vous, » dit laconiquement Erickson, et il reprit son travail.

Le mufle de l'accélérateur disparut derrière l'écran et bombarda d'un jet permanent de particules la cible de béryllium placée à l'intérieur de la pile atomique. Sous l'impact, le béryllium cédait une volée de neutrons qui rejaillissaient dans toutes les directions à l'intérieur de la masse d'uranium. Certains de ces neutrons venaient frapper de plein fouet les noyaux des atomes d'uranium qu'ils divisaient en deux. Les fragments provenant de ces ruptures étaient de nouveaux éléments : baryum, xénon, rubidium — selon le processus de désintégration de chaque atome. Les nouveaux éléments étaient habituellement des isotopes instables qui se fractionnaient à leur tour en une douzaine d'autres éléments, par désintégration radioactive, selon une réaction en chaîne progressive.

Mais ces réactions en chaîne étaient relativement peu importantes; c'était la rupture initiale du noyau d'uranium, avec la libération de l'énergie effrayante qui assurait sa cohésion — se montant au chiffre incroyable de deux cents millions d'électrons-volts — qui était importante et dangereuse.

Car, quand l'isotope d'uranium se fractionne sous l'effet du bombardement, cette fragmentation projette dans toutes les directions de nouveaux neutrons qui, à leur tour, peuvent venir frapper d'autres noyaux d'uranium et provoquer leur fission. Si les circonstances se trouvaient favorables à une réaction en chaîne de caractère progressif, selon ce processus, le phénomène, échappant à tout contrôle, pouvait en une infinitésimale fraction de seconde prendre les proportions d'une véritable explosion atomique — une explosion outrepassant à tel point les limites de l'expérience humaine qu'elle devenait aussi totalement incompréhensible que le concept de la mort personnelle.

Mais une chaîne ininterrompue de fissions nucléaires, *immédiatement au-dessous du niveau de l'explosion totale*, était nécessaire au fonctionnement de la centrale atomique. L'opération consistant à faire éclater le premier noyau d'uranium, en le bombardant au moyen de neutrons arrachés à la cible de béryllium, exigeait plus de puissance que la mort de l'atome n'en procurait. Afin que la production d'énergie du système excède, de manière rentable, l'énergie mise en jeu pour l'obtenir, il était essentiel que chacun des atomes fracturés par un neutron provenant de la cible de béryllium provoque la fission de plusieurs autres.

Il était également essentiel que cette chaîne de réactions ait toujours tendance à s'amortir. Il ne fallait pas qu'elle s'accélère, sans quoi la masse entière exploserait en un temps trop court pour être mesurable.

Sans compter que nul ne survivrait pour effectuer les mesures.

L'ingénieur atomiste de service pouvait diriger cette réaction par le moyen d'une « détente », terme par lequel les ingénieurs désignaient à la fois l'accélérateur linéaire résonnant, la cible de béryllium, ainsi que les organes de contrôle, le panneau d'instruments de contrôle et les machines productrices d'énergie. Cela revient à dire qu'il pouvait faire varier l'intensité du bombardement dont la cible de béryllium était l'objet, pour augmenter ou réduire la production d'énergie de la centrale, et ses instruments l'avertissaient que la réaction interne s'était amortie — ou plus exactement qu'elle avait été ralentie une fraction de seconde auparavant. Il lui était rigoureusement impossible de savoir ce qui se passait dans l'instant *présent* au sein de la pile — les vitesses intra-atomiques sont trop élevées et les délais trop infimes pour cela. Il était semblable à un oiseau qui volerait à reculons : il voyait l'endroit qu'il venait de quitter, mais sans jamais savoir où il allait.

Néanmoins, il lui appartenait — et cette responsabilité pesait exclusivement sur ses épaules — non seulement de maintenir un haut rendement énergétique, mais de s'assurer que la réaction ne dépassait jamais le point critique, pour se transformer en explosion de la masse entière.

Mais cette tâche était pratiquement impossible; jamais il ne pouvait être sûr de se trouver dans la marge de sécurité.

Il pouvait apporter à son travail les connaissances que peut fournir la formation technique la plus raffinée, et les utiliser pour réduire le facteur hasard au coefficient le plus bas de probabilité, mais cette marge, aussi faible fût-elle, demeurerait néanmoins suffisante pour que les forces aveugles qui se déchaînaient au sein de l'atome pussent à tout instant

déjouer ses manœuvres et susciter l'holocauste.

Cela, chacun des ingénieurs atomistes le savait pertinemment; il savait qu'il jouait non seulement avec sa propre vie, mais également avec celle d'innombrables êtres humains, peut-être même de tous ceux qui vivaient sur la planète. Nul ne savait quels pourraient être les effets d'une pareille explosion. Les plus optimistes estimaient que non seulement elle détruirait complètement la centrale et son personnel, mais encore qu'elle prélèverait un lourd tribut de victimes sur la populeuse ville routière de Los Angeles-Oklahoma qui se trouvait à une centaine de kilomètres en direction du nord.

C'était là le point de vue officiel et optimiste, sur la base duquel l'établissement de la centrale avait été autorisé par la Commission de l'Energie Atomique. Il était fondé sur un calcul mathématique selon lequel, à partir d'une certaine masse, l'uranium subirait lui-même une rupture, à l'échelon molaire, ce qui aurait pour effet de le rendre relativement inoffensif, avant que la masse entière soit devenue le théâtre d'une réaction accélérée.

Dans leur immense majorité, les ingénieurs atomistes ne professaient aucune foi en la théorie officielle. Ils jugeaient à leur valeur les prévisions théoriques — et cette valeur était exactement nulle, tant que les hypothèses n'auraient pas été confirmées par l'expérimentation.

Mais même au point de vue officiel, l'ingénieur atomiste de service tenait entre ses mains, non seulement sa propre vie, mais celle de bien d'autres — dont il valait mieux ne pas chercher à évaluer le nombre. Nul pilote, nul général, nul chirurgien n'avait jamais porté sur ses épaules une telle charge inéluctable de responsabilité, chaque fois qu'il assumait sa tâche.

Ces ingénieurs étaient choisis, non seulement pour leur intelligence et leur haute formation technique,

mais également pour leur caractère et leur sens des responsabilités sociales. On faisait appel à des hommes sensibles — des hommes capables d'apprécier pleinement l'importance de la charge qui leur était confiée; eussent-ils été différents qu'on les aurait éliminés. Mais le fardeau de cette responsabilité ne pouvait être assumé indéfiniment par un homme sensible.

Nécessairement, leur condition était psychologiquement instable. La folie était pour eux un risque professionnel.

Le Dr. Cummings fit son apparition, finissant de boucler les courroies de l'armure qui servait à protéger son corps des radiations. « Que se passe-t-il? » demanda-t-il à Silard.

— « J'ai dû relever Harper. »

— « Je m'en suis douté. Je l'ai croisé en montant. Il s'est contenté de me jeter des regards furibonds. »

— « Je sais. Il exige d'être entendu immédiatement. C'est pourquoi je vous ai fait demander. »

Cummings poussa un grognement, puis fit une inclinaison de tête à l'adresse de l'ingénieur. « Par qui dois-je le remplacer? »

— « Par Erickson. »

— « Le choix n'est pas mauvais. Les Nordiques ont la tête solide... pas vrai, Gus? »

Erickson leva les yeux et répondit : « C'est vous que cela regarde. » Puis il reprit son travail.

Cummings revint vers Silard et lui dit : « Si je ne m'abuse, les psychiatres ne sont guère populaires dans le secteur. C'est bien, je prends votre place. »

— « D'accord. »

Silard s'éloigna par le dédale ménagé dans l'écran qui entourait la salle de contrôle. Une fois à l'extérieur, il se défit de son encombrante armure, la dis-

posa dans le vestiaire et se dirigea rapidement vers un ascenseur. Il quitta l'ascenseur à la station de métro souterraine et chercha des yeux une capsule inoccupée. Ayant trouvé le véhicule désiré, il s'introduisit à l'intérieur, boucla son harnachement, referma le panneau hermétique et appuya la nuque contre l'appui-tête destiné à amortir les effets de la brusque accélération.

Cinq minutes plus tard, il frappait à la porte du bureau du surintendant général, à une trentaine de kilomètres de là.

La centrale était installée dans une cuvette formée par une chaîne de collines sur le plateau désertique de l'Arizona. Tout ce qui n'était pas nécessaire au fonctionnement immédiat de la centrale — bureaux administratifs, station de télévision et le reste — se trouvait situé au-delà des collines. Les bâtiments abritant ces services auxiliaires étaient construits de manière à offrir toutes les garanties de solidité. On nourrissait l'espoir que si la fatale éventualité venait un jour à se produire, les occupants bénéficieraient d'une chance de survie comparable à celle d'un individu entreprenant le franchissement des chutes du Niagara à l'intérieur d'un tonneau.

Silard frappa une seconde fois. Il fut accueilli par un secrétaire nommé Steinke. Silard se souvint d'avoir lu dans un quelconque dossier l'histoire de sa mésaventure. Autrefois l'un des sujets les plus brillants parmi les jeunes ingénieurs, il avait subi une éclipse aussi totale que soudaine de la faculté de procéder à des opérations mathématiques. C'était là un cas classique d'amnésie localisée, mais le pauvre diable n'avait jamais rien pu faire qui fût susceptible d'améliorer son état. Conscient de cette défaillance cérébrale, il avait fait les plus grands efforts pour conserver son poste. Mais il avait fallu le reclasser dans un emploi de bureau.

Steinke l'introduisit dans le bureau particulier du

surintendant. Harper l'y avait déjà précédé et lui rendit son salut avec une politesse glacée. Le surintendant montra de la cordialité, mais Silard lui trouva un air fatigué, comme si une tension maintenue vingt-quatre heures sur vingt-quatre était au-dessus de ses forces.

— « Entrez, docteur, entrez. Asseyez-vous. Maintenant, expliquez-moi cette affaire. Je suis un peu surpris. Je croyais que Harper était l'un des plus solides parmi mes hommes. »

— « Je ne dis pas le contraire, monsieur. »

— « Eh bien alors? »

— « Il se peut que son état soit parfaitement normal mais, si j'ai bien compris vos propres instructions, je ne dois courir aucun risque. »

— « Parfaitement exact. » Le surintendant scruta d'un regard troublé l'ingénieur silencieux, puis reporta son attention sur Silard. « Eh bien, si vous m'exposiez les faits? »

Silard prit une profonde inspiration. « Alors que j'étais de garde en ma qualité d'observateur psychologique, à la salle de contrôle, j'ai remarqué que l'ingénieur de service semblait préoccupé et répondait avec moins de promptitude que de coutume aux stimuli.

» Pendant plusieurs jours, j'ai poursuivi mes observations sur ce cas, et il m'a semblé déceler chez l'ingénieur une intensité décroissante de l'attention. C'est ainsi par exemple qu'en jouant au bridge, il lui arrive de demander à revoir les mises, ce qui est contraire à toutes ses habitudes.

» J'ai également noté d'autres indices du même genre. Bref, à 3 h 11 aujourd'hui, alors que j'étais de service, je vis Harper, mû par une impulsion à laquelle il était impossible d'attribuer un motif d'apparence raisonnable, se saisir d'une clé qui ne

sert qu'à faire fonctionner les vannes du bouclier d'eau et s'approcher de la « détente ». Je l'ai relevé de son poste et je l'ai fait sortir de la salle de contrôle. »

— « Chef! » Harper parvint quelque peu à se calmer et poursuivit : « Si ce médecin pour peu-plades sauvages était seulement capable de distinguer une clé d'un oscillateur, il aurait compris ce que je faisais. La clé en question ne se trouvait pas sur le râtelier qui lui est destiné et je l'ai prise afin de la remettre en place. Chemin faisant, je me suis arrêté pour consulter les cadrans. »

Le surintendant tourna vers le Dr. Silard un visage interrogateur.

— « Il se peut que ce soit la vérité. Mais en admettant que je me sois mépris sur ses intentions, » répondit le psychiatre avec entêtement, « mon diagnostic garde néanmoins sa valeur. Votre comportement s'est altéré; actuellement, vos actions sont devenues imprévisibles; et je ne puis vous donner ma caution pour un travail de responsabilité sans vous soumettre à un examen complet. »

Le surintendant général King tambourina sur son bureau et poussa un soupir. Puis, en articulant lentement, il s'adressa à Harper. « Cal, vous êtes un brave garçon et je sais ce que vous ressentez. Mais il n'y a aucun moyen de l'éviter — il vous faudra vous soumettre aux tests et accepter la décision, quelle qu'elle soit, que la commission prendra. » Il prit un temps, mais Harper ne se départit pas de son silence inexpressif. « J'ai une idée, fiston — pourquoi ne prendriez-vous pas quelques jours de vacances? Ensuite, dès votre retour, vous pourrez repasser devant la commission ou demander votre transfert dans un autre service, à votre choix. » Il se tourna vers Silard, en quête d'approbation, et recueillit un hochement de tête.

Mais Harper n'était pas amadoué. « Non, chef, »

protesta-t-il. « Ça ne marchera pas. Vous ne voyez donc pas ce qui cloche? C'est cette constante surveillance. D'avoir toujours quelqu'un, les yeux braqués, guettant le moment où vous allez devenir fou. On ne peut même plus être tranquille pour se raser. On hésite avant d'accomplir le geste le plus innocent de peur qu'un quelconque médecin ne le surprenne et ne l'interprète comme un indice de défaillance mentale. Comment voudriez-vous qu'à ce jeu on puisse garder sa lucidité d'esprit? » Ayant ainsi donné libre cours à sa colère, il retomba dans une attitude de cynisme frondeur. « C'est bien. Inutile d'avoir recours à la camisole de force; je partirai sans faire d'esclandre. Vous êtes un brave homme malgré tout, chef, et je suis heureux d'avoir travaillé sous vos ordres. Adieu! »

King réussit à ne pas trahir dans sa voix la peine qui transparaissait dans ses yeux. « Une minute, Cal — votre tâche ici n'est pas terminée. Oublions les vacances. Je vais vous transférer au laboratoire de radiations. Après tout, vous appartenez au département de la recherche; jamais il ne me serait venu à l'idée de vous changer de service si je n'avais été à court d'hommes de premier plan.

» Pour ce qui est de cette perpétuelle surveillance psychologique, je la déteste autant que vous. Sans doute ignorez-vous que je suis soumis à une observation deux fois plus stricte que les ingénieurs de contrôle. » Harper fit paraître sa surprise, mais Silard hocha la tête en guise de confirmation. « Mais cette supervision est rigoureusement indispensable. Vous souvenez-vous de Manning? Non, sûrement. Il a travaillé à la centrale à une époque où vous n'y étiez pas encore. En ce temps-là, nous n'avions pas inauguré l'utilisation des observateurs psychologiques. Manning était capable et brillant. Et, de plus, il était toujours d'une humeur allègre que rien ne semblait pouvoir altérer.

» J'étais heureux de le savoir à la surveillance de la pile, car il était toujours sur ses gardes et ne semblait éprouver aucune nervosité du fait de son travail — à vrai dire, plus se prolongeait son service aux commandes de la centrale, plus son humeur se faisait gaie et exubérante. J'aurais dû savoir que c'était là un très mauvais signe, mais nul observateur n'était là pour m'en avertir.

» Son technicien dut l'assommer une nuit. Il le surprit en train de démonter les dispositifs de sécurité. Le pauvre Manning ne s'en est jamais remis — il n'est plus sorti de la démence furieuse où il avait sombré dès cet instant. A la suite de ce drame navrant, nous avons complètement révisé notre système de permanence et nous avons adopté le principe de deux ingénieurs qualifiés, supervisés par un observateur à chaque roulement. C'était, semble-t-il, la seule solution rationnelle. »

— « Vous avez sans doute raison, chef, » fit songeusement Harper. « Mais c'est tout de même une situation infernale. »

— « C'est encore peu dire. » King se leva et tendit la main. « Cal, à moins que vous n'ayez pris la décision irrévocable de nous quitter, je compte bien vous voir demain au laboratoire de radiations. Autre chose — c'est un conseil que je ne donne pas souvent, mais je pense que cela vous ferait le plus grand bien de vous enivrer cette nuit. »

King avait fait signe à Silard de demeurer, après le départ du jeune homme. Une fois la porte refermée, il se tourna vers le psychiatre. « Encore un autre de parti — et l'un des meilleurs. Docteur, à quoi vais-je pouvoir me résoudre? »

Silard se tira la peau de la joue. « Je n'en sais rien, » avoua-t-il. « Ce qu'il y a d'inférieur dans cette histoire, c'est que Harper ■ raison. Le fait de se

savoir surveillés contribue, en effet, à accroître leur tension — et pourtant, il est indispensable de les tenir à l'œil. La situation du personnel psychiatrique n'est pas, elle non plus, tellement brillante. La proximité de la pile nous rend nerveux — et cela d'autant plus que nous ignorons tout de son fonctionnement. D'autre part, il y a le sentiment déprimant d'être haïs et méprisés comme nous le sommes. Dans de telles conditions, il est difficile de conserver une rigoureuse objectivité scientifique; je me sens moi-même quelque peu nerveux, je l'avoue. »

King cessa d'arpenter la pièce. « Il doit pourtant exister une solution... » insista-t-il.

Silard secoua la tête. « Cela me dépasse. Pour ma part, je n'en aperçois aucune, du point de vue de la psychologie. »

— « Vraiment? Hum! Docteur, quelle est la sommité reconnue dans votre spécialité? »

— « Difficile à dire. On ne peut pas dire qu'en psychiatrie il y ait un chef de file; nous sommes trop spécialisés. Je comprends néanmoins ce que vous entendez par-là. Ce n'est pas le meilleur psychométricien de caractériologie industrielle que vous recherchez, mais plutôt le praticien général le mieux qualifié pour les psychoses circonstanciellles indépendantes de toute lésion organique. Dans ce cas, Lentz serait votre homme. »

— « Poursuivez. »

— « Eh bien... sa compétence s'étend au champ entier de l'adaptation à l'environnement. C'est lui qui a établi la corrélation entre la théorie de tonicité optimale et la technique de la relaxation que Korzybski avait empiriquement mise en évidence. Vous devez connaître ses travaux en symbologie — théorie de l'abstraction et calcul de la conjoncture, etc. — à cause de leurs applications à la mécanique et à la physique mathématique. »

— « Ah! c'est de ce Lentz-là que vous parlez?

Oui, bien entendu! Mais je n'aurais jamais imaginé qu'il pût être psychiatre. »

— « Cela se comprend, étant donné votre spécialité. Quoi qu'il en soit, nous inclinons à penser qu'il a contribué grandement à maîtriser et à réduire les névroses pandémiques des Années Folles, en tout cas plus que tout individu actuellement vivant. »

— « Où habite-t-il? »

— « A Chicago, je suppose. A l'Institut. »

— « Convoquez-le. »

— « Comment? »

— « Prenez ce visiphone et dénichiez-le. Ensuite vous demanderez à Steinke d'appeler le port de Chicago et de louer un stratocar qui se mettra à sa disposition. Je veux le voir le plus vite possible. »

King se redressa sur son siège comme un homme qui vient de retrouver la maîtrise de soi-même et de la situation. L'expression harassée avait disparu de son visage.

Silard paraissait pétrifié. « Mais, surintendant, » objecta-t-il, « on ne sonne pas le Dr. Lentz comme le dernier des employés de bureau. C'est... *Lentz*. »

— « En effet, en effet — c'est pourquoi j'ai besoin de lui. Moi non plus je ne suis pas une dame patronnesse en quête de sympathie. Il viendra. Si c'est nécessaire, faites agir Washington. Demandez à la Maison Blanche de l'appeler. Mais surtout qu'il vienne ici sans délai. Exécution! »

Et King sortit du bureau.

Lorsque Erickson eut terminé son service, il s'enquit alentour et apprit que Harper était parti pour la ville. En conséquence, il se dispensa de dîner à la base et se fit dépêcher par le métro jusqu'à Paradise.

Paradise, en Arizona, était une petite ville qui devait son existence à la centrale. Elle se consacrait exclusivement à la tâche de soulager les membres du

personnel de ladite centrale de leurs émoluments plus que confortables. Erickson entreprit de faire la tournée des établissements. Il y avait vingt-sept d'entre eux qui avaient licence de vendre des boissons alcoolisées dans les six pâtés de maisons qui composaient la rue principale de Paradise. Il pensait bien découvrir Harper dans l'un d'eux.

Il ne se trompait pas. Harper était assis, seul, à une table au fond du bar *Sans Souci* de Delancey. Ce bar connaissait la faveur des deux hommes. Son comptoir chromé et son mobilier garni de cuir rouge leur offrait un confort à l'ancienne mode qui parlait davantage à leur imagination que les fracassants décors des boîtes dernier cri.

Delancey était conservateur; il s'en tenait à l'éclairage indirect et à la musique douce; ses hôtessees avaient l'obligation d'être entièrement habillées, même en soirée.

Le verre de scotch, devant Harper, était aux trois quarts vide. Erickson plaça trois doigts devant les yeux de Harper et lui ordonna : « Compte! »

— « Trois, » annonça Harper. « Assieds-toi, Gus. »

— « Réponse juste, » dit Erickson en glissant sa longue carcasse dans une chaise basse. « Ça va... pour l'instant. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? »

— « Prends un verre. Non pas, » continua-t-il, « que ce scotch vaille tripette. Je crois que Lance a pris l'habitude de le baptiser. Je me suis rendu avec armes et bagages. »

— « Lance ne ferait pas une chose pareille. Continue dans cette voie et bientôt tu t'enfonceras dans le trottoir jusqu'aux genoux... Comment se fait-il que tu aies capitulé? Je croyais que tu avais l'intention de les envoyer promener. »

— « Je l'ai fait, » répondit Harper d'un ton lugubre, « mais, mille tonnerres de sort, Gus, le chef ■

raison. Si un mécanicien de la matière grise affirme que tu as une araignée au plafond, il ne peut faire autrement que de le soutenir. Le chef ne peut se permettre de courir aucun risque. »

— « Sans doute, le chef a raison, mais pour ce qui est d'aimer nos chers psychiatres, c'est au-dessus de mes forces. »

— « Oublie cela, Gus, et prends un verre. »

— « Pieuse pensée. Mais le scotch, très peu pour moi. Je m'en tiendrai au Martini; nous allons manger dans un instant. »

— « Je prendrai un Martini, moi aussi. »

— « Cela te fera le plus grand bien. » Erickson releva sa tête blonde et beugla : « Izzy, deux Martini. » Il se retourna vers Harper. « Que vas-tu faire à présent, Cal? »

— « Laboratoire de radiations. »

— « Eh bien, ce n'est pas si mal. J'aimerais bien fourrer mon nez moi-même dans des combustibles pour fusées. J'ai quelques idées personnelles sur le sujet. »

Harper fit paraître un léger amusement. « Tu entends par-là des combustibles atomiques pour voyages interplanétaires? Le sujet est déjà pas mal épuisé. Non, fiston, l'ionosphère constituera notre plafond tant que nous n'aurons pas découvert quelque chose de mieux que les fusées. Bien entendu, on pourrait monter une pile dans un vaisseau et trouver une astuce quelconque pour convertir les radiations en action propulsive, mais où cela te mènerait-il? Le blindage t'imposerait un rapport de masses inadmissible et, je suis prêt à le parier, tu ne pourrais même pas en convertir un pour cent en poussée. Sans parler des difficultés qu'il y aurait à convaincre la compagnie de te prêter une pile pour un projet qui ne rapporte pas de dividendes. »

Erickson parut déçu. « Tu n'as pas prévu toutes les éventualités. De quoi disposons-nous? Les pre-

miers constructeurs de fusées ont persévéré dans leurs tentatives pour construire de meilleurs engins, persuadés que lorsqu'ils pourraient fabriquer des appareils suffisamment perfectionnés pour atteindre la Lune, un combustible se trouverait à point nommé pour leur permettre de réaliser cet exploit. Effectivement, ils ont bâti des vaisseaux de premier ordre — tu pourrais prendre n'importe lequel des engins qui font les services intercontinentaux et l'adapter pour le trajet vers la Lune... si seulement tu disposais d'un carburant adéquat. Le malheur est qu'il n'existe pas.

» Et pourquoi cela? Parce que nous avons failli à notre tâche. Parce qu'ils dépendent toujours de l'énergie moléculaire, des réactions chimiques, alors que l'énergie atomique se trouve à portée de notre main. Ce n'est pas leur faute — le vieux Harriman a fait financer par sa compagnie de fusées le lancement de la Pechblende Antarctique, et il en a pris personnellement une grosse part, dans l'espoir de pouvoir produire un carburant concentré, utilisable par les fusées. L'a-t-on fait? Pas le moins du monde! La compagnie s'est lancée dans une exploitation commerciale immédiate, mais le carburant manque toujours. »

— « Mais tu n'as pas exposé correctement la situation », objecta Harper. « Il n'existe que deux formes d'énergie atomique à notre disposition, la radioactivité et la fission atomique. La première est trop lente; l'énergie existe bien, mais on ne peut attendre des années qu'elle veuille bien se manifester — du moins dans un vaisseau propulsé par fusées. Quant à la seconde, nous ne pouvons la produire que dans une usine de vastes dimensions. Et te voilà coincé. »

— « Nous n'avons pas essayé sérieusement, » répondit Erickson. « L'énergie est là; il suffirait de trouver un combustible convenable. »

— « Qu'entends-tu par combustible convenable? »

— « Une masse critique suffisamment réduite, » rétorqua Erickson, « pour que toute l'énergie, ou presque, puisse être libérée sous forme de chaleur par la réaction de masse — cette masse de réaction, j'aimerais qu'elle fût constituée par de l'eau ordinaire. Pour arrêter les rayonnements nocifs, il suffirait d'un blindage en plomb au cadmium. Et l'ensemble serait contrôlable dans une très large mesure. »

Harper se mit à rire. « Tu ne pourrais emmagasiner un tel combustible dans une fusée; il entrerait en divergence avant même d'avoir atteint les tuyères. »

L'obstination scandinave d'Erickson rassemblait ses forces pour jeter un autre argument dans la discussion lorsque le sêrveur parut avec les boissons.

Survint ensuite une jeune personne fort séduisante, dont la robe du soir semblait avoir été peinte ■■■ pistolet sur sa voluptueuse anatomie. La fille était jeune : dix-neuf ou vingt ans.

— « On est seuls, jeunes gens? » demanda-t-elle en se coulant dans une chaise.

— « C'est gentil à vous de le demander, » répondit Erickson avec une politesse patiente. D'un geste du pouce, il indiqua un solitaire à l'autre bout de la pièce. « Adressez-vous plutôt à Hannigan; il est inoccupé. »

Elle suivit des yeux la direction indiquée et répondit avec un léger dédain : « Lui? Rien à faire. Il est dans cet état depuis trois semaines — pas moyen de lui tirer une parole. Si vous voulez mon avis, je crois qu'il est en train de perdre les pédales. »

— « Vraiment? » répondit l'autre sans manifester d'intérêt. Il tira de sa poche un billet de cinq dollars. « Tenez, buvez un verre à ma santé. Nous vous verrons peut-être plus tard. ■

— « Merci, jeunes gens. » L'argent disparut sous

sa robe. « Il vous suffira de demander Edith. »

— « Hannigan me semble dans une mauvaise passe, » dit Harper, notant le regard vague et le maintien apathique. « Depuis quelque temps, il manifeste une attitude étrangement détachée. Crois-tu qu'il soit de notre devoir de le signaler? »

— « Ne t'inquiète pas de cela, » lui conseilla Erickson. « Il y a déjà un observateur sur les lieux. Regarde. » Harper suivit le regard de son compagnon et reconnut le docteur Mott, du personnel psychologique. Il s'appuyait sur l'extrémité opposée du bar et caressait de la main un grand verre. Sa position était calculée de telle sorte qu'il tenait sous son regard, non seulement Hannigan, mais encore Erickson et Harper.

— « Ouais, et il ne nous perd pas de l'œil non plus, » ajouta Harper.

— « Sortons d'ici, » suggéra Erickson, « et allons dîner ailleurs. »

— « Entendu. »

Delancey les accompagna jusqu'à la porte. « Vous nous quittez déjà? Nous avons un splendide homard thermidor ce soir. »

— « Pas de produits de la mer, Lance, » lui dit Harper. « Dites-moi, pourquoi vous obstinez-vous à demeurer dans ces parages? Vous n'avez pas peur de la pile? »

Les sourcils du tavernier se levèrent. « Peur de la pile? Mais c'est mon amie! »

— « Elle vous rapporte, hein? »

— « Oh! ce n'est pas ce que je veux dire. » Il se pencha confidentiellement vers eux. « J'arrive ici il y a cinq ans pour ramasser rapidement un peu d'argent pour ma famille avant que mon cancer de l'estomac m'ait expédié *ad patres*. Et à la clinique, grâce aux merveilleux nouveaux rayons que vous tirez, messieurs, de votre pile, me voilà guéri. Non, je n'ai pas peur d'elle; c'est mon amie. »

— « Supposons qu'elle explose? »

— « Lorsque le bon Dieu aura besoin de moi, il me rappellera. »

Comme ils s'éloignaient, Erickson dit à voix basse :

— « Voilà la réponse, Cal. Si nous avions tous une telle foi, nos nerfs tiendraient. »

Harper n'était pas convaincu. « Je ne sais pas trop. Je ne crois pas qu'il s'agisse de foi; à mon avis, c'est plutôt un manque d'imagination... et de connaissances. »

En dépit de la confiance affichée par King, Lentz n'apparut pas avant le lendemain. Au fond de lui-même, le surintendant fut quelque peu déçu par l'apparence de son visiteur. Il s'était représenté le maître psychologue avec une crinière léonine, un port impérial, des yeux noirs et perçants. Mais l'homme qui se présentait devant lui n'était pas très grand; il était lourdement charpenté et gras — presque obèse. Il aurait pu être boucher. De petits yeux porcins, d'un bleu délavé, regardaient à la ronde sous des sourcils blonds, en broussaille. Nulle autre pilosité n'apparaissait, par ailleurs, sur le crâne énorme, et la mâchoire simiesque était lisse et rose. Il était vêtu d'un costume semblable à un pyjama froissé et mal lavé. Un long fume-cigarettes était vissé en permanence dans le coin d'une large bouche, élargie encore par un sourire suggérant un amusement dépourvu de malice, à la vue de ce que la vie ou les hommes pouvaient faire de pire.

A la demande de Lentz, le surintendant retraça d'abord l'historique des centrales atomiques, rappelant que la fission de l'atome d'uranium par le Dr. Otto Hahn, en décembre 1938, avait ouvert la voie à l'énergie atomique. Mais la porte n'était alors qu'entrebâillée; pour être utilisable sur le plan

commercial, le processus nécessitait des connaissances scientifiques incommensurablement plus importantes que n'en possédait le monde civilisé à l'époque.

En 1938, la quantité d'uranium 235 extraite dans le monde n'atteignait pas la dimension d'une tête d'épingle. Du plutonium, on n'avait jamais entendu parler. L'énergie atomique n'était rien d'autre qu'une théorie abstruse et se réduisait à une expérience de laboratoire. La Seconde Guerre mondiale, le Projet Manhattan et Hiroshima avaient changé tout cela; fin 1945, les prophètes ne craignaient pas de publier leurs prédictions; l'énergie atomique était pour demain, à la portée de tous.

Mais cet optimisme ne se trouva nullement confirmé; le Projet Manhattan avait été réalisé dans le but unique de fabriquer des armes; mais l'énergie atomique pacifique demeurerait toujours du domaine du futur.

D'un futur lointain, apparemment. Les piles d'uranium utilisées pour la fabrication de la bombe atomique étaient complètement inadéquates pour produire de l'énergie commerciale; elles étaient conçues pour éliminer l'énergie comme un sous-produit inutilisable et, d'autre part, il était impossible de modifier la structure d'une pile une fois qu'elle était entrée en fonctionnement. Il était possible — du moins sur le papier — de construire une pile économique à usage commercial. Mais elle présentait deux inconvénients sérieux. D'abord, une telle pile aurait produit de l'énergie avec une intensité telle, du moins si l'on exigeait d'elle un rendement commercial acceptable, qu'on ne connaissait aucun moyen de capter cette énergie et de l'utiliser.

Ce problème fut résolu en premier. Une modification des écrans Douglas-Martin, conçus à l'origine pour transformer l'énergie radiante du soleil (lui-même une véritable pile atomique) directement en

courant électrique, fut employée pour capter la fureur radiante dégagée par la fission de l'uranium et la convertir en courant électrique.

Le second inconvénient ne semblait pas en être un à première vue. Une pile enrichie — dans laquelle de l'U-235 avait été ajouté à l'uranium naturel — constituait une source d'énergie entièrement satisfaisante sur le plan commercial. On savait comment produire de l'U-235 et du plutonium; ce fut là le premier résultat du Projet Manhattan.

Mais était-ce bien certain? Hanford produisait du plutonium; Oak Ridge extrayait de l'U-235, c'est vrai — mais les piles de Hanford consommaient plus d'U-235 qu'elles ne produisaient de plutonium; Oak Ridge ne produisait rien, mais se contentait de séparer les sept dixièmes de un pour cent d'U-235 contenus dans l'uranium naturel et jetait au vent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'énergie complémentaire contenue dans l'U-238 jeté au rebut. Gas-pillage fantastique, totalement ridicule sur le plan économique!

Mais il existait un autre moyen d'extraire le plutonium : par le moyen d'une pile à haute énergie sans modérateurs, fonctionnant à l'uranium quelque peu enrichi. Sous une tension d'un million d'électrons-volts ou davantage, l'U-238 subit une fission; soumis à l'action d'une énergie quelque peu inférieure, il se transforme en plutonium. Une telle pile s'entretient d'elle-même et produit plus de combustible qu'elle n'en consomme; elle serait susceptible d'alimenter d'autres piles productrices d'énergie fonctionnant avec les modérateurs habituels.

Mais une pile sans modérateurs est presque, par définition, une bombe atomique.

Le nom même de « pile » ■ son origine dans la pile de barreaux de graphite et de pains d'uranium édiflée sur un court de tennis, à l'université de Chicago, tout au début du Projet Manhattan. Une telle

pile, modérée par du graphite ou de l'eau lourde, ne peut absolument pas exploser.

Nul ne savait ce que pourrait donner une pile à haute énergie sans modérateurs. Elle produirait du plutonium en grande quantité... mais exploserait-elle avec une violence auprès de laquelle la bombe de Nagasaki ferait figure de vulgaire pétard?

Nul n'aurait su le dire.

Dans l'intervalle, l'industrie des Etats-Unis, dévoreuse d'énergie, se faisait sans cesse plus exigeante. Les écrans solaires Douglas-Martin survinrent à point pour enrayer la crise d'énergie au moment où le pétrole devint trop rare pour qu'on pût le gaspiller en le consommant comme combustible, mais l'énergie fournie par le soleil ne dépassait pas un cheval au mètre carré et dépendait essentiellement des conditions climatiques.

Restait l'énergie atomique que l'on réclamait à cor et à cri.

Les ingénieurs atomistes connurent durant cette période les affres de la plus poignante indécision. Peut-être était-il possible de contrôler une pile surrégénérée. Ou bien, si elle venait à s'emballer, elle volerait en pièces en s'éteignant ainsi de ses propres feux. Peut-être exploserait-elle comme plusieurs bombes atomiques, mais avec un faible rendement. Pourtant, il demeurerait toujours possible que sa masse entière, composée de plusieurs tonnes d'uranium, explosât d'un seul coup en anéantissant la race humaine dans un cataclysme final.

Une vieille légende raconte qu'un savant avait construit une machine dont il croyait qu'elle détruirait instantanément le monde, s'il fermait un certain circuit. Il voulut savoir si oui ou non il avait raison. Alors il actionna le commutateur — et ne connut jamais le fin mot de l'histoire.

Les ingénieurs craignaient d'imiter ce savant.

— « Ce furent les travaux de Destry sur la mécanique des infiniment petits qui fournirent la voie pour sortir du dilemme, » poursuivit King. « Ses équations semblaient démontrer que l'explosion atomique, une fois amorcée, démantèlerait la masse molaire, l'enveloppant avec une telle rapidité que la fuite des neutrons hors de la surface des divers fragments amortirait promptement l'explosion en la réduisant à zéro, avant que soit atteint le niveau de désintégration totale. Un tel amortissement a effectivement lieu dans une bombe atomique.

» Pour la masse que nous utilisons dans la pile, les équations de Destry prévoient une puissance possible d'explosion égale à la septième partie de un pour cent de celle produite par la désintégration totale. Bien entendu, cette dernière constitue encore une incommensurable force de destruction qui suffirait à réduire en poussière cette partie de l'Etat. Personnellement, je n'ai jamais été certain que le phénomène se limiterait à cela. »

— « Dans ce cas, pourquoi avez-vous accepté ce poste? » demanda Lentz.

King manipula quelques objets sur son bureau avant de répondre. « Je ne pouvais pas refuser, docteur. Si je l'avais fait, on aurait engagé quelqu'un d'autre — et il s'agissait d'une chance qui s'offre à un physicien une fois au cours de l'histoire. »

Lentz hocha la tête. « D'autre part, rien ne dit qu'ils auraient pu mettre la main sur un homme aussi compétent. Je comprends, Dr. King. Mais pour en revenir à ce Destry, ses calculs mathématiques ne m'ont jamais convaincu; il pose trop de postulats. »

Sous le coup de la surprise, King releva vivement la tête, puis il se souvint qu'il avait devant lui l'homme qui avait donné de la rigueur au calcul de la conjoncture. « C'est justement là que le bât me blesse, » dit-il. « Ses travaux sont brillants, mais je n'ai jamais été certain de la valeur de ses prévisions.

Ni d'ailleurs, apparemment du moins, » ajouta-t-il avec amertume, « mes jeunes ingénieurs. »

Il exposa au psychiatre comment les hommes les plus soigneusement sélectionnés finissaient tôt ou tard par « craquer » sous la tension trop grande. « Au début, j'avais pensé qu'il pouvait s'agir d'un effet de dégénérescence provoqué par des radiations, et nous avons amélioré les écrans protecteurs et les armures personnelles en conséquence. Mais le résultat fut nul. Un jeune homme qui avait été engagé dans la centrale après l'installation des nouveaux écrans fut pris de fureur, un soir au cours du dîner : il voulait à toute force que sa côtelette de porc fût sur le point d'exploser. Je n'ose penser à ce qui aurait pu se passer s'il avait été de service auprès de la pile, à ce moment. »

L'inauguration du système de surveillance psychologique constante avait grandement réduit les probabilités de voir un ingénieur devenir subitement fou au cours de son service, mais King était contraint d'avouer que la méthode ne constituait pas un succès; en effet, c'était depuis ce moment qu'on avait constaté une nette augmentation des psychonévroses.

« Tel est le tableau, docteur Lentz. Cela empire constamment. Maintenant c'est mon tour. La tension commence à m'affecter. Je ne puis plus dormir et je ne crois pas que mon jugement soit aussi bon qu'autrefois — j'ai de la peine à voir clair dans mes idées, à parvenir à une décision. Pensez-vous que vous puissiez faire quelque chose pour nous? »

Mais le Dr. Lentz ne put soulager immédiatement cette anxiété. « Pas si vite, surintendant, » riposta-t-il. « Vous m'avez brossé un tableau d'ensemble, mais pour l'instant je ne dispose d'aucun indice véritable. Il faut que je me rende compte par moi-même, que je m'entretienne avec vos ingénieurs, que je prenne peut-être quelques verres en leur compagnie, en un mot que je fasse leur connaissance. C'est

possible, non? Puis, dans quelques jours, peut-être, nous saurons à quoi nous en tenir. »

King ne pouvait que donner son accord.

« Autre chose, il vaudrait mieux que vos jeunes gens ignorent la raison de ma présence ici. Disons que je suis de vos vieux amis, un physicien de passage, qu'en dites-vous? »

— « Mais oui, bien entendu. Je puis m'arranger pour que ce bruit se répande. Mais à ce propos... » King se souvenait d'un détail qui n'avait cessé de le troubler depuis le temps où Silard lui avait suggéré le nom de Lentz. « Puis-je vous poser une question personnelle? »

Les yeux rieurs n'accusèrent aucun trouble. « Je vous en prie! »

— « Je ne puis m'empêcher d'être surpris qu'un homme puisse connaître la notoriété dans deux spécialités aussi opposées que la psychologie et les mathématiques. Et, à présent, je suis parfaitement convaincu que vous pourriez tout aussi bien passer pour un physicien. J'avoue que cela me dépasse. »

Le sourire de Lentz se fit plus amusé, sans devenir le moins du monde condescendant. « C'est le même sujet, » répondit-il.

— « Comment cela?... »

— « La physique mathématique et la psychologie ne sont que les parties d'un tout : la symbologie. En votre qualité de spécialiste, ce fait ne devait pas obligatoirement vous frapper. »

— « Je ne vous suis toujours pas. »

— « Non? L'homme vit dans un monde d'idées. Tout phénomène est à ce point complexe qu'il lui est impossible de l'appréhender dans son intégralité. Il extrait certaines caractéristiques d'un phénomène donné, sous forme d'idée, puis il représente cette idée sous la forme d'un symbole, qu'il s'agisse d'un mot ou d'un signe mathématique. Les réactions de l'homme sont presque entièrement des réactions aux

symboles, et seulement de façon négligeable aux phénomènes. En fait, on peut démontrer que l'esprit humain peut ne penser qu'uniquement en symboles.

» Lorsque nous réfléchissons, nous permettons à certains symboles d'agir sur d'autres symboles selon des processus déterminés — règles de logique ou règles de mathématiques. Si les symboles ont été choisis de telle sorte qu'ils sont structurellement similaires aux phénomènes qu'ils représentent, et si la manipulation de ces symboles s'échafaude selon des structures et suivant un ordre correspondant au déroulement des phénomènes dans le monde réel, alors c'est que nous ne pensons pas vraiment.

» En physique mathématique, vous vous préoccupez d'ajuster votre symbologie aux phénomènes physiques. En psychiatrie j'éprouve les mêmes préoccupations, sauf que je suis plus immédiatement concerné par l'homme qui pense que par le phénomène qui fait l'objet de sa pensée. Mais c'est le même sujet, c'est toujours le même sujet. »

— « Cela ne nous mène à rien, Gus. » Harper reposa sa règle à calculer et plissa le front.

— « Ça m'en a tout l'air, Cal, » avoua à regret Erickson. « Mais il doit tout de même y avoir un moyen de résoudre le problème de manière raisonnable. Que cherchons-nous? Une force quelconque d'énergie concentrée et contrôlable qui puisse servir de carburant aux fusées. Or, de quoi disposons-nous? De puissance à gogo grâce à la fission. Il doit bien exister un moyen de mettre cette puissance en bouteilles pour l'utiliser au fur et à mesure des besoins. Et la réponse se trouve quelque part. *Je le sais.* » Il jeta à travers le laboratoire un regard sombre, comme s'il s'attendait à voir apparaître la réponse sur les murs bardés de plomb.

— « Ne sois pas tellement déçu. Tu m'as

convaincu que la réponse existait; efforçons-nous de découvrir la méthode pour l'obtenir. D'abord, les trois séries radioactives naturelles sont hors de question, n'est-ce pas? »

— « Oui. Du moins sommes-nous d'accord pour dire que ce terrain a déjà été complètement défriché. »

— « Entendu. Il nous faut supposer que les premiers chercheurs ont accompli tout ce dont témoignent leurs notes. Autrement, nous devrions tout rejeter en bloc depuis Archimède. Que nous reste-t-il à part cela? »

— « La radioactivité artificielle! »

— « Eh bien, soit. Dressons la liste des éléments qui font partie de cette catégorie, avec à la fois ceux qui ont été réalisés à ce jour et ceux que l'on pourrait créer à l'avenir. Nous appellerons cela notre groupe. Il existe un nombre limité d'opérations auxquelles on peut se livrer sur chaque membre du groupe et les membres qui entrent en combinaison. Etablis le tableau correspondant. »

Ce que fit Erickson, en utilisant les paramètres du calcul de la conjoncture. Harper approuva. « Parfait. Maintenant, développe. »

Erickson releva la tête au bout de quelques instants et demanda : « Cal, aurais-tu une idée du nombre de termes que comporte le développement? »

— « Non. Des centaines, je suppose. »

— « Tu es modeste. Il atteint un nombre de quatre chiffres, et cela sans tenir compte des nouveaux éléments possibles. Un siècle ne nous suffirait pas à mener à bien une telle recherche. » Il jeta son crayon, le visage morose.

Cal Harper le considéra avec curiosité, mais non sans sympathie. « Gus, » dit-il avec douceur, « ce n'est tout de même pas ton boulot qui te mine, je l'espère? »

— « Non, je ne pense pas. Pourquoi? »

— « Je ne t'ai jamais vu cette tendance à jeter le manche après la cognée. Bien entendu, à nous deux, nous ne viendrons jamais à bout d'un pareil travail, mais au pire, nous aurons éliminé une quantité de réponses erronées pour ceux qui prendront la suite. Souviens-toi d'Edison : soixante ans durant, il n'a cessé d'expérimenter vingt-quatre heures par jour, et malgré tout il n'a jamais découvert la seule chose qu'il voulait connaître par-dessus tout. J'estime que s'il a pu tenir le coup, nous le pouvons aussi. »

Erickson émergea quelque peu de son marasme. « Ma foi, cela se peut, » acquiesça-t-il. « Quoi qu'il en soit, nous pourrions mettre au point quelques techniques qui nous permettraient de mener plusieurs expériences de front. »

Harper lui donna une bourrade. « Je reconnais là ton vieil esprit de lutteur. En outre, il ne sera peut-être pas nécessaire de pousser les recherches jusqu'au bout pour trouver un combustible satisfaisant. A mon point de vue, il existe peut-être une douzaine, voire une centaine de solutions correctes. Un jour, nous pouvons tomber sur l'une ou l'autre d'entre elles. »

Pendant plusieurs jours, Lentz mena ses pérégrinations dans l'intérieur de la centrale et le centre administratif, et chacun le connut bientôt de vue. Il se rendait agréable et posait des questions. Il fut bientôt considéré comme un casse-pieds inoffensif, qu'il fallait bien tolérer puisqu'il était l'ami du surintendant. Il fourrait même son nez dans le département commercial de la centrale et se fit expliquer en détail le fonctionnement du processus radiations-courant électrique. Quelqu'un se fût-il douté qu'il était un psychiatre déguisé que ce point eût suffi à détourner ses soupçons, car les psychiatres attachés à la centrale se souciaient comme d'une guigne des

rudes techniciens du poste convertisseur d'énergie. Ils n'avaient d'ailleurs aucune raison de s'intéresser à leur état; leur instabilité mentale n'avait aucune incidence sur la pile, pas plus qu'ils ne ployaient sous la charge mortelle d'une écrasante responsabilité sociale. Ils occupaient simplement un poste dangereux et, depuis les époques de la jungle, les hommes forts ont toujours été immunisés contre l'obsession de cette épée de Damoclès toujours suspendue au-dessus de leur tête.

A point nommé, il parvint enfin dans les bâtiments qui abritaient le laboratoire de radiations mis à la disposition de Harper. Il sonna et attendit. Harper vint ouvrir la porte, le casque antiradiations repoussé sur la nuque. « Vous désirez? Oh... c'est vous, docteur Lentz. Vous vouliez me voir? »

— « C'est-à-dire, oui et non, » répondit l'autre. « Je me promenais du côté de la station expérimentale, et je me suis demandé ce que vous pouviez bien faire là-dedans. Je vous dérange? »

— « Pas du tout. Entrez donc! Gus! »

Erickson, qui manipulait les commandes de leur appareil — un bêtatron modifié plutôt qu'un accélérateur résonnant —, se leva. « Bonjour! »

— « Gus, je te présente le Dr. Lentz... Gus Erickson. »

— « Nous nous sommes déjà rencontrés, » dit Erickson, ôtant son gantelet pour serrer la main du visiteur. Il avait rencontré Lentz en ville et ils avaient bu un verre ou deux ensemble. Il le considérait comme un « brave type ». « Vous arrivez entre deux séances, mais restez seulement un moment et vous pourrez assister à un autre essai — non qu'il y ait grand-chose à voir. »

Tandis qu'Erickson poursuivait ses préparatifs, Harper pilota Lentz dans les dédales du laboratoire, lui expliquant le sens des recherches qu'ils poursuivaient, heureux comme un jeune père mon-

trant ses jumeaux nouveau-nés. Le psychiatre écoutait d'une oreille en faisant les commentaires appropriés, sans cesser d'étudier le jeune savant, afin de déceler chez lui les symptômes d'instabilité signalés dans son dossier personnel.

— « Voyez-vous, » expliquait Harper, inconscient de l'examen dont il était l'objet, « nous expérimentons sur des matériaux radioactifs pour voir si nous pouvons obtenir une désintégration analogue à celle qui se produit dans la pile, mais sur une masse minuscule, quasi microscopique. Si nous réussissons, nous pourrions utiliser l'énergie de la pile mère pour fabriquer un combustible atomique à la fois sûr et pratique, destiné à la production des fusées. » Il continua en lui exposant le programme de leur expérimentation.

— « Je vois, » dit poliment Lentz. « Quel métal avez-vous entrepris d'examiner en ce moment? »

Harper lui donna le renseignement demandé. « Mais ce n'est pas l'examen d'un seul élément qui importe. Nous avons terminé l'isotope II avec des résultats négatifs. Nous allons, suivant notre programme, procéder aux mêmes essais sur l'isotope V. Voyez. » Il saisit une capsule de plomb sur un rayon et montra l'étiquette à Lentz. Il se hâta vers l'écran protecteur qui entourait la cible du bêtatron, laissé ouvert par Erickson. Lentz vit qu'il avait ouvert la capsule et qu'avec des gestes délicats il procédait sur elle à quelque opération, après avoir rabattu son casque. Puis il referma et verrouilla l'écran de la cible.

— « Prêt, Gus? » appela-t-il. « On y va? »

— « On y va! » répondit Gus qui apparut au détour du massif appareillage et vint les rejoindre. Ils se groupèrent derrière un épais écran de métal qui les isolait de l'installation.

— « Faudra-t-il que je revête une armure? » s'enquit Lentz.

— « Non, » le rassura Erickson, « nous en portons parce que nous sommes exposés aux radiations jour après jour. Restez derrière l'écran et vous n'aurez rien à craindre. »

Erickson jeta un coup d'œil à Harper, qui inclina la tête et fixa les yeux sur un tableau de cadrans monté derrière l'écran. Lentz vit Erickson presser un bouton au sommet du tableau, puis entendit une série de relais cliqueter de l'autre côté du mur de plomb et d'acier. Suivit un court moment de silence.

Le sol alors lui battit les pieds sous l'effet d'une trépidation incroyable. Les ondes qui venaient frapper ses oreilles étaient si intenses qu'elles paralyseraient le nerf auditif avant que celui-ci eût pu les transformer en sons. L'onde de choc transmise à travers l'atmosphère flagellait chaque pouce de son corps d'une percussion unique. En se relevant, il constata que son corps était parcouru de tremblements incoercibles et se rendit compte, pour la première fois qu'il prenait de l'âge.

Harper était assis par terre et avait commencé à saigner du nez; Erickson s'était relevé, il avait une entaille à la joue. Il porta une main à la blessure, puis demeura immobile, contemplant le sang qui souillait ses doigts, avec une mine ahurie.

— « Etes-vous blessé? » demanda stupidement Lentz. « Que s'est-il passé? »

Harper intervint : « Gus, nous avons réussi! Nous avons réussi! C'est l'isotope V qui a remporté la palme! »

Erickson paraissait encore plus hébété. « Cinq? » dit-il stupidement. « Mais ce n'était pas le cinq; il s'agit de l'isotope II. Je l'ai disposé moi-même! »

— « Tu l'as disposé, *toi*? Je te dis que c'est moi! C'était le cinq, je t'en donne ma parole! »

Ils se dévisageaient mutuellement, encore abasour-

dis par l'explosion, chacun un peu affligé de l'esprit obtus manifesté par l'autre. Lentz s'interposa prudemment :

— « Minute, mes amis. Il y a peut-être une raison. Gus, vous avez disposé une éprouvette du second isotope dans le récepteur? »

— « Mais certainement. Je n'étais pas satisfait de la dernière expérience et je voulais la vérifier. »

Lentz approuva du chef. « C'est ma faute, messieurs, » avoua-t-il avec tristesse. « Je suis venu et j'ai dérangé vos habitudes, si bien que vous avez tous deux chargé le récepteur. Je sais que Harper l'a fait. Je l'ai vu de mes yeux — et c'était bien l'isotope V. Je suis désolé. »

Un éclair de compréhension illumina le visage de Harper et il assena une claque sur l'épaule du psychiatre. « Ne regrettez rien, » s'esclaffa-t-il. « Je vous autorise à venir au laboratoire pour nous aider à commettre des erreurs, toutes les fois que vous en aurez envie. N'est-il pas vrai, Gus? C'est la solution, Dr Lentz. C'est la solution! »

— « Mais, » objecta le psychiatre, « vous ignorez lequel des isotopes a été fractionné. »

— « Et nous nous en moquons, » renchérit Harper. « Ils ont peut-être sauté tous les deux. Mais nous le saurons bien; nous avons creusé une première brèche, l'ouverture ne saurait tarder. » Et il jeta un regard de bonheur sur le fouillis qui l'entourait.

En dépit de l'anxiété manifestée par le surintendant King, Lentz refusa de se laisser bousculer et de prononcer un jugement hâtif sur la situation. C'est pourquoi, lorsqu'il se présenta enfin à son bureau et se déclara prêt à faire son rapport, King fut-il aussi agréablement surpris que soulagé. « Eh

bien, je suis ravi, » dit-il. « Asseyez-vous, docteur, et prenez un cigare. Et maintenant, qu'allons-nous faire? »

Mais Lentz s'en tint à son immuable cigarette et négligea de répondre immédiatement. « Il faut que vous me fournissiez tout d'abord quelques renseignements. Quelle est l'importance de la production énergétique de votre centrale? »

King comprit immédiatement l'arrière-pensée de son interlocuteur. « Si vous pensez à arrêter la pile, c'est impossible, à moins qu'il ne s'agisse d'une période limitée. »

— « Pourquoi? Si les chiffres qui m'ont été fournis sont exacts, votre production n'atteint pas treize pour cent de l'énergie totale distribuée dans le pays. »

— « Oui, c'est vrai, mais nous fournissons encore treize pour cent d'énergie supplémentaire comme sous-produit du plutonium que nous recueillons ici, et vous n'avez pas considéré les éléments qui contribuent à former ce total. Une grande partie est consacrée aux usages domestiques, que les habitants des immeubles reçoivent des écrans solaires aménagés sur leurs toits. Une autre tranche importante est l'énergie nécessaire aux routes roulantes — c'est encore le soleil qui la fournit. La tranche que nous fournissons alimente directement ou indirectement la plus grande partie de l'industrie lourde — l'acier, les plastiques, les lithiques, toutes les usines de transformation et d'usinage. Autant débrancher le cœur d'un homme... »

— « Mais l'industrie alimentaire ne dépend pas essentiellement de vous? » insista Lentz.

— « Non. L'industrie alimentaire n'est pas essentiellement une consommatrice d'énergie — quoique nous lui fournissions un certain pourcentage de la puissance nécessaire aux divers traitements. Je comprends votre point de vue et je veux bien vous

concéder que les transports — autrement dit la distribution des denrées alimentaires — pourrait fort bien se passer de nous. Mais, docteur, vous ne pouvez arrêter une centrale atomique sans provoquer la plus grande panique que ce pays ait jamais connue. C'est la clé de voûte de tout notre système industriel. »

— « Le pays a survécu à d'autres paniques dans le passé, et nous avons franchi sans encombre le cap de la pénurie de pétrole. »

— « Oui, parce que l'énergie atomique est venue à point nommé pour prendre la relève. Vous ne vous imaginez pas ce que signifierait un tel arrêt, docteur. Ce serait pis qu'une guerre; dans un système comme le nôtre, chaque élément dépend d'un autre. Si vous immobilisez subitement l'industrie lourde, tout le reste s'arrêtera immédiatement. »

— « Néanmoins, il serait préférable d'enfouir la pile. »

L'uranium, à l'intérieur de la pile, se trouvait en état de fusion, à une température supérieure à deux mille quatre cents degrés centigrades. On pouvait le faire couler dans un groupe de petits récipients, lorsqu'on désirait arrêter le fonctionnement de la centrale. La masse se trouvant dans chacun des récipients était trop faible pour que la désintégration atomique progressive pût se poursuivre.

King jeta un regard involontaire sur le relais enfermé dans une enveloppe de verre, sur le mur de son bureau, grâce auquel il pouvait, aussi bien que l'ingénieur de service, enfouir la pile, si besoin était. « Mais je ne pourrais pas prendre une telle initiative — du moins, si la chose arrivait, la centrale ne demeurerait pas longtemps inactive. Les directeurs me remplaceraient bientôt par un autre, qui, *lui*, la remettrait en fonctionnement. »

— « Vous avez raison, bien sûr. » Lentz considéra un moment la situation. « Surintendant, vou-

lez-vous me commander un stratocar qui me ramènera à Chicago? »

— « Vous partez, docteur? »

— « Oui. » Il tira de sa bouche le fume-cigarettes, et pour une fois le sourire d'une sérénité olympienne disparut complètement de son visage. Son attitude s'était faite sérieuse, tragique même. « Si vous refusez d'arrêter la centrale, il n'existe aucune solution à votre problème — absolument aucune. »

« Je vous dois une explication, » poursuivit enfin Lentz. « Vous vous trouvez ici devant des cas répétés de psychonévrose circonstancielle. En gros, les symptômes se présentent sous la forme de névroses anxieuses ou d'un genre d'hystérie. L'amnésie partielle de votre secrétaire, Mr. Steinke, est un bon exemple de cette dernière affection. On pourrait le guérir par une thérapeutique d'électrochocs, mais ce ne serait pas une charité à lui faire, puisqu'il est parvenu à une stabilité qui le met à l'abri d'une tension qu'il ne pourrait pas supporter.

» L'autre jeune ingénieur, Harper, dont la dépression fut la cause initiale de ma présence en ce lieu, souffre d'anxiété. Une fois la cause de cette anxiété éliminée, il a retrouvé son plein équilibre. Mais surveillez de près son ami Erickson...

» Quoi qu'il en soit, c'est la cause et la prévention de la psychonévrose circonstancielle qui nous intéressent ici, plutôt que les formes sous lesquelles elle se manifeste. En langage clair, la psychonévrose circonstancielle se traduit par le fait bien connu que si l'on place un homme dans une situation qui lui cause plus de soucis qu'il n'en peut supporter, il finit toujours par craquer, d'une façon ou d'une autre.

» Telle est précisément la situation qui existe ici. Vous prenez des jeunes gens sensibles, et intelli-

gents, vous les persuadez qu'au moindre faux pas, ou même par suite de circonstances fortuites indépendantes de leur volonté, la centrale est susceptible d'exploser à tout moment, provoquant la mort d'un nombre imprévisible de personnes, et là-dessus vous vous attendez à ce qu'ils gardent leur équilibre mental. C'est ridicule... et totalement impossible! »

— « Mais grands dieux, docteur, il doit bien y avoir une solution! Il faut qu'il y ait une solution! » Le surintendant se leva et se mit à faire les cent pas à travers la pièce. Lentz nota, avec un sentiment de pitié, que King marchait lui-même sur l'extrême bord du gouffre dans lequel il aurait voulu empêcher les autres de tomber.

— « Non, » dit-il lentement. « Non, laissez-moi vous expliquer. Vous n'osez pas confier la surveillance à des gens moins sensibles, moins conscients de leurs devoirs envers la société. Autant la mettre entre les mains d'un idiot dépourvu de cervelle. Pour ce qui concerne la psychonévrose circonstancielle, il n'y a que deux cures qui puissent en venir à bout. La première est efficace lorsque la psychose résulte d'une fausse évaluation de l'environnement. Cette cure fait appel à un réajustement sémantique. On aide le patient à faire une évaluation correcte de son environnement. L'inquiétude disparaît, car la situation elle-même ne justifiait nullement cette angoisse, suscitée par l'idée fausse que s'en faisait le malade.

» Dans le second cas, le patient ■ correctement évalué la situation et, à juste titre, y trouve la cause d'une inquiétude extrême. Cette inquiétude est parfaitement saine et justifiée, mais il ne peut la supporter indéfiniment; elle le rend fou. Le seul remède possible consiste à modifier la situation. Je suis demeuré ici suffisamment de temps pour m'assurer que telle est bien la situation. Vos ingénieurs ont correctement évalué le danger public que constitue cet

engin, et il ne manquera pas, c'est une terrible certitude, de vous rendre tous fous.

» La seule solution possible consiste à enfouir la pile — et à ne plus jamais la déterrer. »

King avait continué d'arpenter nerveusement la pièce. Il finit par s'arrêter et fit une fois de plus appel au psychiatre. « Ne puis-je rien faire? »

— « Rien pour guérir. Pour ce qui est d'atténuer... après tout c'est possible. »

— « Comment? »

— « La psychose circonstancielle est le résultat de l'épuisement de l'adrénaline. Lorsqu'un homme est soumis à une tension nerveuse, ses glandes augmentent leur sécrétion pour compenser cette tension. Si celle-ci est trop forte et dure trop longtemps, les glandes ne suffisent plus à la tâche, et l'individu craque. C'est ce qui se passe ici. Une thérapeutique par l'adrénaline pourrait conjurer la dépression nerveuse, mais elle hâterait à coup sûr l'effondrement physique. Ce serait peut-être préférable du point de vue de la sécurité publique — bien que cette solution exige un nombre de physiciens inépuisable!

» Il m'est venu une autre idée. Si vous sélectionnez vos nouveaux ingénieurs parmi les fidèles des églises qui pratiquent la confession, cette circonstance accroîtrait leur longévité professionnelle. »

King ne dissimulait pas sa surprise. « Je ne vous suis pas. »

— « Le patient se décharge de la plupart de ses soucis sur son confesseur, lequel ne se trouve pas, effectivement, dans la situation incriminée et peut par conséquent la supporter. Mais cependant il ne s'agit là que d'un palliatif. Je suis convaincu que, dans cette situation, le déséquilibre mental est une fatalité inéluctable. Mais le principe du confes-

sionnal comporte beaucoup de bons sens, » ajouta-t-il. « Il correspond à un besoin humain fondamental. A mon avis, c'est la raison pour laquelle les premiers psychanalystes obtinrent d'aussi surprenants succès, en dépit de leurs connaissances limitées. » Il garda le silence un moment, puis ajouta : « Si vous voulez bien avoir l'obligeance de me commander un stratocar... »

— « N'avez-vous rien d'autre à me suggérer? »

— « Vous feriez bien de donner carte blanche à vos psychologues sur le moyen de remédier à la situation; ce sont tous des hommes capables. »

King pressa un bouton et s'entretint brièvement avec Steinke. Se tournant vers Lentz, il lui dit : « Voulez-vous attendre ici que votre stratocar soit prêt? »

Lentz estima, avec juste raison, que King le désirait et donna son accord.

Bientôt le tube pneumatique, sur le bureau du surintendant, dégorgea une cartouche avec son *plop* caractéristique. King en tira un petit rectangle de bristol, une carte de visite. Il la considéra avec surprise et la passa à Lentz. « Je ne parviens pas à imaginer la raison qui motive sa visite, » observa-t-il. « Aimeriez-vous faire sa connaissance? »

Lentz lut :

THOMAS P. HARRINGTON

Capitaine (Mathématiques)

MARINE DES ÉTATS-UNIS

Directeur de l'Observatoire Naval des U. S. A.

— « Mais je le connais, » dit-il. « Je serai enchanté de le voir. »

Visiblement, Harrington était un homme préoccupé. Il parut soulagé lorsque Steinke, après l'avoir introduit, fut rentré dans son propre bureau. Immédiatement, il prit la parole, s'adressant à Lentz qui était plus proche de lui que King. « Mr. King?...

Mais c'est le Dr. Lentz! Que diable faites-vous ici? »

— « Je suis en visite, » dit Lentz, donnant au nouveau venu une réponse véridique mais incomplète, tout en lui serrant la main. « Je vous présente le surintendant King... capitaine Harrington. »

— « Comment allez-vous, capitaine? J'ai le plus grand plaisir à vous recevoir. »

— « Tout l'honneur est pour moi! »

— « Voulez-vous prendre un siège? »

— « Merci. » Il accepta et posa une serviette sur un coin du bureau de King. « Surintendant, je vous dois une explication pour la façon dont je suis venu vous surprendre sans autre formalité... »

— « Je suis très heureux, je vous assure... » En réalité, cet échange de politesses conventionnelles constituait un lénifiant pour les nerfs exacerbés du directeur de la centrale.

— « C'est très aimable à vous, mais... ce secrétaire qui m'a introduit ici, serait-ce trop vous demander que de lui dire d'oublier mon nom? Cela peut vous paraître bizarre, je le sais... »

— « Pas le moins du monde. » King était plutôt déconcerté, mais tout prêt à accéder à toute requête raisonnable émise par un distingué collègue scientifique. Il appela Steinke au visiphone intérieur et lui communiqua ses ordres.

Lentz se leva, indiquant par son attitude qu'il se disposait à partir. Il rencontra le regard de Harrington. « Je pense que vous désirez un entretien privé avec le surintendant, capitaine. »

Le regard de King passa de Harrington à Lentz, puis revint sur Harrington. L'astronome manifesta une indécision passagère, puis protesta : « Personnellement, je ne vois pas la moindre objection à votre présence : c'est plutôt le Dr. King que cela concerne. A dire vrai, » ajouta-t-il, « je ne vois que des avantages à ce que vous preniez part à l'entretien. »

— « J'ignore à quel sujet vous désirez me voir, capitaine, » observa King, « mais le Dr. Lentz est déjà ici en mission confidentielle. »

— « Parfait! Dans ce cas la question est réglée. Je vais aller droit au but. Dr. King, vous connaissez la mécanique des infiniment petits, de Destry? »

— « Naturellement! » Lentz leva un sourcil vers King qui choisit de l'ignorer.

— « Oui, c'est ce que je pensais. Vous souvenez-vous du théorème six et de la transformation entre les équations treize et quatorze? »

— « Il me semble, mais j'aimerais bien les revoir. » King se leva et se dirigea vers un rayonnage. Harrington l'arrêta d'un geste.

— « Inutile, je les ai ici. » Il tira une clé de sa poche, ouvrit la serrure de la serviette et en extirpa un vaste calepin à feuilles détachables, copieusement écorné. « Voici. Cela vous concerne également, Dr. Lentz. Etes-vous familiarisé avec ce développement? »

Lentz acquiesça de la tête. « J'ai eu l'occasion de parcourir ces calculs. »

— « Bien. Il est admis, je crois, que la transition entre la treizième et la quatorzième équation constitue la clé de toute la question. Le passage de la treizième à la quatorzième semble parfaitement justifié — et l'est d'ailleurs en certains cas. Mais supposez que nous le développons, pour envisager tous les états possibles de la matière, tous les anneaux de la chaîne du raisonnement. »

Il tourna la page et leur montra les deux mêmes équations décomposées en neuf équations intermédiaires. Il mit le doigt sous un groupe associé de symboles mathématiques. « Voyez-vous ceci? Comprenez-vous ce que cela implique? » Il scruta anxieusement le visage de ses interlocuteurs.

King étudia le document, en remuant les lèvres. « Oui... il me semble que je vois. Etrange... je ne

l'avais jamais considéré sous ce jour — et pourtant j'ai étudié ces équations au point d'en rêver. » Il se tourna vers Lentz. « Etes-vous d'accord, docteur? »

Lentz hocha la tête lentement. « Je crois... Oui, il me semble qu'il doit en être ainsi. »

Harrington aurait dû paraître comblé; il ne l'était pas. « J'avais espéré que vous pourriez me dire que je me trompais, » dit-il presque brutalement. « Mais je crains que l'on ne puisse plus émettre le moindre doute à ce sujet. Le Dr. Destry a introduit dans son calcul un postulat qui est valable en physique de masse, mais dont rien ne garantit la réalité en physique atomique. Vous vous rendez sans doute compte de ce que cela signifie pour vous, Dr. King? »

La voix du surintendant n'était plus qu'un souffle. « Oui, » dit-il. « Oui... cela signifie que si cette bombe venait jamais à exploser, la déflagration serait totale et instantanée et ne suivrait aucunement le processus prévu par Destry. Et en ce cas, que Dieu ait pitié de la race humaine! »

Le capitaine Harrington s'éclaircit la gorge pour rompre le silence qui suivit. « Surintendant, » dit-il, « je n'aurais pas pris la liberté de venir vous voir s'il ne s'était agi que d'un simple désaccord au sujet de prévisions théoriques... »

— « Vous avez donc d'autres arguments? »

— « Oui et non. Peut-être qu'à vos yeux, l'Observatoire Naval est uniquement préoccupé d'éphémérides et de tables des marées. Vous avez raison en un certain sens — mais il nous reste des loisirs pour nous consacrer à la recherche. J'ai toujours porté un intérêt particulier à la théorie lunaire.

» Il ne s'agit pas de balistique lunaire, » poursuivait-il, « mais plutôt du problème de son origine et de son histoire, avec lequel Darwin s'est colleté dans sa jeunesse aussi bien que mon illustre prédécesseur,

le capitaine T.J.J. See. Il est évident, je pense, que toute théorie sur l'origine et l'histoire de la Lune doit prendre en considération la configuration de notre satellite — particulièrement les montagnes, les cratères qui burinent sa surface. »

Il prit une pause et le surintendant King intervint. « Permettez-moi, capitaine. Il se peut que je sois stupide, ou serait-ce qu'un détail m'a échappé? Mais existe-t-il un rapport entre le sujet dont nous discutons et la théorie lunaire? »

— « Encore un instant de patience, Dr. King, » s'excusa Harrington. « Ce rapport existe — mais je préférerais présenter mes arguments dans l'ordre logique, avant de tirer des conclusions. » On lui accorda un silence attentif et il poursuivit :

« On a pris l'habitude de désigner les cavités circulaires de la Lune sous le nom de « cratères », mais nous savons qu'il ne s'agit pas de cratères volcaniques. Si l'on considère leur apparence superficielle, ils ne se conforment à aucune des règles qui régissent les volcans terrestres, tant du point de vue de la forme que de la répartition. En outre, lorsque Rutter a fait paraître sa monographie de la dynamique de la vulcanologie, il a fourni la preuve concluante que les cratères lunaires n'ont pu être produits par des phénomènes rappelant en quoi que ce soit l'action volcanique.

» Restait la théorie du bombardement, qui était l'hypothèse la plus simple. Elle semble satisfaisante, à première vue, et il suffit de passer quelques minutes à jeter des cailloux dans une flaque de boue pour se convaincre que les cratères lunaires auraient pu être formés par la chute de météores.

» Il existe cependant des objections. Si la Lune a été à ce point criblée, pourquoi pas la Terre? Il est à peine nécessaire de souligner que l'atmosphère terrestre n'offrirait qu'une protection dérisoire contre l'impact de masses telles que celles qui ont provo-

qué la formation de cratères comme Endymion ou Platon. Et s'ils sont tombés lorsque la Lune était déjà un astre mort, tandis que la Terre était encore assez jeune pour modifier son visage et effacer les traces du bombardement, pour quelle raison les météores ont-ils pratiquement évité les grands bassins desséchés que nous appelons les mers lunaires?

» Mais je ne veux pas m'étendre davantage; vous trouverez les renseignements et l'interprétation mathématique de ces mêmes renseignements dans ces notes. Il existe une autre objection majeure à la théorie du bombardement par météores : les grandes traînées radiales qui s'étendent depuis Tycho sur presque toute la surface de la Lune. Elles font ressembler notre satellite à une boule de cristal qui aurait reçu un coup de marteau, et l'impact produit par un projectile venant de l'extérieur semble assez évident, mais il y a cependant des ombres au tableau. La masse responsable du choc, notre hypothétique météore, doit être assez petite pour avoir creusé le cratère de Tycho, et d'autre part cette même masse doit être assez importante et animée d'une vitesse suffisante pour avoir fendillé la planète tout entière.

» Faites vous-mêmes les calculs. Il vous faut, soit admettre le postulat d'une rencontre avec un fragment issu du noyau d'une étoile naine, soit envisager des vitesses, telles qu'on n'en a jamais vu d'exemple dans le système solaire. L'explication est concevable, mais un peu tirée par les cheveux. »

Il se tourna vers King. « Docteur, voyez-vous un phénomène qui pourrait expliquer le paradoxe de Tycho? »

Le surintendant étreignit les bras de son fauteuil, puis considéra ses paumes. Il fouilla ses poches à la recherche d'un mouchoir et les essuya. « Poursuivez, » dit-il d'une voix presque inaudible.

— « Très bien. » Harrington tira de sa serviette

une photo grand format de la Lune. « Je voudrais que vous imaginiez la Lune telle qu'elle aurait pu être, à une certaine époque dans le passé. Les surfaces sombres que l'on appelle « mers » sont de vrais océans. Elle possède une atmosphère, constituée peut-être par un gaz plus lourd que l'oxygène et l'azote, mais un gaz actif, néanmoins, susceptible d'entretenir une forme concevable de vie.

» Car il s'agit d'une planète habitée, habitée par des êtres intelligents, capables de découvrir l'énergie atomique et de l'exploiter! »

Il désigna sur la photographie, dans la région du Sud, le cercle, d'un blanc calcaire, de Tycho, avec ses incroyables rayons, longs de plusieurs milliers de kilomètres, s'étendant dans toutes les directions, jaillissant en relief sur la surface. « A cet endroit... à l'emplacement de Tycho, était installée leur centrale énergétique principale. » Il déplaça son doigt jusqu'à un point situé près de l'équateur et quelque peu à l'est — le point où trois grandes surfaces sombres se mêlaient l'une à l'autre, la Mer des Nuées, la Mer des Humeurs et l'Océan des Tempêtes — puis désigna deux taches brillantes, entourées elles aussi de rayons, mais plus courts, moins distincts et ondulés. « Et ici, dans Copernic et Kepler, sur des îles, au milieu d'un grand océan, se trouvaient des centrales secondaires. »

Après une pause, il fit remarquer gravement : « Peut-être étaient-ils avertis du danger qu'ils couraient, mais ils avaient à ce point besoin d'énergie qu'ils étaient prêts à risquer l'existence même de leur race. Peut-être étaient-ils ignorants des potentialités catastrophiques de leurs petites machines, ou bien encore leurs mathématiciens les avaient-ils assurés que cette éventualité ne pouvait pas se produire.

» Mais nous ne le saurons jamais — nul ne le saura jamais. Car elles explosèrent et les tuèrent — tuant du même coup leur planète.

» La déflagration arracha l'enveloppe gazeuse et la projeta dans l'espace intersidéral. Elle fit sauter de larges fragments de la croûte planétaire. Peut-être quelques-uns d'entre eux s'échappèrent-ils également, mais tous les débris qui n'atteignirent pas la vitesse de libération retombèrent sur le sol et y creusèrent de grands cratères circulaires.

» Les océans amortirent le choc; seuls les fragments les plus massifs formèrent des cratères au fond de l'eau. Peut-être restait-il encore quelque vie dans les profondeurs océaniques. Dans ce cas, elle était condamnée à s'éteindre — car l'eau, privée de la protection de la pression atmosphérique, ne pouvait pas demeurer liquide et devait, au bout d'un temps plus ou moins long, s'échapper à son tour dans l'espace intersidéral. Son sang se vida. La planète était morte — elle s'était suicidée! »

Il croisa les yeux graves de ses deux auditeurs silencieux avec une expression presque suppliante. « Messieurs... il ne s'agit là que d'une théorie, d'un rêve, d'un cauchemar... Mais il m'a tenu éveillé tant de nuits qu'il me fallait absolument vous en faire part, pour savoir si vous envisagez les choses comme moi. Quant à l'interprétation mécanique du phénomène, elle se trouve dans mes notes. Vous pouvez vérifier les calculs — et Dieu veuille que vous y trouviez une erreur! Mais c'est, à ma connaissance, la seule théorie lunaire qui tienne compte de tous les faits connus et les explique tous! »

Comme il semblait avoir terminé, Lentz prit la parole.

— « Supposons, capitaine, supposons que, vérification faite, nous ne trouvions pas d'erreur dans vos calculs? »

Harrington leva les bras au ciel. « C'est justement la raison de ma présence ici! »

Bien que ce soit Lentz qui eût posé la question, c'est vers King que Harrington se tourna. Le surintendant leva les yeux; son regard rencontra celui de l'astronome, vacilla un peu et s'abaissa de nouveau. « Il n'y a rien que nous puissions faire, » dit-il d'un ton morne. « Absolument rien! »

Harrington le dévisagea avec stupeur. « Mais bon Dieu, » explosa-t-il, « ne comprenez-vous pas? Il faut démonter cette pile — immédiatement! »

— « Ne vous emballez pas, capitaine, » dit la voix de Lentz, calme comme un jet d'eau froide, « et ne soyez pas trop dur envers ce pauvre King. Cette question le tracasse encore plus que vous. Ce qu'il veut dire, c'est ceci : nous ne sommes pas confrontés au problème physique mais à une situation politique et économique. Permettez-moi une image : King ne peut pas davantage enfouir cette centrale qu'un paysan, possesseur d'une vigne sur les pentes du Vésuve, ne peut abandonner ses terres et réduire sa famille à la misère, pour la seule raison qu'une éruption se produira un jour ou l'autre.

» King n'est pas le propriétaire de la pile. Il n'en est que le gardien. S'il l'enfouit contre le gré des propriétaires légaux, ils se contenteront de le mettre à la porte et de le remplacer par quelqu'un de plus souple. Non, ce sont les propriétaires qu'il nous faut convaincre. »

— « Le président des Etats-Unis pourrait en prendre la responsabilité, » suggéra Harrington, « et je pourrais parvenir jusqu'à lui... »

— « Sans doute. Il n'est pas exclu que vous puissiez même le convaincre. Mais pourrait-il vous aider? »

— « Mais naturellement. N'est-il pas le président? »

— « Une minute, voulez-vous. Vous êtes le directeur de l'Observatoire Naval; supposons que vous entrepreniez de réduire le grand télescope à un tas

de ferraille. Croyez-vous qu'on vous laisserait faire? »

— « Non, » concéda Harrington.

— « Le président ne peut pas davantage prendre des initiatives arbitraires, » insista Lentz. « Ce n'est pas un monarque absolu. S'il s'avisait de fermer la centrale sans recourir aux procédures légales, les Cours fédérales l'anéantiraient. J'admets que le Congrès n'est pas entièrement désarmé, puisque la Commission de l'Energie Atomique dépend de lui, mais vous imaginez-vous donnant à un comité de membres dudit Congrès un cours sur la mécanique des infiniment petits? »

Harrington convint de la justesse de ce raisonnement. « Mais il existe une autre méthode, » fit-il remarquer. « Le Congrès est sensible à l'opinion publique. Ce qu'il faut faire, c'est convaincre le public que la pile constitue une menace pour la vie de chacun. On pourrait y parvenir sans avoir besoin d'expliquer la situation en faisant appel aux mathématiques supérieures. »

— « C'est exact, » dit Lentz. « Vous pourriez l'emporter en l'air et plonger les gens dans une terreur mortelle. Vous pourriez susciter la plus folle panique que ce pays ait jamais connue. Grand merci! Quant à moi, j'aimerais mieux courir le risque de voir tuer tranquillement toute la population, plutôt que de provoquer une psychose de masse qui détruirait la culture que nous nous efforçons d'édifier. Nous avons déjà connu les Années Folles. Une seule expérience suffit. »

— « Dans ce cas, que suggérez-vous? »

Lentz répondit après un bref moment de réflexion : « Je ne vois qu'une solution désespérée. Il faut concentrer nos efforts sur le comité des directeurs et faire l'impossible pour leur inculquer un peu de bon sens. »

King, qui avait suivi la discussion avec un intérêt

passionné en dépit de son découragement et de sa lassitude, posa une question :

— « Comment vous y prendriez-vous? »

— « Je n'en sais rien, » avoua Lentz. « La chose demande quelque réflexion. Mais cette méthode me paraît la plus fructueuse. Si elle s'avère inefficace, nous aurons toujours la faculté de nous rabattre sur le sens de la publicité de Harrington — je ne tiens pas essentiellement à ce que le monde se suicide pour justifier mes prévisions. »

Harrington consulta sa montre et poussa un sifflement. « Grands dieux! » s'écria-t-il. « J'ai oublié l'heure! Officiellement, je devrais me trouver à l'Observatoire Flagstaff. »

Instinctivement, King avait noté l'heure que marquait la montre du capitaine au moment où celui-ci avait relevé le poignet. « Mais voyons, il est impossible qu'il soit aussi tard, » objecta-t-il.

Harrington parut interloqué, puis il se mit à rire.

— « En effet, il s'en faut de deux heures. Nous nous trouvons dans la zone plus sept; la montre est réglée sur la zone plus cinq — elle est radiosynchronisée avec l'horloge mère de Washington. »

— « Vous avez dit *radiosynchronisée*? »

— « Oui. Ingénieux, n'est-ce pas? » Il la tendit au surintendant pour lui permettre de l'examiner. « J'appelle cela un téléchronomètre; Il est le seul de son espèce à l'heure actuelle. C'est mon neveu qui a dessiné les plans à mon intention. C'est un garçon brillant. Il ira loin. C'est-à-dire... » (son visage se rembrunit, comme si ce petit interlude n'avait servi qu'à rendre plus poignante la tragédie qui planait au-dessus de leurs têtes) « si nous vivons assez longtemps, les uns et les autres, pour le voir! »

Un signal lumineux s'alluma sur le bureau de King et le visage de Steinke apparut sur le visiphone intérieur. King répondit, puis s'adressant au psychologue : « Votre stratocar vous attend, Dr. Lentz. »

— « Je le mets à la disposition du capitaine Harrington. »

— « Vous ne rentrez donc pas à Chicago? »

— « Non. La situation a changé. Si vous avez besoin de moi, je reste à vos côtés. »

Le jour suivant, qui était un vendredi, Steinke introduisit Lentz dans le bureau du surintendant. Les deux hommes se serrèrent la main. King avait l'air presque heureux. « Quand avez-vous atterri, docteur? Je n'attendais pas votre retour avant au moins une heure ou deux. »

— « A l'instant même. J'ai loué un taxi au lieu d'attendre la correspondance. »

— « Résultat? »

— « Nul. La même réponse qu'on vous a donnée : la compagnie, après consultation d'experts indépendants, est assurée du bien-fondé de la théorie mécanique de Destry et ne voit aucune raison de favoriser une attitude hystérique parmi ses employés. »

King tambourina sur son bureau, les yeux dans le vague. Puis, faisant demi-tour pour se trouver face à face avec Lentz, il lui dit : « A votre avis, est-ce que le président a raison? »

— « Comment cela? »

— « Serait-il possible que nous trois — vous, Harrington et moi — nous nous soyons fourvoyés, que nous ayons commis une faute de déduction? »

— « Non. »

— « Vous en êtes certain? »

— « Absolument. J'ai consulté quelques-uns de mes experts non agréés par la compagnie et je leur ai demandé de vérifier le travail de Harrington. Leurs conclusions sont concordantes. » Lentz omit à dessein de mentionner qu'il avait agi ainsi, en partie,

parce qu'il n'était pas tellement sûr de l'équilibre mental de King.

Celui-ci se leva allégrement, tendit le bras et pressa un bouton. « Je vais faire une nouvelle tentative, » expliqua-t-il, « pour impressionner cette tête de pioche de Dixon. Steinke, » dit-il parlant dans le visi-phone, « donnez-moi Mr. Dixon à l'appareil. »

— « Oui, monsieur. »

Au bout de deux minutes environ, l'écran du visi-phone s'anima sous les traits du président de la compagnie. Ses manières avaient quelque chose à la fois de dolent et d'affable.

— « Mr. Dixon, » commença King, « je vous ai appelé pour tenter de vous convaincre de la gravité de la décision prise par la compagnie. Je vous donne ma parole de savant que Harrington a prouvé sans aucun doute possible... »

— « C'est de cela que vous vouliez parler? C'est une affaire classée; je croyais que vous l'aviez compris. »

— « Mais, Mr. Dixon... »

— « Je vous en prie, surintendant! S'il existait la moindre raison de craindre, croyez-vous que j'hésiterais? J'ai des enfants, savez-vous, et même des petits-enfants. »

— « C'est justement pourquoi... »

— « Nous nous efforçons de diriger les affaires de la compagnie avec toute la sagesse possible, en sauvegardant les intérêts du public. Mais nous avons également d'autres responsabilités. Il existe des milliers de petits actionnaires qui espèrent tirer de leurs investissements des dividendes raisonnables. N'attendez pas de nous que nous blackbouillions une compagnie au capital d'un milliard de dollars, pour la simple raison que vous vous adonnez à présent à l'astrologie. Théorie lunaire! » Il renifla.

— « Très bien, monsieur le président. » King avait prononcé ces mots avec raideur.

— « Ne le prenez pas ainsi, Mr. King. Je suis heureux que vous m'ayez appelé; le conseil vient justement d'ajourner une réunion spéciale. Il a décidé de faire valoir vos droits à la retraite... avec plein salaire, bien entendu. »

— « Je n'ai pas demandé ma mise à la retraite. »

— « Je sais, Mr. King, mais le comité a l'impression que... »

— « J'ai compris! Au revoir! »

— « Mr. King... »

— « Au revoir! » Il coupa la communication et se tourna vers Lentz. « Avec plein salaire », commenta-t-il, « dont je pourrai jouir à ma guise jusqu'à la fin de mes jours — aussi heureux qu'un condamné dans l'antichambre de la mort! »

— « Exactement! » dit Lentz. « Eh bien, nous avons tenté notre solution. Je suppose que nous devrions maintenant appeler Harrington et lui demander d'essayer la méthode publicitaire et politique. »

— « C'est aussi mon avis, » acquiesça King distraitement. « Avez-vous l'intention de partir pour Chicago dès à présent? »

— « Non, » dit Lentz. « Non... Je crois que je vais plutôt prendre la correspondance pour Los Angeles et ensuite la fusée du soir en direction des antipodes. »

King parut surpris mais ne souffla mot. Lentz répondit à son commentaire tacite : « Peut-être, de l'autre côté de la Terre, quelques-uns d'entre nous parviendront-ils à survivre. J'ai fait tout mon possible ici. J'aime mieux être un berger vivant en Australie qu'un psychiatre mort à Chicago. »

King approuva avec vigueur. « C'est le bon sens même. Je ne sais ce qui me retient d'enfouir la pile et de partir avec vous. »

— « Pourquoi ne pas le faire? Ça aiderait

Harrington à leur donner la plus grande frousse de leur vie. »

— « Je crois que je vais suivre votre conseil. »

Le visage de Steinke apparut de nouveau sur l'écran.

— « Harper et Erickson demandent à vous voir, chef. »

— « Je suis occupé. »

— « Ils insistent énormément. »

— « Eh bien... soit, » dit King d'une voix lasse.
« Introduisez-les. Peu importe. »

Les deux hommes entrèrent en coup de vent, Harper en tête. Il fonça immédiatement dans le vif du sujet, imperméable aux moroses préoccupations du surintendant. « Nous avons réussi, chef... et tout concorde jusqu'à la dixième décimale! »

— « Vous avez réussi quoi? Exprimez-vous clairement. »

Harper sourit. Il savourait sa minute de triomphe et faisait tous ses efforts pour la prolonger. « Chef, souvenez-vous, il y a quelques semaines je vous ai demandé une attribution de fonds supplémentaire — un budget spécial, sans spécifier la façon dont je comptais l'utiliser? »

— « Oui. Allons... au fait. »

— « Vous avez refusé, tout d'abord, et vous l'avez finalement accordé. Vous vous rappelez? Eh bien nous vous rapportons quelque chose en échange, tout emballé avec un ruban rose autour. Il s'agit du plus grand progrès en radioactivité depuis que Hahn a réalisé la fission du noyau. Un combustible atomique, chef, un combustible atomique sûr, concentré et contrôlable. Utilisable par les fusées, les centrales énergétiques, par tout ce que vous voudrez. »

Pour la première fois, King fit preuve d'un vif intérêt.

— « Vous voulez dire une source d'énergie qui ne nécessite pas l'emploi d'une pile? »

— « Je n'ai pas dit cela. On se sert de la pile mère pour fabriquer le combustible, ensuite on emploie le combustible pour tous les usages imaginables, avec un rendement d'environ quatre-vingt-douze pour cent de l'énergie initiale. Par contre, vous pouvez supprimer la conversion énergétique à volonté. »

King, qui avait un fol instant nourri l'espoir de sortir de son dilemme, retomba de son haut : « Allez-y, racontez-moi ça. »

— « Il s'agit de radioactivité artificielle. Immédiatement avant notre demande de budget spécial, Erickson et moi — le Dr. Lentz y a mis le doigt lui aussi — avons trouvé deux isotopes qui paraissaient mutuellement antagonistes. C'est-à-dire que, en présence l'un de l'autre, ils ont libéré leur énergie latente d'un seul coup — ils ont tout fait sauter. Le point le plus important dans l'affaire, c'est que nous utilisons une masse infime de chacun de ces isotopes — pour se maintenir, la réaction n'exige pas une masse importante. »

— « Je ne vois pas, » objecta King, « comment cela peut... »

— « Pas plus que nous d'ailleurs... mais ça fonctionne. Nous avons gardé le secret jusqu'au moment où nous avons été certains de notre affaire. Nous avons poursuivi nos expériences et avons découvert une douzaine d'autres combustibles. Nous serons probablement en mesure de fournir des combustibles à la demande, suivant des spécifications fournies d'avance. Mais voici le dossier. » Harper tendit à King une liasse de notes tapées à la machine qu'il portait sous son bras. « Voilà tous les renseignements nécessaires. Jetez-y un coup d'œil. »

King se mit à l'œuvre immédiatement. Lentz se joignit à lui, après un regard qui était une tacite

demande d'autorisation, à quoi Erickson répondit par son unique contribution verbale depuis leur entrée : « Je vous en prie, docteur. »

A mesure que King avançait dans sa lecture, le malaise du chef de service harassé par les soucis l'abandonnait peu à peu. Sa personnalité dominante, celle du scientifique, prit le dessus. Il savourait l'extase cérébrale et contrôlée du chercheur impersonnel, poursuivant la vérité insaisissable. Pour l'instant, sa santé mentale était complète, son équilibre proche d'une perfection que peu d'hommes peuvent se flatter d'atteindre.

Suivit une longue période, ponctuée seulement d'un grognement occasionnel, du froissement des pages tournées, d'un hochement de tête approbateur. Enfin il reposa le document.

— « C'est bien cela, » dit-il. « Vous avez gagné, mes amis. Je suis fier de vous! »

Erickson devint rouge comme une pivoine et avala sa salive. La petite silhouette de Harper eut une ombre de frémissement, tel un terrier recevant une caresse. « Je suis heureux, chef. J'aime mieux vous entendre dire cela que de recevoir le prix Nobel. »

— « Je pense que vous l'obtiendrez. Néanmoins... » (la lueur d'orgueil qui faisait briller ses yeux s'éteignit) « je ne prendrai aucune initiative dans cette question. »

— « Pourquoi pas, chef? » Harper était interloqué.

— « On m'a « démissionné »! Mon successeur va venir prendre ma place dans un proche avenir; il s'agit d'une question beaucoup trop importante pour qu'on pense à l'entreprendre juste avant un changement d'administration. »

— « On vous démissionne... vous! Misère de sort! »

— « C'est à peu près pour la même raison que lorsque j'ai pris la décision de vous écarter de la pile. C'est du moins ce que pensent les directeurs. »

— « Mais c'est un non-sens! Vous avez eu parfaitement raison de m'éloigner de la pile. Moi, je devenais réellement nerveux. Pour vous c'est différent — nous dépendons tous de vous. »

— « Merci, Cal... mais telle est la situation; nous ne pouvons rien y changer. » Il se tourna vers Lentz. « Il manquait, je crois, cette dernière touche pour faire de la chose une véritable farce, » dit-il amèrement. « Nous sommes en présence d'une découverte importante, plus importante peut-être qu'on ne peut le prévoir à ce stade — et je ne participerai pas à son développement! »

— « Eh bien, » explosa Harper, « je sais bien, moi, ce que je vais faire! » En deux enjambées, il eut atteint le bureau de King et saisi le manuscrit d'un geste rageur. « De deux choses l'une, ou vous dirigerez l'exploitation, ou la compagnie se passera de notre découverte! » Erickson approuva avec véhémence.

— « Une seconde! » Lentz avait pris le débat en main. « Dr. Harper, avez-vous déjà mis au point un combustible pour fusées, facilement utilisable? »

— « Je vous l'ai déjà dit. Nous pouvons le produire dès à présent. »

— « Un combustible de libération? » Ils comprirent le raccourci sténographique : un combustible qui permettrait à la fusée d'atteindre la vitesse de libération et d'échapper à l'attraction terrestre.

— « Parfaitement. Vous pourriez prendre la première venue des fusées, procéder à quelques légères modifications et aller déjeuner sur la Lune. »

— « Très bien. Vous permettez? » Il demanda une feuille de papier à King et se mit à écrire. Ils

l'observaient avec perplexité et impatience. Il poursuivit son travail pendant quelques minutes, avec à peine quelques traces d'hésitation de temps à autre. Bientôt il s'arrêta et tendit le papier au surintendant en lui disant : « Voulez-vous me résoudre ceci? »

King étudia le document. Lentz avait attribué des symboles à un grand nombre de facteurs sociaux, psychologiques, économiques. Il les avait rassemblés selon une structure tenant compte de leurs interférences mutuelles, en utilisant la symbolique du calcul de la conjoncture. King comprenait les opérations paramathématiques indiquées par les symboles, mais il les maniait moins facilement que les symboles et les opérations de physique mathématique.

Il suivit laborieusement les équations, remuant imperceptiblement les lèvres, matérialisant ainsi inconsciemment le travail de sa pensée.

Lentz lui tendit un crayon et il rédigea la solution. Cela exigea plusieurs lignes supplémentaires de nouvelles équations, avant que les éléments du problème se fussent, soit annulés, soit intégrés pour fournir une réponse définitive.

Ce résultat acquis, il le contempla avec une perplexité qui céda bientôt le pas à la compréhension et à la joie.

Il leva les yeux. « Erickson! Harper! » s'exclama-t-il. « Nous prendrons votre nouveau combustible, nous modifierons une grande fusée, y installerons la pile mère et la placerons sur orbite à une grande distance autour de la Terre. Là, nous l'utiliserons pour fabriquer davantage de combustible, un combustible sûr, utilisable sur le globe, et ainsi le danger présenté par la pile elle-même sera circonscrit aux ingénieurs de service! »

Il n'obtint pas l'approbation attendue. L'idée ne répondait pas à leurs préoccupations immédiates;

leurs esprits se débattaient toujours dans un réseau de complexes implications.

— « Mais, chef, » finit par dire Harper, « et la question de votre mise à la retraite? Nous sommes toujours résolus à ne pas l'admettre. »

— « Ne vous inquiétez pas, » répondit King. « Tout est implicitement contenu dans ces équations — et tout ce que nous devons réaliser pour accomplir notre dessein. »

— « Tout, sauf le facteur temps, » l'avertit Lentz.

— « Comment? »

— « Je vous ferai remarquer que le temps écoulé apparaît dans votre réponse sous la forme d'une inconnue. »

— « Oui... oui, bien sûr. C'est le risque que nous devons courir. Mettons-nous au travail! »

Le président Dixon réclama l'attention des directeurs du comité. « Comme il s'agit d'une réunion spéciale, nous nous dispenserons des minutes et des rapports, » annonça-t-il. « Ainsi qu'il a été dit dans la convocation, nous nous sommes mis d'accord pour donner au surintendant démissionnaire trois heures de notre temps. »

— « Monsieur le président... »

— « Je vous écoute, Mr. Thornton. »

— « Je croyais que nous avions réglé cette question. »

— « En effet, Mr. Thornton, mais étant donné les longs et distingués états de service du surintendant King, nous sommes engagés d'honneur à lui accorder l'audience qu'il a demandée. Vous avez la parole, professeur King. »

King se leva et déclara simplement : « Le Dr. Lentz parlera en mon nom. » Sur quoi il se rassit.

Lentz dut attendre que le bruit de toux, de raclements de gorge et de chaises remuées se fût apaisé. Il était évident que le comité n'accueillait pas cet intrus sans réticence.

Lentz évoqua rapidement les diverses raisons pour lesquelles la pile présentait un danger intolérable, en quelque lieu de la Terre qu'elle fût installée. Ensuite, il proposa immédiatement qu'elle soit placée dans un vaisseau propulsé par fusée, puis transformée en satellite artificiel tournant sur une orbite située à une distance convenable de la Terre — vingt mille kilomètres par exemple — tandis que des centrales secondaires, installées sur le sol, brûleraient un combustible sûr, fabriqué par la pile.

Il leur annonça la découverte du procédé Harper-Erickson et insista sur les conséquences commerciales qu'il ne manquerait pas d'avoir sur la prospérité de la compagnie. Chaque argument était présenté aussi persuasivement que possible et appuyé par tout le poids de son autorité personnelle. Lorsqu'il eut terminé, il attendit les réactions.

Elles ne se firent pas attendre : « Visionnaire... » « Allégations non contrôlées... » « Aucun changement essentiel dans la situation... » En résumé, ils étaient très heureux d'apprendre l'existence du nouveau combustible, mais pas spécialement impressionnés. Dans vingt ans peut-être, lorsqu'il aurait été complètement mis à l'épreuve et aurait démontré son intérêt sur le plan commercial, ils pourraient envisager d'installer une centrale au-delà de l'atmosphère. En attendant, rien ne pressait. Un seul des directeurs appuya la proposition sous la réprobation unanime de ses collègues.

Avec patience et politesse, Lentz répondit à leurs objections. Il mit l'accent sur la fréquence croissante des cas de psychonévrose circonstancielle parmi les ingénieurs, et le grave danger encouru par tous ceux qui se trouvaient à proximité de la pile, même en ne

tenant compte que de la théorie orthodoxe. Il leur remit en mémoire le coût des assurances et du fonds de sécurité, en même temps que les prébendes distribuées aux politiciens.

Puis il changea de ton et leur exposa la situation réelle, avec une brutalité et une rigueur implacables. « Messieurs, » dit-il, « nous avons le sentiment de lutter pour nos vies — les nôtres, celles de nos familles et de tous les êtres qui habitent le globe. Si vous rejetez ce compromis, nous nous battons aussi farouchement, avec aussi peu de considération pour les règles du combat loyal, qu'un animal traqué. » C'est par ce préambule qu'il inaugura le premier mouvement de son attaque.

Son plan était simple. Il leur exposa le schéma d'un projet de campagne de propagande à l'échelle nationale, telle qu'une grande firme de publicité pouvait en entreprendre couramment. Elle était complète jusqu'au moindre détail : émissions radio-phoniques, tracts, publicité dans les journaux et les magazines avec éditoriaux de commande, « comités de citoyens » factices et — chose importante entre toutes — une campagne de bouche à oreille et une organisation de lettres au Congrès. Chaque homme d'affaires présent savait d'expérience comment tout cela fonctionnait.

Mais son objet était de susciter la crainte de la pile de l'Arizona et d'orienter cette crainte, non vers la panique, mais vers une rage personnelle contre le comité des directeurs, en amenant le peuple à exiger du gouvernement qu'il reléguât la pile dans l'espace interplanétaire.

— « C'est du chantage! Nous arrêterons votre action! »

— « Je ne pense pas, » répliqua doucement Lentz. « Vous pourrez peut-être nous interdire l'accès de quelques journaux, mais pour le reste, vos efforts se solderont par un échec. Vous ne pouvez même pas

nous interdire le domaine des ondes — interrogez la Commission des Communications Fédérales. » C'était vrai. Harrington s'était chargé de la partie politique et avait bien fait son travail; le président fut convaincu.

De tous côtés les gens perdaient leur sang-froid. Dixon dut marteler son bureau pour obtenir le silence. « Lentz, » dit-il en maîtrisant sa propre rage, « vous méditez de faire apparaître chacun d'entre nous sous les traits d'un coquin qui n'a d'autre souci que son profit personnel, fût-ce au prix de nombreuses vies humaines. Vous savez que ce n'est pas la vérité; il s'agit d'une simple différence d'opinion quant au choix du plus sage parti à prendre. »

— « Je n'ai pas prétendu que c'était vrai, » admit Lentz sans fard, « mais je puis convaincre le public, admettez-le, que vous êtes des gredins conscients de leur vilenie. Quant à cette différence d'opinion que vous invoquez — nul d'entre vous, que je sache, n'est physicien atomiste et n'a, par conséquent, à donner son avis sur la question.

» En fait, » continua-t-il impitoyablement, « le seul doute qui subsiste dans mon esprit, c'est de savoir si, oui ou non, un public exaspéré ne détruira pas votre précieuse centrale avant que le Congrès ait pu exercer son droit d'expropriation et vous en retirer la jouissance! »

Avant qu'ils aient eu le temps de trouver d'autres arguments pour lui répondre et des moyens de le circonvenir, avant que leur indignation ait eu le temps de s'apaiser pour faire place à une résistance butée, il abattit son jeu. Il exposa un projet pour une autre campagne de propagande, d'un caractère entièrement différent.

Cette fois, le comité des directeurs devait être hissé sur le pavois et non point traîné dans la boue. Les

mêmes techniques seraient cependant employées : des articles de fond apparemment non inspirés, pleins de préoccupations humanitaires, exposeraient le rôle de la compagnie, la présentant sous les traits d'une grande administration publique, gérée par des hommes d'affaires désintéressés et patriotes. A point nommé, au cours de la campagne, on ferait connaître la découverte du combustible Harper-Erickson, non comme le résultat plus ou moins fortuit des travaux de deux ingénieurs, mais comme le produit final de longues années de recherches systématiques, dues au programme établi par un comité de directeurs, programme naturellement issu de leur détermination humanitaire d'écarter à jamais du désert de l'Arizona, malgré le peu de densité de sa population, la menace d'une explosion.

Aucune allusion ne serait faite au danger d'une catastrophe englobant toute la planète.

Lentz mena la discussion point par point. Il mit l'accent sur le concert de louanges que ferait monter vers eux un monde reconnaissant. Par un subtil artifice d'éloquence, il les incita à se considérer comme des héros. Il joua délibérément sur l'un des instincts les plus profondément enracinés dans la nature humaine, le désir, mérité ou non, de se faire louer par ses semblables.

Et durant tout ce temps, il s'efforçait de gagner du temps, cependant qu'il portait ses efforts d'un esprit réfractaire à l'autre. Il apaisait celui-ci, piquait celui-là, profitant des faiblesses de chacun. Pour l'édification des timorés et des pères de famille dévoués, il fit un nouveau tableau des souffrances, de la mort et des destructions qui pourraient résulter de leur confiance sincère dans les prévisions incontrôlables et hautement douteuses de la théorie de Destry. Puis il fit un tableau enchanteur d'un monde délivré de l'inquiétude, disposant d'une énergie sûre et quasi illimitée, grâce à une invention qui devien-

drait leur propriété, en échange de cette minime concession.

Il obtint la récompense de ses efforts. Ils ne renversèrent pas immédiatement la vapeur, mais une commission fut nommée avec mission d'étudier dans quelle mesure cette centrale énergétique orbitale était réalisable. Jouant d'audace, Lentz proposa des noms pour cette commission, et Dixon confirma son choix, non parce qu'il lui convenait particulièrement, mais parce qu'il avait été pris au dépourvu et ne pouvait trouver de raison de s'y opposer sans offenser les collègues proposés.

De part et d'autre, on s'abstint de mentionner la mise à la retraite de King. En son for intérieur, Lentz était certain qu'il n'en serait jamais plus question.

Il avait atteint son but mais il restait beaucoup à faire. Pendant les premiers jours qui suivirent la victoire au sein du comité, King se sentit grandement soulagé par la perspective d'être bientôt libéré de son inquiétude harassante. Maintes tâches administratives réveillaient en lui son besoin latent d'activité. Harper et Erickson furent détachés à Goddard Field pour collaborer, avec les ingénieurs spécialistes des fusées, à la mise au point des chambres de combustion, des gicleurs, réservoirs à combustible, jauges, etc. Un programme devait être mis sur pied, en collaboration avec le bureau commercial, afin de convertir une quantité aussi importante que possible de l'énergie fournie par la pile, pour servir à la fabrication du combustible atomique. D'autre part, une chambre de combustion géante, pour combustible atomique, devait être élaborée afin de remplacer la pile entre le moment où elle serait arrêtée sur Terre et celui où des centrales plus petites auraient été construites en nombre suffisant pour assurer

la production courante. Il était très occupé.

Lorsque cette première activité fébrile se fut apaisée et qu'ils eurent repris leur train-train habituel, dans l'attente de l'arrêt de la centrale et de son placement en orbite, King subit une réaction émotionnelle. Parvenu à ce point, il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'à attendre, en surveillant le fonctionnement de la pile, que l'équipe de Goddard Field eût surmonté les difficultés de mise au point et construit une fusée spatiale.

A Goddard, des difficultés se dressèrent sur leur route, qu'ils surmontèrent pour se heurter à de nouveaux obstacles. Jamais il ne leur avait été donné d'utiliser de telles vitesses de réaction; il fut nécessaire de procéder à de nombreux essais avant de trouver une forme de gicleur susceptible de fournir un rendement raisonnablement élevé. Lorsque ce problème fut résolu, alors que le succès semblait déjà en vue, les réacteurs furent brûlés au cours d'un essai d'endurance à terre. Cet incident les immobilisa pendant plusieurs semaines.

Il existait un autre problème : que faire de l'énergie produite par la pile surrégénérée lorsqu'elle se trouvait relogée dans un satellite? Il fut radicalement résolu en décidant de placer la pile proprement dite à l'*extérieur* du satellite, où elle pourrait à loisir dissiper dans le cosmos son énergie rayonnante. Ce serait une minuscule étoile artificielle, qui viendrait s'ajouter à toutes celles qui se trouvaient déjà dans l'espace. Dans l'intervalle, les recherches se poursuivaient pour trouver un moyen de domestiquer et de ramener cette source d'énergie sur Terre. Mais seule l'énergie serait perdue; le plutonium et les combustibles atomiques plus récents seraient récupérés et renvoyés sur Terre par fusée.

Cependant, à la centrale, le surintendant King ne pouvait que ronger son frein et attendre. Il n'avait même pas la ressource de faire un saut jusqu'à

Goddard Field pour juger de l'avancement des travaux, car, quel qu'en fût son désir, il éprouvait un sentiment beaucoup plus puissant qui le portait à surveiller la pile avec davantage encore de vigilance, dans la crainte qu'elle ne vînt à exploser à la toute dernière minute.

Il se mit à rôder autour de la salle de contrôle. Mais il dut bientôt cesser son manège : son inquiétude se communiquait aux ingénieurs; deux d'entre eux « craquèrent » le même jour — dont un au cours de son service.

Il lui fallait se rendre à l'évidence — une grave recrudescence de psychonévrose s'était produite dans les rangs des ingénieurs, depuis le moment où avait débuté cette vigilante attente. Au début, ils s'étaient efforcés de garder comme un secret jaloux les éléments essentiels du plan, mais des fuites s'étaient produites, peut-être par le canal de l'un des membres de la commission d'enquête. Il s'avouait maintenant que c'était une faute d'avoir voulu garder le secret sur l'opération — Lentz les avait mis en garde contre une telle mesure, et les ingénieurs qui ne participaient pas à la transformation devaient obligatoirement se douter de quelque chose.

Finalement, il avait mis tous les ingénieurs dans le secret, sous la foi du serment. Cette mesure avait produit un certain effet durant une semaine, un soulagement moral né de la connaissance du dessein poursuivi. Puis l'effet s'était estompé, la réaction s'était produite, et les observateurs psychologiques s'étaient mis à relever, quasi quotidiennement, des ingénieurs de leur service. Ils en vinrent au point de se signaler eux-mêmes mutuellement, pour instabilité mentale, et cela très fréquemment; si la situation se prolongeait, il finirait par se trouver à court de psychiatres, se dit-il avec un humour amer. Ses ingénieurs prenaient déjà leur service quatre heures sur seize. S'il survenait d'autres défaillances, il lui

faudrait prendre le service en personne. A dire vrai, ce serait pour lui un véritable soulagement.

Cependant, quelques-uns des civils des services auxiliaires et les employés non techniques participaient de plus en plus au secret. Cette situation ne pouvait durer — si jamais la rumeur gagnait le grand public, on pourrait assister à une panique à l'échelle nationale. Mais comment empêcher le secret de se répandre? Il devait avouer son impuissance.

Il se retourna dans son lit, tapota son oreiller et s'efforça une fois de plus de trouver le sommeil. Peine perdue. Sa tête était douloureuse, ses yeux étaient des globes de souffrance et son cerveau était comme une meule tournant à vide, ou un disque de phonographe dont l'aiguille labourerait sans fin le même sillon.

Juste ciel! Cette situation était intenable. Il se demanda s'il était en train de craquer — s'il n'avait pas déjà craqué. Mais ceci était pire, cent fois pire que la vieille routine quotidienne où, après avoir pris conscience du danger, il s'efforçait, autant que possible, de l'oublier. Non pas que la pile fût différente de ce qu'elle était autrefois — c'était toujours cette attente anxieuse, ce sentiment que cinq minutes à peine vous séparent de l'armistice, cette expectative qui précède le lever du rideau, cette course contre la montre sans la moindre occupation pour tuer le temps.

Il se dressa sur son séant, alluma sa lampe de chevet et regarda la pendule. Trois heures trente. Seulement! Il se leva, pénétra dans la salle de bains et fit dissoudre une poudre soporifique dans un verre contenant moitié d'eau et moitié de whisky. Il avala la potion et retourna se coucher. Bientôt le sommeil le prit.

... Il courait, fuyant le long d'un interminable

couloir. A l'autre bout, c'était la sécurité — il le savait, mais il était si totalement épuisé qu'il doutait de son aptitude à terminer la course. La chose qui le poursuivait gagnait du terrain; il contraignit ses jambes douloureuses, qui lui semblaient lourdes comme du plomb, à un surcroît d'activité. La chose qui courait sur ses talons accéléra son allure et le toucha effectivement. Son cœur s'arrêta puis reprit de plus belle. Il s'aperçut qu'il criait, qu'il hurlait, en proie à une terreur mortelle.

Mais il lui fallait atteindre l'extrémité de ce couloir. Il n'y allait pas seulement de sa propre vie. Il le fallait! Il le fallait! Il le *fallait*.

Puis l'éclair l'atteignit et il se rendit compte qu'il avait perdu... il s'en rendit compte dans un paroxysme de désespoir et une conscience amère, écrasante de sa défaite. Il avait échoué; la pile avait explosé!

L'éclair était celui de sa lampe de chevet s'allumant par intermittence; il était sept heures. Son pyjama trempé dégouttait de sueur et son cœur battait toujours la chamade. Chaque nerf, torturé dans toute l'étendue de son corps, criait grâce. Il faudrait plus d'une douche froide pour le remettre de sa terreur.

Il pénétra dans le bureau avant que le gardien en fût sorti. Il demeura là, inoccupé, jusqu'au moment où Lentz pénétra dans la pièce, deux heures plus tard. Le psychiatre arriva sur les lieux au moment précis où il tirait de son bureau deux petits comprimés contenus dans une boîte.

— « Doucement... doucement, mon vieux. Que prenez-vous là? » Il contourna le meuble et, sans brusquerie, s'empara de la boîte.

— « Un simple calmant. »

Lentz étudia le couvercle.

— « Combien en avez-vous déjà pris aujourd'hui? »

— « Deux. »

— « Vous n'avez nul besoin de calmants, mais plutôt de respirer l'air frais. Venez, suivez-moi. »

— « Vous pouvez parler — vous prétendez fumer une cigarette et elle n'est même pas allumée! »

— « Moi? Tiens, c'est exact! Nous avons tous deux besoin de cette promenade. Venez! »

Harper arriva moins de deux minutes après qu'ils eurent quitté le bureau. Steinke ne se trouvait pas dans le sien. Il traversa la pièce et frappa à la porte du cabinet particulier du professeur King, puis attendit l'homme qui l'accompagnait — un rude et jeune gaillard à l'allure dégagée. Steinke les introduisit.

Harper passa devant lui avec un salut machinal, puis s'arrêta lorsqu'il s'aperçut que la pièce était vide.

— « Où est le chef? » interrogea-t-il.

— « Il est sorti. Il ne devrait pas tarder à rentrer. »

— « J'attendrai. Oh... Steinke, voici Greene. Greene... Steinke. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. « Qu'est-ce qui vous ramène ici, Cal? » demanda Steinke en se retournant vers Harper.

— « Eh bien... Je crois qu'il n'y a pas d'inconvénient à vous le dire... »

L'écran du visiphone s'anima soudain, lui coupant la parole. Un visage emplît la plus grande partie de l'image. Il était apparemment trop proche de l'objectif et ses traits étaient extrêmement flous. « Surintendant! » hurla une voix angoissée. « La pile! »

Une ombre balaya l'écran. Il perçut un choc mat et le visage disparut de l'écran. Sa chute dévoila la salle de contrôle derrière lui. Quelqu'un était étendu sur le blindage du parquet, en une masse anonyme.

Une autre silhouette traversa le champ de l'appareil et disparut.

Harper fut le premier à entrer en action. « C'était Silard », cria-t-il, « dans la chambre de contrôle! Venez, Steinke! » Déjà il avait pris sa course.

Steinke devint livide, mais il n'hésita qu'une fraction de seconde. Il galopa sur les talons de Harper. Greene suivit sans y être invité, avec une foulée souple qui suivait avec aisance le rythme de leur course.

Ils durent attendre le déchargement d'une capsule à la station de métro. Puis les trois hommes tentèrent de se presser dans la cabine à deux places. L'engin refusa de démarrer, et des instants précieux furent perdus avant que Greene eût réussi à s'extirper de la capsule et à héler une autre voiture.

Le parcours de quatre minutes, sous haute accélération, leur parut une interminable reptation. Harper était convaincu que l'engin était avarié, lorsque le déclic familier l'avertit de leur arrivée à la station aménagée sous la centrale. Ils se coincèrent dans la porte en tentant de sortir en même temps.

L'ascenseur se trouvait dans les étages. Ils ne prirent pas le temps de l'attendre. Ce fut un tort; ils ne gagnèrent pas de temps et parvinrent à l'étage de la salle de contrôle hors d'haleine. Néanmoins, ils reprirent leur course échevelée, zigzaguant frénétiquement pour contourner l'écran de protection et déboucher enfin dans la salle de contrôle.

La masse inerte se trouvait toujours sur le sol et une autre, également inanimée, était étendue un peu plus loin. Le casque du second manquait.

La troisième silhouette se penchait sur la « détente ». Elle leva la tête à leur entrée et fonda sur eux. Ils la rencontrèrent ensemble et les trois hommes s'écroulèrent. La lourde armure de leur adversaire amortissait leurs coups. Celui-ci se battait avec une violence sauvage, insensée.

Harper ressentit une douleur fulgurante; son bras droit tomba inerte le long de son flanc. La silhouette en armure allait leur échapper.

Un cri retentit, quelque part derrière eux. « Arrêtez! »

Du coin de l'œil, Harper vit un éclair, suivi presque aussitôt d'une détonation assourdissante, qui se répercuta douloureusement dans l'espace confiné.

La silhouette en armure s'effondra sur les genoux, demeura un instant en équilibre, puis s'abattit lourdement la face en avant. Greene se tenait debout sur le seuil, un pistolet d'ordonnance au poing.

Harper se leva et se dirigea vers la « détente ». Il tenta d'actionner le levier de l'appareil ralentisseur, mais sa main droite lui refusait tout service et sa gauche était trop maladroite. « Steinke! » appela-t-il. « Venez m'aider! »

Steinke accourut, hocha la tête en jetant un coup d'œil sur les indications des cadrans et se mit fiévreusement à l'ouvrage.

C'est dans cette situation que King les découvrit lorsqu'il fit irruption dans la pièce, quelques minutes plus tard.

— « Harper! » s'écria-t-il, tandis que d'un regard rapide il jugeait la situation. « Que s'est-il passé? »

Harper lui fit un bref récit des événements. Il acquiesça d'un hochement de tête. « J'ai assisté de mon bureau à la fin du combat... Steinke! » Pour la première fois, semblait-il, il venait de se rendre compte de l'identité de l'homme qui se trouvait à la « détente ». « Il est incapable de régler les appareils... » Il se précipita vers lui.

Steinke leva les yeux à son approche. « Chef! » s'écria-t-il. « Chef! *J'ai retrouvé mes connaissances mathématiques!* »

King parut interloqué, puis il hocha la tête vague-

ment et le laissa faire. Il se retourna vers Harper.
« Comment se fait-il que vous soyez ici? »

— « Moi? Je suis venu faire mon rapport. Nous avons terminé, chef! »

— « Comment? »

— « Nous avons terminé; tout est entièrement bouclé. Erickson est resté pour compléter l'installation de la centrale sur la fusée. Je suis venu à bord de celle qui nous servira de navette entre la Terre et le satellite. J'ai mis quatre minutes à venir ici, de Goddard Field. Voici le pilote. » Il désignait la porte, où la silhouette robuste de Greene dissimulait partiellement Lentz.

— « Minute! Vous dites que tout est prêt pour l'installation de la pile dans la fusée? Vous en êtes certain? »

— « Absolument. La fusée a déjà volé avec notre combustible, plus longtemps et plus vite qu'il n'est nécessaire pour se placer en orbite; je me trouvais à bord — dans l'espace, chef! Tout est prêt, archi-prêt. »

King considéra le relais d'enfouissement, monté sous une enveloppe de verre au sommet du tableau de contrôle. « Il y a suffisamment de carburant », dit-il comme s'il était seul et se parlait à lui-même, « il y a suffisamment de carburant pour des semaines ».

Il s'avança vers le relais, brisa le verre d'un coup de poing et actionna le commutateur.

Un grondement sourd fit vibrer les parois de la pièce, cependant que des tonnes de métal fondu, plus lourd que l'or, dégringolaient le long des canalisations, heurtaient des cloisons, se subdivisaient en une douzaine de dérivations, pour venir se loger finalement dans des récipients de plomb — où elles demeureraient inertes, inoffensives, jusqu'au moment où il faudrait les monter en orbite.

L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE

1

— « **I**L faut avoir la foi. »

George Strong pouffa dédaigneusement à cette proclamation de son associé.

— « Delos, pourquoi ne laisses-tu pas tomber? Tu chantes cette antienne depuis des années. Peut-être, un jour, des hommes iront-ils sur la Lune; moi j'en doute. En tout cas, ni toi ni moi ne vivrons assez vieux pour voir ça. La perte du satellite-centrale d'énergie règle la question pour notre génération. »

D. D. Harriman eut un grognement.

— « Nous ne le verrons pas si nous restons assis à ne rien faire pour que ça arrive. Mais nous le pouvons. »

— « Première question : comment? Deuxième question : pourquoi? »

— « Pourquoi! Il demande pourquoi! George, n'as-tu rien dans l'âme que des escomptes et des dividendes? Tu ne t'es jamais assis au côté d'une fille par une belle nuit d'été, tu n'as jamais contemplé la Lune, tu ne t'es jamais demandé ce qu'il y avait là-haut? »

— « Si, une fois. J'ai attrapé un rhume. »

Harriman demanda au Tout-Puissant pourquoi celui-ci l'avait livré aux Philistins. Puis il se retourna vers son associé.

— « Je pourrais te dire pourquoi, le vrai pourquoi, mais tu ne comprendrais pas. Tu veux savoir pourquoi en termes de fric, n'est-ce pas? Tu veux savoir comment Harriman & Strong et les Entreprises Harriman pourraient en tirer profit, hein? »

— « Oui, » admit Strong, « et ne me raconte pas de sornettes avec le tourisme et les fabuleux bijoux de la Lune. Tu m'as déjà fait le coup. »

— « Tu me demandes de te donner des chiffres sur un type d'entreprise complètement neuf, sachant que ça m'est impossible. Ça revient à demander aux frères Wright, lorsqu'ils en étaient au début, d'estimer combien d'argent la Curtiss-Wright Corporation pourrait tirer un jour de la construction des avions. Ou, si tu préfères une autre façon de t'expliquer la chose : tu ne voulais pas te lancer dans les maisons en plastique, pas vrai? Si tu en avais fait à ta tête, nous serions encore à Kansas City à subdiviser des pâturages et à encaisser des fermages. »

Strong haussa les épaules.

« Combien ont rapporté les Maisons du Monde Neuf, jusqu'ici? »

Strong prit un air absent pour exercer les talents qui lui avaient valu sa place dans l'association.

— « Euh... 172 946 004 dollars 62 *cents*, impôts déduits, l'an dernier. A la date d'aujourd'hui, l'estimation est... »

— « Peu importe. Quelle a été notre part dans l'affaire? »

— « Eh bien, notre société, sans compter le paquet que tu as pris pour toi et que tu m'as plus tard revendu, a pendant la même période tiré 13 010 437 dollars 20 *cents* des Maisons du Monde Neuf, avant les impôts sur le revenu. Delos, cette double imposition doit cesser! Pénaliser des gens

qui font des profits, c'est le moyen le plus sûr de mener ce pays droit à la... »

— « Laisse donc, laisse donc! Combien avions-nous tiré de la Transpatiale des Cargos-Fusées et des Antipodes? »

Strong le lui dit.

« Et pourtant, il a fallu que je te menace de voies de fait pour que tu sortes dix sous pour le contrôle du brevet de l'injecteur! Tu disais que les fusées étaient une fantaisie qui passerait! »

— « Nous avons eu de la chance, » objecta Strong. « Tu n'avais aucun moyen de savoir que l'on découvrirait un gros filon d'uranium en Australie. Sans cela, le groupe de la Transpatiale ne nous aurait laissé que des dettes. Et, à part cela, les Maisons du Monde Neuf auraient pu échouer, elles aussi, si les villes routières n'étaient nées et ne nous avaient fourni un marché échappant aux codes locaux de la construction. »

— « Tes deux arguments ne valent pas un clou. Le transport rapide doit payer, il a toujours payé. Quant aux Maisons du Monde Neuf, lorsque dix millions de familles ont besoin de nouveaux logements et que nous sommes en mesure de les leur vendre à bon marché, tu peux être certain qu'elles achètent. Elles ne laisseront pas les lois sur la construction les arrêter, en tout cas pas de façon permanente. Nous avons joué sur des certitudes. Souviens-toi, George : quelles sont les aventures où nous avons perdu de l'argent, quelles sont celles où nous en avons gagné? Chacune de mes idées farfelues a fait de l'argent, n'est-ce pas? Et les seules fois où nous en avons perdu, c'est sur de sages investissements de père de famille. »

— « Mais nous avons aussi fait de l'argent dans des affaires de père de famille, » protesta Strong.

— « Ce n'est pas avec celles-là que tu t'es payé ton yacht. Un peu de bonne foi, George. La Compa-

gnie du Développement des Andes, le brevet de pantographe intégrateur, tous mes projets loufoques... j'ai dû te traîner chaque fois, et chaque fois ça a payé! »

— « Il ■ fallu que je sue sang et eau pour les faire payer, » grommela Strong.

— « C'est bien pour ça que nous sommes associés. Moi j'attrape les chats sauvages par la queue, toi tu les apprivoises et tu les fais turbiner. Maintenant, en route pour la Lune... Ça paiera! »

— « Parle pour toi. Je ne pars pas pour la Lune. »

— « Moi, si. »

— « Hum! Delos, en admettant que nous ne soyons devenus riches qu'en spéculant sur ton flair, il y a un fait sûr et certain, c'est que si l'on continue à jouer jusqu'au bout, on y perd sa chemise. Il y ■ un vieux dicton sur le poivrot qui est allé une fois de trop au tonneau... »

— « Bon sang, George, je pars pour la Lune! Si tu ne viens pas, liquidons et j'irai tout seul! »

Strong pianota sur son bureau.

— « Eh! Delos, personne n'a dit qu'on ne te soutient pas. »

— « C'est maintenant l'occasion, ma décision est prise. »

— « Eh bien, en route... Nous serons en retard pour la réunion. »

En partant du bureau, Strong, toujours près de ses sous, n'oublia pas d'éteindre la lumière. Harri-man l'avait vu faire des milliers de fois. Ce jour-là, il commenta : « George, que penserais-tu d'un interrupteur qui couperait automatiquement le courant quand tu quittes une pièce? »

— « Hum!... mais suppose que quelqu'un reste dans la pièce? »

— « Eh bien, on s'arrangerait pour que la

lumière reste allumée quand il reste quelqu'un dans la pièce... on réglerait le système en fonction du rayonnement calorifique du corps humain, peut-être. »

— « Trop cher et trop compliqué. »

— « Pas forcément. Je passerai l'idée à Ferguson pour qu'il fasse joujou. Il faudrait que ce ne soit pas plus encombrant que les interrupteurs actuels, et que ce soit assez bon marché pour que le prix soit couvert par le courant économisé en un an. »

— « Comment cela fonctionnerait-il? » demanda Strong.

— « Qu'est-ce que j'en sais? Je ne suis pas ingénieur; ça regarde Ferguson et les autres petits gars instruits. »

Strong éleva des objections :

— « Commercialement, ça ne vaut rien. Eteindre la lumière quand on quitte une pièce est une question de tempérament. Je suis dans ce cas, toi pas. Si quelqu'un n'a pas cette manie, tu ne peux pas l'intéresser à ton idée.

— « On peut, si le courant continue à être rationné. Il y a pénurie d'énergie actuellement, et ça s'aggraverait. »

— « C'est temporaire. Cette réunion va tout régler. »

— « George, il n'y a rien en ce monde d'aussi permanent que les situations d'urgence temporaires. Mon système se vendra. »

Strong sortit un calepin et un stylo.

— « J'en parlerai à Ferguson demain. »

Harriman oublia l'affaire pour n'y plus jamais repenser. Ils avaient atteint le toit. Il fit signe à un taxi, puis se retourna vers Strong.

— « Combien pourrions-nous réaliser si nous vendions nos parts des Voies Routières et des Transports par Bandes... oui, et des Maisons du Monde Neuf? »

— « Quoi, tu deviens fou? »

— « Probablement. Mais je vais avoir besoin de tout ce que tu pourras mettre de liquide à ma disposition. De toute manière, les Routières et Bandes ne valent plus grand-chose; nous aurions déjà dû nous en débarrasser. »

— « Ça y est, tu es fou! C'est la seule affaire de tout repos dans laquelle nous nous soyons lancés. »

— « Mais elle ne l'était pas, de tout repos, quand je l'ai lancée. Crois-moi, George, les villes routières sont en voie de disparition. Elles sont moribondes, exactement comme les chemins de fer autrefois. Dans cent ans, il n'en restera plus une sur le continent. Quelle est la formule pour faire de l'argent, George? »

— « Acheter bon marché et vendre cher. »

— « Ce n'est que la moitié... *ta moitié*... Il faut deviner de quel côté les choses vont, leur donner une impulsion et veiller à ne palper rien de moins que notre dû de promoteurs. Liquide ces actions, George. J'aurai besoin d'argent pour opérer. »

Leur aéro-taxi vint atterrir. Ils y entrèrent et ils décollèrent.

Le taxi les déposa sur le toit du building de l'Energie de l'Hémisphère; ils descendirent à la salle où se tenaient les réunions du bureau du Syndicat. Elle était aussi profondément enfouie que le toit s'élevait au-dessus du sol. En ces temps-là, malgré des années de paix, les grands patrons avaient l'habitude de ne stationner que dans des endroits relativement protégés des bombes atomiques. La pièce n'avait pas l'air d'un abri souterrain, elle avait tout d'un luxueux studio qui aurait été au sommet de l'immeuble, car une « fenêtre à panorama » derrière la place du président, montrait la ville vue de très haut, avec toute son animation et une illusion parfaite grâce à la télévision en relief transmise depuis le toit.

Les autres directeurs étaient arrivés avant eux. Dixon leur adressa un signe de tête, regarda la montre qu'il portait au doigt et dit : « Eh bien, messieurs, notre enfant terrible étant arrivé, je crois que nous pouvons commencer. »

Il prit la présidence et ouvrit la séance.

« Les procès-verbaux de la dernière réunion sont à vos places, comme d'habitude. Faites signe quand vous serez prêts. »

Harriman jeta un coup d'œil sur le résumé qui était devant lui et pressa immédiatement un bouton sur la table; une petite lumière verte s'alluma à sa place. La plupart des directeurs en firent autant.

— « Qui bloque le défilé? » demanda Harriman, lançant un coup d'œil à la ronde. « Oh! c'est toi, George. Allons, presse-toi. »

— « J'aime contrôler les chiffres », répondit son associé avec hargne, puis il appuya sur son bouton. Une grosse lampe verte s'alluma devant le président Dixon, qui pressa alors un bouton. Un transparent, surplombant de quelques centimètres sa table, s'illumina au mot « Enregistrement ».

— « Rapport sur les opérations », dit Dixon, et il toucha un autre bouton. Une voix féminine émergea du néant. Harriman suivit le rapport sur des feuillets. Treize piles du type Curie étaient maintenant en action, cinq de plus qu'à la réunion précédente. Les piles de Susquehanna et de Charleston fournissaient maintenant le courant, jusque-là emprunté à la ville routière Atlantique, et les routes de cette ville roulaient désormais à allure normale. On espérait que, dans la quinzaine à venir, on pourrait rendre à la route Chicago-Los Angeles toute sa vitesse. Le courant continuerait à être rationné, mais la crise était passée.

Tout cela était peut-être très intéressant, mais pas pour Harriman. La pénurie de courant causée par l'explosion du satellite-centrale était résolue de façon

satisfaisante... fort bien. Mais ce qui intéressait Harriman dans tout cela, c'était que la cause des voyages interplanétaires venait de subir un sérieux échec, dont elle risquait de ne pas se relever.

Quand on avait mis au point les combustibles à isotopes artificiels de Harper et Erickson, trois ans auparavant, il avait semblé qu'outre la solution du dilemme d'une source d'énergie invraisemblablement dangereuse, mais absolument nécessaire à la vie économique du continent, on avait, en même temps, trouvé le moyen pratique de réaliser les voyages interplanétaires.

La pile de l'Arizona avait été installée à bord d'une fusée propulsée par le combustible isotopique créé dans la pile elle-même, et le tout avait été envoyé dans l'espace pour décrire une orbite autour de la Terre. Une fusée plus petite faisait la navette entre le satellite et la Terre, apportant le ravitaillement à l'équipe de surveillance de la pile, et rapportant sur Terre les combustibles radioactifs synthétiques nécessaires à la technique terrestre assoiffée d'énergie.

En tant que membre directeur du syndicat de l'énergie, Harriman avait soutenu le projet de satellite-centrale... avec une idée derrière la tête : il espérait équiper une fusée, la munir du combustible fabriqué dans le satellite et, ainsi, réaliser presque tout de suite le premier voyage dans la Lune. Il n'avait même pas tenté de troubler le sommeil du ministère de la Défense; il ne voulait pas de subvention gouvernementale — l'affaire était sûre, n'importe qui pouvait la faire —, mais ce serait Harriman qui la *ferait*. Il avait la fusée; bientôt il aurait le combustible.

La fusée était un ex-cargo de sa propre ligne des antipodes; ses moteurs à combustible chimique avaient été remplacés, il avait fait supprimer ses ailerons. Elle attendait toujours, prête pour le combustible, l'ex-Cité-de-Bristol, rebaptisée *Santa-Maria*.

Mais le combustible était lent à venir. Il en fallait d'abord pour la fusée-navette; les besoins d'un continent rationné en courant venaient ensuite — et ces besoins croissaient plus vite que le satellite ne pouvait fabriquer de combustible. Loin d'être prêt à lui fournir ce qu'il lui fallait pour un « inutile » voyage dans la Lune, le syndicat s'était mis à exploiter les piles à eau lourde et sels d'uranium du type Curie, à basse température, à faible rendement mais grande sécurité, pour satisfaire les besoins croissants en courant, plutôt que de construire et de lancer d'autres satellites.

Malheureusement, les piles Curie ne reproduisaient pas les conditions régnant à l'intérieur des étoiles, nécessaires à la création des combustibles exigés pour une fusée atomique. Harriman en était venu à penser, à regret, qu'il lui faudrait utiliser les pressions politiques pour obtenir les priorités indispensables à l'acquisition de combustible pour sa *Santa-Maria*.

C'est alors que le satellite-centrale avait sauté.

Harriman fut détourné de ses pensées par la voix de Dixon.

— « Le rapport d'activité semble satisfaisant, messieurs. S'il n'y a pas d'objections, on enregistrera son acceptation. Vous noterez que dans les quatre-vingt-dix jours à venir, nous aurons rattrapé le niveau énergétique atteint avant que nous ayons été forcés de fermer la pile de l'Arizona. »

— « Mais rien n'est prévu pour l'avenir », fit remarquer Harriman. « Pas mal de bébés sont nés depuis que nous sommes là, assis à délibérer. »

— « Est-ce une objection au rapport, D. D.? »

— « Non. »

— « Très bien. Passons au rapport de notre service de Public Relations. Laissez-moi attirer votre

attention sur le premier chapitre, messieurs. Le vice-président responsable recommande que nous prévoyions des annuités, des allocations, des bourses, etc., pour les gens à la charge des membres de l'équipe du satellite et du pilote du *Charon* : voyez l'appendice C. »

Un directeur assis en face de Harriman — Phineas Morgan, président du trust de l'alimentation « Cuisine S.A. » — protesta : « Qu'est-ce que c'est que ça, Ed? C'est bien dommage qu'ils aient été tués, naturellement, mais nous leur payions des salaires gigantesques et nous leur avons souscrit des assurances en fonction de ces salaires. Pourquoi cette aumône? »

Harriman grommela : « Payez, voilà mon avis. C'est une paille. On ne chicane pas la paille au bœuf qui tire la charrue. »

Morgan protesta : « Une paille! Plus de 900 000 dollars! »

— « Un instant, messieurs », intervint le vice-président chargé des Public Relations. « Si vous voulez bien vérifier la répartition des fonds, Mr. Morgan, vous constaterez que 85 pour 100 de la somme iront à la publicité faite autour de ces dons. »

Morgan loucha sur les chiffres.

— « Pourquoi ne pas l'avoir dit? Eh bien, je pense que ces dons entrent dans les frais généraux inévitables, mais c'est un fâcheux précédent! »

— « Sans eux, pas de publicité! »

— « Oui, mais... »

Dixon rappela vivement à l'ordre : « Mr. Harriman a voté l'acceptation. Veuillez signaler vos décisions. »

Le tableau de pointage s'illuminait tout en vert; même Morgan, après avoir hésité, vota la dépense.

« Nous avons une affaire touchant au même sujet », dit Dixon. « Une dame... euh.... Garfield

affirme, par l'organe de ses avoués; que nous sommes responsables de l'infirmité congénitale de son quatrième enfant. Il paraîtrait que cet enfant serait né exactement au moment où le satellite explosait, et que Mrs. Garfield se serait trouvée précisément sur le méridien situé juste en dessous. Elle veut se faire accorder un million de dommages-intérêts par les tribunaux. »

Morgan regarda Harriman.

— « Delos, je suppose que vous voudrez régler cette affaire par conciliation? »

— « Ne faites pas la bête, nous lutterons. »

Dixon se retourna, surpris.

— « Quoi, D. D.? Je pensais que nous pourrions régler cette affaire pour dix ou quinze mille... et c'est ce que j'allais recommander. Je suis surpris que notre service juridique en ait référé au service publicité. »

— C'est pourtant évident; c'est de la dynamite, cette histoire. Mais nous devons nous battre sans tenir compte de la fâcheuse publicité que ça risque de nous faire. Ce n'est pas comme l'autre cas. Mrs. Garfield et son moutard ne sont pas de chez nous. Et n'importe quel imbécile sait que l'on ne peut agir sur un bébé par la radioactivité à sa naissance. Il faut à tout le moins attaquer le plasma germinatif de la génération précédente. En troisième lieu, si nous laissons courir cette fois-ci, on nous fera des procès pour tous les œufs à deux jaunes pondus à partir de maintenant. Il faut un compte ouvert pour nos défenseurs et pas un *cent* pour un compromis. »

— « Ça va coûter cher, » observa Dixon.

— « Ça coûterait encore plus cher de ne pas lutter. S'il le faut, nous achèterons le juge. »

Le responsable des Public Relations chuchota à l'oreille de Dixon, puis il déclara : « Je soutiens le point de vue de Mr. Harriman. Telle est la recommandation de mon service. »

On vota l'approbation.

— « Ensuite », continua Dixon, « il y a toute une série de plaintes, à la suite du ralentissement des villes routières en vue d'utiliser leur courant pendant la crise. On nous accuse d'avoir fait perdre aux gens des affaires, de leur avoir fait perdre du temps, perdre ceci ou cela; mais tout cela se base sur le même point. L'affaire la plus épineuse est peut-être la plainte déposée par un actionnaire, qui soutient que les Routières et notre Compagnie sont tellement liées que la décision de nous recéder du courant n'a pas tenu compte des intérêts des actionnaires des Routières. Delos, c'est votre secteur. Voulez-vous la parole? »

— « Oh! rien à craindre là-dessus. »

— « Pourquoi? »

— « Ce sont des procès à la flan. Notre Société n'est pas responsable. J'ai veillé à ce que ce soient les Routes qui nous proposent la vente de leur courant, parce que j'avais prévu ce qui se passe maintenant. Et les directions des deux compagnies n'ont aucun lien, tout au moins sur le papier. C'est pour ça qu'on a inventé les sociétés fictives. N'y pensez plus; pour chaque plainte que vous avez là, les Routières en ont bien une douzaine. On les aura. »

— « Qu'est-ce qui vous rend si sûr? »

— « Eh bien... » (Harriman se rejeta en arrière et lança une jambe par-dessus le bras de son fauteuil) « il y a pas mal d'années, j'étais grouillot à la Western Union. En attendant les courses, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, y compris le contrat imprimé au dos des formules télégraphiques. Vous vous en souvenez? C'étaient de grands feuillets de papier jaune. Lorsque vous écriviez un message au recto, vous acceptiez, du même coup, le contrat imprimé en tout petits caractères, au verso. Mais la plupart des gens ne s'en rendaient pas compte. Savez-vous ce que ce contrat astreignait la Compagnie à faire? »

— « A envoyer un télégramme, je suppose. »

— « A absolument rien du tout. La Compagnie promettait de tenter d'acheminer le message, à dos de chameau ou d'escargot ou par toute autre méthode aussi aérodynamique, si cela convenait mais, en cas d'échec, la Compagnie ne pouvait être tenue pour responsable. J'ai lu ce texte imprimé très fin jusqu'à le savoir par cœur. C'est le plus joli morceau de prose que j'aie jamais vu. Depuis lors, tous mes contrats ont été formulés selon le même principe. Quiconque intente un procès aux Routières découvrira qu'on ne peut les poursuivre pour des raisons impliquant le facteur temps, parce que le temps n'a rien à y voir. Au cas d'immobilisation complète — ce qui ne s'est encore jamais produit —, les Routières ne sont financièrement responsables que du prix du fret ou des tickets de transport personnels. Donc, ne vous en faites pas. »

Morgan se redressa sur son siège.

— « D. D., supposons que je décide de me rendre à ma maison de campagne par la Routière, cette nuit, et qu'il y ait une panne quelconque qui m'empêche d'arriver avant demain matin. Vous voulez dire que les Routières ne seraient pas responsables? »

Harriman sourit : « Les Routières ne sont même pas responsables si vous mourez de faim en chemin. Mieux vaut utiliser votre hélicoptère. » Il se retourna vers Dixon. « Je propose que nous fassions traîner ces procès et que nous laissions les Routières mener le bal pour nous. »

— « L'ordre du jour est épuisé », annonça Dixon, un peu plus tard. « Il reste assez de temps pour que notre collègue Harriman parle d'un sujet de son choix. Il n'a pas annoncé d'avance lequel il aborderait, mais nous l'écouterons jusqu'à ce que vous décidiez de lever la séance. »

Morgan lança à Harriman un regard plein d'aigreur. « Je propose que nous levions la séance. »

Harriman sourit. « Pour deux *cents*, je vous appuierai et vous laisserai crever de curiosité. » La motion ne passa pas, personne ne l'ayant soutenue. Harriman se leva.

— « Monsieur le président, mes amis », et regardant Morgan : « et chers associés, comme vous le savez, je m'intéresse aux voyages interplanétaires. »

Dixon le regarda de travers. « Vous n'allez pas remettre ça, Delos ! Si je n'étais pas à la présidence, je proposerais moi-même de lever la séance. »

— « Je recommence », reconnut Harriman, « maintenant et à jamais. Ecoutez-moi une bonne fois. Il y a trois ans, quand nous avons été forcés d'expédier la pile de l'Arizona dans l'espace, il semblait que nous pourrions en retirer un bénéfice grâce aux voyages interplanétaires. Quelques-uns d'entre vous se joignirent à moi pour fonder la société des Voies de l'Espace, pour l'expérimentation, l'exploration... et l'exploitation.

» L'espace était conquis, des fusées qu'on pouvait envoyer tourner sur une orbite autour de la Terre pouvaient être modifiées pour envoi dans la Lune — et, à partir de là, n'importe où ! Il s'agit seulement de le faire. Les seuls problèmes restants étaient financiers... et politiques.

» En fait, les vrais problèmes de mise au point des voyages interplanétaires ont été résolus depuis la Seconde Guerre mondiale. Il y a longtemps que la conquête de l'espace n'est qu'une question d'argent et de politique. Mais il semblait que le procédé Harper-Erickson avec ses conséquences — fusée satellite et combustible économique et pratique — en faisait une chose toute proche, si proche que je ne fis aucune objection quand les premiers contingents de combustible venant du satellite furent alloués à l'industrie. »

Il lança un regard à la ronde. « Je n'aurais pas dû me laisser faire. J'aurais dû crier, j'aurais dû faire pression sur vous et me montrer si empoisonnant que vous m'auriez alloué du combustible pour vous débarrasser de moi. Car nous avons laissé passer notre meilleure chance. Le satellite a disparu, la source de combustible aussi. Même la fusée navette a disparu. Nous en sommes au point de départ. Par conséquent... »

Il fit de nouveau une pause. « Par conséquent... je propose que nous construisions une fusée interplanétaire et que nous l'envoyions dans la Lune! »

Dixon rompit le silence. « Delos, vous déraisonnez! Vous venez de dire que ce n'était plus possible. Maintenant, vous parlez de construire une fusée. »

— « Je n'ai pas dit que c'était impossible; j'ai dit que nous avons laissé passer notre meilleure chance. Le temps est mûr pour les voyages interplanétaires. Ce globe devient chaque jour un peu plus surpeuplé. En dépit des progrès techniques, la ration alimentaire quotidienne est inférieure à ce qu'elle était il y a trente ans... et il naît 46 bébés à la minute, 65 000 par jour, 25 millions par an. Notre race va se frayer de force un chemin vers les planètes; n'aurions-nous que la liberté de manœuvre que Dieu promet à la première huître, nous l'y aiderons.

» Oui, certes, nous avons laissé passer notre meilleure chance; mais les détails de la mise au point peuvent être résolus. La seule question est de savoir qui paiera la note. C'est pourquoi je m'adresse à vous, messieurs, car ici, dans cette pièce, se trouve le capital financier de notre planète. »

Morgan se leva. « Monsieur le président, si nous en avons complètement fini avec les affaires de la Compagnie, je demande à être excusé. »

Dixon lui donna son accord d'un signe. Harriman dit : « Adieu, Phineas. Je ne vous retiens pas. Maintenant, comme je vous le disais, c'est une question

d'argent; c'est ici que se trouve l'argent. Je propose que nous financions un voyage dans la Lune. »

Cette proposition ne déclencha aucune agitation spéciale; ils connaissaient leur Harriman. Dixon dit immédiatement : « Y a-t-il quelqu'un pour appuyer la proposition de D. D.? »

— « Un instant, monsieur le président », intervint Jack Enteza, président de la Société des Divertissements des Deux Continents, « je veux poser quelques questions à Delos. » Il se tourna vers Harriman. « D. D., vous savez que j'ai marché avec vous quand vous avez lancé les Voies de l'Espace. Ça m'avait semblé une entreprise bon marché et dont on pouvait peut-être tirer profit sur le plan éducatif et scientifique. Je n'ai jamais eu foi dans des paquebots de l'espace qui feraient le service de planète à planète, c'est par trop fantaisiste. Je veux bien caresser avec vous vos rêveries, avec modération, mais comment vous proposez-vous d'aller dans la Lune? Vous venez justement de dire que nous sommes dépourvus de combustible. »

Harriman souriait toujours.

— « N'essayez pas de m'avoir, Jack; je sais pourquoi vous avez marché. La science ne vous intéresse pas, vous n'avez jamais donné un sou pour la recherche. Vous vouliez le monopole des films et de la télévision pour votre chaîne. Vous l'aurez si vous continuez à me soutenir, autrement, je signerai avec Passe-Temps; ils paieront, rien que pour vous faire une crasse. »

Enteza lui jeta un regard soupçonneux. « Qu'est-ce que ça me coûtera? »

— « Tout, jusqu'à votre dernière chemise, votre dernière dent et l'alliance de votre femme... à moins que Passe-Temps ne paie plus. »

— « Sacré Delos, vous êtes plus tordu que la patte de derrière d'un chien. »

— « Venant de vous, Jack, c'est un compliment. Nous ferons affaire. Maintenant, quant à la manière dont je m'y prendrai pour aller dans la Lune, la question est idiote. Il n'y a personne ici qui en sache davantage en fait de mécanique que le maniement du couteau et de la fourchette. Vous êtes incapable de distinguer une clef anglaise pour main gauche d'un moteur à réaction, mais vous me demandez de vous soumettre les plans d'un astronef!

» Eh bien, je vais vous le dire, comment j'irai dans la Lune. Je louerai les services des meilleurs ingénieurs, je leur donnerai ce qu'ils veulent, je veillerai à ce qu'ils aient tout l'argent qu'ils exigeront, je leur prodiguerai de bonnes paroles pendant des heures puis je prendrai un peu de recul et les regarderai faire. Je dirigerai l'affaire comme fut dirigé le Projet Manhattan — la mise au point de la première bombe atomique. Le gars qui dirigeait le Projet Manhattan aurait été bien incapable de faire la différence entre un neutron et sa tante, mais il obtint des résultats. Ils résolurent le problème de *quatre façons différentes*. C'est pourquoi la question combustible ne m'inquiète guère; nous aurons un combustible... nous en aurons même plusieurs. »

Dixon dit : « Et à supposer que ça marche? Il me semble que vous nous demandez de pousser la Compagnie à la faillite pour réaliser un exploit sans valeur réelle, à part sa valeur purement scientifique, et pour l'exploitation d'une seule attraction. Je ne suis pas contre vous... Cela ne me ferait rien de risquer dix, quinze mille dollars pour une entreprise valable... mais je ne vois rien de commercial dans votre proposition. »

Harriman, s'appuyant sur le bout des doigts, fusilla du regard la longue table d'hommes d'affaires.

— « Dix ou quinze mille gouttes de rien du tout!

Dan, j'ai l'intention d'extirper de vous deux ou trois milliards pour le moins... Et, avant que nous en ayons fini, vous réclamerez à tue-tête l'émission d'autres actions. C'est la plus grande affaire immobilière depuis que le pape découpa le Nouveau Monde. Ne me demandez pas sur quoi nous ferons des profits; je suis dans l'impossibilité de vous faire le détail... mais je peux évaluer le gros. L'actif de la société, ce sera une planète, Dan, *toute une planète*, et vierge. Et d'autres planètes après. Si nous ne trouvons pas le moyen de subtiliser un gros paquet avec une mise en scène de cette classe, autant demander tout de suite le secours aux indigents. C'est comme si on vous offrait Manhattan pour vingt-quatre dollars et une caisse de whisky. »

Dixon grogna : « Vous voulez nous faire croire que c'est la chance de notre vie. »

— « La chance de notre vie, qu'il dit! C'est la plus belle chance de toute l'histoire. Il pleut de la soupe, allez vous chercher un baquet! »

A côté d'Enteza était assis Gaston P. Jones, directeur de la Trans-America et d'une demi-douzaine d'autres banques, l'un des hommes les plus riches de l'assemblée. Il fit délicatement tomber cinq centimètres de cendre de cigare, puis dit sèchement :

— « Mr. Harriman, je vous vends ma part entière d'intérêts dans la Lune, présents et à venir, pour cinquante *cents*! »

Harriman parut enchanté. « Vendu! »

Enteza avait écouté cet échange en tirant sur sa lippe, l'air soucieux. Il prit la parole : « Un instant, Mr. Jones... je vous en donne un dollar. »

— « Un dollar cinquante, » laissa tomber Harriman.

— « Deux dollars, » renchérit lentement Enteza.

— « Cinq! »

Ils montèrent ainsi jusqu'à dix dollars. Enteza laissa Harriman sur sa dernière enchère et se ren-

fonça dans son fauteuil, l'air pensif. Harriman lança un regard heureux autour de lui : « Lequel de vous, brigands, est avocat? » demanda-t-il. L'interrogation était purement rhétorique; sur dix-sept directeurs, il y avait le pourcentage normal — onze, pour être exact — d'avocats.

« Hé, Tony, » poursuivit-il, « voulez-vous me rédiger sur-le-champ un contrat qui entérine cette transaction de telle sorte qu'on ne puisse l'attaquer? Tous les intérêts de Mr. Jones, droits, titres, intérêts implicites, intérêts à venir, intérêts directs ou par le truchement d'actions, actuellement détenus ou devant être acquis, etc., et bourrez-moi ça de latin. L'idée de base, c'est que tous les intérêts que Mr. Jones détient actuellement sur la Lune ou pourra acquérir sont à moi pour dix dollars payés comptant. » Et Harriman plaqua un billet de dix dollars sur la table. « D'accord, Mr. Jones? »

Jones eut un bref sourire. « D'accord, mon jeune ami. » Il empocha le billet. « Je le ferai encadrer pour mes petits-enfants... pour leur montrer comme il est facile de faire de l'argent. »

Les yeux d'Enteza allaient de Jones à Harriman.

— « Bien, » dit Harriman. « Messieurs, Jones vient d'établir le prix du marché pour des intérêts d'une seule personne sur la Lune. Etant donné qu'il y a environ trois milliards de personnes sur notre globe, cela fixe le prix de la Lune à quelque trente milliards de dollars. » Il sortit une liasse de billets.

« Y a-t-il d'autres gogos? J'achète toutes les parts offertes à dix dollars l'unité. »

— « J'offre vingt, » dit Enteza.

Harriman le regarda, l'air peiné. « Jack... ne faites donc pas ça! Nous marchons ensemble. Prenons les parts ensemble, à dix dollars. »

Dixon les rappela à l'ordre. « Messieurs, veuillez attendre qu'on ait levé la séance pour vos petites

transactions. Y a-t-il quelqu'un pour appuyer la motion de Mr. Harriman? »

Gaston Jones déclara : « Je dois bien à Mr. Harriman d'appuyer sa motion... sous toutes réserves. Passons au vote. »

Personne ne fit d'objections, on vota. Onze voix contre trois à Harriman (Harriman, Strong et Enteza). Harriman bondit avant que personne n'eût pu proposer de lever la séance et dit : « Je m'y attendais. Mon vrai but, le voici : puisque les voyages interplanétaires n'intéressent plus la Compagnie, celle-ci acceptera-t-elle de me vendre tout ce dont je puis avoir besoin comme brevets, procédés, facilités, etc., actuellement détenus par la Compagnie, se rapportant aux voyages interplanétaires et sans rapport avec la production d'énergie sur notre planète? Notre brève lune de miel avec le satellite-centrale a permis d'en constituer un certain stock; je désire l'utiliser. Rien d'officiel : juste un vote déclarant que la Compagnie adopte pour politique de m'aider en tous domaines ne risquant pas de léser ses intérêts essentiels. Qu'en pensez-vous, messieurs? Cela vous débarrassera de moi. »

Jones se replongea dans la contemplation de son cigare.

— « Messieurs, je ne vois aucune raison de refuser, et je parle en spectateur entièrement *désintéressé*. »

— « Je crois que c'est possible. Delos, » reconnut Dixon. « Seulement, nous ne vous vendrons rien, nous vous prêterons. Comme cela, si vous gagnez le gros lot, la Compagnie y gagnera encore quelque chose. »

» Quelqu'un a-t-il une objection? » demanda-t-il à l'assemblée.

Pas d'opposition; il fut enregistré que telle serait désormais la politique de la Compagnie, et la séance fut levée. Harriman cessa de chuchoter avec Enteza

et prit rendez-vous avec lui. Gaston Jones, à la porte, parlait discrètement avec le président Dixon. Il se pencha vers Strong, l'associé de Harriman.

— « George, puis-je vous poser une question personnelle? »

— « Je ne jure pas d'y répondre, allez-y! »

— « Je vous ai toujours considéré comme ayant les pieds sur la terre. Alors, dites-moi... pourquoi marchez-vous avec Harriman? Il est complètement fou! »

Strong prit un air penaud : « Je devrais dire le contraire, Harriman est mon ami... mais je ne veux pas. Et pourtant, bon sang! chaque fois que Delos a une de ses drôles d'inspirations, ça tourne bien. Je déteste suivre ses traces, ça me rend nerveux, mais j'ai appris à faire davantage confiance à son flair qu'aux rapports financiers de n'importe quel expert juré. »

Jones haussa un sourcil : « Il est comme Midas, tout ce qu'il touche devient de l'or? »

— « C'est à peu près ça. »

— « Eh bien, souvenez-vous de ce qui est arrivé au roi Midas, en fin de compte. Adieu, messieurs. »

Harriman avait lâché Enteza, Strong le rejoignit. Dixon resta à les regarder, tout pensif.

2

La maison de Harriman avait été bâtie au moment où tous ceux qui le pouvaient abandonnaient les grands centres et rentraient sous terre. Au-dessus du sol s'élevait une parfaite petite maison de campagne aux planches doublées d'un épais blindage, avec de délicieux parterres habilement dessinés; au-dessous du sol il y avait quatre ou cinq fois plus de surface, à l'abri de tout, sauf d'un coup direct, avec approvisionnement en air autonome doté de réserves pour

mille heures. Durant les Années Folles, le mur entourant le jardin avait été remplacé par un mur d'aspect identique, mais capable d'arrêter n'importe quoi, excepté un tank. Les portes elles-mêmes, loin d'être des points faibles, étaient équipées de dispositifs aussi loyaux à leur maître que de bons chiens de garde.

En dépit de ses caractéristiques de forteresse, la maison était confortable. Elle était aussi des plus onéreuses à entretenir.

Harriman ne se souciait pas de la dépense; Charlotte aimait cette maison et celle-ci l'occupait. Au début de leur mariage, elle avait vécu sans se plaindre dans un minuscule meublé au-dessus d'une épicerie. Si maintenant Charlotte aimait jouer les châtelaines, Harriman n'y voyait aucun inconvénient.

Mais il allait se risquer dans une nouvelle et périlleuse aventure. A un certain moment de la partie, les quelques milliers de dollars par mois que représentaient les dépenses de la maisonnée pouvaient faire toute la différence entre le succès et les huis-siers. Cette nuit-là, après que les domestiques eurent apporté le café et le porto, il attaqua.

— « Ma chérie, je me demandais ces temps-ci ce que tu penserais de quelques mois en Floride... »

Sa femme ouvrit de grands yeux.

— « En Floride? Delos, à quoi penses-tu? La Floride est intolérable en cette saison. »

— « Alors, en Suisse. Choisis l'endroit. Prends de vraies vacances, pour autant de temps que tu le voudras. »

— « Delos, tu mijotes quelque chose. »

Harriman soupira. « En un sens, peut-être bien. Je pense à fermer cette maison, même peut-être à vendre le terrain; il vaut maintenant plus que lors de l'achat. Quand ce sera liquidé, nous pourrons construire ensuite quelque chose de plus moderne et qui ressemble un peu moins à un abri. »

Un instant, Mrs. Harriman se laissa séduire, puis :
« J'ai toujours pensé que ce serait charmant de construire quelque chose d'autre, Delos, un petit chalet au creux des montagnes, quelque chose sans prétention, avec pas plus de deux ou trois domestiques. Mais nous ne fermerons pas ici tant que ce ne sera pas bâti. Après tout, Delos, il faut bien vivre quelque part... »

— « Je ne pensais pas à faire construire tout de suite, » fit-il prudemment.

— « Pourquoi pas? Nous ne sommes plus si jeunes, Delos. Si nous voulons jouir de la vie, nous ferions bien de ne pas tarder. Tu n'as pas besoin de t'en occuper, j'arrangerai tout. »

Harriman examina en son for intérieur la possibilité de la laisser bâtir pour l'occuper. S'il mettait de côté l'argent pour son « petit » chalet, elle vivrait dans un hôtel à proximité de l'endroit où elle le ferait bâtir.... et il pourrait vendre cette monstruosité où ils vivaient. Avec la plus proche ville routière à moins de dix-huit kilomètres, le terrain devrait rapporter plus que ne coûterait la nouvelle maison de Charlotte, et il économiserait ce que le domaine lui coûtait chaque mois.

— « Peut-être as-tu raison, » reconnut-il. « Mais suppose que tu construises tout de suite; tu n'habiteras pas ici; tu surveilleras le moindre détail de la nouvelle maison. Je pense que nous devrions nous débarrasser de celle-ci; cela ne vaut pas la peine de payer les impôts et l'entretien... »

Elle secoua la tête : « Absolument pas question, Delos. C'est mon foyer, ici. »

Il écrasa un cigare à peine entamé.

— « Je suis désolé, Charlotte, mais tu ne peux pas avoir les deux. Si tu bâtis, tu ne peux rester ici. Si tu restes ici, nous fermerons ces catacombes, nous renverrons une douzaine de ces parasites que j'y ren-

contre en permanence et nous vivrons dans la petite maison en surface. »

— « Renvoyer les domestiques? Delos, si tu penses que je me chargerai de t'entretenir ton foyer sans être secondée comme il faut, tu peux... »

— « Suffit. » Il se leva et jeta sa serviette. « Il n'y a pas besoin d'un bataillon de domestiques pour tenir un foyer. Quand nous nous sommes mariés, tu n'avais aucun domestique et tu lavais et repassais mes chemises par-dessus le marché. Mais ça ne nous empêchait pas d'avoir un foyer. Ici, ce sont les domestiques qui sont les maîtres des lieux. Nous allons nous débarrasser d'eux tous, sauf la cuisinière et un homme à tout faire. »

Elle ne semblait pas l'entendre.

— « Delos, rassieds-toi et reste calme! Qu'est-ce que cette chasse aux dépenses? As-tu des ennuis? Oui? Réponds-moi! »

Il s'assit d'un air fatigué et répliqua :

— « Quelqu'un a-t-il besoin d'avoir des ennuis pour vouloir diminuer les dépenses superflues? »

— « Dans ton cas, certes oui. Maintenant, de quoi s'agit-il? N'essaie pas de me bernier. »

— « Ecoute, Charlotte, voilà longtemps que nous avons passé un accord : ne pas parler d'affaires en dehors du bureau. Quant à la maison, nous n'avons rien à faire d'une maison de cette taille. Ce n'est pas comme si nous avions toute une nichée d'enfants à loger. »

— « Oh! tu ne vas tout de même pas me reprocher *encore*... »

— « Maintenant, écoute, Charlotte, » reprit-il de son air las, « je ne t'ai jamais rien reproché et je ne te reproche rien. Tout ce que j'ai fait, ç'a été de suggérer un jour que nous allions voir un médecin ensemble afin de savoir pourquoi nous n'avions pas d'enfants. Et depuis vingt ans tu me fais payer cette unique remarque. Mais maintenant, tout cela est

bien loin et oublié. Je voulais seulement souligner le fait que deux personnes ne peuvent emplir vingt-deux pièces. Je paierai un prix raisonnable pour une nouvelle maison, si tu en veux une, et je te donnerai largement de quoi l'entretenir. » Il était sur le point de lui dire combien, puis il décida que mieux valait ne rien spécifier. « Ou alors tu fermes cette maison pour vivre dans le petit cottage du dessus. Le fait est que nous allons tout simplement cesser de jeter l'argent par les fenêtres... pour le moment. »

Elle se saisit des derniers mots.

— « Pour le moment! Mais que se passe-t-il, Delos? De quelle manière vas-tu jeter cet argent par les fenêtres? » Comme il ne lui répondait pas, elle poursuivit : « Très bien, si tu ne veux pas me le dire, je demanderai à George et il me le dira. »

— « Ne fais pas ça, Charlotte, je te préviens. Je... »

— « Tu quoi? » Elle le dévisagea. « Je n'ai pas besoin de parler à George; je peux le dire rien qu'en te regardant. Tu as le même air que le jour où tu es rentré à la maison m'annoncer que tu avais mis tout notre argent dans cette folle histoire de fusées! »

— « Charlotte, tu n'es pas juste. Les Voies ont bien payé. Elles nous ont rapporté des tas d'argent. »

— « Là n'est pas la question. Je sais la raison de ton étrange conduite; c'est ta vieille folie de voyage dans la Lune qui te reprend. Eh bien, je ne le supporterai pas, tu entends? Je t'en empêcherai; je ne suis pas tenue de supporter ça. Demain matin, je descends en ville, je vais voir Mr. Kamens et je saurai comment te ramener à la raison. »

Il attendit de s'être maîtrisé avant de poursuivre : « Charlotte, tu n'as aucune raison de te plaindre. Quoi qu'il arrive, ton avenir est assuré. »

— « Penses-tu que je souhaite être veuve? »

Il la regarda pensivement. « Je me le demande. »

— « Espèce de brute sans cœur! » Elle se dressa

de tout son haut. « Plus un mot là-dessus, veux-tu? »

Et elle partit sans attendre la réponse.

Quand il arriva dans sa chambre, son valet de chambre l'attendait. En hâte, Jenkins se leva et se mit à lui préparer son bain.

— « Filez, » dit Harriman, « je peux me déshabiller seul. »

— « Monsieur n'a besoin de rien d'autre ce soir? »

— « De rien. Mais ne partez que si vous en avez envie. Asseyez-vous et prenez un verre... Ed, depuis combien de temps êtes-vous marié? »

— « Ce n'est pas de refus. » Le domestique se servit. « Vingt-trois ans en mai, monsieur. »

— « Et ç'a été comment? Si je ne suis pas indiscret. »

— « Pas trop mal. Evidemment il y a eu des moments... »

— « Je sais ce que vous voulez dire. Ed, si vous ne travailliez pas pour moi, que voudriez-vous faire? »

— « Eh bien, nous avons souvent parlé, ma femme et moi, d'ouvrir un petit restaurant, rien de prétentieux, mais quelque chose de bien. Un endroit où des messieurs pourraient déguster tranquillement un bon repas. »

— « Réserve aux messieurs? »

— « Non, pas uniquement, monsieur... Mais il y aurait une salle pour les hommes seulement. Pas même des serveuses. Je servais moi-même. »

— « Cherchez donc un fonds. A partir d'aujourd'hui, vous pouvez pratiquement vous considérer comme à votre compte, Ed. »

3

Strong entra dans leur bureau le lendemain matin à neuf heures précises comme d'habitude. Il fut

étonné de trouver Harriman déjà là. Pour Harriman, ne pas se montrer du tout n'avait rien de gênant; pour Strong, arriver avant les employés était un point d'honneur.

Harriman faisait tourner d'une main une mappemonde et, dans l'autre, il tenait un livre : *L'Almanach nautique*. Il leva à peine les yeux.

— « Bonjour, George. Dis-moi, avec qui sommes-nous en contact au Brésil? »

— « Pourquoi? »

— « J'ai besoin de quelques phoques savants qui sachent le portugais. Et de quelques autres parlant espagnol. Sans parler de trois ou quatre douzaines à disperser sur le territoire des Etats-Unis. J'ai découvert quelque chose de très, très intéressant. Regarde... selon ces tables, la Lune ne se déplace guère de plus de 29 degrés de part et d'autre de l'équateur. »

Appuyant un crayon sur la mappemonde, il la fit tourner. « Comme cela, ça ne te suggère rien? »

— « Rien. Sauf que tu fais des marques de crayon sur une mappemonde qui vaut 60 dollars. »

— Et ça se dit marchand de biens! Qu'est-ce qu'un homme possède, quand il a un bout de terrain? »

— Ça dépend des législations. D'habitude, les droits sur les minéraux et les autres droits sur le sous-sol sont... »

— « Peu importe. Suppose qu'il achète l'ensemble sans renoncer à aucun droit; jusqu'où le possède-t-il vers le bas, jusqu'où vers le haut? »

— Eh bien, il possède un cône dont le sommet est le centre de la Terre. Il y a eu des arrêts là-dessus, dans des cas de forages obliques et de concessions pétrolifères décalées. Théoriquement, on estime qu'il possède également l'espace au-dessus de son terrain sans limitation. Mais la jurisprudence a été modifiée au cours d'une série de procès, dès les débuts de l'aviation commerciale. Et ç'a été une

bonne chose pour nous aussi, sans quoi nous aurions à payer des droits chaque fois qu'une de nos fusées décolle pour l'Australie. »

— Non, non, non, George! Tu n'as pas bien lu les arrêts. On a établi notre droit de passage, mais la *propriété* de l'espace au-dessus du sol n'en a pas été modifiée. Et même le droit de passage n'est pas absolu; tu peux bâtir une tour de trois cents mètres sur ton terrain à l'endroit précis où les avions-fusées et autres engins ont l'habitude de passer, après quoi ils sont tous obligés de passer au-dessus, sans qu'on puisse te poursuivre. Rappelle-toi : nous avons dû louer l'espace aérien au sud du champ d'aviation de Hughes pour être sûrs que des constructions ne viendraient pas boucher les voies d'accès. »

Strong devint pensif.

— « Oui, je vois où tu veux en venir. L'ancien principe de la propriété du sol n'est pas modifié : du centre de la Terre jusqu'à l'infini. Et après? C'est une question purement théorique. Tu n'es pas disposé à payer un péage pour la circulation de ces astronefs dont tu nous rebats les oreilles, non? » Et il s'accorda un sourire pincé pour son trait d'esprit.

— « Pas sur ton cher pognon. Il s'agit de tout autre chose. George... *qui possède la Lune?* »

La mâchoire de Strong en tomba littéralement.

— « Delos, tu plaisantes. »

— « Pas du tout. Je te le redemande : si la loi déclare à la base qu'un homme possède la tranche de ciel au-dessus de sa ferme jusqu'à l'infini, *qui possède la Lune?* Regarde ce globe et dis-le-moi. »

Strong regarda.

— « Mais ça ne veut rien dire, Delos. Les lois terrestres ne peuvent s'appliquer à la Lune. »

— « Elles s'appliquent dans ce cas et c'est justement ce qui m'inquiète. La Lune reste constamment à la verticale d'une portion du globe limitée par le 29° degré de latitude nord et le 29° degré de lati-

tude sud; si un homme possédait toute cette portion de la Terre — en gros c'est la zone tropicale — il posséderait aussi la Lune, non? Au nom de toutes les théories de propriété immobilière qui font loi devant nos tribunaux. Et par dérivation directe, selon la sorte de logique qu'aiment les avocats, les divers propriétaires résidant sur cette ceinture du globe détiennent un titre — titre vendable en bonne et due forme — de propriété sur la Lune, qui leur est en quelque sorte collectivement conféré. Le fait que l'attribution du titre soit un peu vague ne doit guère gêner les hommes de loi : c'est le genre de titres sujets à contestation qui les enrichit chaque fois qu'il s'agit de régler une succession. »

— « C'est de la fantaisie. »

— « George, quand apprendras-tu que la « fantaisie » est une notion qui n'embarrasse pas un avocat? »

— « Tu ne te disposes tout de même pas à acheter toute la zone tropicale, car c'est ce qu'il te faudrait faire? »

— « Non, » répondit lentement Harriman, « non, mais ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que d'acheter les droits, titres et intérêts que peut avoir chacun des Etats souverains de cette zone sur la Lune. Si je pensais qu'on puisse le faire discrètement, sans faire monter les prix, j'essaierais bien. On peut toujours acheter pour à peu près rien, si le vendeur juge sa marchandise sans valeur et tient à te la refiler avant que tu aies repris tes esprits.

» Mais, » poursuivit-il, « tel n'est pas mon plan. George, je veux qu'on constitue des sociétés, des sociétés locales dans chacun de ces pays. Je veux que les législations de tous ces pays accordent en franchise les droits d'exploration et d'exploitation de la Lune à leurs sociétés locales, ainsi que le droit de revendiquer du sol lunaire pour leur pays, et que, naturellement, tout le crédit en revienne sur un plat

d'argent à la société patriote qui en a eu l'idée. Et je veux que tout cela se fasse en douce, sans trop de pots-de-vin. Evidemment, c'est nous qui détiendrons le contrôle absolu de toutes ces sociétés, et c'est pourquoi j'ai besoin d'un troupeau de phoques savants. Il y aura une belle bagarre un de ces jours, sur la question de la propriété de la Lune; je veux que tout soit prêt pour que nous gagnions, de quelque manière que les procès se présentent. »

— « Ça va coûter ridiculement cher, Delos. Et tu ne sais même pas si tu arriveras jamais sur la Lune, et encore moins si ça vaudra la peine d'y aller. »

— « Nous y arriverons! Et ça coûterait bien plus si nous n'établissions pas nos droits de propriété. D'ailleurs, ce ne sera pas fatalement coûteux : l'utilisation du pot-de-vin est un art homéopathique; le produit s'utilise à la dose du catalyseur. Au milieu du siècle dernier, quatre hommes arrivèrent de Californie à Washington. Ils avaient 40 000 dollars, pas un sou de plus. Quelques semaines plus tard, ils étaient à sec, mais le Congrès leur avait concédé pour plus d'un milliard de dollars de terrains où faire passer des lignes de chemins de fer. Toute l'astuce est de ne pas faire monter les cours. »

Strong secoua la tête.

— « Tes titres de propriété ne vaudront de toute façon rien. La Lune ne reste pas en place; certes, elle passe *au-dessus* de terres qui ont des propriétaires... mais les oies sauvages en font tout autant. »

— « Et personne n'a de titres de propriété sur les oiseaux migrateurs... Je saisis... Mais la Lune reste *toujours* au-dessus de cette même zone. Si tu déplaces une pierre dans ton jardin, perds-tu pour autant tes droits de propriété dessus? C'est comme cette série de procès sur les îles errantes du Mississippi, George, au fur et à mesure que la rivière se creusait de nouveaux lits, la terre se déplaçait, *mais elle avait toujours quelque propriétaire*. Dans le cas de la Lune, je

veillerai à ce que nous soyons ce « propriétaire ».

Strong rida son front. « Il me semble que ces procès sur les îles et leurs propriétaires riverains se sont réglés de diverses manières. »

— « Nous choisirons les décisions qui nous conviennent. C'est ainsi que les femmes d'avocat peuvent s'acheter des manteaux de vison. Allons, George, au travail. »

— « Pour quoi faire? »

— « Pour trouver l'argent. »

— « Oh! » Strong sembla soulagé. « Je croyais que tu voulais utiliser *notre* argent. »

— « Bien sûr. Mais ça ne suffira pas. Nous l'utiliserons pour le premier financement; entre-temps, il nous faut trouver des moyens de faire affluer celui des autres. »

Il pressa un bouton : surgit le visage de Saul Kamens, chef de leur service juridique.

« Hé, Saul! pouvez-vous venir qu'on discute un peu? »

— « Quoi que ce soit, répondez-leur *non*, » répliqua l'avocat. « J'arrangerai tout. »

— « Bon. Maintenant, arrivez... On est en train de déménager l'enfer et j'ai une option sur les dix premiers lots. »

Kamens arriva sans hâte. Quelques minutes plus tard, Harriman lui avait expliqué son idée de revendiquer la Lune avant d'y avoir mis les pieds. « A part ces sociétés fantômes, » continua-t-il, « nous avons besoin d'une organisation qui puisse recevoir des contributions sans avoir à admettre un intérêt financier de la part du donateur... quelque chose dans le genre de la Société Nationale de Géographie. »

Kamens secoua la tête : « On ne peut pas acheter la Société Nationale de Géographie! »

— « Qui a dit qu'on allait l'acheter? Nous créons la nôtre. »

— « C'est ce que j'allais vous dire. »

— « Bon. A mon idée nous avons besoin d'au moins une société à but non commercial, exemptée d'impôts, dirigée par des gens sûrs. Naturellement, nous conserverons le contrôle des votes. Nous aurons probablement besoin de plus d'une société : nous les créerons au fur et à mesure des besoins. Et il nous faut au moins une société ordinaire — non exemptée d'impôts — mais qui ne fera pas de profits jusqu'à ce que nous soyons prêts. Mon idée est de laisser les sociétés non commerciales accaparer le prestige et la publicité, et que les autres gardent tous les profits, s'il y en a et quand il y en aura. Nous ferons passer les actions d'une société à l'autre, pour des raisons toujours valables, de sorte que les sociétés non commerciales paient les dépenses. J'y pense, nous ferions mieux d'avoir au moins deux sociétés ordinaires, afin de pouvoir laisser l'une faire faillite si nous avons besoin de jeter du lest. Voilà les grandes lignes. Mettez-vous au travail et arrangez tout pour que ce soit légal, voulez-vous? »

Kamens dit : « Vous savez, Delos, ce serait quand même plus honnête si vous opériez revolver au poing. »

— « Un avocat qui parle d'honnêteté! Peu importe, Saul, je n'ai l'intention de flouer personne. »

— « Hum! »

— « Je m'en vais tout juste faire un tour dans la Lune. C'est pour cela que tout le monde va payer et c'est cela que tout le monde pourra se payer. Maintenant, arrangez-vous pour que tout soit légal, vous serez un amour. »

— « Ça me rappelle ce que l'avocat du vieux Vanderbilt lui disait en pareille occurrence : « Mais c'est merveilleux ainsi! Pourquoi tout gâcher en le rendant légal! » O.K., filou mon frère, je vais préparer votre piège à gogos. Rien d'autre? »

— « Oh si. Restez donc là, vous pourriez glaner

des idées. George, demande à Montgomery de venir, veux-tu? »

Montgomery, le chef de publicité de Harriman, avait aux yeux de son patron deux vertus : il était dévoué corps et âme à Harriman et il était parfaitement capable d'étudier une campagne de publicité pour convaincre le public que Lady Godiva, au cours de sa fameuse chevauchée, portait une gaine Scandale, ou qu'Hercule attribuait sa force aux crackers dégustés à son petit déjeuner.

Il arriva avec un gros dossier sous le bras.

— « Je suis content que vous m'ayez fait venir, patron. Regardez... » Il ouvrit son dossier sur le bureau de Harriman et étala des dessins et des maquettes.

« C'est le boulot de Kinsky... Brillant, ce garçon! »

Harriman referma le dossier. « Et à quoi sert ce projet? »

— « Hein? Mais aux Maisons du Monde Neuf! »

— « Je ne veux pas regarder ça : nous liquidons les Maisons du Monde Neuf. Un instant... ne commencez pas à brailler! Que les gars continuent à travailler dessus; je veux que les prix montent toujours pendant que nous liquidons. Mais ouvrez vos oreilles et écoutez. » Il expliqua rapidement sa nouvelle entreprise.

Montgomery ne tarda pas à approuver.

— « Quand est-ce qu'on commence et quel est le budget? »

— « Tout de suite, et dépensez tout ce qu'il faut. Ne lésinez pas. C'est le truc le plus formidable que nous ayons jamais entrepris. » Strong tiquait. Harriman enchaîna. « Passez là-dessus une bonne nuit sans sommeil. Venez me voir demain et on prendra le départ. »

— « Une seconde, patron. Comment ferez-vous pour prendre tous ces droits sur les pays au-dessus desquels passe la Lune, pendant qu'on déchaîne une grande campagne de publicité sur le voyage dans la Lune et l'importance que ça présente pour chacun? Est-ce que vous n'allez pas vous trouver coincé? »

— « Ai-je l'air d'un imbécile? Nous obtiendrons les droits *avant* la diffusion du moindre écho... et c'est vous et Kamens qui les obtiendrez. C'est votre premier boulot. »

Montgomery se mordillait l'ongle du pouce. « Très bien, j'ai quelques petites idées. D'ici combien de temps faut-il que tout soit réglé? »

— « Je vous donne six semaines. Si ça ne vous va pas, autant m'envoyer par poste votre démission tatouée sur la peau de votre dos. »

— « Je l'écrirais tout de suite, si vous vouliez m'aider en me tenant une glace. »

— « Sacrebleu! Monty, je sais bien que vous n'aurez pas fini en six semaines. Mais faites vite; nous ne pouvons rien faire avant que toute la question des droits soit réglée. »

Strong intervint.

— « D. D., pourquoi s'embarrasser des revendications à la noix d'une bande de pays tropicaux mangés aux mites? Si tu es absolument décidé à aller dans la Lune, appelons Ferguson et liquidons le problème. »

— « J'aime ta manière directe, » dit Harriman, fronçant les sourcils.

— « Humm... vers 1845-1846, un officier zélé de l'armée américaine s'empara de la Californie. Sais-tu ce que fit alors le Département d'Etat? »

— « Non. »

— « Il la lui fit rendre. Il paraît qu'il n'avait pas tout à fait respecté les règles du jeu. Aussi, quelques mois plus tard, durent-ils s'amuser à tout recommencer. Je ne veux pas que cela nous arrive. Ce n'est

pas le tout de mettre le pied sur la Lune et de la revendiquer; encore faut-il que notre cause puisse être entérinée par les tribunaux terrestres... sans quoi nous nous préparons des tas d'ennuis. »

Montgomery recracha une rognure d'ongle.

— « Mais, patron, vous savez parfaitement que les revendications de ces bouffeurs de bananes ne vaudront pas un clou. Pourquoi ne pas me faire concéder les droits par les Etats-Unis? Cela réglerait tout. J'aimerais autant me coltiner le Congrès que deux douzaines de ces parlements sud-américains. J'ai déjà une petite idée... Nous ferions passer ça par le conseil de sécurité et... »

— « Continuez à creuser l'idée; nous l'utiliserons plus tard. Vous n'appréciez pas toute la belle mécanique de mon plan, Monty. Bien sûr que ces droits qu'on nous aura concédés ne vaudront rien, sinon des tas d'ennuis pour tous ceux qui voudraient nous intenter des procès. Mais c'est justement cela qui importe. Ecoutez : nous allons dans la Lune, ou semblons sur le point d'y aller. Tous ces petits Etats se mettent alors à revendiquer; nous canalisons ces protestations grâce aux sociétés fantômes à qui ils ont vendu leurs droits. Et auprès de qui vont-ils protester? Auprès de l'O.N.U., naturellement. A noter que les grands pays, ceux qui comptent, se trouvent tous dans la zone septentrionale tempérée. Ils découvrent sur quoi se fondent les revendications et jettent un regard effaré sur le globe. La Lune ne passe au-dessus d'aucun d'entre eux. La plus vaste des contrées, la Russie, ne possède pas un grain de sable au sud du 29° parallèle nord. Aussi rejettent-ils tous ces revendications.

» Tous? Non, car voici les Etats-Unis qui renâclent, » reprit Harriman. « *La Lune passe au-dessus de la Floride et de la partie méridionale du Texas.* Washington est perplexe. Doit-on soutenir les pays tropicaux et défendre la théorie traditionnelle de la

propriété, ou défendre l'idée que la Lune appartient à tout le monde? Ou bien les Etats-Unis doivent-ils revendiquer la Lune pour eux seuls, sous prétexte que ce sont des Américains qui y ont mis les premiers les pieds?

» C'est à ce moment que nous sortons au grand jour. Il apparaît alors que la fusée lunaire appartenait à une société non commerciale à charte concédée par les Nations Unies, que toutes les dépenses ont été payées par elle... »

— « Minute! » interrompt Strong. « Je ne savais pas que l'O.N.U. pouvait créer des sociétés. »

— « Apprends donc qu'elle le peut, » répondit son associé. « Pas vrai, Saul? » Kamens approuva.

« Du reste, » continua Harriman, « j'ai déjà cette société. Je l'ai montée il y a plusieurs années. Elle peut faire à peu près n'importe quoi de nature scientifique ou éducative et, mes enfants, ça fait pas mal de choses. Revenons à nos moutons : cette société, cette fille des Nations Unies, demande à sa maman de proclamer la colonie lunaire territoire autonome sous la protection de l'O.N.U. Nous ne demanderons pas l'admission immédiate parce que nous voulons que l'affaire reste toute simple. »

— « Il la trouve toute simple, » fit Montgomery.

— « Simplette. Cette nouvelle colonie sera donc un Etat souverain *de facto*, possédant toute la Lune et — écoutez bien — habilité à acheter, à vendre, à passer des lois, à conférer des titres de propriété, à accorder des monopoles, à percevoir des droits de douane, etc. *Et c'est nous qui posséderons cet Etat.*

» La raison pour laquelle nous pourrions obtenir tout ça, c'est que les grandes puissances seront bien incapables d'imaginer quelque chose de plus légal que les revendications des Etats tropicaux. Elles ne pourront se mettre d'accord sur la manière de se partager le magot sans recourir à la force, et les autres grandes puissances refuseront de laisser les

Etats-Unis s'approprier la Lune pour eux seuls. Ils choisiront la solution la plus facile en faisant mine de laisser le titre de propriété à l'O.N.U. Le vrai titre de propriété, celui qui donnera le contrôle de toutes les questions économiques et juridiques, ce sera pour nous. Vous comprenez mon idée, maintenant, Monty? »

Montgomery grimaça. « Du diable si je trouve tout ça nécessaire, patron! Mais j'admire, c'est superbe. »

— « Moi, je ne trouve pas, » grommela Strong. « Delos, je t'ai déjà vu combiner des affaires tortueuses, mais celle-ci est le bouquet. Je pense que tu t'es laissé entraîner par le plaisir de goupiller des combines compliquées. »

Harriman tira vigoureusement sur son cigare avant de répondre.

— « Appelle ça comme tu voudras. *Je vais sur la Lune*. S'il faut remuer pour ça un million de bons-hommes, je le ferai. »

— « Mais il n'est pas nécessaire de s'y prendre comme ça. »

— « Bien; comment ferais-tu? »

— « Je constituerais une bonne petite société anonyme régulière. J'obtiendrais du Congrès une résolution faisant de ma société l'instrument officiel du gouvernement américain... »

— « A coups de pots-de-vin? »

— « Pas nécessairement. Le jeu des influences et quelques pressions suffiraient. Puis je m'attellerais à la chasse à l'argent et je m'embarquerais. »

— « Et les Etats-Unis, posséderaient la Lune? »

— « Naturellement, » répondit George avec quelque raideur.

Harriman, se levant, se mit à arpenter la pièce.

— « Tu n'y comprends rien, George. La Lune n'est pas faite pour être la propriété d'un seul Etat, même pas des Etats-Unis. »

— « Tu crois peut-être qu'elle est faite pour être ta propriété personnelle? »

— « Eh bien, si je la possède rien qu'un moment, je n'en ferai pas mauvais usage et je veillerai à ce que personne n'en fasse mauvais usage. Bon sang! Le nationalisme devrait s'arrêter aux limites de la stratosphère! Peux-tu imaginer ce qui arriverait si les Etats-Unis revendiquaient la Lune pour eux seuls? Les autres nations ne reconnaîtraient pas leurs droits. La Lune deviendrait une pomme de discorde permanente. Les autres nations auraient une frousse épouvantable des Etats-Unis. Elles n'auraient qu'à lever la tête pour voir au-dessus d'elles, chaque nuit, la principale base atomique américaine pointée sur elles. Crois-tu qu'elles se tiendraient tranquilles? Non, elles essaieraient de se tailler un croissant de lune pour leur usage personnel. La Lune est trop grande pour que quiconque la tienne tout entière. Elles y établiront d'autres bases, et bientôt éclatera la pire guerre que cette planète ait jamais vue... ceci par notre faute.

» Non, il faut qu'il y ait un arrangement que tout le monde soit obligé de respecter... et c'est ce qu'il faut préparer, en pensant à toutes les conséquences, en nous camouflant jusqu'au déclenchement de notre plan.

» Et puis, George, si nous revendiquons la Lune au nom des Etats-Unis, où nous retrouverons-nous, nous les hommes d'affaires? »

— « Aux leviers de commande, » répondit Strong.

— « Mon œil. On nous videra. Le Département de la Défense dira : « Merci, Mr. Harriman; merci, Mr. Strong. Maintenant nous prenons l'affaire en main dans l'intérêt de la sécurité nationale, vous pouvez rentrer chez vous! » Et c'est tout ce qu'il nous restera à faire : rentrer chez nous... et attendre la prochaine guerre atomique.

» Ne compte pas sur moi pour ça, George. Je vais

fonder une colonie lunaire et la pouponner jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour marcher seule. Je vous le dis à vous tous, c'est la plus grande révolution pour l'humanité depuis la découverte du feu. Si nous conduisons bien notre barque, c'est peut-être l'avènement d'un monde meilleur. Si nous perdons les rames, c'est un aller simple pour l'Apocalypse. »

Il fit une pause. Strong dit : « Fini ton sermon, Delos? »

— « Non, pas encore, » protesta Harriman. « Vous ne voyez pas les choses selon l'optique exacte. Savez-vous ce qu'on peut trouver là-haut? »

Il décrivit un arc de cercle, pointant le doigt vers le plafond. « *Des gens!* »

— « Sur la Lune? » demanda Kamens.

— « Pourquoi pas sur la Lune? » chuchota Montgomery.

— « Non, pas sur la Lune. Du moins je serais bien étonné si, même en creusant, nous trouvions quoi que ce soit sur cette coquille sans air. La Lune a fini son temps, je parlais des autres planètes : Mars, Vénus, les satellites de Jupiter. Même dans les étoiles, peut-être! Supposez que nous trouvions du monde là-haut? Pensez à ce que cela représenterait pour nous. Nous avons été tout seuls, la seule race intelligente dans le seul monde que nous connaissions. Nous n'avons même pas été capables de parler avec les chiens ni les singes. Toutes les réponses, nous avons été obligés de les découvrir par nous-mêmes, comme des orphelins à l'abandon. Mais supposez que nous trouvions des êtres intelligents, des gens qui aient pensé par eux-mêmes. Du coup, *nous ne serions plus seuls*. Nous pourrions regarder les étoiles en face sans plus jamais avoir peur. »

Il avait terminé, l'air fatigué et un peu honteux de sa sortie, comme un homme qu'on surprend dans

quelque geste intime. Il restait là, en face d'eux, scrutant leurs visages.

— « Bravo, patron, » dit Montgomery. « Je pourrai recaser la tirade. Vous êtes d'accord? »

— « Vous pensez que vous vous en souviendrez? »

— « Pas besoin... j'avais mis en marche votre magnétophone. »

— « Animal! »

— « On le fera passer à la télévision — dans une pièce, j'imagine. »

Harriman eut un sourire presque enfantin.

— « Je n'ai jamais joué, mais si vous trouvez que cela peut servir, je m'y essaierai. »

— « Oh, non! Pas vous, patron, » répondit Montgomery d'une voix horrifiée. « Vous n'avez pas le type. Je prendrai Basil Wilkes Booth, je pense. Avec sa voix d'orgue et son visage d'archange, il transportera le public. »

Harriman jeta un coup d'œil à sa bedaine et, d'un air renfrogné : « Revenons aux affaires. L'argent? D'abord nous pouvons courir après les dons, par l'intermédiaire d'une de nos sociétés non commerciales. Il faut viser les très gros revenus qui joueraient vraiment les abattements d'impôts liés aux dons. Combien pensez-vous qu'on puisse récolter comme ça? »

— « Très peu, » opina Strong. « Il y en a tant qui ont trait la vache qu'elle ne peut presque plus donner de lait. »

— « Il restera du lait à la vache aussi longtemps qu'il y aura des riches qui préfèrent donner à des fondations plutôt que payer leurs impôts. Combien un homme pourrait-il payer pour qu'on baptise de son nom un cratère de la Lune? »

— « Je pensais qu'ils étaient tous baptisés? » remarqua l'avocat.

— « Des tas ne le sont pas... et il y a encore toute

la face invisible qui est vierge. N'essayons pas de donner une estimation de la somme aujourd'hui; contentons-nous d'enregistrer l'idée. Monty, je veux une idée pour récupérer les sous des enfants des écoles. Quarante millions d'enfants à dix *cents*, ça fait quatre millions de dollars. Ça peut servir. »

— « Pourquoi s'en tenir à dix *cents*? » demanda Monty. « Si vous arrivez à réellement intéresser un gosse, il réussira bien à gratter un dollar. »

— « Oui, mais que lui offrirons-nous pour son argent? A part l'honneur de prendre part à une noble aventure, etc.? »

— « Hmm... » Montgomery grignota encore un bout d'ongle. « Supposez que nous nous mettions en quête à la fois des dix *cents* et des dollars. Pour dix *cents*, le gosse obtient une carte disant qu'il est membre du Club du Rayon de Lune. »

— « Non, des Jeunesses de l'Espace. »

— « O.K. On gardera le Rayon de Lune pour les filles... On donne à chaque gosse une carte; quand il nous apporte dix *cents* de plus, on fait un trou dans la carte. Quand il a pour un dollar de trous, on lui donne un certificat à encadrer avec son nom, et une gravure, et au verso une photo de la Lune. »

— « Au recto, » corrigea Harriman. « Il faut que ce soit imprimé en un seul passage; c'est moins cher et ça aura meilleure allure. Et on donne encore quelque chose au gosse, l'inattaquable garantie que son nom sera parmi ceux des Jeunes Pionniers de la Lune, dont la liste sera placée à l'intérieur d'un monument sur le lieu de débarquement de la première fusée lunaire... La liste sera sur microfilms évidemment, il faut faire attention au poids. »

— « Epatant, » dit Montgomery. « On devrait échanger nos boulots, patron. Quand le gosse aura collecté dix dollars, nous lui remettrons une épingle en forme d'étoile filante, véritable plaqué or, et il deviendra un Ancien des Pionniers avec droit de vote

ou quelque chose dans le genre. Et son nom sera inscrit à *l'extérieur* du monument... microgravé sur une bande de platine. »

Strong les regardait de l'air du monsieur qui vient de mordre un citron en croyant que c'est une orange.

— « Qu'est-ce qui arrivera quand le gosse atteindra cent dollars? » demanda-t-il.

— « Alors, » répondit Montgomery tout joyeux, « nous lui donnons une autre carte et il n'aura plus qu'à recommencer. Ne vous bilez pas, Mr. Strong. Si un gosse arrive jusque-là, il aura sa récompense. Probable que nous l'emmènerons visiter la fusée avant son départ et nous lui donnerons, absolument gratis, une photo, le représentant devant la fusée avec la signature du pilote que n'importe quelle dactylo y aura tracée. »

— « Escroquer des gosses. Oh! »

— « Pas du tout, » répondit Montgomery d'une voix peinée. « Les marchandises intangibles sont les plus honnêtes qu'on puisse vendre. Elles valent toujours ce que vous êtes prêts à payer pour elles, et elles ne s'usent jamais. Vous pouvez les emmener intactes dans votre tombe. »

— « Hmm... »

Harriman écoutait tout cela, souriant sans rien dire. Kamens s'éclaircit la gorge.

— « Si la paire de vampires a fini de sucer le sang de notre belle jeunesse, moi j'ai une autre idée. »

— « Allez-y. »

— « George, vous faites collection de timbres, n'est-ce pas? »

— « Oui. »

— « Combien vaudrait une enveloppe expédiée sur la Lune pour être oblitérée là-haut? »

— « Mais c'est impossible, voyons! »

— « Je pense qu'on pourrait obtenir de faire enregistrer notre fusée comme bureau de poste auxi-

liaire sans trop de difficultés. Qu'est-ce que ça vaudrait? »

— « Heu! ça dépendrait de leur rareté. »

— « Il doit y avoir un chiffre optimal qui permette d'en tirer le plus gros bénéfice? Pouvez-vous faire une estimation? »

Strong, d'un air lointain, s'empara d'un vieux crayon et commença à calculer. Harriman continua :

« Saul, mon petit succès dans l'achat de sa part de la Lune à Jones m'est monté à la tête. Que penseriez-vous de vendre des terrains à bâtir sur la Lune? »

— « Soyons sérieux, Delos. C'est impossible avant d'y avoir mis le pied. »

— « Je suis sérieux. Je sais que vous pensez à cette réglementation qui remonte aux années quarante, aux termes de laquelle tout terrain à vendre doit avoir été mesuré et très exactement décrit. Mais je veux vendre des terrains sur la Lune. Imaginez un moyen de rendre ça légal. Je vendrai toute la Lune si je peux... les droits sur la surface, les droits miniers, tout. »

— « Une supposition que vos acquéreurs veuillent l'occuper? »

— « Epatant. Plus on est de fous, plus on rit. J'aimerais également vous faire remarquer que nous sommes en mesure de percevoir des droits de transaction sur ce que nous aurons vendu. Si les acheteurs ne veulent pas utiliser leur terrain, s'ils refusent de payer les droits de transaction, le terrain nous revient. Maintenant imaginez comment l'offrir au public sans aller en prison. Il se peut que vous ayez à faire de la publicité, et à aller placer ces terrains de porte en porte comme des billets de tombola. »

Kamens prit un air pensif.

— « Nous pourrions constituer la société de vente des terrains à Panama, et faire de la publicité par radio et télévision depuis les stations en territoire

mexicain. Vous pensez réellement que ça peut se vendre? »

— « Je me chargerais de vendre des boules de neige au pôle Nord, » intervint Montgomery, « ce n'est qu'une affaire de lancement. »

Harriman ajouta : « Vous n'avez jamais lu l'histoire du boom sur les terrains de Floride, Saul? Des gens ont acheté des terrains qu'ils n'avaient jamais vus et les ont revendus à des prix triples, sans avoir même posé les yeux dessus. Parfois une parcelle changeait de mains une douzaine de fois avant que quelqu'un se rende sur place, pour constater qu'elle était immergée sous dix pieds d'eau. Nous pouvons offrir des affaires infiniment plus valables : un hectare — un hectare réel, garanti bien sec avec tout plein de soleil — pour peut-être vingt dollars. Ou mille hectares à deux dollars l'unité. Qui refuserait une affaire pareille? Surtout quand le bruit se sera répandu qu'il y a sans doute de l'uranium en pagaille dans la Lune? »

— « C'est vrai? »

— « Comment le saurais-je? Quand le boom faiblira un peu, nous annoncerons qu'on vient de choisir le site de Luna City, et, comme par hasard, le terrain autour du site sera disponible pour la vente. Ne vous bilez pas, Saul, si c'est une affaire de ventes de biens, George et moi saurons la faire marcher. Dans l'Ozark, où les terrains sont si escarpés qu'ils se tiennent droit debout, nous réussirons à vendre les deux faces du même hectare. »

Harriman réfléchit un instant.

« Je pense que nous devrions nous réserver les droits sur le sous-sol... il pourrait se faire qu'il y ait vraiment de l'uranium là-haut! »

Kamens était aux anges.

— « Delos, vous êtes un vrai gosse, un délinquant juvénile poussé trop vite. »

Strong se redressa.

— « Ça ferait un demi-million, » dit-il.

— « Un demi-million, quoi? » demanda Harriman.

— « Les enveloppes oblitérées dont nous parlions. La meilleure quantité, à mon avis, serait cinq mille qui pourraient être placées parmi les collectionneurs sérieux et chez les marchands de timbres. Et encore, il faudra faire une remise au syndicat des marchands de timbres et attendre que la fusée soit construite et que le voyage semble probable. »

— « O.K., » dit Harriman. « Occupe-t'en. Je prends note que nous pourrons venir te taper d'un demi-million supplémentaire vers la fin. »

— « Et ma commission? » demanda Kamens. « C'est moi qui ai eu l'idée! »

— « Tu auras droit à un vote de remerciements... et à cinq hectares sur la Lune. Maintenant, quelles autres sources de revenus pourrions-nous trouver? »

— « Vous n'avez pas l'intention de vendre les actions? » demanda Kamens.

— « J'allais en venir là. Bien sûr... mais pas d'actions privilégiées; nous ne voulons pas perdre la majorité à la suite de quelque réorganisation. Des actions ordinaires... sans droit de vote. »

— « Ça m'a encore tout l'air d'une société de récupération des cacahuètes, ça! »

— « Bien sûr, mais je veux qu'elle soit cotée en Bourse à New York et il faudra que vous vous débrouilliez avec le syndic des agents de change. Je ne veux pas trop d'actions... que ça nous serve de devanture simplement... et il faudra s'occuper de les faire bouger, de les faire monter. »

— « Vous ne préféreriez pas que je traverse l'Amazone à la nage? »

— « Ne soyez pas comme ça, Saul. Ça vaut mieux que les courses-poursuites avec ambulances, non? »

— « Je n'en suis pas si sûr. »

— « Bon, c'est ce que je veux que vous... Oui? »

L'écran sur le bureau de Harriman s'était animé. Une secrétaire lui dit : « Mr. Harriman, Mr. Dixon est ici. Il n'a pas de rendez-vous, mais il dit que vous désirez le voir. »

— « Je pensais avoir débranché ce truc! » grommela Harriman, puis il appuya sur un bouton et dit : « O.K., faites-le entrer. »

— « Très bien, monsieur... Oh! Mr. Harriman, Mr. Enteza vient juste d'arriver. »

— « Envoyez-les tous les deux. »

Harriman coupa la communication et se retourna vers ses associés : « Maintenant, la fermeture Eclair sur vos becs et... tenez bien vos portefeuilles! »

— « C'est lui qui ose dire ça! » dit Kamens.

Dixon entra suivi d'Enteza. Il s'assit, regarda autour de lui, faillit parler, puis se reprit. Il regarda de nouveau autour de lui, surtout du côté d'Enteza.

— « Allez-y, Dan, » l'encouragea Harriman. « Il n'y a personne ici que nous autres, mes petits agneaux. »

Dixon se décida.

— « J'ai réfléchi, D. D., je marche avec vous, » annonça-t-il. « Pour vous montrer ma confiance, j'ai même pris la peine d'acquérir ceci. »

Il tira de sa poche un document d'aspect officiel et le montra. C'était la cession des droits sur la Lune que lui avait consentie Phineas Morgan, rédigée exactement de la même manière que celle que Jones avait consentie à Harriman.

Enteza, stupéfait, plongea à son tour la main dans la poche intérieure de son veston. Il en tira trois contrats de vente du même genre, provenant chacun d'un directeur du Syndicat de l'Energie. Harriman haussa un sourcil. « Jack vous a vu et il enchérit de deux, Dan. »

Dixon eut un sourire lugubre.

— « Je vois. »

Il ajouta deux autres contrats à la pile, fit la grimace et tendit la main à Enteza.

— « Ça m'a l'air d'un coup pour rien. » Harriman décida de ne rien dire pour l'instant des sept contrats téléprintés enfermés dans un tiroir de son bureau. Après s'être couché la nuit précédente, il avait donné pas mal de coups de téléphone... presque jusqu'à minuit. « Jack, combien avez-vous payé ces bouts de papier? »

— « Standish m'a fait monter jusqu'à mille, les autres ont été bon marché. »

— « Diable! Je vous avais prévenu de ne pas faire monter les prix. Standish va bavarder. Et vous, Dan? »

— « Je les ai eus à des prix satisfaisants! »

— « Bon, alors, vous ne direz rien? Peu importe, messieurs, voyons si vous êtes vraiment sérieux; combien d'argent avez-vous apporté? »

Enteza loucha sur Dixon, qui répondit :

— « Combien en faut-il? »

— « A combien pouvez-vous monter? » demanda Harriman.

Dixon haussa les épaules.

— « Nous n'en sortirons pas. Parlons chiffres. Cent mille? »

Harriman rectifia.

— « Je pense que ce que vous voulez, c'est seulement louer votre place sur la première fusée du service régulier Terre-Lune. Je vous vends votre billet à ce prix. »

— « Cessons les piques, Delos. Combien? »

Le visage de Harriman restait calme, mais son esprit travaillait furieusement. Il était pris de court. Il avait trop peu de renseignements... il n'avait même pas encore parlé chiffres avec son ingénieur en chef. Tonnerre! Pourquoi n'avait-il pas pensé à débrancher l'appareil?

— « Dan, je vous avais prévenu. Ça vous coûtera au moins un million, juste pour avoir le droit de vous asseoir à la table de jeu. »

— « C'est bien ce que je pensais. Combien faudra-t-il pour *rester* dans le jeu? »

— « Tout ce que vous avez. »

— « Ne soyez pas stupide, Delos. J'en ai plus que vous. »

Harriman alluma un cigare, ce fut son seul signe d'agitation.

— « Supposez que vous vous aligniez sur nous, dollar par dollar. »

— « Pour chaque dollar, j'obtiens deux parts? »

— « O.K., O.K.; vous sortez un dollar chaque fois que l'un d'entre nous en sort un... part égale. Mais c'est moi qui dirige l'affaire. »

— « Vous menez les opérations, » convint Dixon. « Très bien, je mets un million maintenant, et après je vous suis chaque fois que c'est nécessaire. Vous n'avez aucune objection à ce que je désigne un commissaire aux comptes, bien entendu. »

— « Dan, quand ai-je jamais cherché à vous refaire? »

— « Jamais, et il n'est pas nécessaire que ça commence. »

— « A votre gré... Mais faites attention à m'envoyer un homme qui sache tenir sa langue. »

— « Je la lui enfermerai dans mon coffre-fort. »

Harriman jaugeait dans son esprit la fortune de Dixon.

— « Nous pourrions vous laisser acheter une seconde part plus tard, Dan. Cette opération coûtera cher. »

Dixon joignit les bouts des doigts, soigneusement.

— « Nous parlerons de ça quand le moment sera venu. Je ne suis pas partisan de laisser une entreprise dépérir par manque de capitaux. »

— « Bien. » Harriman se tourna vers Enteza.

« Jack, vous avez entendu ce que Dan avait à nous dire. Les conditions vous plaisent? »

Le front d'Enteza était couvert de sueur.

— « Je ne peux pas mobiliser un million aussi vite. »

— « D'accord, Jack. Nous n'en avons pas besoin ce matin. Vous êtes bien noté sur la place, vous pouvez prendre votre temps pour liquider. »

— « Mais vous avez dit qu'un million, c'est juste pour commencer. Je ne peux pas vous suivre indéfiniment. Il faut fixer une limite. J'ai une femme et des enfants... »

— « Jack, vous ne touchez pas de rentes? Pas d'argent transféré en dépôt irrévocable? »

— « La question n'est pas là! Vous pourriez me presser comme un citron, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus! »

Harriman attendit que Dixon plaçât un mot. Dixon finit par dire : « Jack, nous ne vous presserons pas comme un citron... aussi longtemps que vous pourrez prouver que vous avez réalisé tout votre avoir. Nous pourrions vous laisser rester avec nous sur une base proportionnelle? »

Harriman approuva.

— « Voilà, Jack! »

Il pensait que toute diminution de la part d'Enteza donnerait à Strong et à lui une nette majorité dans les votes.

Strong avait pensé à peu près la même chose, car il parla soudain :

— « Je n'aime pas ça... Quatre associés avec des droits égaux... nous pouvons trop facilement aboutir à une impasse en votant. »

Dixon haussa les épaules.

— « Je refuse de me tracasser l'esprit à ce sujet. Je suis dans l'affaire parce que je parie que Delos saura en tirer des bénéfices. »

— « Nous irons dans la Lune, Dan! »

— « Je n'ai pas dit ça. Je parie que l'affaire sera bénéficiaire, que vous arriviez dans la Lune ou non. J'ai passé ma soirée d'hier à regarder les bilans de plusieurs de vos compagnies; c'est très intéressant. Je suggère que nous évitions tout blocage des votes en donnant au directeur — c'est-à-dire à vous, Delos — le droit de trancher. D'accord, Enteza? »

— « Oui, certes. »

Harriman était inquiet, mais il essaya de ne pas le montrer. Il n'avait pas confiance en Dixon, même porteur de cadeaux. Il se leva soudain.

— « Il faut que je me sauve, messieurs. Je vous laisse à Mr. Strong et à Mr. Kamens. Venez, Monty. »

Kamens, il en était sûr, ne dirait rien prématurément, même pas à des associés théoriquement égaux. Quant à Strong, il savait que George n'avait jamais laissé sa main gauche connaître le nombre de doigts qu'avait la droite...

Sur le seuil de son bureau, il se sépara de Montgomery et traversa le hall. Andrew Ferguson, l'ingénieur en chef des Entreprises Harriman, leva les yeux quand il entra.

— « Comment va, patron? Dites voir, Mr. Strong m'a donné une idée intéressante de coupe-circuit ce matin. Au premier abord, ça ne semblait pas très pratique, mais... »

— « Ça va. Qu'un de vos gars s'en occupe et n'y pensez plus. Vous savez dans quoi on se lance? »

— « Il y a eu des bruits, » répondit Ferguson prudemment.

— « Renvoyez l'homme qui vous a rapporté ces bruits. Non... envoyez-le en mission spéciale au Tibet et qu'il y reste jusqu'à ce que nous ayons fini. Bon. Je continue. Je veux que vous me cons-

truisiez le plus rapidement possible une fusée capable d'aller sur la Lune. »

Ferguson passa une jambe par-dessus le bras de son fauteuil, sortit un canif et commença à se curer les ongles.

— « Vous me dites ça comme si vous me donniez l'ordre de vous construire des toilettes. »

— « Pourquoi pas? Il y a des combustibles théoriquement adéquats. Réunissez l'équipe qui dessinera les plans et l'atelier qui les exécutera; vous construisez, moi je paie les notes. Quoi de plus simple? »

Ferguson regarda le plafond.

— « Des combustibles adéquats, » répéta-t-il, l'air songeur.

— « C'est ce que j'ai dit. Il ne s'agit que de tirer des plans corrects. »

— « Plans corrects! » continua Ferguson de la même voix douce, puis il se retourna soudain, ficha le couteau dans le bureau lardé de cicatrices et mugit : « Qu'est-ce que vous y connaissez, aux plans? Où irai-je chercher les aciers? Qu'est-ce que j'utiliserai comme alliages pour doubler les tuyères? Comment arriverai-je à brûler assez de combustible à la seconde pour éviter de perdre toute l'énergie? Comment avoir un rapport de masse convenable? Pourquoi diable ne m'avez-vous pas laissé construire une bonne fusée quand le combustible était à notre disposition? »

Harriman attendit qu'il se calmât, puis dit : « Alors, que faisons-nous, Andy? »

— « D'abord, Mr. Harriman, le bon moyen d'attaquer la question est d'obtenir un crédit de recherche du Département de la Défense. Alors... »

— « Sacrebleu, Andy! Occupez-vous de la partie mécanique et laissez-moi m'occuper des questions financières et politiques. Je ne vous demande pas votre avis. »

— « Ne vous emballez pas sans tout savoir. C'est

une affaire qui me regarde en tant qu'ingénieur. Le gouvernement possède un tas de renseignements sur les fusées... tous secrets. Sans un contrat gouvernemental, on ne pourra pas aller y jeter le moindre coup d'œil. »

— « Ça ne doit pas être grand-chose. Que peut faire une fusée gouvernementale que ne puisse faire une fusée de la Transpatiale? Vous m'avez dit vous-même que ce que savait sur les fusées le gouvernement fédéral était à peu près rien. »

Ferguson prit un air hautain.

— « J'ai peur de ne pouvoir m'expliquer en termes simples. Il faudra que vous admettiez que nous avons besoin de ces rapports sur les recherches gouvernementales. Il ne rime à rien de dépenser des milliers de dollars à faire des travaux qui ont déjà été faits. »

— « Dépensez les milliers. »

— « Peut-être des millions. »

— « Dépensez les millions. N'ayez pas peur de dépenser de l'argent, Andy. Je ne veux pas que les militaires mettent leur nez dans cette affaire. » Il se demanda s'il développerait pour l'ingénieur les considérations politiques qui l'avaient amené à prendre sa décision. Il se ravisa. « A quel point avez-vous besoin de ces travaux gouvernementaux? Ne pouvez-vous obtenir les mêmes résultats en embauchant des ingénieurs ayant travaillé pour le gouvernement? Ou même en embauchant ceux qui travaillent actuellement pour le gouvernement? »

Ferguson se lécha les lèvres.

— « Si vous persistez à me mettre des bâtons dans les roues, comment voulez-vous que j'obtienne des résultats? »

— « Je ne vous mets pas de bâtons. Je vous dis que ceci n'est pas un projet gouvernemental. Si vous ne voulez pas accepter mes conditions, dites-le-moi tout de suite, que je trouve quelqu'un qui accepte. »

Ferguson commença à mettre des objets en équilibre sur son bureau. Quand il arriva au coupe-papier et rata son coup, il dit tranquillement :

— « Je connais un garçon qui travaillait pour le gouvernement à White Sands. C'était un gars très bien... chef de section au bureau des études. »

— « Vous pensez qu'il pourrait diriger notre équipe? »

— « C'est ça. »

— « Comment s'appelle-t-il? Où est-il? Pour qui travaille-il? »

— « Eh bien, quand le gouvernement ■ fermé White Sands, j'ai trouvé que ce serait une honte que ce gars reste sans travail; aussi l'ai-je casé à la Transpatiale. Il est ingénieur en chef du service d'entretien sur la Côte. »

— « Entretien! Quel boulot pour un créateur! Mais vous voulez dire qu'il travaille pour nous actuellement? Appelez-le. Non, appelez la Côte, et dites-leur de nous l'envoyer par fusée spéciale; nous déjeunerons ensemble. »

— « Il se trouve, » dit tranquillement Ferguson, « qu'hier soir je l'ai appelé... Il attend de l'autre côté. Il s'appelle Coster... Bob Coster. »

Un lent sourire envahit le visage d'Harriman.

— « Andy, noir coquin! Pourquoi faisiez-vous semblant de renâcler? »

— « Je ne faisais pas semblant. J'aime mon boulot, Mr. Harriman. Tant que vous ne vous mêlerez pas de mes affaires, j'y resterai. Maintenant, l'idée est celle-ci : on nomme le jeune Coster ingénieur en chef du projet et on lui en confie la direction. Je lui laisserai les coudées franches; je me bornerai à lire ses rapports. Et vous, vous le laissez tranquille, compris? Rien ne rend plus furieux un bon technicien que d'avoir sur le dos un incompetent simple d'esprit, pourvu d'un carnet de chèques et qui lui dit comment faire son boulot. »

— « Ça me va. Je ne veux pas non plus qu'un vieux fou de rapiat lui mette des bâtons dans les roues. Attention à ne pas l'empoisonner, vous non plus, ou je vous vide. Nous nous comprenons bien? »

— « Je pense. »

— « Alors, faites-le entrer. »

Coster était grand, mince, d'un dynamisme tranquille. Harriman attaqua immédiatement, après lui avoir serré la main :

— « Bob, pouvez-vous construire une fusée qui aille dans la Lune? »

Coster supporta le coup sans broncher.

— « Avez-vous une source de combustible X? » répliqua-t-il, employant l'abréviation couramment donnée par les spécialistes des fusées au combustible isotopique, autrefois produit par le satellite-centrale.

— « Non. »

Coster resta parfaitement muet pendant plusieurs secondes, puis déclara : « Je peux envoyer une fusée robot sur la Lune. »

— « Ça ne suffit pas. Je veux aller là-haut. Y débarquer et en revenir. Qu'on atterrisse au retour par rétrofusées ou par freinage dans l'atmosphère, ça m'est égal. »

Il semblait que Coster ne répondît jamais rapidement. Harriman avait l'impression d'entendre des engrenages tourner dans le crâne de l'ingénieur.

— « Ça coûtera cher. »

— « Qui vous a demandé combien ça coûterait? Pouvez-vous vous tirer de ce travail? »

— « Je peux essayer. »

— « Essayer, bon sang!... Pensez-vous réussir? Parieriez-vous votre chemise sur votre réussite? Si vous ne croyez pas en vous, vous perdrez toujours. »

— « Combien êtes-vous disposé à risquer vous-même, monsieur? Je vous ai dit que ça coûterait

cher, et je me demande si vous réalisez exactement ce que j'entends par cher... »

— « Et moi je vous ai dit de ne pas vous occuper des questions d'argent. Dépensez ce qu'il faut; c'est mon affaire de payer les notes. Pouvez-vous réussir? »

— « Oui. Je vous ferai savoir plus tard combien ça coûtera et combien de temps ça prendra. »

— « Bien. Réunissez votre équipe. Où allons-nous nous installer? » ajouta-t-il en se retournant vers Ferguson. « En Australie? »

— « Non, » répondit Coster. « Pas en Australie. J'ai besoin d'une montagne comme catapulte. Cela nous économisera un étage de fusée. »

— « Une montagne de quelle taille? » demanda Harriman. « Le Pike's Peak suffira-t-il? »

— « Il faudrait que ce soit dans les Andes, » objecta Ferguson. « Les montagnes y sont plus élevées et plus proches de l'équateur. Après tout, nous avons des facilités là-bas... tout ~~un~~ moins la Compagnie de Développement des Andes en a. »

— « Faites comme il vous plaira, Bob, » répondit Harriman à Coster. « Je préférerais Pike's Peak, mais c'est à vous de décider. » Il pensait qu'il y aurait des avantages commerciaux considérables à placer le premier astroport terrestre sur le territoire des Etats-Unis, et il pouvait déjà imaginer les avantages publicitaires de fusées lunaires décollant à la vue de tout le monde.

— « Je vous le ferai savoir. »

— « Maintenant votre salaire... Oubliez que, jusqu'ici, nous étions vos employeurs; combien voulez-vous? »

Coster fit un geste vague pour éluder la question.

— « Je travaillerai pour me payer du café et des petits gâteaux. »

— « Ne soyez pas stupide. »

— « Laissez-moi achever. Du café, des petits

gâteaux et encore autre chose : je veux être du voyage. »

Harriman lui lança un clin d'œil.

— « Je vous comprends, » dit-il lentement. « Mais je vous ouvrirai quand même un compte en banque. » Puis il ajouta : « Faites vos calculs pour une fusée capable d'emporter trois passagers, à moins que vous ne puissiez la piloter. »

— « Non. »

— « Alors trois passagers. Parce que, voyez-vous, j'en suis aussi. »

4

— « C'est une bonne chose que vous ayez décidé de marcher avec nous, Dan, » dit Harriman, « sans quoi vous risquiez de vous trouver en chômage. Je vais débaucher pas mal de gens travaillant actuellement pour la compagnie d'électricité avant d'en avoir fini avec cette affaire. »

Dixon se beurra une tartine.

— « Oui? Comment? »

— « Nous allons installer des piles à haute température, comme celles de l'Arizona, de l'autre côté de la Lune, sur la face invisible. Nous les contrôlerons à distance; si l'une d'entre elles explose, ça n'aura aucune importance. Et je fabriquerai plus de combustible isotopique en une semaine que la compagnie n'en fabriquera jamais en trois mois. Ne voyez là rien de personnel; c'est uniquement parce que j'ai besoin d'une source de combustible pour mes fusées interplanétaires. Si nous ne pouvons en fabriquer ici, il faudra bien que nous ■■ fabriquions sur la Lune. »

— « Intéressant. Mais où vous proposez-vous de trouver de l'uranium pour faire fonctionner six piles? Aux dernières nouvelles, les commandes passées par

la Commission de l'Energie Atomique bloquaient le produit pour au moins vingt ans à l'avance. »

— « L'uranium? Ne soyez pas stupide; nous en trouverons sur la Lune. »

— « Sur la Lune? Il y a de l'uranium sur la Lune? »

— « Vous ne saviez pas? Je pensais que c'était cela qui vous avait décidé à marcher avec nous. »

— « Non, j'ignorais, » répondit franchement Dixon. « Quelles preuves en avez-vous? »

— « Moi? Je ne suis pas un savant, mais c'est un fait connu. Résultat d'analyses spectroscopiques ou quelque chose comme ça. Demandez à un professeur. Mais n'allez pas montrer trop d'intérêt pour la chose; nous ne sommes pas encore prêts à abattre notre jeu. »

Harriman se leva.

— « Il faut que je me sauve, sans quoi je manquerais le départ d'Amsterdam. Merci pour le déjeuner. »

Il prit son chapeau et partit.

Harriman se leva.

— « A votre guise, Mijnherr van der Velde, je vous donne à vous et vos collègues une chance... Tous les géologues admettent que les diamants proviennent de l'action volcanique. Que pensez-vous que nous trouverons là? »

Il étala une grande photographie de la Lune sur le bureau du Hollandais.

Le marchand de diamants regarda d'un air impassible l'astre grêlé d'un millier de cratères géants.

— « Si vous y arrivez jamais, Mr. Harriman. »

Harriman rempocha la photo.

— « Nous y arriverons! Et nous y trouverons des diamants... quoique je sois le premier à reconnaître qu'il peut s'écouler du temps avant qu'on tombe sur un filon suffisamment important. Je suis venu

vous trouver parce que je pense que le pire individu dans notre société, c'est l'homme qui introduit un nouveau facteur économique sans doser ses effets de sorte qu'on puisse s'y adapter en douceur. Je n'aime pas les paniques. Mais je ne puis que vous donner un avertissement. Au revoir. »

— « Rasseyez-vous, Mr. Harriman. Je suis toujours étonné quand quelqu'un vient me trouver pour m'expliquer qu'il me veut du bien. Supposons plutôt que vous me disiez comment cela *vous* fera du bien? Et puis, nous pourrions discuter sur la manière de protéger le marché mondial contre un afflux brutal de diamants de la Lune. »

Harriman se rassit.

Harriman aimait les Pays-Bas. Il fut ravi de découvrir un chien tirant une charrette à lait, dont le jeune maître portait de vrais sabots; tout content, il prit des photos et donna un gros pourboire à l'enfant, sans se douter que tout cela était organisé pour les touristes. Il rendit plusieurs visites à d'autres marchands de diamants, mais sans leur parler de la Lune. Entre autres achats, il trouva une broche pour Charlotte... une offrande pacificatrice.

Puis il prit un taxi aérien pour Londres, raconta son histoire aux représentants londoniens du syndicat mondial des diamants, s'arrangea avec ses avoués londoniens pour se faire assurer à la Lloyd's, par l'intermédiaire d'un homme de paille, *contre* la réussite d'un voyage dans la Lune et appela son bureau. Il écouta nombre de rapports, surtout ceux concernant Montgomery, et apprit que celui-ci se trouvait à New Delhi. Il l'appela, parla longuement avec lui et se hâta de courir à l'aéroport juste à temps pour attraper son avion. Le lendemain matin, il était dans le Colorado.

A Peterson Field, à l'est de Colorado Springs, il

eut du mal à franchir les portes, bien que ce fût maintenant son domaine.

Naturellement il aurait pu faire demander Coster et entrer immédiatement, mais il voulait jeter un coup d'œil un peu partout avant de voir Coster. Heureusement, le chef des gardiens le connaissait de vue; il entra et se promena pendant plus d'une heure, un insigne épinglé à son manteau lui donnant toute liberté de mouvement.

Le modelage n'était guère actif, la fonderie non plus... La plupart des ateliers étaient déserts. Harriman abandonna leur visite et pénétra dans le bâtiment principal du service d'études. Le bureau des plans et celui des épures étaient assez affairés, de même que la section calcul. Mais il y avait des bureaux inoccupés dans le groupe des structures, un calme d'église dans celui des métaux comme dans le laboratoire métallurgique attendant. Il allait passer à l'annexe des produits chimiques et du matériel, quand soudain Coster apparut.

— « Mr. Harriman. Je viens d'apprendre que vous êtes là! »

— « Vous avez des espions partout, » remarqua Harriman. « Je ne voulais pas vous déranger. »

— « Pas du tout. Montons dans mon bureau. »

Un peu plus tard, installé, Harriman demanda : « Alors... comment va? »

Coster se rembrunit.

— « Très bien, je pense. »

Harriman remarqua que les classeurs de l'ingénieur débordaient de papiers. Avant qu'Harriman eût pu placer un mot, l'écran sur le bureau de Coster s'alluma et une voix féminine dit :

— « Mr. Coster... Mr. Morgenstern vous demande. »

— « Dites-lui que je suis occupé. »

Après quelques instants, la voix féminine répondit timidement :

— « Il dit qu'il faut absolument qu'il vous parle, monsieur. »

Coster avait l'air ennuyé.

— « Excusez-moi un instant, Mr. Harriman. O.K. Passez-le-moi. »

La femme fut remplacée par un homme qui dit :

— « Ah! vous voilà! Où étiez-vous? Ecoutez, patron, nous sommes dans le pétrin avec ces camions. Tous ceux que nous avons loués ont besoin d'une révision, et maintenant la Compagnie White Fleet se refuse à faire quoi que ce soit. Elle s'en tient aux termes du contrat, les termes écrits très fins. A ce que je pense, nous ferions mieux d'annuler le contrat et de signer avec les Transports de Peak City. Ils ont un arrangement qui me semble bon. Ils garantissent... »

— « Occupez-vous-en, » coupa Coster. « C'est vous qui avez signé le contrat et vous avez l'autorité nécessaire pour le résilier. Vous le savez. »

— « Oui mais, patron, je pensais que ce serait quelque chose que vous voudriez examiner personnellement. C'est une question de politique commerciale et... »

— « Occupez-vous-en. Je m'en moque, du moment que nous avons des camions à notre disposition quand nous en avons besoin. »

Il coupa.

— « Qui est-ce? » demanda Harriman.

— « Qui? Oh! c'est Morgenstern... »

— « Je ne vous demande pas son nom... mais sa fonction. »

— « C'est l'un de mes assistants... Il s'occupe des bâtiments, des emplacements et des transports. »

— « Renvoyez-le! »

Coster prit un air stupide. Avant qu'il eût pu répondre, une secrétaire entra et vint à ses côtés lui porter une montagne de paperasses. Il fronça les sourcils, les signa et la renvoya.

— « Oh! ce n'était pas un ordre, » ajouta Harriman, « mais je voulais seulement vous donner un bon conseil. Je ne veux pas me mêler de ce qui vous regarde. Mais peut-être écoutez-vous quelques conseils? »

— « Naturellement, » concéda Coster avec raideur.

— « Hum.... C'est votre premier poste de direction? »

Coster hésita, puis l'admit.

« Je vous ai engagé sur l'affirmation de Ferguson que vous étiez l'ingénieur le plus capable de bâtir une fusée pour la Lune. Je n'ai pas de raison de changer d'avis. Mais la direction administrative n'a aucun rapport avec l'art de l'ingénieur et peut-être puis-je vous montrer quelques petits trucs dans ce domaine, si vous le voulez bien. »

Il attendit.

« Je ne vous adresse aucune critique, » ajouta-t-il. « Diriger de haut vous vient comme la puberté; jusqu'à ce qu'on y soit arrivé, on n'en a aucune idée. »

Harriman faisait la réserve mentale que, si Coster n'écoutait pas ses conseils, il perdrait son travail, que cela plût ou non à Ferguson.

Coster pianotait sur son bureau,

— « Je ne sais pas ce qui ne va pas, c'est un fait. Il semble que je ne puisse rien confier à quelqu'un qui travaille proprement. J'ai l'impression de nager dans des sables mouvants. »

— « Vous avez beaucoup réfléchi aux questions mécaniques récemment? »

— « J'essaie. » Coster indiqua un autre bureau dans un coin. « Je travaille là, tard dans la nuit. »

— « Ça ne vaut rien. Je vous ai embauché comme ingénieur. Bob, ça ne va pas. Ça devrait dépoter dans les ateliers et votre bureau devrait être calme comme un tombeau. Au lieu de cela, c'est

dans votre bureau qu'on s'agite et c'est l'usine qui a l'air d'un cimetière. »

Coster s'enfouit le visage dans les mains, puis releva les yeux.

— « Je le sais. Je sais ce qu'il faudrait faire, mais chaque fois que j'essaie de m'attaquer à un problème technique, un imbécile veut que je prenne une décision au sujet des camions, du téléphone ou de Dieu sait quoi. Je suis désolé, Mr. Harriman. Je pensais pouvoir réussir. »

Harriman dit très doucement :

— « Ne vous laissez pas démonter, Bob. Vous n'avez pas beaucoup dormi, ces derniers temps, n'est-ce pas ? Je vais vous dire, nous allons jouer un bon tour à Ferguson. Je vais prendre en main le bureau où vous êtes pendant quelques jours et établir un barrage qui vous mette à l'abri de tout cela. Je veux que votre cerveau pense en termes de vecteurs de réaction, d'efficacité des combustibles et de résistance des matériaux, et qu'il ne s'occupe pas des contrats de camionnage. »

Harriman alla à la porte, jeta un coup d'œil dans le bureau extérieur et y découvrit un homme qui était peut-être le chef de bureau.

— « Eh, toi ! Viens par ici ! »

L'homme eut l'air stupéfait, se leva, vint jusqu'à la porte et dit : « Oui ? »

— « Tu vas me pousser ce bureau dans le coin, et m'enlever tout ce qu'il y a dessus pour le porter dans un bureau vide à cet étage. Immédiatement. »

L'employé leva les sourcils.

— « Et qui êtes-vous pour donner des ordres ? »

— « Nom de... »

— « Faites ce qu'il vous dit, Weber, » intervint Coster.

— « Je veux que ce soit terminé dans vingt minutes, » ajouta Harriman, « et que ça saute ! »

Il se tourna vers l'autre bureau de Coster, mani-

pula le téléphone et parla aussitôt à la direction de la Transpatiale. « Jim, est-ce que Jock Berkeley est par chez vous? Donnez-lui un congé et envoyez-le-moi immédiatement à Peterson Field par avion spécial. Je veux que son avion décolle dix minutes après la fin de notre communication. Envoyez ses affaires après lui. »

Harriman écouta quelques instants et reprit :

« Non, votre organisation ne s'écroulera pas si vous perdez Jock... ou, si elle s'écroule, c'est peut-être que vous payez trop cher un incapable pour diriger. O.K., O.K., vous aurez le droit de me botter le derrière la prochaine fois que vous me verrez, mais envoyez-moi Jock. A bientôt. »

Il veilla au transfert de Coster et de son bureau dans une autre pièce, et à ce que le téléphone fût coupé; une arrière-pensée lui étant venue, il fit apporter un divan.

« Nous installerons un projecteur, une planche à dessin, une bibliothèque et tout ce qu'il faut ce soir, » dit-il à Coster. « Faites-moi une liste de tout ce qu'il vous faut pour travailler *aux plans*. Et dites-moi si vous voulez quelque chose. »

Il retourna au bureau officiel de l'ingénieur en chef et se mit, tout heureux, au travail consistant à essayer de découvrir où en était l'organisation, et par où elle péchait.

Environ quatre heures plus tard, il emmenait Berkeley faire la connaissance de Coster. L'ingénieur en chef était endormi sur son bureau, la tête enfouie dans ses bras. Harriman était sur le point de repartir quand Coster s'éveilla en sursaut.

— « Oh! je suis désolé, » dit-il en rougissant, « je dois avoir somnolé. »

— « C'est pour ça que je vous ai fait apporter le divan, » répondit Harriman. « C'est plus reposant. Bob, voici Jock Berkeley. C'est votre nouvel esclave. Vous restez ingénieur en chef et le grand patron

indiscuté; Jock est tout le reste. A partir de maintenant, vous n'avez absolument rien à faire... sauf un petit détail : construire notre fusée. »

Les deux jeunes gens se serrèrent la main.

— « Je n'ai qu'une chose à vous demander, Mr. Coster, » dit sur un ton grave Berkeley, « repassez-moi tout le boulot que vous voulez — vous, occupez-vous du côté technique — mais, au nom du Ciel, faites enregistrer vos travaux de sorte que je sache à quel point on en est. Je vais faire placer sur votre bureau un bouton : il suffira d'appuyer dessus pour que tout soit enregistré sur un magnétophone placé sur mon bureau. »

— « Epatant! »

Coster semble déjà rajeuni, pensa Harriman.

— « Et, si vous désirez quelque chose qui n'ait rien de technique, ne le faites pas vous-même. Appuyez sur un bouton et sifflez : ça sera fait! » Berkeley jeta un coup d'œil à Harriman. « Le patron me fait signe qu'il veut parler avec vous de vos fonctions. Je vous laisse et me mets au travail. » Il s'en alla.

Harriman s'assit. Coster en fit autant et dit :

— « Nom d'un chien! »

— « Vous vous sentez mieux? »

— « Il me plaît, ce Berkeley. »

— « Tant mieux; à partir de maintenant, il est votre jumeau. Cessez de vous faire de la bile; je l'ai déjà utilisé. Vous croirez vous trouver dans un hôpital où tout va comme sur des roulettes. A propos, où vivez-vous? »

— « Dans une pension de famille à Springs. »

— « C'est ridicule. Et vous n'avez même pas d'endroit où dormir ici? »

Harriman alla jusqu'au bureau de Coster et appela Berkeley.

« Jock, louez un appartement au Broadmoor pour Mr. Coster... sous un faux nom. »

— « D'accord. »

— « Et faites transformer les pièces attenantes à son bureau en appartement. »

— « D'accord. Ce sera fait ce soir. »

— « Maintenant, Bob, parlons de la fusée. Où en sommes-nous ? »

Ils passèrent les deux heures suivantes à discuter des détails, au fur et à mesure que Coster les exposait. Il était exact qu'on n'avait pas fait grand-chose depuis qu'on avait loué le terrain, mais Coster avait débarrassé nombre de problèmes théoriques, et il avait considérablement avancé les calculs avant d'être submergé par les détails administratifs. Harriman n'était certes pas ingénieur et encore moins mathématicien, sauf en ce qui concernait l'arithmétique monétaire. Mais il y avait si longtemps qu'il dévorait tout ce qu'il pouvait trouver sur les voyages interplanétaires qu'il fut capable de suivre dans une très large mesure les explications que Coster lui donna.

« Je ne vois rien ici sur votre montagne-cata-pulte, » fit-il bientôt.

Coster prit un air gêné. « Oh! Mr. Harriman! J'avais parlé trop vite! »

— « Ah! Comment cela? J'ai fait dessiner aux gars de l'équipe de Montgomery de merveilleux tableaux de ce qui se passera quand nous organiserons une ligne régulière. J'ai l'intention de faire de Colorado Springs la capitale interplanétaire du monde. Nous avons pris maintenant tous les droits sur le vieux chemin de fer à crémaillère. Qu'est-ce qui ne va pas? »

— « C'est à la fois une question de temps et d'argent. »

— « Oubliez l'argent. C'est mon affaire. »

— « Alors le temps. Je continue à penser qu'un canon électrique est le meilleur moyen d'obtenir

l'accélération initiale pour une fusée à combustible chimique. Comme ceci... » Il commença une rapide esquisse. « Cela permet d'éviter le premier étage des fusées, qui est plus gros à lui tout seul que tous les autres réunis, tout en étant terriblement inefficace par suite de son lamentable rapport de masse. Mais que faire pour cela? On ne peut pas construire une tour de plus de trois kilomètres de haut assez solide pour absorber la poussée. En tout cas, pas cette année... Aussi faut-il utiliser la montagne. Le Pike's Peak en vaut bien une autre; il est au moins accessible.

» Mais, pour pouvoir l'utiliser, il faudrait construire un tunnel partant de Manitou et allant jusqu'à l'aplomb du sommet, et suffisamment vaste pour laisser passer la fusée. »

— « Faites-la descendre d'en haut, » suggéra Harriman.

Coster répondit : « J'y ai pensé. Mais on ne peut pas construire un monte-charge de trois kilomètres de haut pour fusées. Il est possible d'aménager la catapulte de manière que les ressorts d'accélération puissent être intervertis et décalés dans le temps pour tenir le coup, mais croyez-moi, Mr. Harriman, ça nous replongerait dans des problèmes mécaniques très compliqués... comme celui de la voie ferrée géante pour accéder à la proue de la fusée. Et il resterait encore à creuser le puits de la catapulte. On ne peut le faire exactement de la dimension de la fusée, rien qui ressemble à la gueule d'un canon. Il faudrait qu'il soit beaucoup plus large; on ne comprime pas impunément une colonne d'air de trois kilomètres de haut. Oui, on pourrait transformer une montagne en catapulte, mais cela prendrait dix ans ou plus... »

— « Alors n'en parlons plus. Nous la construirons pour plus tard, mais pas pour cette fois? Non, attendez... que penseriez-vous d'une catapulte

en surface? On la plaquerait au flanc de la montagne et on relèverait l'extrémité. »

— « A vrai dire, je crois que c'est quelque chose dans ce goût qu'on utilisera un jour. Mais, pour l'instant, cela ne fait que créer de nouveaux problèmes. Même si nous pouvions imaginer un canon électrique, il faudrait prévoir une fusée dont les flancs soient capables de supporter des pressions fantastiques, et tout le poids supplémentaire ferait poids parasite en ce qui concerne notre but final. »

— « Alors, Bob, quelle est votre solution? »

Coster se rembrunit. « Revenir à ce que nous savons faire. Construire une fusée à étages. »

5

— « Monty... »

— « Oui, patron? »

— « Avez-vous déjà entendu cette chanson? »

Harriman se mit à fredonner : « *La Lune appartient à tout le monde... les meilleures choses ne coûtent rien.* » Puis il la chanta, mais faux.

— « Je ne crois pas. »

— « C'était bien avant votre temps. Je veux qu'on la ressorte. Je veux qu'on la ressuscite, qu'elle soit sur les lèvres de tout le monde, qu'on ne puisse plus s'en débarrasser. »

— O. K., » dit Montgomery, saisissant son calepin. « Quand voulez-vous qu'elle atteigne la pleine vogue? »

Harriman réfléchit.

— « Dans... disons trois mois. A ce moment, je veux qu'on prenne la première phrase et qu'on l'utilise dans les slogans publicitaires. »

— « Facile. »

— « Comment ça va en Floride, Monty? »

— « Je pensais qu'il faudrait acheter le Sénat et la Chambre de l'Etat, jusqu'au moment où nous avons fait courir le bruit que Los Angeles avait signé un contrat pour avoir des poteaux plantés sur la Lune avec la mention *Limites de Los Angeles*, pour faire une photo publicitaire. Alors ils ont accepté. »

— « Bien, » dit lentement Harriman. « Vous savez, ce n'est pas une mauvaise idée. Combien pensez-vous que la Chambre de Commerce de Los Angeles paierait pour une photo? »

Montgomery prit note.

— « J'y penserai. »

— « Je suppose que vous êtes prêt à foncer sur le Texas, maintenant que la Floride est réglée. »

— « D'une minute à l'autre. Je commence à faire courir des rumeurs. »

Manchette du *Banner* de Dallas-Fort Worth :

LA LUNE APPARTIENT AU TEXAS!

« ... Maintenant, chers petits enfants, notre émission est terminée. N'oubliez pas d'envoyer vos couvercles de boîte. Rappelez-vous bien : le premier prix est un ranch de 500 hectares sur la Lune; le second prix, une maquette de deux mètres de la fusée qui ira sur la Lune; et il y a cinquante, je dis bien, cinquante troisièmes prix : pour chacun, un poney Shetland. Votre rédaction de moins de cent mots, Pourquoi je veux aller sur la Lune, sera jugée sur sa sincérité et son originalité, non sur ses mérites littéraires. Envoyez vos couvercles de boîte à Oncle Taffy, Boîte 214, Juarez, Mexique. »

Harriman fut introduit dans le bureau du président de la Moka-Coka Company (*Un seul Coka : Moka. Buvez le Cola qui vous remonte*).

Il s'arrêta sur le seuil, à sept mètres du bureau du président, et agrafa prestement un insigne rond de cinq centimètres de diamètre à sa boutonnière.

Patterson Griggs leva les yeux.

— « C'est un honneur pour moi, D.D., de vous recevoir ici. Entrez et... » Il s'arrêta soudain, et son expression changea. « Pourquoi portez-vous ça? » rugit-il. Vous voulez m'embêter? »

« Ça », c'était le disque de cinq centimètres; Harriman l'enleva et le remit dans sa poche. C'était un insigne publicitaire en celluloïd jaune; imprimé dessus se trouvait le signe 6 +, le label du seul concurrent sérieux de Moka-CoKa.

— « Non, » répondit Harriman, « quoique je ne vous reproche pas de témoigner de l'irritation. Je vois la moitié des gosses de notre pays porter cet insigne idiot. Mais je suis venu vous donner un bon tuyau, pas vous embêter. »

— « Que voulez-vous dire? »

— « Quand je me suis arrêté sur le seuil, cet insigne à ma boutonnière avait exactement pour vous, de votre bureau, la taille de la pleine lune quand vous la regardez de votre jardin.

» Vous n'avez eu aucun mal à lire ce qu'il y avait sur l'insigne, n'est-ce pas? Je le sais, vous avez hurlé avant que nous ayons bougé l'un ou l'autre. »

— « Et alors? »

— « Que penseriez-vous — et quel serait l'effet sur vos ventes — si l'on pouvait voir écrit « 6 + » sur la Lune au lieu de voir ça seulement accroché aux chandails des gosses? »

Griggs réfléchit et dit : « D. D., ne faites pas de mauvaises plaisanteries. J'ai eu une sale journée. »

— « Je ne plaisante pas. Comme vous l'avez probablement appris à Wall Street, je suis derrière cette histoire de voyage dans la Lune. Entre nous, Pat, c'est une entreprise coûteuse, même pour moi. Il y a quelques jours, quelqu'un est venu me voir;

vous m'excuserez de ne pas vous donner son nom. Vous pouvez deviner qui c'était. En tout cas, cet homme représentait un client qui voulait acheter un emplacement de publicité sur la Lune. Il savait que nous n'étions pas sûrs de réussir; mais il m'a dit que son client était prêt à courir le risque.

» D'abord, je ne voyais pas où il voulait en venir. Il me l'a fait savoir carrément. J'ai pensé qu'il plaisantait. Puis j'ai été choqué. Regardez... » Harriman sortit une grande feuille de papier et l'étala sur le bureau de Griggs. « Vous voyez, on installe le dispositif n'importe où près du centre de la surface lunaire.

» Dix-huit fusées d'artifice partent dans dix-huit directions différentes, comme les rayons d'une roue, mais à une distance soigneusement calculée. Elles retombent sur le sol, et les bombes qu'elles transportent explosent, étalant une poussière noire sur des distances calculées au quart de poil.

» Il n'y a pas d'air sur la Lune, vous savez, Pat... on peut lancer une poussière fine avec autant de facilité et de précision qu'un javelot. Et voilà le résultat... »

Il retourna le papier; au verso, il y avait une photo de la Lune sur laquelle s'étalait en caractères noirs bien gras : 6 +.

— « Ainsi, il s'agit de cette bande d'empoisonneurs. »

— « Non, je n'ai pas dit ça. Mais c'est pour illustrer ma démonstration. 6 + ne fait que deux symboles; on peut les étaler suffisamment sur la surface lunaire pour que ce soit bien lisible. »

Griggs contempla l'horrible publicité.

— « Je ne crois pas que ça marchera. »

— « Une firme d'artificiers en renom m'a garanti que si... pourvu que je me charge de transporter sur place l'équipement. Après tout, Pat, il n'y a pas besoin de si grosses fusées d'artifice pour aller loin, sur la Lune. Là-haut, on pourrait jeter une balle de

tennis à trois ou quatre kilomètres, à cause de la faiblesse de la gravitation. »

— « On n'admettrait jamais ça. C'est un sacrilège. »

Harriman prit un air désolé.

— « Je voudrais que vous ayez raison. Mais on tolère bien la publicité dans le ciel et à la télévision... »

Griggs se mordilla la lèvre.

— « Je ne vois pas pourquoi vous êtes venu me trouver! » explosa-t-il. « Vous savez bien qu'on ne pourrait pas inscrire le nom de mon produit sur la Lune. Il est trop long. Les gens ne pourraient pas le lire. »

Harriman approuva.

— « C'est exactement pourquoi je suis venu, Pat. Pour moi, ceci n'est pas une affaire purement commerciale. C'est mon cœur et mon âme. Ça me rend malade de penser que quelqu'un pourrait utiliser la Lune à des fins publicitaires. Comme vous dites, c'est un sacrilège. Mais, je ne sais trop comment, ces chacals ont découvert que j'avais besoin d'argent. Ils sont venus me trouver au moment où ils savaient que je serais bien forcé de les écouter. Je les ai mis à la porte. Je leur ai promis une réponse pour jeudi. Puis je suis rentré chez moi. Je n'ai pas pu dormir. Après un moment, j'ai pensé à vous. »

— « A moi? »

— « A vous et à votre compagnie. Après tout, vous avez un bon produit et vous avez besoin d'une bonne publicité pour lui. J'ai pensé qu'il y a d'autres moyens d'utiliser la Lune publicitairement qu'en la défigurant. Supposez un instant que votre compagnie achète cette concession, mais en faisant expressément au public la promesse de ne pas l'utiliser. Supposez que vous utilisiez ce désintéressement dans vos annonces? Supposez que vous publiiez des photos d'un garçon et d'une fille regardant la Lune

en se partageant une bouteille de Moka? Supposez que Moka soit la seule boisson gazeuse qu'on emporte lors du premier voyage dans la Lune? Mais je n'ai pas besoin de vous dire la manière de vous y prendre. »

Il regarda sa montre. « Il faut que je me sauve et je ne veux pas vous bousculer. Si vous êtes prêt à discuter, laissez un mot à mon bureau avant demain midi, et j'enverrai notre représentant Montgomery prendre contact avec votre chef de publicité. »

Le patron de la chaîne de grands journaux ne le laissa attendre que le minimum de temps réservé aux magnats des affaires et aux ministres. Derechef, Harriman s'arrêta sur le seuil de l'immense bureau pour épinglez un insigne à sa boutonnière.

— « Comment va, Delos, » dit le directeur, « comment vous débrouillez-vous avec votre fromage céleste? » Il aperçut alors l'insigne et fronça les sourcils. « Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût. »

Harriman rempocha son disque. Il ne portait plus le label 6 +, mais la faucille et le marteau.

— « Non, dit-il, ce n'est pas une plaisanterie; c'est un cauchemar, colonel. »

Un peu plus tard, ils parlaient aussi amicalement que si les journaux du colonel n'avaient pas fait obstruction à l'expédition lunaire dès le début. Le directeur, agitant un cigare en direction de son bureau, demanda :

— « Comment avez-vous eu ces plans? Vous les avez volés? »

— « Ils ont été copiés, » répondit Harriman, mentant effrontément. « Mais ça n'a pas d'importance. Ce qui est important, c'est d'arriver là-haut les premiers. Nous ne pouvons courir le risque d'avoir une base de fusées soviétique sur la lune. Je ne sais

pas s'ils iraient jusqu'à peindre une faucille et un marteau sur la Lune, mais ça cadrerait avec leur psychologie. »

Le directeur mâchonna son cigare. « Nous verrons ce que nous pouvons faire. N'y a-t-il pas de moyen pour avancer le départ? »

6

— « Mr. Harriman? »

— « Oui? »

— « Ce Mr. Le Croix est toujours là. »

— « Dites-lui que je ne peux pas le recevoir. »

— « Oui, monsieur... Euh, Mr. Harriman, il ne l'a pas mentionné l'autre jour, mais il dit qu'il est pilote de fusée. »

— « Au diable! Envoyez-le à la Transpatiale. Moi, je n'embauche pas les pilotes. »

Le visage d'un homme s'encadra sur l'écran, écartant celui de la secrétaire de Harriman.

— « Mr. Harriman, je suis Leslie Le Croix, pilote adjoint du *Charon*. »

— « Vous avez dit le *Charon*? »

— « J'ai dit le *Charon*. Et j'ai à vous parler. »

— « Venez. »

Harriman salua son visiteur, lui offrit du tabac, puis l'examina avec intérêt. Le *Charon*, navette entre le satellite-centrale perdu et la Terre, avait été jusque-là ce qui ressemblait le plus à une fusée interplanétaire. Son pilote, tué dans l'explosion qui avait détruit à la fois le satellite et la fusée, avait été en quelque sorte le premier représentant de la future race des astronautes.

Harriman se demandait comment il avait pu oublier que le *Charon* avait deux pilotes se relayant aux commandes. Bien sûr, il l'avait su... Mais il avait oublié de tenir compte du fait. Il avait cessé

de penser au satellite-centrale, à la fusée qui le desservait et à tout ce qui y avait trait. Il examinait maintenant Le Croix avec curiosité.

Il avait devant lui un petit homme au visage mince et intelligent, aux grandes mains habiles de jockey. Le Croix soutint son examen sans embarras. Il semblait calme et absolument sûr de lui.

« Alors, capitaine Le Croix? »

— « Vous construisez une fusée pour la Lune? »

— « Qui vous l'a dit? »

— « On construit une fusée pour aller sur la Lune. Tout le monde dit que vous êtes derrière. »

— « Eh bien? »

— « Je veux la piloter. »

— « Pourquoi? »

— « Je suis le meilleur pilote que vous puissiez trouver pour elle. »

Harriman souffla un nuage de fumée. « Si vous pouvez le prouver, vous avez la place. »

— « D'accord. » Le Croix se leva. « Je laisserai mon nom et mon adresse à votre secrétaire. »

— « Attendez un instant. J'ai dit « si »... Parlons un peu. Je ferai moi aussi le voyage; je veux en savoir davantage sur votre compte avant de vous confier ma peau. »

Ils discutèrent voyage sur la Lune, voyages interplanétaires, fusées. Graduellement, Harriman s'échauffait à trouver un esprit si semblable au sien, aussi obsédé par le Grand Rêve. Inconsciemment, il avait déjà enrôlé Le Croix. La conversation avait pris un tour tel qu'il était admis qu'ils tenteraient l'aventure ensemble.

Après un moment, Harriman dit : « Tout cela est bien amusant, Les, mais j'ai encore beaucoup à faire aujourd'hui, sinon nous n'arriverons jamais sur la Lune. Vous irez à Peterson Field et ferez connaissance de Bob Coster... je vais l'appeler. Si vous vous entendez tous les deux, nous parlerons de

votre contrat. » Il griffonna quelques mots sur un bout de papier et le tendit à Le Croix. « Donnez ça à Miss Perkins en sortant, elle vous fera un bon de caisse. »

— « Ça peut attendre. »

— « Il faut bien manger. »

Le Croix accepta, mais ne partit pas.

— « Il y a une chose que je ne comprends pas, Mr. Harriman. »

— « Quoi? »

— « Pourquoi misez-vous sur une fusée à combustible chimique? Ce n'est pas que je sois contre. Mais pourquoi chercher la difficulté? Je sais que vous aviez fait arranger la *Cité-de-Brisbane* pour qu'elle puisse utiliser le combustible isotopique!... »

Harriman le regarda.

— « Vous êtes tombé sur la tête, Les? Vous me demandez, somme toute, pourquoi les cochons n'ont pas d'ailes; il n'existe plus de combustible isotopique et il n'y en aura pas tant que nous n'en fabriquerons pas nous-mêmes... sur la Lune. »

— « Qui vous a raconté ça? »

— « Que voulez-vous dire? »

— « A ce que j'ai entendu raconter, la Commission de l'Energie Atomique a alloué du combustible isotopique, à la suite d'accords, à plusieurs pays... Quelques-uns n'étaient pas équipés pour l'utiliser, mais ils l'ont eu malgré tout. Qu'est-il advenu de ce combustible? »

— « Oh! c'est exact! Plusieurs petits pays d'Amérique centrale et d'Amérique latine ont eu droit à une part du gâteau pour des raisons politiques, bien qu'ils n'eussent pas de dents pour croquer. Ce fut une bonne chose malgré tout... on le leur a racheté et cela a permis de soulager un peu la pénurie énergétique au lendemain de l'explosion du satellite. » Harriman se rembrunit. « Vous avez raison. J'aurais dû mettre la main dessus à ce moment. »

— « Et vous êtes sûr qu'il n'en reste plus du tout? »

— « Naturellement... Mais non, au fond je n'en suis pas certain. Je vais voir ça. Au revoir, Les. »

Ses correspondants réussirent à lui établir exactement la manière dont on avait disposé du combustible isotopique... sauf en ce qui concernait la part du Costa Rica. Ce pays avait refusé de revendre sa part parce que son usine électrique, destinée à utiliser le combustible isotopique, était presque achevée au moment de la catastrophe. Une autre enquête révéla que l'usine n'avait jamais été achevée.

A ce moment, Montgomery était à Managua. Certains changements dans l'administration du Nicaragua avaient eu lieu, et Montgomery s'était rendu sur place pour veiller à ce que la position spéciale de l'association locale des propriétaires de la Lune soit préservée. Harriman lui envoya un message chiffré lui enjoignant de pousser jusqu'à San José, de repérer le stock de combustible isotopique, de l'acheter et de l'expédier... à n'importe quel prix. Puis il se rendit chez le président de la Commission de l'Energie Atomique.

Cet officiel était apparemment heureux de le voir et soucieux de se montrer affable. Harriman commença à lui expliquer qu'il voulait obtenir une licence pour se livrer à des expériences sur le combustible isotopique.

— « Il faut passer par la voie normale, Mr. Harriman. »

— « Bien entendu. Mais c'est simplement une prise de contact préliminaire. Je voulais connaître vos réactions. »

— « Mais je ne suis pas le seul commissaire... et nous suivons presque toujours les recommandations de nos services techniques. »

— « Pas d'esquive, Carl. Vous savez parfaitement que vous contrôlez la majorité. Officieusement, qu'en dites-vous? »

— « Eh bien, D. D., officieusement, on ne peut se procurer de combustible isotopique. Alors pourquoi demander une licence? »

— « C'est mon affaire. »

— « Hmm... La loi ne nous obligeait pas à suivre la trace de chaque millicurie de combustible isotopique, puisque celui-ci n'est pas classé comme utilisable pour la fabrication d'armes de destruction massive. Il n'empêche que nous savons ce qu'il en est advenu... Il n'en reste plus. »

Harriman ne broncha pas.

— « Cela dit, on peut vous donner une licence pour le combustible isotopique, si vous y tenez... sauf pour utilisation dans les fusées. »

— « Pourquoi cette restriction? »

— « Vous construisez une fusée destinée à aller sur la Lune, n'est-ce pas? »

— « Moi? »

— « Ne jouez pas au plus fin avec moi, D. D. C'est mon métier d'être au courant. Vous ne pouvez utiliser de combustible isotopique pour une fusée, même si vous en trouviez, ce qui est impossible. »

Le président alla à un coffre, derrière son bureau, et en revint avec un gros dossier qu'il posa devant Harriman. Le titre en était : *Enquête théorique sur la stabilité de plusieurs combustibles isotopiques, avec des notes sur la catastrophe du Charon et du satellite-centrale*. La couverture portait un numéro de référence et un grand cachet « SECRET ».

Harriman repoussa le rapport.

— Ça ne me regarde pas... De toute façon, si je le lisais, je n'y comprendrais rien. »

Le président sourit.

— « Très bien. Je vais vous dire ce qu'il y a dedans. Je vous lie les mains délibérément, D. D.,

en vous confiant un secret de la Défense Nationale. »

— « Je n'en veux pas, vous dis-je. »

— « N'essayez pas d'utiliser le combustible isotopique pour une fusée, D. D. C'est un combustible admirable... mais il peut sauter comme un pétard, n'importe où dans l'espace. Ce rapport donne les raisons. »

— « Au diable! Nous avons fait fonctionner le *Charon* pendant près de trois ans. »

— « Vous avez eu de la chance. L'opinion officielle — mais absolument confidentielle — de notre gouvernement, c'est que le *Charon* a fait sauter le satellite-centrale. Nous avons d'abord pensé que c'était l'inverse, et naturellement ç'aurait pu être exact. Mais cela ne concordait pas avec les enregistrements du radar. Il semblait que la fusée eût sauté une fraction de seconde avant le satellite. Aussi avons-nous mené une sérieuse enquête théorique : le combustible isotopique est dangereux pour les fusées. »

— « C'est ridicule! Pour une livre brûlée par le *Charon*, on en brûlait au moins cent dans les centrales sur Terre. Comment se fait-il qu'elles n'aient jamais sauté? »

— « C'est une question de protection. Une fusée est nécessairement moins protégée qu'une centrale; mais, le pire, c'est qu'une fusée opère dans l'espace. On pense que la catastrophe a été causée par les radiations cosmiques primaires. Si vous voulez, je peux appeler un spécialiste de physique mathématique pour vous expliquer. »

Harriman hocha la tête. « Vous savez bien que je ne parle pas leur langue. » Il réfléchit. « Je pense que c'est tout ce qu'il y a de possible? »

— « Je le crains. Je suis absolument désolé. » Harriman se leva pour partir. « Euh... encore quelque chose, D. D... vous ne pensiez pas à aller voir l'un de mes subordonnés, n'est-ce pas? »

— « Naturellement non. Pourquoi le ferais-je? »

— « Heureux de vous l'entendre dire. Vous savez, Mr. Harriman, il se peut que nous n'ayons pas les plus brillants savants du monde... Mais il y a une chose dont je suis sûr : tous mes subordonnés sont incorruptibles. Cela étant, je considérerais comme un affront personnel que quelqu'un essaye de faire pression sur certains... »

— « Et alors? »

— « C'est tout. A propos, quand j'étais au collège, j'étais un bon poids moyen. J'ai continué à m'entraîner. »

— « Hmm... Je ne suis jamais allé au collège. Mais je ne joue pas mal au poker, » répondit Harriman en souriant. « Je n'irai pas déranger vos gars, Carl. Ce serait trop méchant d'offrir un pot-de-vin à un crève-la-faim. Adieu! »

Quand Harriman rentra dans son bureau, il appela un de ses hommes de confiance.

— « Prenez un message chiffré pour Mr. Montgomery. Dites-lui d'envoyer la marchandise à Panama City plutôt qu'aux Etats-Unis. »

Il commença à dicter un autre message pour Coster, avec l'intention d'arrêter le travail sur le *Pionnier* dont la carcasse s'élevait déjà haut dans le ciel du Colorado, et de s'occuper de la *Santa-Maria*, ex-Cité-de-Brisbane.

Mais il changea d'avis. L'envol devrait se faire en dehors des Etats-Unis; une fois la Commission de l'Energie Atomique sur ses gardes, il ne servirait à rien d'essayer de faire disparaître la *Santa-Maria*; ce serait un indice!

D'ailleurs, on ne pouvait déplacer la *Santa-Maria* sans la rééquiper pour l'utilisation des combustibles chimiques. Non, il faudrait désaffecter une autre fusée du type *Brisbane* et l'envoyer à Panama; alors

on pourrait démonter le réacteur atomique de la *Santa-Maria* et l'envoyer là-bas. Coster pourrait équiper la nouvelle fusée en six semaines — peut-être plus vite — et lui, Coster et Le Croix pourraient décoller pour la Lune!

Au diable les radiations cosmiques primaires! Le *Charon* avait fonctionné pendant trois ans, non? Ils feraient le voyage, ils prouveraient que c'était possible, et alors, si l'on avait besoin de combustibles plus sûrs, l'élan serait donné: on en chercherait. L'important était de faire le voyage. Si Christophe Colomb avait attendu d'avoir des navires absolument sûrs, l'Amérique serait encore un continent désert. Il fallait prendre des risques, sans cela on n'aboutissait jamais.

Satisfait, il commença à rédiger les messages qui mettraient le nouveau plan en œuvre.

Il fut interrompu par une secrétaire.

— « Mr. Harriman, Mr. Montgomery veut vous parler. »

— « Hein? Il a déjà reçu mon message chiffré? »

— « Je ne sais pas, monsieur. »

— « Bon, passez-le-moi. »

Montgomery n'avait pas reçu le second message. Mais il avait des nouvelles. Le Costa Rica avait vendu tout son combustible isotopique au Ministère de l'Energie britannique, peu de temps après la catastrophe. Il n'en restait plus un gramme ni au Costa Rica ni en Angleterre.

Harriman s'assit, songeur, plusieurs minutes après que Montgomery eut disparu de l'écran. Puis il appela Coster: « Bob? Le Croix est-il là? »

— « Mais oui... nous allions dîner ensemble. Je vous le passe. »

— « Comment va, Les? Les, vous aviez eu une bonne idée, mais ça n'a pas marché. Quelqu'un a enlevé le bébé. »

— « Hein? Ah, oui! Compris. Je suis désolé. »

— « Ne perdez pas de temps à vous désoler. On continue comme prévu jusqu'ici. Nous arriverons là-haut. »

— « Sûr! »

7

Du numéro de juin du magazine *Technique Populaire* : « LA PROSPECTION D'URANIUM SUR LA LUNE — *Un article documenté sur une industrie d'avenir.* »

De *Bonnes Vacances* : « LUNE DE MIEL SUR LA LUNE — *Un article sur la future station touristique idéale.* »

De l'*American Sunday Magazine* : « DES DIAMANTS SUR LA LUNE? — *Un savant de renommée mondiale explique pourquoi les diamants doivent être aussi communs que les cailloux dans les cratères lunaires.* »

— « Naturellement, Clem, je ne connais rien à l'électronique, mais voici comment on m'a expliqué la chose. On peut diriger les ondes de télévision selon un faisceau dont l'angle ne dépasse pas un certain degré d'ouverture, c'est à peu près ça? »

— « Oui, si on utilise un réflecteur suffisamment grand. »

— « La place ne manquera pas. Bon : la Terre est vue de la Lune sous un angle de deux degrés environ. Evidemment, ça fait un bout de chemin, mais il n'y a pas de pertes d'énergie et on a des

conditions stables et parfaites de transmission. Une fois l'installation montée, ça ne coûterait pas plus cher que d'émettre du sommet d'une montagne. »

— « C'est une idée fantasmagorique, Delos! »

— « Qu'est-ce que ça a de fantasmagorique? Aller sur la Lune, c'est mon affaire, non la vôtre. Une fois que nous serons là-haut, nous ferons des émissions de télévision à destination de la Terre, vous pouvez parier jusqu'à votre chemise là-dessus. C'est une installation toute trouvée pour des émissions en direct, sans relais. Si ça ne vous intéresse pas, je trouverai quelqu'un d'autre. »

— « Je n'ai pas dit que ça ne m'intéressait pas. »

— « Alors, décidez-vous. Autre chose, Clem... Je ne veux pas fourrer mon nez dans vos affaires, mais est-ce que vous n'avez pas eu d'ennuis, depuis que vous ne pouvez utiliser le satellite-centrale comme relais? »

— « Vous le savez très bien. Ne me retournez pas le couteau dans la plaie. Les dépenses ont augmenté formidablement sans que les revenus aient suivi. »

— « Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Et la censure? »

Le directeur de la société de télévision leva les bras au ciel.

— « Ne prononcez pas ce mot! Comment voulez-vous faire des affaires quand chaque imbécile dans le pays passe son temps à vouloir mettre son veto sur ce qu'on peut dire et ne pas dire, sur ce qu'on peut montrer et ne pas montrer?... Ça suffirait à tout vous faire plaquer. Le principe même est faux. C'est comme d'exiger que les adultes vivent de lait écrémé sous prétexte que la viande n'est pas bonne pour les bébés. Si je pouvais tenir entre les mains un de ces sales puritains... »

— « Doucement, doucement, » interrompit Hariman. « Avez-vous jamais pensé qu'il n'y avait pas moyen de censurer une émission diffusée de la Lune... »

et que de toute manière les censeurs terrestres n'auraient aucun droit en la matière! »

— « Hein? Redites-moi ça? »

LIFE VA SUR LA LUNE. — *Life-Time, S.A., est fière de vous annoncer qu'elle vient de conclure des accords pour que les lecteurs de Life obtiennent un compte rendu direct du premier voyage sur notre satellite. Immédiatement après le premier voyage réussi commencera...*

ASSURANCE POUR L'ERE NOUVELLE (extrait d'une insertion publicitaire pour la North Atlantic Mutual Insurance and Liability Company) — *...la même conception d'avant-garde qui nous a permis de protéger nos assurés après l'incendie de Chicago, après l'incendie de San Francisco, après tous les désastres nationaux depuis la guerre de 1812, nous permet de vous assurer contre tout dommage inattendu, même sur la Lune...*

LES FRONTIERES DE LA TECHNIQUE RECULEES. — *Quand la fusée lunaire Pionnier s'élancera vers le ciel sur sa queue de flamme, vingt-sept de ses organes internes essentiels recevront leur courant de batteries DELTA, spécialement conçues...*

— « Mr. Harriman, pourriez-vous venir immédiatement sur le terrain? »

— « Que se passe-t-il, Bob? »

— « Des ennuis, » répondit laconiquement Coster.

— « Quelle sorte d'ennuis? »

Coster hésita. « J'aimerais mieux ne pas vous en

parler sur l'écran. Si vous ne pouvez venir, peut-être Les et moi ferions-nous bien de venir vous trouver. »


— « Je serai là-bas ce soir. »

Quand Harriman arriva, il constata que le visage impassible de Le Croix dissimulait de l'amertume; Coster prenait un air têtue, sur la défensive. Harriman attendit d'être dans l'atelier de Coster pour demander :

— « Alors, les gars? »

Le Croix regarda Coster. L'ingénieur se mordilla la lèvre et dit : « Mr. Harriman, vous savez par quels stades nous sommes passés? »

— « Plus ou moins. »

— « Nous avons dû abandonner l'idée de la catapulte. Puis nous en sommes arrivés à ceci... » Coster fouilla sur son bureau pour trouver une vue  perspective d'une fusée à quatre étages, énorme mais pourtant gracieuse. « Théoriquement, c'était possible; pratiquement, c'était trop juste. Après que les gars du groupe de la résistance des matériaux, du groupe auxiliaire et du groupe de contrôle eurent ajouté tous les facteurs, nous avons été forcés d'en arriver là... »

Il sortit un autre dessin presque semblable au premier, mais la fusée était plus trapue, presque pyramidale. « Nous avons ajouté un cinquième étage qui forme ceinture autour du quatrième. Nous avons même réussi à économiser un peu de poids en utilisant la plus grande partie de l'équipement auxiliaire et de l'équipement de contrôle du quatrième étage pour contrôler le cinquième. Et la densité par rapport à la section est suffisante pour que nous puissions passer à travers l'atmosphère sans trop de traînée; même si la fusée n'est pas jolie, jolie. »

Harriman opina. « Vous savez, Bob, il faudra se dégager de la conception de la fusée gigogne avant d'établir une liaison régulière avec la Lune. »

— « Je ne vois pas comment l'éviter avec des fusées à combustible chimique. »

— « Si vous aviez une bonne catapulte, vous pourriez envoyer une simple fusée à combustible chimique décrire une orbite autour de la Terre, n'est-ce pas? »

— « Sûr. »

— « C'est ce que nous allons faire. Puis nous ferons le plein de combustible sur cette orbite. »

— « La vieille idée du satellite-centrale. Je pense que c'est sensé... je le sais. Seulement, la fusée ne devrait pas faire le plein et continuer sa route vers la Lune. Il faudrait, pour que ce soit économiquement faisable, avoir une fusée spéciale qui fasse la navette entre le satellite-centrale et un autre satellite artificiel tournant autour de la Lune. Alors... »

Le Croix montrait une impatience inhabituelle. « Tout cela ne veut rien dire, à présent. Continue ton histoire, Bob. »

— « D'accord, » dit Harriman.

— « Eh bien, ce modèle aurait pu faire le voyage. Et, bon sang, c'est toujours possible. »

Harriman était intrigué. « Mais, Bob, c'est le modèle approuvé, n'est-ce pas? C'est celui qui est aux deux tiers achevé sur le terrain? »

Coster semblait paralysé. « Oui, mais ça ne marchera pas. »

— « Pourquoi? »

— « Parce que j'ai dû ajouter trop de poids mort. Mr. Harriman, vous n'êtes pas ingénieur; vous n'avez aucune idée de la rapidité avec laquelle le rendement tombe quand il faut équiper une fusée avec autre chose que du combustible et un moteur. Prenez le dispositif d'atterrissage de l'anneau du cinquième étage. On utilise cet étage pendant une minute et demie, après quoi on s'en débarrasse. Mais il ne faut pas risquer qu'il tombe sur Wichita ou Kansas City. Il faut ajouter un dispositif de para-

chutage. Et il faut encore pouvoir le suivre par radar et ouvrir le parachute par contrôle radio quand il est au-dessus de la campagne, et pas trop haut. Cela signifie encore du poids, en plus du parachute. Avant d'en avoir terminé avec cet étage, il ne nous permet même pas de gagner un kilomètre à la seconde. Ce n'est pas assez. »

Harriman s'agita dans son fauteuil. « Il semble que nous ayons fait une erreur en voulant décoller des Etats-Unis. Supposez que nous décollions d'un pays peu peuplé, disons la côte brésilienne, et qu'on laisse les étages inférieurs tomber dans l'Atlantique, cela vous économiserait combien? »

Coster regarda dans le vide, puis prit une règle à calcul.

— « Ça pourrait aller. »

— « Ce sera difficile de déplacer la fusée, dans l'état où elle est? »

— « Il faudrait la démonter complètement. On ne peut faire autrement. Je ne peux pas vous donner une estimation du prix, mais ce serait très cher. »

— « Combien de temps cela prendrait-il? »

— « Hmm... difficile, Mr. Harriman. Je ne peux pas répondre tout de suite. Deux ans, dix-huit mois avec de la chance. Il faudrait préparer un terrain, construire les ateliers... »

Harriman réfléchit. Mais il connaissait déjà la réponse. Tout était tendu à craquer. Il ne pouvait plus lancer l'affaire avec du vent seulement; il ne pouvait durer deux ans; il lui fallait un voyage réussi et très vite... sans quoi toute la fragile structure financière s'écroulerait.

— « Non, ça ne peut pas marcher, Bob. »

— « Je le craignais. J'ai essayé d'ajouter un sixième étage. » Il sortit un autre dessin. « Vous voyez cette monstruosité? J'ai atteint le point où le rendement va diminuant. La vitesse finale est

inférieure, avec cet appendice, à celle qu'on atteindrait avec une fusée à cinq étages. »

— « Alors vous êtes coincé, Bob? Vous ne pouvez pas construire une fusée lunaire? C'est cela que ça veut dire? »

— « Non, je... »

Le Croix dit soudain : « Faites évacuer le Kansas. »

— « Hein? » dit Harriman.

— « Faites évacuer le Kansas et la partie orientale du Colorado. Laissez tomber la cinquième et la quatrième section n'importe où. La troisième section tombera dans l'Atlantique; la seconde tournera autour de la Terre sur une orbite; et la tête de la fusée arrivera sur la Lune. Ce serait possible, si on n'avait pas besoin de gaspiller du poids pour le parachutage de la quatrième et de la cinquième section. Demandez à Bob. »

— « Oui? Qu'en pensez-vous, Bob? »

— « C'est ce que j'ai dit auparavant. C'est le poids parasite qui nous coince. Autrement tout va bien. »

— « Hmm... passez-moi un atlas. » Harriman regarda le Kansas et le Colorado et fit un calcul rapide. Il regardait dans le vide, ressemblant étonnamment à Coster quand celui-ci pensait à ses propres problèmes. Finalement, il déclara : « Ça ne marchera pas. »

— « Pourquoi? »

— « L'argent. Je vous ai dit de ne pas vous biler pour l'argent... pour la fusée. Mais faire évacuer, même pour une seule journée, toute cette région nous coûterait six ou sept millions de dollars. Il faudrait régler toutes les poursuites en dommages-intérêts immédiatement; pas possible d'attendre. Et il y aurait toujours quelques durs à cuire qui refuseraient de bouger. »

Le Croix dit farouchement :

— « Si les idiots ne veulent pas bouger, qu'ils prennent leurs risques. »

— « Je sais ce que vous pensez, Les. Mais ce projet est trop énorme pour qu'on le compromette. Si nous ne protégeons pas les personnes présentes, les tribunaux nous feront fermer de force. Je ne peux pas acheter tous les juges des deux Etats. Il y en a sûrement quelques-uns qui ne sont pas à vendre. »

Coster consola Le Croix. « C'a été une tentative épataante, Les. »

— « Je pensais que c'était la solution pour nous tous, » répondit le pilote.

Harriman dit :

— « Vous alliez mentionner une autre solution, Bob? »

Coster semblait embarrassé. « Vous connaissez les plans pour la fusée principale... trois passagers, espace et ravitaillement pour trois? »

— « Oui, où voulez-vous en venir? »

— « Il ne sert à rien d'être trois. Coupez le premier étage en deux, réduisez la fusée au strict minimum pour un seul homme et débarrassez-vous du reste. C'est le seul moyen que je voie pour que ça marche. » Il sortit un autre dessin. « Vous voyez? Un homme et son ravitaillement pour moins d'une semaine. Pas de caisson étanche — le pilote reste dans sa tenue pressurisée; pas de cuisine; pas de couchettes. Le strict minimum pour maintenir un homme en vie pendant un maximum de deux cents heures. Ça marchera. »

— « Ça marchera, » répéta Le Croix en regardant Coster.

Harriman regardait le dessin, avec une sensation bizarre au creux de l'estomac. Sans aucun doute, ça devait marcher... et pour le lancement de l'affaire, peu importait que trois hommes ou un seul allassent sur la Lune et en revinssent. Y aller suffisait. Il était absolument sûr qu'un seul voyage suffirait à faire

affluer l'argent qui permettrait de mettre ■ point des fusées pratiques pour plusieurs passagers.

Les frères Wright avaient démarré avec moins.

— « Nous n'avons pas le choix, » dit-il lentement.

Coster eut l'air soulagé.

— « Bien! Mais il y ■ encore une difficulté. Vous connaissez les conditions dans lesquelles j'ai accepté ce travail. Je devais monter là-haut. Et voilà maintenant que Les me brandit un contrat sous le nez en disant que le pilote *doit* être lui. »

— « Ce n'est pas ça, » répliqua Le Croix. « Vous n'êtes pas pilote, Bob. Vous vous tueriez et vous ficheriez tout par terre, et cela uniquement par votre entêtement. »

— « J'apprendrai à piloter la fusée. Après tout, c'est moi qui en ai fait les plans. Ecoutez, Mr. Harriman, je n'ai pas envie de vous intenter un procès. Les dit qu'il vous en ferait un, mais mon contrat est antérieur au sien. J'ai l'intention de le faire respecter. »

— « Ne l'écoutez pas, Mr. Harriman. Qu'il intente son procès. Je piloterai cette fusée et je vous la ramènerai. Lui, il la bousillera. »

— « Ou j'y vais ou je ne construis pas la fusée, » dit calmement Coster.

Harriman les força tous deux à se taire.

— « Doucement, doucement, vous deux. Vous pouvez me faire un procès si ça vous fait plaisir. Bob, ne dites pas de bêtises; au point où nous en sommes, je peux embaucher d'autres ingénieurs. Vous me dites qu'un seul homme peut partir? »

— « C'est exact. »

— « En ce cas, vous le voyez devant vous. »

Ils restèrent sidérés.

« Inutile de prendre l'air ahuri, » rugit Harriman. « Qu'est-ce que ça ■ de drôle? Vous savez tous deux que je voulais y aller. Vous ne pensez pas que

je me suis donné tant de peine pour vous offrir à tous les deux un tour sur la Lune? *Je veux y aller.* Pourquoi ne ferais-je pas un bon pilote? Je me porte bien, j'ai une bonne vue, je suis encore assez intelligent pour apprendre ce qu'il faudra que j'apprenne. Je ne laisserai ma place à personne, à personne, m'entendez-vous? »

Coster fut le premier à reprendre son souffle.

— « Patron, vous ne savez pas ce que vous êtes en train de dire. »

Deux heures après, ils étaient encore à se quereller. La plupart du temps Harriman était demeuré assis, immobile, refusant de répondre à leurs arguments. Enfin, il sortit de la pièce pour quelques instants, sous un prétexte quelconque. Quand il revint, il dit : « Bon, quel poids faites-vous? »

— « Moi? Dans les quatre-vingt-dix-huit kilos. »

— « Plutôt cent à mon avis. Les, quel poids faites-vous? »

— « Soixante et un. »

— « Bob, prévoyez la fusée pour un passager de soixante et un kilos. »

— « Hein? Une minute, Mr. Harriman... »

— « *Bouclez-la!* Si je ne peux pas apprendre à piloter en six semaines, vous non plus. »

— « Mais je connais les maths, je possède les connaissances fondamentales... »

— « *Bouclez-la*, vous dis-je. Les a passé autant de temps à apprendre sa profession que vous la vôtre. Peut-il devenir ingénieur en six semaines? Qui vous rend si présomptueux de croire que vous pouvez apprendre son boulot en six semaines? Je ne vais pas vous laisser bousiller ma fusée pour satisfaire votre caprice. D'ailleurs, c'est vous qui avez posé le problème correctement en discutant les plans. La véritable limitation, c'est le poids du passager ou des passagers, n'est-ce pas? *Tout* doit être calculé autour de cette masse? D'accord? »

— « Oui, mais... »

— « Vrai ou faux? »

— « Eh bien, oui, c'est vrai. Je voulais seulement... »

— « Plus le passager est petit, moins il lui faut d'eau, d'air, moins il occupe de place. C'est Les qui ira. »

Harriman alla jusqu'à Coster et lui posa la main sur l'épaule.

« Ne le prenez pas mal, mon vieux. Ça ne peut pas être pire pour vous que pour moi. Le voyage doit réussir... et cela signifie que vous et moi devons abandonner l'honneur d'être les premiers hommes à fouler le sol de la Lune. Mais je vous promets une chose : nous irons au second voyage avec des passagers. Ecoutez, Bob, vous pouvez jouer un grand rôle si vous restez avec nous. Ça vous dirait d'être ingénieur en chef de la première colonie lunaire? »

Coster se força à sourire. « Ce ne serait pas si mal. »

— « Ça vous plaira. La vie sur la Lune posera pas mal de problèmes à un ingénieur; nous en avons déjà discuté, tous les deux. Cela ne vous plairait-il pas de mettre vos théories en pratique? De construire la première ville? De bâtir le grand observatoire que nous fonderons là-haut? De regarder tout ça et de savoir que vous êtes l'homme qui l'a réalisé? »

Coster finissait par se faire à cette idée. « A vous entendre, ce sera épatant. Et vous, que ferez-vous? »

— « Moi? Eh bien, peut-être serai-je le premier maire de Luna City. » Il jeta un regard circulaire. « Tout est réglé? »

— « Je pense, » dit lentement Coster. Brusquement, il tendit la main à Le Croix. « Vous la piloterez, Les; moi, je la construirai. »

Le Croix saisit la main tendue. « Entendu. Et vous et le patron vous mettez au boulot pour la

fusée suivante... Qu'elle soit assez grande pour nous tous. »

— « D'accord! »

Harriman posa sa main sur les leurs.

— « Voilà comme j'aime entendre parler. Nous resterons tous ensemble et nous fonderons Luna-City ensemble. »

— « Je crois que nous devrions l'appeler Harriman, » dit Le Croix, très sérieux.

— « Non. J'y ai pensé depuis que j'étais gosse comme à Luna City; ce sera Luna City. Peut-être mettrons-nous une place Harriman au centre, » ajouta Harriman.

— « Ce sera inscrit sur les plans, » dit Coster.

Harriman partit aussitôt après. En dépit de cette solution, il était terriblement déprimé, et ne voulait pas le laisser voir à ses deux collaborateurs. Ç'avait été une victoire à la Pyrrhus; il avait sauvé l'entreprise, mais il se sentait comme un animal qui vient d'être forcé de s'amputer d'une patte avec les dents pour se tirer d'un piège.

8

Strong était seul dans leur bureau commun quand Dixon l'appela.

— « George, je voudrais voir D. D. Est-il là? »

— « Non, il est reparti pour Washington... encore des histoires d'autorisation. Je pense qu'il sera bientôt de retour. »

— « Hmm... Enteza et moi voulons le voir. Nous arrivons. »

Ils arrivèrent très vite. Enteza avait l'air nettement soucieux. Dixon semblait à peu près aussi flegmatique que d'habitude. Les bonjours échangés, Dixon attendit un moment avant de dire :

— « Jack, vous vouliez parler affaires, n'est-ce pas? »

Enteza sursauta, puis tira un chèque de sa poche.

— « Mais oui. Après tout, George, je ne veux pas rester au pourcentage! Voilà un versement qui me donne droit à la part entière à partir d'aujourd'hui. »

— « Je sais que cela fera plaisir à Delos. » Il fourra le versement dans un tiroir.

Strong en accusa réception.

— « Et alors, » dit Dixon d'un ton pointu, « vous ne lui donnez pas un reçu? »

— « Si Jack en désire un. Le contrat résilié en tient lieu. »

Cependant Strong rédigea un reçu sans autre commentaire. Enteza le prit.

Ils attendirent un moment. Puis Dixon dit :

— « George, vous êtes dans le pétrin, n'est-ce pas? »

— « C'est possible. »

— « Voulez-vous améliorer votre position? »

— « Comment? »

— « Eh bien, franchement, je tiens à me mettre à l'abri. Voulez-vous me vendre un demi pour cent de votre part? »

Strong réfléchit. De fait il était inquiet... inquiet à en être malade. La présence du commissaire aux comptes de Dixon les avait forcés à n'opérer qu'au comptant... et seul Strong savait à quel point son associé et lui étaient aux abois.

— « Pourquoi cette offre? »

— « Oh! je ne voulais pas me mêler des opérations de Delos. C'est notre homme; nous sommes derrière lui. Mais je me sentirais plus en sécurité si j'avais le droit de dire « pouce » au cas où il voudrait nous entraîner dans quelque affaire où nous ne pourrions finalement pas payer. Vous connaissez

Delos; c'est un optimiste incurable. Nous devrions pouvoir le freiner. »

Strong réfléchit. Ce qui le gênait le plus, c'est qu'il était d'accord avec tout ce que venait de dire Dixon; il avait regardé sans broncher Delos dissiper leurs deux fortunes péniblement échafaudées au long des années. D. D. semblait s'en moquer. L'autre matin, il avait encore refusé de seulement jeter un coup d'œil sur un rapport au sujet du coupe-circuit automatique Harriman et Strong... après en avoir suggéré l'idée lui-même à Strong.

Dixon se pencha.

— « Dites votre prix, George. Je serai généreux. »

Strong redressa ses épaules tombantes.

— « Je vendrai... »

— « Bien! »

— « ... si Delos est d'accord. Pas autrement. »

Dixon grommela quelque chose. Enteza renifla. La conversation aurait pu se poursuivre avec acrimonie si Harriman n'était arrivé.

Personne ne souffla mot de la proposition qui venait d'être faite à Strong. Celui-ci demanda où en était le voyage. Harriman, joignant le pouce et l'index, fit le signe conventionnel de l'O.K.

— « L'affaire est dans le sac. Mais ça coûte de plus en plus cher de faire des affaires à Washington, aujourd'hui. » Il se retourna vers les autres. « Qu'est-ce qui se passe? Y a-t-il des raisons spéciales à votre réunion? »

Dixon se tourna vers Enteza. « Dites-lui, Jack. »

Enteza fit face à Harriman. « Qu'est-ce que cette histoire de vente de droits pour la télévision? »

Harriman fronça les sourcils. « Et pourquoi pas? »

— « Parce que vous me les aviez promis... C'est l'accord original. Je l'ai là par écrit. »

— « Mieux vaudrait le regarder de plus près, Jack. Et ne vous mettez pas en rogne. Vous avez les droits d'exploitation pour la radio, la télévision,

tout ce qui concerne les distractions, sur le premier voyage pour la Lune. Vous les avez toujours. Y compris les émissions à partir de la fusée, si nous réussissons à en faire. »

Il pensa que ce n'était pas le moment de mentionner le fait que des considérations de poids rendaient la chose impossible; le *Pionnier* n'emporterait aucun équipement électronique autre que le strict nécessaire pour la navigation.

« Ce que j'ai vendu, ce sont les droits de construire une station de télévision sur la Lune, plus tard. Au reste, ce ne sont même pas des droits exclusifs, quoi qu'en puisse penser Clem Haggerty. Si vous voulez acheter une concession semblable, je suis prêt à vous la vendre. »

— « *L'acheter!* Dites voir... »

— « Suffit! Vous pourrez l'avoir gratis, si vous réussissez à persuader George et Dixon que vous y avez droit. Je ne veux pas jouer les radins. Rien d'autre? »

Dixon intervint. « Où en sommes-nous, Delos? »

— « Messieurs, vous pouvez être assurés que le *Pionnier* partira comme prévu... mercredi prochain. Et maintenant, excusez-moi, je file à Peterson Field. »

Après son départ, ses trois associés restèrent un moment assis en silence. Enteza grommelait. Dixon réfléchissait visiblement et Strong attendait. Puis Dixon demanda : « Et cette fraction de votre part, George? »

— « Vous n'avez pas jugé utile d'en parler à Delos. »

— « Je comprends. » Dixon secoua délicatement la cendre de son cigare. « C'est un drôle d'homme, n'est-ce pas? »

Strong esquiva la question. « Oui... »

— « Depuis combien de temps le connaissez-vous? »

— « Voyons un peu... il est venu travailler pour moi en... »

— « *Lui*, il travaillait pour vous? »

— « Pendant plusieurs mois. Puis nous avons constitué notre première société. » Strong laissait les souvenirs affluer. « Je pense qu'il avait un complexe de puissance, même à ce moment-là. »

— « Non, » fit pensivement Dixon. « Non, je n'appellerai pas ça un complexe de puissance. C'est un complexe messianique, plutôt. »

Enteza leva les yeux. « C'est un fichu tordu, voilà ce qu'il est. »

Strong le regarda d'un air bienveillant. « Si j'étais vous, je n'en parlerais pas sur ce ton. Réellement, je préférerais pas... »

— « Ça va, Jack, » ordonna Dixon, « vous pourriez forcer George à vous cogner dessus. Ce qu'il a de bizarre, cet Harriman, » poursuivit-il, « c'est qu'il semble capable d'inspirer une loyauté presque féodale. Regardez-vous, George. Je sais que vous êtes lessivé... et pourtant vous ne voulez pas me laisser venir à votre secours. Ça dépasse toute logique... »

Strong approuva. « C'est un drôle d'homme. Parfois je pense qu'il est le dernier des barons pillards. »

Dixon secoua la tête. « Pas le dernier. Les derniers ouvrirent notre Far West. Il est le premier des *nouveaux* barons pillards. Et vous et moi n'en verrons pas le dernier. Lisez-vous parfois Carlyle? »

Strong approuva encore. « Je vois ce que vous voulez dire. La théorie du « héros », mais je ne suis pas d'accord... »

— « Il y a pourtant quelque chose là-dedans, » répondit Dixon. « Au vrai, je ne pense pas que Delos sache ce qu'il fait. Il lance un nouvel impérialisme. Ce sera le diable et son train pour s'en débarrasser. » Il se leva. « Peut-être aurions-nous dû attendre. Peut-être aurions-nous dû l'empêcher, si nous l'avions pu. »

Enfin, c'est fait. Nous sommes sur le manège et nous ne pouvons en descendre. J'espère que nous nous amuserons bien. Venez, Jack. »

9

Le crépuscule tombait sur la prairie du Colorado. Le soleil était derrière la montagne, et la large face blanche de la Lune, pleine et ronde, se levait à l'est. Au milieu de Peterson Field, le *Pionnier* se détachait sur le ciel. Un cercle de barbelés d'un kilomètre de rayon, dont sa base était le centre, contenait la foule. A l'intérieur, des gardes en alerte patrouillaient. En plus grand nombre encore, des gardes circulaient dans la foule. A l'intérieur du cercle, près des barbelés, des camions et des remorques contenant l'équipement de la télévision étaient parqués et, à l'extrémité de leurs câbles, des micros et des iconoscopes télécommandés entouraient la fusée. Il y avait encore d'autres camions près de la fusée, et tout un bourdonnement d'activité organisée.

Harriman attendait dans le bureau de Coster; Coster était sur le terrain; Dixon et Enteza avaient une pièce pour eux seuls. Le Croix dormait, drogué, dans l'appartement de Coster.

Il y eut du bruit et des cris à la porte. Harriman l'ouvrit brusquement.

— « Si c'est encore un reporter, dites-lui non. Envoyez-le à Mr. Montgomery de l'autre côté. Le capitaine Le Croix n'accordera aucune interview. »

— « Delos, laisse-moi entrer. »

— « Oh! c'est toi, George! Entre. On a tellement été la proie des journalistes... »

Strong entra et tendit à Harriman une grande serviette fort lourde. « Voilà. »

— « Voilà quoi? »

— « Les enveloppes oblitérées pour le syndicat

des philatélistes. Tu les avais oubliées. Ça représente un demi-million de dollars, Delos. Si je ne les avais pas remarquées dans ton vestiaire, nous aurions été dans de beaux draps. »

Harriman prit un air digne. « George, tu es un as! »

— « Est-ce que j'irai les mettre moi-même dans la fusée? » demanda Strong anxieusement.

— « Heu... non, non. Les s'en occupera lui-même. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Nous allons le réveiller. Je me charge des enveloppes. »

Il prit la serviette et ajouta : « N'entre pas maintenant. Tu auras le temps de lui dire au revoir sur le terrain. »

Harriman ouvrit une porte, la referma soigneusement derrière lui et attendit que l'infirmière vînt faire au pilote endormi une piqûre d'un stimulant dissipant les effets du soporifique; puis il la mit à la porte. Quand il se retourna, le pilote se redressait en se frottant les yeux.

« Comment va, Les? »

— « Epatamment. Alors on y est? »

— « Oui. Et nous vous attendons tous, mon vieux. Ecoutez, il va falloir que vous sortiez et que vous les affrontiez dans deux ou trois minutes. Tout est prêt, mais j'ai encore une ou deux choses à vous dire. »

— « Oui? »

— « Vous voyez cette serviette? »

Harriman lui expliqua rapidement ce que c'était et ce que cela représentait.

Le Croix était désarmé. « Mais je *ne peux pas* l'emporter, Delos. Tout est calculé à un gramme près. »

— « Qui ■ dit que vous l'emporteriez? Naturellement c'est impossible. Elle doit bien peser trente ou quarante kilos. Je l'avais purement et simplement oubliée. Maintenant, voilà ce que nous allons faire :

pour le moment je la cache ici... » Harriman fourra la valise dans un placard. « Quand vous atterrirez, je serai sur vos talons. On fera un tour de passe-passe et vous sortirez la serviette de la fusée. »

Le Croix secoua la tête tristement. « Delos, vous me sidérez. Enfin, je ne suis pas d'humeur à discuter. »

— « J'en suis bien aise; sans quoi j'irais en prison pour un sale petit demi-million de dollars. Cet argent est déjà dépensé. Au reste, peu importe, » continua-t-il, « personne n'en saura rien que vous et moi, et les collectionneurs de timbres en auront plus tard pour leur argent. »

Il jeta un coup d'œil au pilote comme s'il avait souhaité obtenir son approbation.

— « O.K., O.K. », répondit Le Croix, « pourquoi me ferais-je de la bile pour les philatélistes? Surtout aujourd'hui. Allons-y. »

— « Encore une chose, » dit Harriman, saisissant un petit sac d'étoffe. « Celui-là, vous l'emportez avec vous. Et on a tenu compte de son poids, j'y ai veillé. Voilà ce que vous en ferez. »

Et il lui donna des instructions très détaillées, sur un ton fort sérieux.

Le Croix était stupéfait.

— « Est-ce que je vous comprends bien? Je le laisse trouver... puis je leur dis exactement ce qui est arrivé? »

— « Exactement. »

— « O.K. »

Le Croix enfila le petit sac dans une poche à fermeture Eclair de sa combinaison.

— « Allons sur le terrain. Il ne reste déjà plus que vingt et une minutes avant l'heure H. »

Strong rejoignit Harriman dans la tour de contrôle après que Le Croix fut monté dans la fusée.

— « On a monté les enveloppes à bord? » demanda-t-il anxieusement. « Le Croix ne portait rien. »

— « Sûr, » répondit Harriman, « je les ai fait porter avant. Mais installe-toi. On a déjà envoyé la fusée rouge... »

Dixon, Enteza, le gouverneur du Colorado, le vice-président des Etats-Unis et une bonne douzaine de personnalités étaient déjà assis devant leurs périscopes, montés dans les fentes sur un balcon au-dessus des panneaux de contrôle. Strong et Harriman grimpèrent à l'échelle et prirent place sur les deux chaises restantes.

Harriman commença à transpirer et à s'apercevoir qu'il tremblait. A travers son périscope, juste devant lui, il pouvait voir la fusée; en dessous de lui, il pouvait entendre la voix de Coster, accusant nerveusement réception des rapports des stations de départ. A côté de lui, au travers des paroles d'un de ses voisins, il pouvait entendre le commentaire de l'un des reporters suivant l'événement. Lui-même ne pouvait rien faire de plus qu'attendre, guetter et essayer de prier.

Un second éclair jaillit dans le ciel et s'épanouit en fusées vertes et rouges. Encore cinq minutes.

Les secondes s'écoulaient une à une. A moins deux minutes, Harriman se rendit compte qu'il ne pourrait supporter de regarder à travers une étroite fente; il fallait qu'il fût à l'extérieur, qu'il participât... il le *fallait*. Il dégringola l'échelle et se précipita vers la sortie. Coster lui jeta un regard surpris, mais n'essaya pas de l'arrêter. Coster ~~ne~~ pouvait quitter son poste, quoi qu'il arrivât. Harriman écarta le garde et sortit.

A l'est, la fusée se dressait vers le ciel, sa mince pyramide noire profilée sur la pleine Lune. Il attendit.

Et il continua d'attendre.

Qu'est-ce qui n'allait pas? Quand il était sorti, il restait moins de deux minutes. Il en était sûr... pourtant la fusée restait là, silencieuse, noire, immobile. Il n'y avait pas un son, sauf le ululement lointain des sirènes avertissant les spectateurs derrière les barbelés. Harriman sentit son cœur s'arrêter, sa gorge se dessécher. Quelque chose avait raté. C'était l'échec.

Une fusée jaillit du toit de la tour de contrôle; une flammèche vint lécher la base de la fusée.

Elle s'élargit; il y eut un oreiller de feu blanc à la base. Lentement, presque avec hésitation, le *Pionnier* s'éleva, sembla se balancer pendant un moment sur son pilier de feu, puis il fonça vers les cieux avec une accélération si puissante qu'il fut tout de suite au-dessus de Harriman, au zénith, en un étincelant cercle de flammes. Il s'était trouvé si vite à la verticale qu'il semblait qu'il allait se retourner vers Harriman et lui retomber dessus. D'un geste aussi instinctif que futile, Harriman mit sa main devant sa figure.

Et le son l'atteignit.

Pas sous forme de son... C'était un bruit à blanc, un rugissement sur toutes les fréquences soniques, subsoniques, supersoniques — si incroyablement chargé d'énergie qu'il se sentit frappé en pleine poitrine. Il entendit avec ses dents et avec ses os autant qu'avec ses oreilles. Il en fléchit les genoux.

Derrière le son, avec toute la lenteur d'un ouragan, arriva le souffle, qui lui plaqua ses vêtements, lui coupa la respiration sur les lèvres. Il trébucha, essaya d'atteindre l'abri du bâtiment de béton, tomba.

Il se ramassa, toussant et luttant, mais se souvint de regarder le ciel. Droit au-dessus de lui, une étoile pâlisait, puis elle s'effaça.

Il rentra dans la tour de contrôle.

La tour était une ruche en plein bourdonnement

ordonné. Les oreilles encore toutes tintantes, Hari-man entendit un haut-parleur rugir :

« Point 1! Point 1 à tour de contrôle... cinquième étage détaché comme prévu... la fusée et le cinquième étage font deux taches distinctes sur les écrans radar... »

Et la voix de Coster, haute et irritée, intervenant :

— « Passez-moi la piste 1! Ont-ils repéré le cinquième étage? Le suivent-ils? »

En fond sonore, le commentateur de la télévision continuait à déverser son enthousiasme.

— « C'est un grand jour, mes chers auditeurs, un très grand jour! *Pionnier* est maintenant en route vers notre planète sœur. Vous avez pour la plupart vu son départ sur vos écrans; j'aurais voulu que vous puissiez le voir comme moi déployant son orbe dans le ciel crépusculaire... »

— « Fermez! » commanda Coster. Puis aux visiteurs de la plate-forme d'observation : « Eh! là-haut! Un peu moins de bruit! »

Le vice-président des Etats-Unis se retourna et ferma la bouche. Il se rappela à temps qu'il fallait garder le sourire. Les autres officiels se turent, puis repartirent mais en chuchotements. Une voix de femme coupa le silence.

— « Piste 1 à tour de contrôle... cinquième étage très haut, à + 2. »

On s'agita dans le coin. Un store de toile abritait une grande feuille de plexiglas de la lumière. La feuille était verticalement installée et éclairée de côté. On pouvait y voir une carte du Colorado et du Kansas avec les coordonnées en fines raies blanches, les villes et les villages se détachaient en rouge. Et les fermes qu'on n'avait pas fait évacuer étaient autant de petits points rouges scintillants.

Quelqu'un, derrière la carte transparente, la toucha de la pointe d'un crayon phosphorescent; l'em-

placement s'illumina. Devant l'écran, un homme jeune était tranquillement assis, une poire électrique à la main, le pouce légèrement appuyé sur le bouton. C'était un pilote de bombardement emprunté à l'Air Force; quand il presserait le bouton, un circuit radiocontrôlé, dans le cinquième étage, couperait le parachute et laisserait la queue de la fusée s'écraser sur la terre. Il travaillait sur les seules indications du radar, sans viseur automatique calculant pour lui. Il travaillait presque d'instinct... ou plutôt sur les connaissances emmagasinées dans son subconscient, intégrant dans son cerveau les maigres données qui lui étaient fournies, décidant de l'endroit où atterriraient les tonnes du cinquième étage, quand il appuierait sur le bouton à tel instant précis. Il semblait très à l'aise.

— « Point 1 à tour de contrôle. »

Une voix d'homme de nouveau :

— « Le quatrième étage largué comme prévu. »

Presque immédiatement, une voix plus grave enchaîna :

— « Piste 2, quatrième étage suivi, altitude immédiate 1 520 kilomètres, vecteur prévu. »

Personne ne faisait attention à Harriman.

Sur l'écran, la trajectoire du cinquième étage traçait un pointillé phosphorescent presque sur la ligne pointillée de la trajectoire prévue. De chaque point partait une ligne à angle droit, l'altitude à ce moment.

L'homme qui regardait tranquillement l'écran pressa soudain le bouton de sa poire électrique. Puis il se leva, s'étira et dit : « Personne n'a une cigarette? »

— « Piste 2, » lui fut-il répondu, « quatrième étage; première prévision d'impact : 64 kilomètres à l'ouest de Charleston, Caroline du Sud. »

— « Répétez, » hurla Coster.

Le haut-parleur sans s'arrêter claironna :

— « Rectification! Rectification : 64 kilomètres à l'est, je répète, *à l'est*. »

Coster soupira. Son soupir fut coupé par :

— « Point 1 à tour de contrôle : troisième étage largué, cinq secondes d'avance. »

Quelqu'un, au panneau de contrôle, appela Coster.

— « Mr. Coster, Mr. Coster, l'observatoire du mont Palomar veut vous parler. »

— « Dites-leur d'aller se faire... non, dites-leur d'attendre. »

Immédiatement, une autre voix intervint.

— « Piste 1, observatoire auxiliaire Fox, le cinquième étage va tomber près de Dodge City, Kansas. »

— « A quelle distance? »

Il n'y eut pas de réponse. Tout de suite la voix de la piste 1 proprement dite lança : « Impact annoncé à environ 25 kilomètres sud-ouest de Dodge City. »

— « Des dégâts? »

Le point 1 intervint avant que la piste 1 pût répondre : « Deuxième étage largué, la fusée va toute seule. »

— « Mr. Coster, s'il vous plaît, Mr. Coster! »

Une voix inconnue :

— « Point 2 à tour de contrôle... Nous suivons maintenant la fusée. Restez à l'écoute pour distances et coordonnées. Restez à l'écoute... »

— « Piste 2 à tour de contrôle... le quatrième étage va tomber dans l'Atlantique. Point d'impact prévu : 2 kilomètres à l'est de Charleston, coordonnée 0,93. Je répète... »

Coster jeta à la ronde un regard furieux.

— « Il n'y a pas d'eau potable dans cette baraque? »

— « Mr. Coster, s'il vous plaît... Les gens de Palomar disent qu'ils doivent absolument vous parler. »

Harriman se fraya un chemin vers la porte et sortit. Il se sentait soudain très fatigué, atrocement las et déprimé.

Le terrain lui semblait bizarre sans la fusée. Il l'avait regardée grandir; maintenant, d'un seul coup, elle était partie. La lune, qui continuait à se lever, semblait le narguer et les voyages interplanétaires lui paraissaient un rêve aussi lointain que dans son enfance.

Plusieurs silhouettes minuscules s'agitaient sur l'aire de décollage où s'était dressée la fusée... des chasseurs de souvenirs, pensa-t-il avec mépris. Quelqu'un vint à lui dans l'obscurité.

— « Mr. Harriman? »

— « Hein? »

— « Hopkins, de l'Associated Press. Pas de déclaration? »

— « Heu... non, pas de commentaire. Je suis lessivé. »

— « Oh! rien qu'un mot! Quelle impression cela vous fait-il d'avoir organisé le premier voyage réussi vers la Lune... s'il réussit? »

— « Il réussira. »

Il réfléchit un moment, puis redressa ses épaules fatiguées et dit : « Dites-leur que c'est le commencement de l'ère la plus importante pour la race humaine. Dites-leur que chacun d'entre eux pourra avoir la chance de fouler les traces du capitaine Le Croix, d'aller à la découverte de nouvelles planètes, de se bâtir une maison sur des terres nouvelles. Dites-leur que cela veut dire de nouvelles frontières et un nouvel essor pour la prospérité. Cela signifie... » Il s'arrêta. « C'est tout pour ce soir. Je suis vanné, mon vieux. Voulez-vous me laisser? »

Puis Coster sortit, suivi des officiels.

Harriman alla à Coster : « Tout va bien? »

— « Mais bien sûr. Pourquoi pas? La piste 3 l'a suivie jusqu'à la limite de sa portée... ça gaze. »

Coster ajouta : « Le cinquième étage a tué une vache, à son atterrissage. »

— « N'en parlons plus... On aura du steak pour le petit déjeuner. »

Puis il fallut que Harriman bavarde avec le gouverneur et le vice-président, qu'il les reconduise jusqu'à leur avion. Dixon et Enteza prirent congé ensemble, mais avec moins d'apparat. Enfin Coster et Harriman restèrent seuls, au milieu des subordonnés de second rang qui ne leur portaient pas sur les nerfs et des gardes qui les protégeaient de la foule.

— « Où allez-vous, Bob? »

— « Au Broadmoor, pour une bonne semaine de sommeil. Et vous? »

— « Si ça ne vous fait rien, j'irai dormir dans votre appartement. »

— « Comme vous voudrez. Les somnifères sont dans la salle de bains. »

— « Je n'en aurai pas besoin. »

Ils prirent un verre ensemble dans la chambre de Coster, causèrent à bâtons rompus, puis Coster demanda un hélicoptère et gagna son hôtel. Harriman se mit au lit, lut un exemplaire de la veille du *Denver Post* rempli de photos du *Pionnier* et, finalement, capitula et prit deux comprimés somnifères.

10

Quelqu'un le secouait.

— « Mr. Harriman! Réveillez-vous! Mr. Coster est à l'écran. »

— « Hein? c'est qui s' passe? Oh! très bien! »

Il se leva et se dirigea péniblement vers le visiophone. Coster, échevelé, avait l'air très excité.

— « Hé! patron... Il a réussi... »

— « Hein? Quoi? »

— « L'observatoire du mont Palomar vient juste de m'appeler. Ils ont dit qu'ils avaient aperçu sa trace et qu'ils venaient de repérer la fusée elle-même. Il... »

— « Une minute, Bob. Plus lentement. Il est impossible qu'il soit déjà arrivé. Il est parti la nuit dernière seulement. »

Coster eut l'air déconcerté. « Qu'est-ce qui se passe, Mr. Harriman? Vous ne vous sentez pas bien? Il est parti mercredi. »

Vaguement, Harriman commença à se rendre compte. Bon, le décollage ne s'était pas passé la nuit précédente... Obscurément, il se rappela un voyage en voiture dans les montagnes, une journée passée à lézarder au soleil, une soirée au cours de laquelle il avait trop bu. Quel jour était-on? Il l'ignorait. Si Le Croix s'était posé sur la Lune, alors... c'était le principal.

— « Très bien, Bob... J'étais à moitié endormi. Je venais de revoir le décollage en rêve. Maintenant dites-moi les nouvelles, mais lentement. »

Coster recommença.

— « Le Croix vient de se poser juste à l'ouest du cratère d'Archimède. A Palomar, ils peuvent apercevoir sa fusée. Ils disent que c'est une idée géniale de votre part de lui avoir fait marquer son emplacement au carbone. Les doit en avoir couvert au moins un hectare. Ils disent que ça ressemble à un boulodrome, vu à travers le grand télescope. »

— « Peut-être faudrait-il y courir voir. Non... plus tard, » corrigea-t-il. « Nous allons avoir à faire. »

— « Je ne vois pas ce que nous pouvons faire de plus, Mr. Harriman. Douze de nos meilleures machines à calculer les trajectoires travaillent pour vous actuellement. »

Harriman allait dire à l'homme de mettre douze autres machines au travail, mais il préféra couper la communication. Il était encore à Peterson Field; l'une des meilleures fusées stratosphériques l'attendait pour l'emmener à l'endroit du globe où Le Croix atterrirait, où que ce fût. Le Croix était dans la couche supérieure de la stratosphère. Cela faisait déjà vingt-quatre heures. Lentement, prudemment, le pilote épuisait sa vitesse, dissipant l'invraisemblable énergie cinétique de sa fusée en ondes de choc et chaleur rayonnée.

Ils l'avaient suivi par radar autour du globe, une fois, deux fois, trois... Pourtant, il n'y avait aucun moyen de savoir où, quand et comment le pilote se poserait. Harriman écoutait les rapports des centres radar et maudissait le fait d'avoir été obligé d'éliminer l'équipement radio pour des raisons de poids.

Les chiffres fournis par le radar arrivaient par fournées de plus en plus abondantes. La voix s'interrompit et reprit : « Il vient d'amorcer la glissade finale. »

— « Dites-leur de se tenir prêts au terrain, » cria Harriman.

Il retint son souffle et attendit. Après d'interminables secondes, une autre voix intervint : « La fusée lunaire est en train d'atterrir. Elle se posera quelque part à l'ouest de Chihuahua, au Mexique. »

Harriman fonça vers la porte.

Dirigé par radio en route, le pilote de Harriman repéra le *Pionnier*. La fusée se détachait, incroyablement petite, sur le sable du désert. Il amena sa propre fusée tout à côté en un atterrissage impeccable. Harriman cherchait à ouvrir la porte avant même que l'atterrissage fût effectué.

Le Croix était assis sur le sol, le dos appuyé au train d'atterrissage, jouissant de l'ombre fournie par les ailerons triangulaires de l'appareil. Un berger

était devant lui, la bouche grande ouverte. Harriman trotta vers lui, trébuchant; Le Croix se leva, lança au loin un mégot et dit : « Hé, patron! »

— « Les! » Le vieil homme enlaça son cadet. « Ça fait du bien de vous voir, mon vieux! »

— « Ça fait du bien de vous voir, vous. Pedro, qui est ici, ne parle pas notre langue. »

Le Croix jeta un coup d'œil; il n'y avait personne à proximité, que le pilote de la fusée de Harriman.

— « Où est toute la bande? Où est Bob? »

— « Je ne les ai pas attendus. Ils seront certainement là dans quelques instants... hé, les voilà! » Une autre fusée stratosphérique plongeait vers le sol. Harriman se tourna vers son pilote. « Bill! Allez à leur rencontre! »

— « Hein? Ils viendront bien tout seuls. »

— « Faites ce que je vous dis. »

— « C'est vous le patron... »

Le pilote partit, labourant le sable; son dos exprimant sa désapprobation. Le Croix était interloqué.

— « Vite, Les. Aidez-moi avec ça. »

— « Ça! »

Il s'agissait des cinq mille enveloppes oblitérées qui étaient supposées avoir fait le voyage dans la Lune. Ils les sortirent de la fusée de Harriman et les portèrent à la fusée lunaire; là, ils les fourrèrent dans un placard à vivres vide. La fusée de Harriman les cachait aux arrivants.

— « Ouf! » fit Harriman. « Il s'en est fallu d'un poil... Un demi-million de dollars... Nous en avons bien besoin, Les. »

— « Sûr, mais écoutez, Mr. Harriman, les dia... »

— « Chut! Les autres arrivent. Et la suite? Vous êtes prêt à jouer votre petite comédie? »

— « Oui, mais j'allais vous dire... »

— « Chut! »

Ce n'étaient pas leurs collègues; mais une cargaison de reporters, cinéastes, radioreporters, tech-

niciens. Ça grouillait. Harriman les accueillit, l'air cavalier.

« Allez-y, les gars, prenez des photos. Grimpez dans la fusée. Faites comme chez vous. Regardez tout ce que vous voulez. Mais allez-y doucement avec le capitaine Le Croix; il est vanné. »

Une autre fusée avait atterri, cette fois avec Coster, Dixon et Strong. Enteza arriva dans la fusée qu'il avait louée pour son compte et commença à superviser les gens de la télévision et de la radio. Sur quoi il faillit se battre avec une équipe de prises de vues qui n'avait pas l'autorisation d'opérer. Un énorme hélicoptère de transport atterrit et pondit un peloton de troupes mexicaines en kaki. De quelque part — apparemment du sable — surgirent plusieurs douzaines de paysans. Harriman s'écarta des reporters, tint un rapide et coûteux colloque avec le capitaine des troupes locales; l'ordre fut tout juste rétabli à temps pour que le *Pionnier* ne fût pas mis au pillage.

— « Laissez ça! »

C'était la voix de Le Croix, à l'intérieur du *Pionnier*. Harriman attendit et écouta.

— « Ça ne vous regarde pas! » continuait la voix du pilote, plus haute d'un ton. « Et remettez ça en place! »

Harriman se fraya un passage jusqu'à la porte de la fusée.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Les? »

A l'intérieur de la cabine bourrée à craquer, à peine assez large pour un appareil de prises de vues de télévision, il y avait trois hommes, Le Croix et deux reporters. Tous trois avaient l'air furieux.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Les? » répéta Harriman.

Le Croix tenait un petit sac de tissu qui semblait vide. Eparpillées sur la couche d'accélération du pilote, entre lui et les reporters, brillaient plusieurs

pierres. Un reporter en prit une et la regarda à la lumière.

— « Ces gars fourrent leur nez dans ce qui ne les regarde pas, » dit Le Croix, rageur.

Le reporter regarda la pierre et dit : « Vous nous aviez dit de regarder tout ce que nous voudrions, n'est-ce pas, Mr. Harriman? »

— « Oui. »

— « Votre pilote... » (du pouce, par-dessus son épaule, il désigna Le Croix) « ne s'attendait apparemment pas que nous trouvions ça. Il les avait cachées dans le rembourrage de son fauteuil. »

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « Ce sont des diamants. »

— « Qu'est-ce qui vous le fait penser? »

— « Ce sont bel et bien des diamants. »

Harriman s'arrêta et ouvrit un étui à cigares. Puis il dit : « Ces diamants étaient là où vous les avez trouvés, parce que je les y ai mis. »

Un flash brilla derrière Harriman. Une voix dit :

— « Tiens-le un peu plus haut, Jeff. »

Le nommé Jeff haussa le diamant, puis dit :

— « Ça me semble bien bizarre, Mr. Harriman. »

— « J'étais intéressé par l'action des radiations cosmiques sur les diamants bruts. C'est sur mes ordres que le capitaine Le Croix a placé ce sac de diamants dans la fusée. »

Jeff siffla d'un air pensif.

— « Vous savez, Mr. Harriman, si vous ne me donniez pas cette explication, je croirais que Le Croix a trouvé ces cailoux sur la Lune et qu'il essayait de les dissimuler et de les garder pour lui. »

— « Imprimez ça et je vous poursuis en diffamation. J'ai toute confiance dans le capitaine Le Croix. Maintenant, donnez-moi ces diamants. »

Jeff leva les sourcils.

— « Mais vous n'avez quand même pas assez confiance en lui pour les lui laisser, peut-être? »

— « Donnez-moi ces pierres. Et sortez. »

Harriman arracha Le Croix aux reporters aussitôt que possible et le conduisit dans sa fusée.

« C'est tout pour maintenant, » dit-il aux journalistes et aux cameramen, « nous nous reverrons à Peterson Field. »

Après le décollage, il se tourna vers Le Croix.
« Bon boulot, Les. »

— « Ce reporter ne doit rien y comprendre. »

— « Non, je vous parlais du voyage. Vous avez réussi. Vous allez être l'homme du jour. »

Le Croix haussa les épaules. « Bob a bâti une bonne fusée. Le reste n'est rien. Maintenant, à propos de ces diamants... »

— « Oubliez les diamants. Vous avez joué votre rôle. Nous avons placé des pierres dans la fusée; nous allons le dire à tout le monde... exactement comme ça s'est produit. Ce ne sera pas notre faute s'ils ne veulent pas nous croire. »

— « Mais, Mr. Harriman... »

— « Quoi? »

Le Croix ouvrit l'une des poches de sa combinaison, en sortit un mouchoir noué, crasseux. Il le défit... pour éparpiller dans la paume de Harriman bien plus de diamants qu'il n'en avait montré dans la fusée... des diamants plus gros et plus beaux.

Harriman les regarda et se mit à glousser d'aise. Puis il les rendit à Le Croix. « Gardez-les. »

— « Je pense qu'ils sont à nous tous. »

— « Eh bien, gardez-les pour nous. Et surtout gardez votre langue. Non, attendez. » Il choisit deux grosses pierres. « Je ferai faire deux bagues avec ceux-là : une pour vous et une pour moi. Mais gardez votre langue, ou ils ne vaudront plus rien, excepté comme curiosités. »

C'était vrai, pensait-il. Il y avait longtemps que le syndicat des diamants avait compris que des diamants en abondance ne vaudraient guère plus

que du verre, sauf pour les utilisations industrielles. La Terre avait suffisamment de diamants industriels, et plus qu'assez de diamants de joaillerie. Si les diamants de la Lune étaient véritablement aussi communs que les pierres du chemin... c'était tout ce qu'ils seraient : des pierres. Ils ne vaudraient même pas la peine qu'on les rapporte sur Terre. Maintenant l'uranium... Si seulement il pouvait y en avoir en masse...

Harriman se renfonça dans son fauteuil et se mit à rêver.

Puis Le Croix dit doucement : « Vous savez, patron, c'est merveilleux, là-haut. »

— « Eh! Où? »

— « Sur la Lune, bien sûr. Je vais y retourner dès que je pourrai. Il faut se mettre au boulot pour la nouvelle fusée. »

— « Sûr, sûr! Et cette fois-ci, nous en construisons une assez grande pour nous tous. Cette fois, j'y vais aussi. »

— « Et comment! »

— « Les... » Le vieil homme parlait presque avec timidité. « Quelle impression ça fait de regarder la Terre d'en haut? »

— « Hein? C'est... c'est... » Le Croix s'arrêta. « Nom d'un chien, patron, il n'y a pas moyen de le dire. C'est merveilleux, voilà tout. Le ciel est noir et... Attendez que nous développons les photos que j'ai prises là-haut. Mieux encore, attendez d'être là-haut vous-même. »

Harriman approuva.

— « Mais c'est dur d'attendre. »

DES CHAMPS DE DIAMANTS SUR LA LUNE!!!

LE MILLIARDAIRE QUI A LANCE L'AFFAIRE DEMENT L'HISTOIRE DES DIAMANTS... *Il déclare que les pierres avaient été emportées dans l'espace pour des observations scientifiques.*

« LES DIAMANTS DE LA LUNE : BOBARD OU VERITE? »

« ... Mais, chers auditeurs, réfléchissez bien à ceci : pourquoi emporterait-on des diamants sur la Lune? Chaque gramme de cette fusée et de sa cargaison avait été minutieusement calculé : on n'aurait pas emporté des diamants sans raison. Nombre d'autorités scientifiques affirment que les raisons données officiellement par Mr. Harriman ne tiennent pas debout. Il est facile de penser que l'on a emporté des diamants sur la Lune pour les placer là-bas, avec l'intention de nous faire croire qu'il y avait des diamants sur la Lune... mais Mr. Harriman, le capitaine Le Croix et tous ceux qui ont organisé cette entreprise ont juré dès le début que les diamants ne venaient pas de la Lune. Or c'est une certitude absolue que les diamants étaient dans la fusée lorsqu'elle atterrit. Pensez-en ce que vous voudrez. Votre commentateur ici présent va essayer d'acheter pour son propre compte des actions des Diamants de la Lune... »

Comme d'habitude, Strong était déjà dans le bureau quand Harriman y arriva. Avant que les asso-

ciés eussent pu échanger un mot, une voix dit :
« Mr. Harriman, Rotterdam vous appelle. »

— « Dites-leur d'aller planter leurs tulipes. »

— « Mr. van der Velde attend, Mr. Harriman. »

— « O.K. »

Harriman laissa parler le Hollandais, puis :

— « Mr. van der Velde, toutes les déclarations qui me sont attribuées sont exactes. J'ai mis ces diamants, que les reporters ont trouvés, dans la fusée avant le départ. Ils ont été extraits sur la Terre. De fait, je les ai achetés quand je suis allé vous voir en Hollande; je peux le prouver. »

— « Mais, Mr. Harriman... »

— « C'est comme vous voudrez. Il se peut qu'il y ait plus de diamants sur la Lune que vous n'en avez jamais vu. Je ne le garantis pas. Mais je vous garantis que ces diamants dont parlent les journaux provenaient de la Terre. »

— « Mr. Harriman, pourquoi vouliez-vous envoyer des diamants sur la Lune? Peut-être aviez-vous l'intention de nous jouer un tour? »

— « Comme vous voudrez. Mais j'ai dit que ces diamants provenaient de la Terre. Maintenant, écoutez-moi : vous aviez pris une option, une option sur une option, pour ainsi dire. Si vous voulez faire le second paiement sur cette option et la conserver, la dernière limite est jeudi neuf heures, heure de New York, ainsi qu'il est spécifié dans notre contrat. Décidez-vous. »

Il coupa et vit que son associé le regardait d'un air peiné.

« Qu'est-ce qui te démange? »

— « Moi aussi, je me suis posé des questions sur ces diamants, Delos. Aussi j'ai regardé la feuille de poids du *Pionnier*. »

— « Je ne savais pas que tu t'intéressais à la mécanique. »

— « Je sais lire les chiffres. »

— « Alors tu as trouvé? Article F 17 c, deux onces personnellement allouées à moi. »

— « Je les ai trouvées. Ça se voit comme le nez au milieu du visage. Mais il y a autre chose que je n'ai pas trouvé. »

Harriman se sentit un frisson au creux de l'estomac.

— « Quoi? »

— « Je n'ai rien trouvé qui corresponde au poids des enveloppes oblitérées. » Strong le regarda dans les yeux.

— « Ça doit être par là. Laisse-moi regarder cette feuille de poids. »

— « Ça n'y est pas, Delos. Vois-tu, j'ai trouvé bizarre que tu insistes tant pour aller tout seul à la rencontre du capitaine Le Croix. Que s'est-il passé, Delos? Est-ce que par hasard tu ne les aurais pas glissées à bord à ce moment-là? » Il continua à fixer Harriman, qui pianotait sur le bureau. « Nous avons souvent monté des affaires pas très régulières... mais ce sera bien la première fois qu'on pourra dire que la firme Harriman & Strong a triché! »

— « Mais sacrebleu, George, j'aurais triché, menti, volé, mendié, payé des pots-de-vin, j'aurais fait n'importe quoi pour réussir ce que nous avons réussi. » Harriman se leva et se mit à arpenter la pièce. « Il nous fallait cet argent. Sans quoi la fusée n'aurait jamais décollé. Nous étions lessivés. Tu le sais, n'est-ce pas? »

Strong approuva. « Mais ces enveloppes auraient dû aller sur la Lune. C'était dans notre contrat. »

— « Mais je l'avais oublié. Il était trop tard pour incorporer leur poids. J'ai pensé que si le voyage échouait, si Le Croix y restait, personne ne saurait que les enveloppes n'étaient pas allées sur la Lune... et que personne ne s'en soucierait. Et je savais que, si nous réussissions, ça n'aurait aucune importance,

que nous aurions de l'argent à gogo. Et ça va venir, George, ça va venir. »

— « Il va falloir rembourser. »

— « Maintenant? Laisse-moi le temps, George. Tous les intéressés sont très contents comme ça. Attends que nous récupérions notre mise. A ce moment-là, je rachèterai toutes ces enveloppes... avec mon propre argent. C'est promis. »

Strong restait là, assis. Harriman s'arrêta devant lui. « Je te le demande, George, est-ce que pour une difficulté purement abstraite tu vas saboter une entreprise de cette envergure? »

Strong soupira et dit : « Quand le temps viendra, utilise l'argent de notre firme. »

— « C'est comme ça qu'il faut être! Mais j'utiliserai mon argent personnel, je te le promets. »

— « Non, utilise l'argent de la firme. Nous sommes dans le bain, tous les deux, restons-y jusqu'au bout. »

— « O.K., si tu y tiens. »

Harriman retourna à son bureau. Les deux associés restèrent sans rien se dire pendant un long moment. Puis on annonça Dixon et Enteza.

— « Alors, Jack, » dit Harriman, « vous vous sentez mieux maintenant? »

— « Non, et c'est bien votre faute. Il ■ fallu que je me batte pour tout ce que je voulais faire passer sur les ondes... et on m'en a pillé une partie. Delos, il aurait dû y avoir un émetteur de télévision dans la fusée. »

— « Ne vous montez donc pas la tête pour ça. Je vous l'ai dit, nous ne pouvions nous encombrer cette fois-ci. Mais il y en aura un au prochain voyage, et à celui d'après. Votre concession vaudra très cher. »

Dixon s'éclaircit la voix. « C'est pour cela que nous sommes venus vous voir, Delos. Quels sont vos plans? »

— « Mes plans? Continuer. Les, Coster et moi fai-

sons le prochain voyage. Nous établissons une base permanente. Peut-être Coster restera-t-il sur place. Au troisième voyage, nous enverrons une véritable colonie : des ingénieurs nucléaires, des mineurs, des experts en végétation accélérée, des experts ès communications. Nous fonderons Luna City, la première ville sur une autre planète.

Dixon prit un air pensif.

— « Et quand tout cela commencera-t-il à payer? »

— « Qu'entendez-vous par payer? Voulez-vous récupérer votre capital ou voulez-vous commencer à toucher les intérêts de vos investissements? Je peux opérer de deux façons. »

Enteza était sur le point de dire qu'il voulait récupérer ses investissements; Dixon répondit le premier :

— « Les profits naturellement. Les investissements sont déjà faits. »

— « Très bien! »

— « Mais je ne vois pas comment vous attendez des profits. Il est certain que Le Croix a fait le voyage, qu'il est revenu sain et sauf. Tout l'honneur en rejaillit sur nous. Mais où sont les revenus? »

— « Laissez à la moisson le temps de mûrir, Dan. Ai-je l'air de m'inquiéter? Quel est notre actif? » Harriman commença à compter sur ses doigts. « Les pourcentages sur les films, la télévision, la radio... »

— « Tout cela, c'est pour Jack. »

— « Regardez un petit peu l'accord que nous avons signé. Il a la concession, mais il paie notre firme — c'est-à-dire nous tous — pour la conserver. »

Avant qu'Enteza ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Dixon lui dit : « Taisez-vous, Jack! » puis il ajouta : « Et quoi d'autre? Ça ne suffira pas à équilibrer notre bilan. »

— Il y a des affaires à la pelle. Les gars de Monty y travaillent. Nous toucherons des droits sur le meil-

leur des best-sellers : une sténo et un rédacteur ~~de~~ quittent pas Le Croix d'une semelle et recueillent ses souvenirs. Les droits d'exploitation de la première et seule ligne interplanétaire... »

— « De qui les obtiendrez-vous? »

— « Nous les obtiendrons. Kamens et Monty sont à Paris actuellement et boulonnent là-dessus. Je pars les rejoindre cet après-midi. Et nous joindrons à ces droits d'exploitation ceux que nous obtiendrons à *l'autre* bout, dès que nous aurons établi là-haut une colonie permanente, aussi petite qu'elle soit. Ce sera l'Etat autonome de la Lune, sous la protection des Nations Unies et aucune fusée ne pourra se poser sur son territoire ou en décoller sans sa permission. D'ailleurs, nous avons le droit d'accorder les droits d'exploitation à une douzaine d'autres compagnies à diverses fins et de les forcer à payer des impôts, dès que nous aurons établi la Société municipale de Luna City, constituée conformément aux lois de l'Etat de la Lune. Nous vendrons tout, sauf le vide... nous vendrons même le vide pour que les chercheurs puissent s'y livrer à des expériences. Et n'oubliez pas... Il nous reste encore pas mal de terrain à vendre... c'est nous qui en détenons les droits souverains, puisque nous sommes l'Etat. La Lune est grande. »

— « Comme vos idées, Delos, » fit sèchement Dixon. « Mais qu'est-ce qui va se passer en pratique, maintenant? »

— « D'abord, nous nous faisons confirmer nos titres de propriété par les Nations Unies. Le Conseil de sécurité tient actuellement une session secrète; l'Assemblée se réunit ce soir. Ça va barder; c'est pourquoi il faut que je sois là-bas. Quand les Nations Unies auront décidé — et ce sera décidé — que seule leur société à but non commercial détient les droits réels sur la Lune, je me mettrai en branle. La pauvre petite société à but non commercial va accor-

der pas mal de choses à quelques véritables sociétés bien en place, en échange de l'aide que celles-ci lui prêteront pour construire un laboratoire de recherches physiques, un observatoire astronomique, un institut de sélénographie et toutes autres entreprises absolument non commerciales. C'est comme cela que nous manœuvrons, en attendant d'établir une colonie permanente avec ses propres lois. Puis nous... »

Dixon fit un geste d'impatience.

— « Peu important les histoires juridiques, Delos. Je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que vous pouvez tout prévoir dans ce domaine. Que faisons-nous en fait, après? »

— Heu! Il faudra construire une nouvelle fusée... plus importante. Peut-être pas comme taille, mais comme rendement. Coster a commencé les plans d'une catapulte. Elle ira de Manitou Springs jusqu'au sommet de Pike's Peak. Elle nous permettra d'envoyer une fusée décrire une orbite autour de la Terre. Nous utiliserons cette fusée pour approvisionner en combustible d'autres fusées... ce sera un vrai satellite artificiel, comme la station-centrale. On pourra y parvenir avec des combustibles chimiques, sans avoir pour ça besoin de jeter les neuf dixièmes de la fusée. »

— « Ça me semble devoir coûter cher. »

— « Ça coûtera cher. Mais ne vous inquiétez pas; nous avons une douzaine de combines pour faire rentrer l'argent, en attendant de démarrer commercialement. Et puis nous vendrons des actions. Nous en avons déjà vendu; nous en vendrons maintenant pour 1 000 dollars où nous en avons vendu pour dix. »

— « Et vous pensez que vous arriverez à tenir jusqu'à ce que l'entreprise se mette à payer? Allons, Delos! Ça ne paiera jamais avant qu'il y ait des fusées qui fassent la liaison régulière Terre-Lune et retour, avec des passagers et du fret payant. Et pour

cela il faut des clients avec de l'argent. Qu'est-ce qu'il y a sur la Lune à expédier? Et qui paiera? »

— « Dan, vous ne croyez vraiment pas qu'il y aura de la marchandise? Alors, que faites-vous ici? »

— « J'y crois, Delos... ou plutôt je crois en vous. Mais quel va être notre planning? Quel est votre budget? Quelles sont les marchandises que vous envisagez? Et ne me parlez pas des diamants; je comprends votre combine. »

Harriman mâchonna un moment son cigare. « Il y a une marchandise précieuse que nous commencerons à expédier immédiatement de la Lune. »

— « Laquelle? »

— « De la connaissance. »

Enteza grogna. Strong eut l'air stupéfait. Dixon approuva.

— « J'achète. La connaissance vaut toujours quelque chose... pour celui qui sait l'exploiter. Et je suis d'accord; on acquerra des connaissances nouvelles sur la Lune. J'admets que le prochain voyage pourra être rentable. Quel est votre budget, quelles sont vos prévisions? »

Harriman ne répondit pas. Strong le regardait attentivement. Pour lui, la figure impassible de Harriman était un livre ouvert; il y lut que son associé était pris de court. Il attendit, nerveux, mais prêt à soutenir Harriman. Dixon continua :

« A la manière dont vous parlez, Delos, je juge que vous n'avez pas assez d'argent pour le prochain stade, et que vous ne savez où le trouver. Je crois en vous, Delos, et je vous ai dit dès le départ que je n'étais pas de ceux qui laissent une affaire mourir d'anémie. Je suis prêt à acheter une cinquième part. »

Harriman le regarda dans les yeux et lui dit froidement : « Dites voir, vous avez racheté la part de Jack, n'est-ce pas? »

— « Je ne dirais pas cela. »

— « Vous votez pour lui. C'est clair comme le jour. »

Enteza protesta. « Ce n'est pas vrai, je suis indépendant. Je... »

— « Jack, vous êtes un sale menteur, » dit Harriman, sans animosité aucune.

— « Dan, vous avez cinquante pour cent maintenant. Aux termes des règlements actuels, c'est moi qui décide en cas de vote nul, ce qui me donne le contrôle de l'affaire tant que George reste avec moi. Si nous vous vendons une autre part, vous aurez les trois cinquièmes des votes et vous serez le patron. Est-ce cela que vous voulez? »

— « Delos, je vous l'ai dit, j'ai confiance en vous. »

— « Mais vous vous sentiriez plus à l'aise si vous aviez le pouvoir de trancher. Eh bien, je ne vous laisserai pas faire. Les voyages interplanétaires — les vrais voyages interplanétaires avec des horaires réguliers — attendront vingt ans de plus, mais je ne céderai pas. Je nous laisserai tous ruiner et vivre de gloire et d'eau fraîche avant de céder. Il faudra que vous trouviez autre chose. »

Dixon ne dit rien. Harriman se leva et commença à marcher de long en large. Il s'arrêta devant Dixon.

« Dan, si vous compreniez réellement tout ce qui est en jeu, je vous laisserais prendre le contrôle. Mais vous ne comprenez pas. Vous ne considérez cette affaire que comme un nouveau moyen de gagner de l'argent et d'acquérir de la puissance. Je suis parfaitement disposé à vous laisser vous enrichir. Je veux que cette affaire se développe et pas seulement qu'on écrème des bénéfices. L'humanité va se ruer vers les étoiles... et cette aventure posera de nouveaux problèmes en comparaison desquels ceux de l'énergie atomique n'étaient que jeux d'enfant. L'humanité y est à peu près aussi prête

qu'une enfant ignorante au mariage. Si tout n'est pas conduit avec précaution, ce sera la pagaille. Vous en feriez une pagaille, Dan, si je vous laissais la voix prépondérante... parce que vous n'y comprenez rien. »

Il reprit son souffle et poursuivit : « Prenez la sécurité, par exemple. Savez-vous *pourquoi* j'ai laissé Le Croix piloter la fusée plutôt que de la piloter moi-même? Pensez-vous que j'avais peur? Non! Je voulais que la fusée revienne... *en toute sécurité*. Je ne voulais pas que les voyages interplanétaires subissent un nouveau retard. Savez-vous pourquoi il faut que nous ayons le monopole des vols interplanétaires pour quelques années au moins? Parce que n'importe quel illuminé voudra se mettre à construire sa propre fusée lunaire, maintenant qu'on sait que c'est réalisable. Vous vous souvenez des premiers vols transocéaniques? Après la réussite de Lindbergh, tout soi-disant pilote qui pouvait mettre la main sur une vieille casserole s'envolait de quelque point au bord de l'eau. Il y en a même eu qui emmenaient leurs gosses. Et la plupart ont bu la tasse. Du coup, les avions furent réputés dangereux. Quelques années après, les compagnies d'aviation étaient tellement pressées de ramasser de l'argent, en pleine période de concurrence, qu'on ne pouvait pas prendre un journal sans y voir en manchette quelque catastrophe aérienne.

» Ça ne se passera pas comme ça pour les voyages interplanétaires! J'y veillerai. Les fusées sont trop grosses et coûtent trop cher; si on leur fait la réputation d'être dangereuses, nous aurions aussi bien fait de rester couchés. Non, c'est moi qui mènerai l'affaire. »

Il s'arrêta. Dixon attendit un moment, puis :

— « J'ai dit que je croyais en vous, Delos. Combien vous faut-il? »

— « A quelles conditions? »

— « Vous me signez un billet. »

— « Vous avez dit... que je vous signe un billet? »

— « Bien sûr, il me faut des garanties. »

Harriman jura.

— « Je savais bien qu'il y avait une attrape dans votre offre. Dan, vous savez bien que j'ai tout joué sur cette entreprise. »

— « Vous avez l'assurance. Vous avez souscrit pas mal d'assurances. Je le sais. »

— « Oui, mais elles sont toutes au nom de ma femme. »

— « J'ai l'impression de vous avoir déjà entendu dire quelque chose à ce sujet à Jack Enteza... Allons, allons, si je connais bien votre espèce, qui aime à se mettre à l'abri des impôts, vous avez au moins un fonds en viager qui vous permet de mettre Mrs. Harriman à l'abri du besoin. »

Harriman réfléchissait furieusement.

— « Quelle est la date d'échéance du billet? »

— « C'est loin... Naturellement je veux une clause d'assurance contre la faillite. »

— « Pourquoi? Vous savez bien qu'une telle clause n'a aucune valeur légale. »

— « Mais vous l'honoreriez, n'est-ce pas? »

— « Hmm... Oui, certainement. »

— « Alors, résiliez vos polices d'assurance et voyez quel billet vous pouvez me souscrire. »

Harriman le regarda, se détourna brutalement et alla à son coffre. Il en revint avec une liasse de paperasses. Ils firent le total ensemble; c'était une somme d'une surprenante importance... pour l'époque. Puis Dixon consulta un memorandum qu'il sortit de sa poche et dit : « Il semble qu'il en manque une... et plutôt de taille. Une police sur la North Atlantic Mutual. »

Harriman lui jeta un regard.

— « Allez au diable! Va-t-il donc falloir que je congédie mes secrétaires privés? »

— « Non, » lui répondit doucement Dixon, « mes renseignements ne viennent pas de chez vous. »

Harriman retourna à son coffre, y prit la police et l'ajouta à la pile. Strong intervint.

— « Voulez-vous les miennes aussi, Mr. Dixon? »

— « Non, ce ne sera pas nécessaire. »

Il commença à entasser les polices dans ses poches. « Je conserverai ces polices, Delos, et je veillerai à payer les primes. Bien entendu, je vous en ferai parvenir la note. Vous pouvez m'envoyer à mon bureau le billet et les formules pour effectuer le changement de bénéficiaire des assurances. Voici votre chèque. »

Il sortit un autre bout de papier : c'était le chèque... tout prêt, la somme déjà inscrite.

Harriman regarda le chèque.

— « Parfois, » dit-il lentement, « je me demande qui se moque de qui. »

Il jeta le chèque à Strong.

« O.K., George, prends-en soin. Je pars pour Paris, les enfants. Souhaitez-moi bonne chance. »

Il sortit d'un pas vif.

Les yeux de Strong revinrent de la porte en train de se refermer à Dixon, puis au chèque.

— « Je devrais le déchirer! »

— « N'en faites rien, » conseilla Dixon. « Voyez-vous, j'ai réellement foi en lui. » Il ajouta : « Avez-vous jamais lu Carl Sandburg, George? »

— « Je ne lis guère. »

— « Essayez de temps à autre. Il raconte l'histoire d'un homme qui lança le bruit qu'on avait découvert du pétrole en enfer. Bientôt tout le monde fut parti pour l'enfer pour bénéficier du boom. L'homme qui avait lancé le bruit les regarda tous partir, puis il se gratta le crâne et finit par se dire qu'*après tout* il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai dans cette histoire. Et il partit aussi pour l'enfer. »

Strong réfléchit et dit : « Je ne sais pas. »

— « Le fait est que je veux me protéger si c'est nécessaire, George... Et vous feriez bien d'en faire autant. Delos pourrait bien commencer à croire les bruits qu'il a lancés. Des diamants!... Venez, Jack. »

12

Les mois suivants furent aussi occupés que les mois qui avaient précédé l'envol du *Pionnier* (désormais mis à la retraite et confié à la garde honorifique du Smithsonian Institute). Un état-major d'ingénieurs et de nombreuses équipes d'ouvriers travaillaient à la catapulte; deux autres équipes s'affairaient à la construction de deux nouvelles fusées : la *Mayflower* et la *Colonial*. Une troisième fusée était sur les tables à dessin. Ferguson était l'ingénieur en chef dirigeant les travaux; Coster, toujours sous la protection de Jock Berkeley, était ingénieur-conseil, travaillant où il lui plaisait. Colorado Springs était devenu une ville-champignon; les installations de la ville routière de Denver-Trinidad s'étendaient jusqu'à Colorado Springs, et finirent par cerner Peterson Field.

Harriman s'agitait comme un pou sur une barre fixe. L'exploitation et la publicité sans cesse croissantes autour de l'entreprise lui prenaient sept jours par semaine, mais, en « crevant » Montgomery et Kamens et en se passant lui-même de sommeil, il trouvait de fréquentes occasions de pousser jusqu'à Colorado Springs pour discuter avec Coster.

Luna City, c'était décidé, serait fondée au prochain voyage. On avait prévu que la *Mayflower* pourrait non seulement emporter sept passagers mais aussi du ravitaillement en eau, en air et nourriture, afin que quatre d'entre eux puissent rester sur la Lune à attendre le voyage suivant; ils devraient vivre dans des baraquements d'aluminium hermé-

tiques et pressurisés, enfouis dans le sol meuble de la Lune, jusqu'à ce qu'on vînt les ravitailler.

Le choix de quatre passagers supplémentaires amena de nouvelles disputes, fit rebondir la publicité et par conséquent la vente des actions. Harriman insista pour que les quatre colons fussent deux couples mariés, malgré les objections de toutes les institutions scientifiques. Il ne céda que sur un point : il accepta que les quatre colons fussent quatre savants, pourvu qu'ils constituassent deux couples légitimement mariés. Cette exigence provoqua maints mariages hâtifs... et quelques divorces, après que les candidats eurent été choisis.

La *Mayflower* avait été calculée pour pouvoir, sous l'impulsion de la catapulte et de ses propres moteurs, parvenir à tourner autour de la Terre. Avant son décollage, quatre autres fusées aussi grosses qu'elle l'auraient précédée. Mais ce n'étaient pas des fusées interplanétaires; ce devaient être de simples réservoirs... non baptisés. Les calculs balistiques les plus précis, le lancer le plus délicat devaient les placer sur la même orbite au même endroit. Là, la *Mayflower* les retrouverait et se ravitaillerait en carburant.

C'était la partie la plus délicate de tout le projet. Si les quatre fusées-réservoirs pouvaient être placées assez près les unes des autres, Le Croix, utilisant la mince réserve de carburant destinée aux manœuvres, pourrait amener sa fusée par leur travers. Sinon... on se sent bien seul dans l'espace.

On avait pensé sérieusement à mettre des pilotes sur les fusées-réservoirs; on avait même accepté de sacrifier suffisamment de combustible sur l'une d'elles pour y placer une espèce de chaloupe de sauvetage, une chaloupe ailée pouvant ralentir, revenir dans l'atmosphère et freiner son atterrissage. Coster trouva un moyen plus rentable.

Un pilote-radar, dont l'ancêtre était la fusée de

proximité, et les parents immédiats les viseurs des projectiles radioguidés, reçut la tâche de regrouper les fusées-réservoirs. La première fusée-réservoir n'aurait pas ce système, mais la seconde fusée-réservoir en serait munie, repérerait la première et se dirigerait sur elle par le plus court vecteur grâce à un minuscule réacteur. La troisième se dirigerait sur les deux premières et la quatrième sur le groupe.

Le Croix n'aurait pas de difficultés... si le système fonctionnait.

13

Strong voulut montrer à Harriman la courbe des ventes du coupe-circuit automatique Harriman & Strong. Harriman écarta la feuille. Strong la lui refourra sous le nez.

— « Tu ferais mieux de commencer à t'intéresser à ces histoires, Delos. Il faut que quelqu'un dans ce bureau commence à veiller à ce qu'il rentre de l'argent, tout au moins de l'argent qui nous appartient personnellement... sans quoi tu te retrouveras au coin des rues à vendre des pommes. »

Harriman se rejeta en arrière et noua ses mains derrière sa nuque.

— « George, comment peux-tu parler ainsi un jour comme aujourd'hui! N'y a-t-il pas le moindre atome de poésie dans ton âme? N'as-tu pas entendu ce que j'ai dit en entrant? *Tout le monde était au rendez-vous*. Les réservoirs 1 et 2 sont aussi liés que des frères siamois. Nous décollerons cette semaine. »

— « C'est bien possible. Mais les affaires sont les affaires. Elles continuent, elles. »

— « Tu es là pour les continuer; moi, j'ai un rendez-vous. Quand Dixon a-t-il dit qu'il viendrait? »

— « Je l'attends d'un moment à l'autre. »

— « Bien. »

Harriman coupa le bout d'un cigare d'un coup de

dent et continua : « Vois-tu, George, je ne suis pas fâché de n'avoir pas fait le premier voyage. C'est une chose qu'il me reste à faire et je suis aussi impatient qu'un fiancé... et aussi heureux. »

Il commença à chanter.

Dixon entra sans Enteza; c'était ainsi depuis le jour où Dixon avait cessé de faire semblant de ne posséder qu'une seule part de la société. Il leur serra la main.

— « Vous connaissez la nouvelle, Dan? »

— « George m'a dit. »

— « Ça y est... ou presque. Dans une semaine à peu près, je serai sur la Lune. J'y crois à peine. »

Dixon s'assit silencieusement. Harriman continua :

« Vous ne me félicitez pas? Bon sang! C'est un grand jour! »

Dixon dit : « D. D., pourquoi y allez-vous? »

— « Hein? Pas de questions idiotes! Ça a toujours été mon seul but. »

— « Ce n'est pas une question idiote. Je vous ai demandé pourquoi vous y alliez. Les quatre colons ont une raison évidente; d'ailleurs chacun d'eux est un observateur spécialisé, soigneusement choisi. Le Croix est le pilote. Coster est l'homme qui va mettre au point la colonie permanente. Mais pourquoi voulez-vous partir, *vous*? Quelle est votre fonction? »

— « Ma fonction? Hé! c'est moi qui dirige toute l'histoire. Bon sang! Je présenterai ma candidature à la mairie de Luna City quand j'arriverai là-haut! Prenez un cigare, mon bon... je m'appelle Harriman... N'oubliez pas de voter! »

Il sourit. Dixon ne souriait pas.

— « Je ne savais pas que vous aviez l'intention de *rester*. »

Harriman prit un air penaud.

— « Heu! Ça reste encore à décider. Si nous arrivons à bâtir assez vite l'abri, nous pourrons peut-

être économiser assez d'approvisionnement pour me permettre de rester là-haut à attendre le voyage suivant. Vous ne voudriez pas m'en priver, n'est-ce pas? »

Dixon le regarda les yeux dans les yeux.

— « Delos, je ne peux pas vous laisser partir. »

Harriman était trop surpris pour parler sur-le-champ. Enfin il réussit à articuler : « Ne plaisantez pas, Dan. Je pars. Vous ne m'arrêterez pas. Rien sur Terre ne saurait m'arrêter. »

Dixon secoua la tête.

— « Je ne peux pas le permettre, Dan. J'ai mis trop d'argent dans cette affaire. Si vous partez et qu'il vous arrive quelque chose, je perds tout. »

— « C'est stupide. George et vous continueriez tout bonnement. »

— « Demandez à George. »

Strong n'avait rien à dire. Il semblait désireux d'éviter le regard de Harriman. Dixon poursuivit : « N'essayez pas de vous en tirer par une plaisanterie, Delos. Cette entreprise, c'est vous. Et *vous* êtes toute l'entreprise. Si vous êtes tué, tout est liquidé. Je ne dis pas que les voyages interplanétaires seront fichus; je pense que vous leur avez donné une telle impulsion qu'on continuera, même si des gens qui n'ont pas votre envergure prennent votre place. Mais quant à notre entreprise — notre société — elle est fichue. George et moi n'aurons plus qu'à liquider nos actions aux deux centièmes du pair. Et encore, pour en tirer cela il faudrait vendre les droits de tous les brevets. L'actif tangible ne vaut pas un sol. »

— « Mais, voyons, c'est de l'intangible que nous vendons. Vous le savez depuis le début. »

— « C'est vous l'actif intangible, Delos. C'est vous qui êtes la poule aux œufs d'or. Je veux que vous restiez ici jusqu'à ce que vous les ayez pondus. Vous ne devez pas risquer votre peau dans les

voyages interplanétaires, jusqu'à ce qu'ils commencent à rapporter des bénéfices, en sorte qu'un directeur compétent, tel que George ou moi, puisse faire de notre société une société solvable. Delos, j'ai joué trop de choses sur le succès pour vous laisser faire une promenade d'agrément. »

Harriman se leva et s'appuya du bout des doigts sur le bureau. Sa respiration sifflait.

— « Vous ne pouvez pas m'arrêter, » dit-il lentement et avec force. « Depuis le début, vous saviez que je voulais partir. Ce n'est pas maintenant que vous m'arrêterez. Ni Dieu ni diable ne pourrait m'arrêter maintenant. »

Dixon répondit tranquillement : « Je suis désolé, Delos. Mais je peux vous arrêter et je le ferai. J'empêcherai votre fusée de partir. »

— « Essayez seulement. J'ai autant d'avocats que vous... et de meilleurs ! »

— « Je pense que vous vous apercevrez que vous n'êtes pas aussi populaire devant les tribunaux américains que vous l'étiez autrefois... depuis que le gouvernement des Etats-Unis s'est aperçu qu'il ne possédait pas la Lune. »

— « Essayez, vous dis-je. Je vous briserai. Et, par-dessus le marché, je vous reprendrai vos parts. »

— « Doucement, Delos. Je ne doute pas que vous n'ayez imaginé un système pour nous enlever, à votre gré, tout droit sur la société, à George et moi. Mais ce ne sera pas nécessaire. Il ne sera pas davantage nécessaire d'empêcher le départ de la fusée. Je désire autant que vous que le voyage se fasse. Mais vous n'en ferez pas partie, parce que vous déciderez vous-même de ne pas partir. »

— « Moi ? De là où vous êtes, est-ce que j'ai l'air d'un fou ? »

— « Non, au contraire. »

— « Alors, pourquoi ne partirais-je pas ? »

— « A cause de votre billet que je détiens.

Je veux que vous fassiez face à l'échéance. »

— « Quoi? Mais il n'y a pas de date d'échéance. »

— « Non, mais je veux être sûr de récupérer mon argent. »

— « Quoi, pauvre imbécile, si je suis tué, vous récupérerez votre argent plus vite qu'autrement. »

— « Vous croyez? Vous vous trompez, Delos. Si vous êtes tué au cours d'un vol interplanétaire, je ne récupère rien. Je le sais; j'ai vérifié auprès de toutes les compagnies qui vous ont assuré. La plupart d'entre elles ont des clauses d'annulation pour les véhicules expérimentaux, qui remontent au début de l'aviation. En tout cas, elles se dépêcheront de résilier vos polices et de faire valoir leur point de vue devant les tribunaux, si jamais vous mettez le pied sur une fusée. »

— « C'est vous qui le leur avez dit! »

— « Calmez-vous, Delos, vous allez avoir une attaque. Certainement, je me suis informé auprès d'elles, mais je cherchais, légitimement, à sauvegarder mes intérêts. Je ne veux pas vous présenter ce billet à échéance, pas maintenant, pas avant votre mort. Je veux que vous me remboursiez sur vos propres gains, en restant ici et en soignant cette société jusqu'à ce qu'elle soit capable de marcher toute seule. »

Harriman lança son cigare, qu'il avait mâchonné sans presque le fumer, dans le panier à papiers. Il rata son objectif.

— « Peu importe ce que vous perdrez. Si vous n'étiez pas allé les remuer, elles auraient payé sans sourciller! »

— « Mais ça ouvre une brèche dans vos plans, Delos. Si les voyages interplanétaires doivent réussir, il faut que les assurances élargissent leur champ d'application et les couvrent. »

— « Sacrebleu! Il y en a une qui les couvre : la North Atlantic Mutual. »

— « J'ai regardé leur publicité et j'ai examiné ce qu'ils prétendent offrir. C'est tout juste du trompe-l'œil, avec les clauses de résiliation habituelles. Non, il faudra réorganiser les assurances, toutes les assurances. »

Harriman réfléchit un instant.

— « J'examinerai cela. George, appelle Kamens. Peut-être pourrons-nous lancer notre propre compagnie. »

— « Peu importe Kamens, » objecta Dixon. Le fait est que vous ne pouvez partir pour ce voyage. Il y a trop de détails de cette sorte que vous devez examiner et mettre au net. »

Harriman se retourna vers lui.

— « Vous n'avez pas encore réussi à vous mettre dans le crâne, Dan, que *je pars!* Essayez, si vous le pouvez, d'empêcher la fusée de partir. Si vous mettez des flics devant, je ferai donner des durs pour les déblayer. »

Dixon prit un air peiné.

— « Je ne voudrais pas évoquer ce point, Delos, mais je crains que vous ne soyez contraint de rester, dussé-je tomber raide mort. »

— « Comment? »

— « Votre femme. »

— « Qu'est-ce qu'elle a à faire là-dedans? »

— « Elle est prête à vous intenter immédiatement un procès en séparation. Elle a découvert toute l'histoire des assurances. Quand elle entendra parler de vos projets actuels, elle vous forcera à plaider et demandera qu'on établisse exactement votre actif. »

— « C'est vous qui l'avez prévenue? »

Dixon hésita.

Il savait qu'Enteza avait vendu la mèche à Mrs. Harriman, par malveillance. Pourtant il ne semblait y avoir aucun bénéfice à tirer d'une nouvelle rancœur.

— « Elle est assez astucieuse pour s'être rensei-

gnée elle-même. Je ne nierai pas avoir parlé avec elle... mais c'est elle qui m'avait envoyé chercher. »

— « Je me battraï contre vous deux! »

Harriman se dirigea vers la fenêtre; c'était une *vraie* fenêtre; il aimait regarder le ciel.

Dixon vint à lui, lui mit la main sur l'épaule et dit doucement : « Ne le prenez pas comme ça, Delos. Personne n'essaie de vous voler votre rêve. Mais vous ne pouvez pas partir, pas encore, vous ne pouvez pas nous laisser tomber. Nous vous avons suivi jusqu'ici. Vous nous devez de rester avec nous jusqu'à ce que tout ait réussi. »

Harriman ne répondit pas; Dixon continua :

— « Si vous ne vous sentez lié par aucune loyauté à mon égard, pensez à George. Il a été avec vous, *contre moi*, au moment où ça lui était le plus pénible, au moment où il croyait que vous alliez le ruiner... et vous le ruinerez sûrement si vous menez l'affaire jusqu'au bout. Pensez à George, Delos... Allez-vous le laisser tomber, lui aussi? »

Harriman se retourna, ignorant Dixon, et regarda Strong.

— « Qu'en penses-tu, George? Tu penses que je devrais rester? »

Strong se frotta les mains et se mordilla les lèvres. Finalement, il leva les yeux.

— « Pour moi, ça va, Delos. Décide ce que tu penses être le mieux. »

Harriman resta à le regarder un long moment, ses traits se décomposant comme s'il allait pleurer. Puis il dit d'une voix rauque : « O.K., bande de sagouins. O.K., je reste. »

C'était l'un de ces soirs splendides si fréquents dans la région de Pike's Peak, après une journée où

le ciel s'était fait nettoyer à fond par des orages. La catapulte rampait en droite ligne à l'assaut de la montagne; on lui avait creusé de profondes tranchées. A l'astroport provisoire, dont la construction était à peine terminée, Harriman, accompagné de visiteurs de choix, faisait ses adieux aux passagers et à l'équipage de la *Mayflower*.

La foule se pressait jusque sur les rails de la catapulte. Il n'y avait nul besoin de la tenir à l'écart; les réacteurs ne se mettraient en route que lorsqu'elle aurait dépassé le sommet de la montagne. Seule la fusée elle-même était gardée, la fusée et les rails luisants.

Dixon et Strong, se réconfortant mutuellement par leur seule présence, étaient au bord de la zone réservée aux passagers et aux officiels. Ils regardaient Harriman encourager les partants.

— « Adieu, docteur. Surveillez-le, Jeannette. Ne le laissez pas courir après les filles de la Lune. »

Ils le virent entamer une conversation privée avec Coster, puis donner une grande tape sur le dos du jeune homme.

— « Il se tient bien, pas vrai? » murmura Dixon.

— « Peut-être aurions-nous dû le laisser partir, » répondit Strong.

— « Hein? Folie! Nous avons besoin de lui. Au reste, il est déjà sûr de sa place dans l'Histoire. »

— « Il se moque bien de l'Histoire, » répondit Strong, l'air sérieux. « Tout ce qu'il veut, c'est aller sur la Lune. »

— « Au diable! Qu'il y aille sur la Lune... dès que son boulot sera fini! Après tout, c'est son affaire, c'est lui qui l'a montée. »

— « Je sais. »

Harriman se retourna, les vit et se dirigea vers eux. Ils se turent.

— « Ne vous cachez pas de moi, » héla-t-il joyeusement. « Tout va bien. J'irai au prochain voyage.

D'ici là, j'ai un plan pour que tout marche tout seul. Vous verrez. » Il se retourna vers la *Mayflower*. « Elle a de l'allure, pas vrai? »

On ferma la porte; les signaux de départ s'allumèrent tout au long de la piste et sur la tour de contrôle. Une sirène mugit.

Harriman avança d'un pas ou deux.

— « Elle démarre! »

La foule cria d'une même voix. La grande fusée partit tout doucement le long de la piste, montant lentement en prenant peu à peu de la vitesse, et fonça vers la cime lointaine. Elle était déjà toute petite quand on la vit bondir de la montagne et s'élancer dans le ciel. Elle resta là, suspendue une fraction de seconde, puis un plumage de lumière empanacha sa queue. Ses réacteurs venaient de se mettre en marche.

Elle fut une lueur dans le ciel, une boule de feu, puis... plus rien. Elle était partie là-haut dans l'espace, vers son rendez-vous avec les fusées-réservoirs.

La foule s'était amassée vers l'extrémité ouest de la plate-forme au fur et à mesure que la fusée gravissait la montagne. Harriman était demeuré sur place. Dixon et Strong n'avaient pas suivi la foule, eux non plus. Tous trois étaient seuls, Harriman plus seul encore que les autres, car il ne semblait pas conscient de leur présence. Il regardait le ciel.

Strong le regardait. Et il chuchota à l'oreille de Dixon : « Lisez-vous la Bible? »

— « Parfois. »

— « Il doit ressembler à Moïse, quand il contemplait la Terre Promise. »

Harriman ramena ses yeux du ciel sur la terre et les vit.

— « Vous êtes encore là, vous deux? » fit-il. « Venez, il y a encore du pain sur la planche. »

REQUIEM

AU sommet d'une colline, aux Samoa, se trouve une tombe ¹. Sur la pierre sont inscrits ces mots :

*Sous le grand ciel étoilé,
Creuse ma tombe et laisse-moi reposer.
Gai j'ai vécu, gai je meurs,
Et c'est de bon gré que je m'étends!*

*Voici les vers qu'il faut graver pour moi :
« Il repose là où il l'a tant voulu,
Le marin s'en est revenu de la mer,
Le chasseur s'en est revenu des collines. »*

Ces vers sont aussi inscrits sur une autre tombe — inscrits au stylet sur une plaque d'aluminium arrachée à une bouteille d'air comprimé et fixée au sol par un couteau fiché en terre.

Pour une foire, ce n'était pas une réussite. Les courses de trot ne promettaient guère. Les tentes et les baraques couvraient à peine le champ de foire, et les forains semblaient découragés.

1. Il s'agit de celle de l'écrivain anglais Stevenson, et les vers qui y sont gravés proviennent de son poème précisément intitulé *Requiem* (N.D.E.).

Le chauffeur de D. D. Harriman ne voyait aucune raison de s'arrêter là. On les attendait à Kansas City pour une réunion des directeurs. De fait, c'est Harriman seulement qui y était attendu. Le chauffeur avait des raisons personnelles de se dépêcher; des raisons qui se trouvaient du côté des tripots de la 18^e Rue. Or, non seulement le patron s'était arrêté, mais il commençait à flâner.

Au-delà du champ de courses, un oriflamme et un arc triomphal de calicot décoraient l'entrée d'un vaste enclos. Des lettres rouges et or proclamaient :

Entrée de la
FUSEE LUNAIRE
Démonstrations
de vol réel
Le modèle EXACT utilisé par
le PREMIER homme à avoir atteint
la LUNE !!!
Vous pouvez y monter... \$ 0.50

Un gosse qui avait neuf ou dix ans se tenait devant l'entrée, les yeux écarquillés, à regarder les affiches.

— « Tu veux voir la fusée, fiston? »

Les yeux du gosse brillèrent.

— « Oh! m'sieu, vous parlez! »

— « Moi aussi. Entrons. »

Harriman paya un dollar pour deux tickets roses qui leur donnaient le droit d'entrer dans l'enclos et d'examiner la fusée. Le gosse se saisit de son ticket et courut, avec l'impétuosité de la jeunesse. Harriman regarda d'un œil professionnel les lignes courbes et ramassées de la fusée. Elle était du type à un seul réacteur avec commandes fractionnelles à mi-corps. Derrière ses lunettes, il loucha sur le nom peint en or qui se détachait sur le vermillon du fuselage : la *Sans-Souci*. Il donna encore vingt cents pour entrer dans la cabine de pilotage.

Quand ses yeux se furent un peu habitués à la demi-obscurité régnant dans la cabine (à cause des filtres à radiations placés devant les hublots), ils caressèrent amoureusement les commandes et les instruments de contrôle du panneau en demi-cercle. Tout était bien à sa place. Chaque commande, chaque cadran était gravé dans son cœur.

Tandis qu'il rêvait sur le tableau de bord, une joie chaude débordait de son cœur dans ses veines. Le pilote entra et lui toucha le bras.

— « Désolé, monsieur. Nous allons décoller. »

— « Hein? » Harriman bondit, puis regarda celui qui venait de lui adresser la parole. Un beau gars, à la tête carrée, aux épaules larges, des yeux hardis, la bouche un peu molle mais le menton ferme. « Oh! excusez-moi, capitaine. »

— « Y a pas de dérangement. »

— « Oh! capitaine... euh... »

— « McIntyre. »

— « Capitaine McIntyre, pourriez-vous prendre un passager? »

Le vieil homme attendait, visiblement anxieux, la réponse.

— « Certainement, si vous le voulez. Venez avec moi. » Il introduisit Harriman dans une baraque marquée *Bureau*, près de l'entrée. « Doc, voilà un passager; examinez-le. »

Harriman parut étonné, mais laissa le médecin faire courir un stéthoscope sur sa poitrine maigre et lui prendre sa tension. Quand il eut enlevé le bracelet pneumatique, il jeta un regard à McIntyre et secoua la tête.

— « Alors, doc, c'est non? »

— « Hé oui! capitaine. »

Harriman le regarda droit dans les yeux. « Mon cœur va très bien. C'est juste un raté. »

Le médecin leva les sourcils. « Vraiment? Mais

votre cœur n'est pas tout. A votre âge, les os sont fragiles pour courir le risque d'un décollage. »

— « Désolé, monsieur, » ajouta le pilote, « mais l'Association de la Foire du Comté de Bates paie ce toubib pour veiller à ce que nous n'emmenions personne qui risquerait de ne pas supporter l'accélération. »

Le dos du vieil homme se voûta misérablement.

— « Je m'y attendais à moitié. »

— « Désolé, monsieur. »

McIntyre s'en alla, mais Harriman le suivit dehors.

— « Excusez-moi, capitaine. »

— « Oui? »

— « Pourriez-vous venir dîner avec moi après votre vol, et amener votre... mécanicien? »

Le pilote le regarda d'un air interrogateur.

— « Pourquoi pas? »

— « Merci. »

— « Capitaine McIntyre, je ne comprends pas comment on peut abandonner la ligne Terre-Lune. »

Le poulet frit, les biscuits chauds, un salon particulier du meilleur hôtel de la petite ville de Butler, du Hennessy trois étoiles et des Corona avaient eu tôt fait de rendre l'atmosphère communicative entre les trois hommes.

— « Eh bien, ça ne me plaisait pas. »

— « Allons, Mac, ne nous la fais pas... tu sais très bien que c'est l'article G du règlement qui t'a fait lâcher, » intervint le mécanicien de McIntyre en se versant un autre verre de cognac.

McIntyre se renfrogna.

— « Et alors, j'avais pas le droit de prendre un ou deux verres? De toute manière, il y avait toujours moyen de s'arranger... Non, c'est tous ces règlements chinois qui m'ont dégoûté. Tu peux parler, toi... Tu faisais de la contrebande! »

— « Mais oui! Qui n'en aurait pas fait, avec tous ces cailloux qui ne demandaient qu'à être ramenés sur Terre. Une fois, j'ai trouvé un diamant gros comme... Et si je ne m'étais pas fait prendre, je serais à Luna City ce soir. Et tu y serais aussi, poivrot... et les copains nous paieraient des pots, et les filles nous feraient du plat... »

Il se mit la tête dans les mains et commença à pleurer doucement.

McIntyre le secoua. « Il est saoul. »

— « N'importe. » Harriman arrêta son geste. « Dites-moi, êtes-vous vraiment content de ne plus faire la ligne? »

McIntyre se mordit la lèvre. « Non... Bien sûr qu'il a raison. La foire, ça n'est plus ce que c'était autrefois. On a fait la vallée du Mississippi de haut en bas, à monter les tentes dans les plus petits bleds... à dormir dans les camps pour touristes, à manger sur des réchauds à alcool. La moitié du temps, le shérif vient saisir la fusée, et l'autre moitié, la Société protectrice de Ci ou Ça obtient un arrêté qui nous cloue au sol. C'est pas une vie pour un pilote de fusée. »

— « Est-ce que ça pourrait vous rendre service de retourner sur la Lune? »

— « Eh bien... oui. Je ne pourrais pas refaire la ligne, mais, si j'étais à Luna City, je pourrais avoir un boulot dans le transport de minerais pour la Compagnie... Pour ce genre de boulot, ils manquent toujours de pilotes de fusée, et ils n'iraient pas s'occuper de mon casier. Si je me tiens peinard, ils pourraient peut-être même me remettre à faire la ligne, après un bout de temps. »

Harriman joua avec une cuiller, puis leva les yeux. « Ecoutez, jeunes gens, voulez-vous qu'on fasse affaire? »

— « Peut-être. De quoi s'agit-il? »

— « La *Sans-Souci* est à vous? »

— « Oui... A Charlie et moi, sans compter les

hypothèques qu'on a prises dessus. Et alors? »

— « Je veux la louer... pour que Charlie et vous m'emmeniez sur la Lune! »

Charlie se redressa d'un bon. « T'entends ce qu'il dit, Mac? Il veut qu'on emmène notre vieille casserole jusqu'à la Lune? »

McIntyre secoua la tête : « Pas possible, Mr. Harriman. La vieille est à bout. On ne pourrait pas convertir son moteur pour utiliser un combustible assez puissant pour échapper à l'attraction terrestre. On n'utilise même pas le carburant standard... on se sert tout juste d'essence et d'air liquide. Charlie passe son temps à la rafistoler. Un de ces jours, elle sautera. »

— « Dites, Mr. Harriman, » intervint Charlie, « et si on demandait un permis d'excursion et qu'on y aille dans une fusée de la Compagnie? »

— « Non, mon gars, » répondit le vieil homme, « ça m'est impossible. Vous connaissez les conditions auxquelles les Nations Unies ont accordé à la Compagnie le monopole de l'exploitation lunaire... Personne n'ira dans l'espace s'il ne remplit pas les conditions physiques exigées. A la Compagnie de prendre toutes ses responsabilités pour assurer la sécurité et la santé de tous les citoyens, au-delà des limites de la stratosphère. La raison officielle de la franchise accordée à la Compagnie, c'était d'éviter toute perte de vie inutile pendant les premières années du voyage interplanétaire. »

— « Et vous ne pouvez pas passer l'examen physique? »

Harriman secoua négativement la tête.

« Mais bon sang... si vous pouvez vous payer le luxe de nous louer, pourquoi n'achetez-vous pas simplement une demi-douzaine de médecins de la Compagnie? Ça s'est déjà fait. »

Harriman sourit tristement. « Je le sais. Charlie, mais pour moi ça ne marchera pas. Voyez-vous, je

suis un tout petit peu trop connu. Je m'appelle Delos D. Harriman. »

— « Quoi? Vous êtes le vieux D.D.? Mais, nom d'un chien, vous possédez le paquet d'actions de la Compagnie... Pratiquement, la Compagnie, c'est vous. Vous devriez pouvoir faire n'importe quoi, règlement ou pas règlement. »

— « C'est une opinion assez courante, mon gars; mais elle est fausse. Les riches ne sont pas plus libres que les autres hommes, ils sont moins libres, beaucoup moins libres. J'ai essayé de faire comme vous suggérez, mais les autres directeurs n'ont pas voulu me laisser faire. Ils ont peur de perdre leur monopole d'exploitation. De fait, ça leur coûte déjà assez cher de... « contacts politiques » pour le conserver tel quel. »

— « Eh bien, qu'on me... Tu comprends ça, Mac? Un gars qui a plein de fric et qui ne peut même pas le dépenser comme il veut? »

McIntyre ne répondit rien. Il attendit que Harriman continuât.

— « Capitaine McIntyre, si vous aviez une fusée, pourriez-vous m'emmener là-haut? »

McIntyre se frotta le menton. « C'est illégal. »

— « Je saurai vous récompenser. »

— « Mais bien sûr, Mr. Harriman. Tu penses! Naturellement que tu peux, Mac. Pense un peu : Luna City! »

— « Mais pourquoi voulez-vous tellement aller sur la Lune, Mr. Harriman? »

— « Capitaine, toute ma vie c'est la seule chose que j'aie réellement désirée... depuis que j'étais tout gosse. Je ne sais même pas si je peux vous l'expliquer. Vous autres, les jeunes, vous vous êtes habitués en grandissant aux voyages en fusée, comme nous autres nous nous étions habitués à l'aviation. Je suis bien plus vieux que vous... j'ai au moins cinquante ans de plus. Quand j'étais gosse, il n'y avait pratiquement

personne pour croire que l'homme atteindrait jamais la Lune. Vous, vous avez vu des fusées toute votre vie, et la première qui atteignit la Lune y arriva alors que vous n'étiez pas encore petit garçon. Moi, quand j'étais gosse, on riait de cette idée.

» Mais moi, j'y croyais, j'y croyais! Je lisais Jules Verne, et Wells, et Smith, et je croyais que nous pouvions réussir... que nous réussirions. Je décidai dans mon cœur d'être l'un de ceux qui fouleraient le sol lunaire, qui verraient l'autre côté de la Lune et qui regarderaient de là-haut la Terre, caillou dans le ciel.

» Je me passais de déjeuner pour payer mes cotisations à la Société Américaine d'Etudes des Fusées, parce que je voulais croire que je faisais quelque chose pour rapprocher le jour où nous atteindrions la Lune. J'étais déjà un vieil homme quand ce jour arriva. J'ai vécu plus longtemps que je n'aurais dû, mais je ne voudrais pas mourir... non, je ne veux pas mourir... avant d'avoir mis le pied sur la Lune! »

McIntyre se leva et tendit la main. « Trouvez-nous une fusée, Mr. Harriman. Je vous conduirai. »

— « Bravo, Mac! Je vous l'avais bien dit, Mr. Harriman. »

Harriman rêva et somnola durant la demi-heure de route vers Kansas City; il somnola du sommeil agité des vieillards. Des incidents de sa vie passée défilaient en rêve dans son esprit.

Il était une fois un petit garçon, par une chaude nuit de printemps... « Qu'est-ce que c'est, papa? — C'est la comète de Halley, fiston. — D'où vient-elle? — Je n'en sais rien, fils. De quelque part dans le ciel. — C'est *merveilleux*, papa. Je voudrais la toucher. — Je crains que ce ne soit impossible, fiston... »

« Delos, viens-tu me dire que tout l'argent mis de côté pour acheter la maison, tu l'as mis dans cette

histoire de fous : ta compagnie de fusées?... — Ecoute, Charlotte, je t'en prie! Ce n'est pas une histoire de fous; c'est une affaire en or. Un jour ou l'autre, les fusées sillonneront le ciel par centaines, les bateaux et les trains seront abandonnés. Regarde ce qui est arrivé aux gens qui ont eu le nez de confier leur argent à Ford. — Nous avons déjà mille fois repris cette discussion. — Charlotte, le jour viendra où les hommes quitteront la Terre pour aller visiter la Lune, et même les planètes. Voici le début. — Faut-il que tu cries pour autant? — Je suis désolé, mais... — Je sens que je vais avoir mal à la tête. De grâce, tâche d'être un peu calme quand tu te mettras au lit... »

Il ne s'était pas couché. Il était resté assis sur la véranda toute la nuit à regarder la pleine lune voguer dans le ciel. Le lendemain matin, ce serait la lutte à mort, sous un silence lourd de menaces. Mais il était bien décidé. Il avait cédé sur bien des choses. Il ne céderait pas là-dessus. Et la nuit était à lui. Cette nuit, il était seul avec sa vieille amie. Il la dévisagea. Où était la Mer des Crises? C'était drôle, il ne la retrouverait pas. Quand il était jeune, il la voyait parfaitement. Probablement lui fallait-il de nouvelles lunettes. Ce travail de bureau n'était pas bon pour les yeux.

Mais il n'avait pas besoin de voir, il savait où tout se trouvait : la Mer des Crises, celle de la Fécondité, celle de la Tranquillité... et les Apennins, les Carpathes, le vieux Tycho avec ses raies mystérieuses.

Moins de quatre cent mille kilomètres... pas même dix fois le tour de la Terre. Sûrement, les hommes arriveraient à lancer un pont par-dessus un si petit fossé. Eh quoi! il pouvait presque la toucher, là, derrière les ormes.

Et penser qu'il ne pouvait rien faire! Qu'il manquait d'instruction pour cela...

« Fils, il faut que je te parle, sérieusement. — Oui, mère. — Je sais que tu espérais aller à l'Université l'an prochain... (Espéré! Il n'avait vécu que pour ça. L'Université de Chicago, pour étudier sous la direction de Moulton, puis l'Observatoire de Yerkes sous la direction du docteur Frost lui-même.) ... Moi aussi je l'espérais. Mais avec la mort de ton père, et les filles qui grandissent, il devient de plus en plus difficile de boucler les deux bouts. Tu es un bon garçon; tu as toujours travaillé pour nous aider; je sais que tu comprendras. — Oui, mère... »

« Edition spéciale! Demandez l'édition spéciale! La fusée stratosphérique arrive à Paris. Demandez l'édition spéciale! »

Le petit homme mince aux lunettes à double foyer s'empara d'un journal et courut à son bureau.

— « Regarde, George! »

— « Hmm, oui, intéressant. Et puis après? »

— « Tu ne te rends pas compte? La prochaine étape c'est la Lune! »

— « Quel gogo tu fais, Delos! Tu lis trop de magazines de science-fiction. Voilà que je viens de prendre mon gosse en train d'en lire un, la semaine dernière. *Stunning Stories* ou quelque chose comme ça. Je l'ai corrigé. Tes parents auraient bien dû te rendre le même service. »

Harriman redressa les épaules et dit : « Tes gosses aussi iront sur la Lune! »

Son associé éclata de rire. « A ta guise. Si bébé veut la Lune, papa la lui rapportera. Mais occupe-toi plutôt de tes comptes et des taux de commission; c'est là que se trouve le fric... »

La grosse voiture descendit en trombe le Paseo et tourna le coin d'Armour Boulevard. Le vieil Harriman se retourna lourdement et murmura dans son sommeil.

— « Mais, Mr. Harriman... »

Le jeune homme au calepin était manifestement dérouté. Le vieux grogna :

— « Vous m'avez bien compris. Vendez. Je veux que toutes mes actions soient réalisées aussi rapidement que possible : Transpatiale, Fournitures Transpatiales, Mines d'Artemis, Divertissements de Luna City, tout, vendez tout. »

— « Le marché va s'écrouler. Vous ne réalisez pas exactement la valeur de votre actif. »

— « Vous pensez que je ne le sais pas? Je peux supporter la chute des cours. »

— « Et ces parts que vous réserviez pour l'Observatoire de Richardson et pour les Bourses d'Etude Harriman? »

— « Ne les vendez pas. Constituez une société de gérance. Il y a longtemps que ç'aurait dû être fait. Dites au fils Kamens de préparer les papiers. Il sait ce que je veux. »

L'écran d'intercommunication s'anima.

— « Ces messieurs sont là, Mr. Harriman. »

— « Envoyez-les. C'est tout, Ashley. Dépêchez-vous. »

Ashley sortit au moment où entraient McIntyre et Charlie. Harriman se leva et alla les accueillir en trotinant.

— « Entrez, les gars, entrez! Je suis content de vous voir. Asseyez-vous, asseyez-vous. Prenez un cigare. »

— « Drôlement content de vous trouver, Mr. Harriman, » reconnut Charlie. « De fait, vous pourriez dire que c'est nous qui avons besoin de vous. »

— « Des ennuis, messieurs? »

Harriman les dévisagea tour à tour. McIntyre lui répondit.

— « Ça tient toujours, ce boulot pour nous, Mr. Harriman? »

— « Si ça tient? Sûr. Vous ne lâchez pas? »

— « Pas du tout. Nous avons besoin de ce boulot

maintenant. Voyez-vous, la *Sans-Souci* est maintenant par le fond de la rivière Osage avec son réacteur fendu jusqu'à l'injecteur. »

— « Bon sang! Vous n'avez pas été blessés? »

— « Non, à part quelques bleus et quelques bosses. Nous avons sauté. »

Il ne leur fallut pas longtemps pour régler les détails.

— « Vous allez tous les deux acheter une fusée pour moi. Je ne peux pas le faire ouvertement; mes collègues devineraient ce que je veux faire et m'en empêcheraient. Je vous fournirai tout l'argent dont vous aurez besoin. Vous chercherez une fusée pouvant se convertir pour faire le voyage. Imaginez une histoire quelconque : l'achat d'un yacht stratosphérique pour fils à papa, ou le lancement d'une ligne touristique Arctique-Antarctique. L'essentiel, c'est que personne ne soupçonne que la fusée est rééquipée pour le vol interplanétaire.

» Dès que le Ministère des Transports vous aura délivré une licence de vol stratosphérique, vous embarquez la fusée dans un désert de l'Ouest; je trouverai bien un bout de terrain et je l'achèterai. Alors je vous rejoindrai. Nous installerons les réservoirs de combustible libérateur, changerons les injecteurs et nous nous préparerons au grand saut. D'accord? »

McIntyre prit un air dubitatif. « Ça fait pas mal de choses à faire. Charlie, penses-tu pouvoir en venir à bout sans atelier et sans ouvriers? »

— « Moi? Bien sûr, avec ton aide, gros maladroit. Il suffit de me donner les outils et le matériel dont j'ai besoin, et de ne pas trop me presser. Naturellement, ça ne sera pas du signolé... »

— « Personne ne demande du signolé. Je veux juste une fusée qui ne saute pas dès que j'appuierai sur les boutons. Le combustible isotopique ne plaisante pas. »

— « Ça ne sautera pas, Mac. »

— « C'est ce que tu pensais de la *Sans-Souci*? »

— « C'est pas juste, Mac. Je vous demande un peu, Mr. Harriman... »

— « Ce n'était qu'un tas de ferraille et nous le savions tous les deux. »

— « Celle-là sera différente. On dépensera ce qu'il faudra, et on fera ce qu'il faut dessus. N'est-ce pas, Mr. Harriman? »

Harriman lui tapota l'épaule. « Certainement, Charlie. Vous aurez tout l'argent dont vous aurez besoin. C'est le moindre de nos soucis. Maintenant, est-ce que le salaire et les primes dont nous avons parlé vous conviennent? Je ne veux pas que vous soyez démunis. »

— « ... Comme vous le savez, mes clients sont ses plus proches parents et n'ont à cœur que ses intérêts. Nous prétendons donc que la conduite de Mr. Harriman dans les dernières semaines, comme en font preuve les témoignages ici invoqués, donne des signes très nets du déclin d'une intelligence financière autrefois brillante, aujourd'hui sénile. C'est donc avec le plus profond regret que nous demandons à l'honorable cour qu'il lui plaise de déclarer Mr. Harriman incompétent et de désigner un administrateur judiciaire pour protéger ses intérêts financiers et ceux des futurs héritiers et ayants droit. »

L'avocat se rassit, très satisfait de sa plaidoirie. Mr. Kamens prit à son tour la parole : « Plaise à la cour, si mon estimé ami en a complètement terminé, de me laisser suggérer que, dans ses derniers mots, il a complètement dévoilé ses batteries... *les intérêts financiers des héritiers et ayants droit.* »

» Il est évident que les demandeurs croient que mon client devrait conduire ses affaires de manière à assurer à ses neveux et nièces, et à leur descendance, un luxe non gagné tout au long de leur existence. La femme de mon client est décédée, il n'a pas d'en-

fants. On reconnaît qu'il a largement pourvu à l'entretien de ses sœurs et de leurs enfants, par le passé, et qu'il a constitué des rentes pour ses proches parents dépourvus de moyens d'existence.

» Maintenant, comme des vautours, pire que des vautours car ils ne se contentent pas de le laisser mourir en paix, ils voudraient empêcher mon client de jouir de son argent à sa guise pour les quelques années qui lui restent à vivre. Il est vrai qu'il a liquidé ses actions : est-il étrange qu'un vieillard souhaite se retirer ? Il est vrai que cette liquidation lui a fait subir des pertes. « La valeur d'une chose, c'est ce que cette chose rapportera. » Il se retirait et voulait de l'argent liquide. Y a-t-il rien d'étrange là-dedans ?

» On reconnaît qu'il a refusé de discuter de ses actes avec ses parents si aimants, mais quelle loi, quel principe, requiert un homme de consulter ■ tout ses neveux ?

» Nous demandons donc à cette cour de confirmer à mon client son droit de faire ce qui lui plaît, de repousser les objections des demandeurs et de les débouter. »

Le juge retira ses lunettes et les polit pensivement.

— « Mr. Kamens, cette cour respecte autant la liberté individuelle que vous-même, et vous pouvez être assuré que toute décision prise ne le sera que dans l'intérêt de votre client. Néanmoins, les hommes vieillissent, ils deviennent séniles, et en ce cas ils doivent être protégés.

» L'affaire est mise en délibéré jusqu'à demain. L'audience est levée. »

Du *Kansas City Star* :

UN MILLIONNAIRE EXCENTRIQUE DISPARAIT

... n'est pas réapparu à la reprise d'audience. Les huissiers sont revenus après avoir visité les endroits

habituellement fréquentés par Harriman, en disant qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille. Un mandat d'amener pour outrage à magistrats a été lancé et... »

Le coucher du soleil dans le désert est un meilleur stimulant de l'appétit qu'un orchestre de danse. Charlie s'en porta témoin en essuyant son assiette avec un morceau de pain. Harriman tendit aux deux jeunes gens des cigares et en prit un pour lui.

— « Mon docteur prétend que ces herbes sont mauvaises pour mon cœur », remarqua-t-il en l'allumant, « mais je me sens si bien, depuis que je suis avec vous dans ce ranch, que je suis enclin à en douter. » Il exhala un nuage de fumée bleutée et reprit : « Je ne pense pas que la santé d'un homme dépende tant de ce qu'il fait. Je crois qu'elle dépend surtout de ce qu'il veut faire, et je suis en train de faire ce qui me plaît. »

— « C'est tout ce qu'un homme peut demander à la vie, » reconnut McIntyre.

— « Où en est le boulot, les enfants? »

— « Pour ma part, ça va, » répondit Charlie. « Nous avons terminé aujourd'hui les seconds essais de pression sur les nouveaux réservoirs et les canalisations de combustible. Les essais au sol sont achevés, sauf pour la calibration. Il n'y en aura pas pour longtemps... juste quatre heures, s'il n'y a pas de pépins. Et toi, Mac? »

McIntyre compta sur ses doigts. « Ravitaillement en eau et vivres embarqués. Trois costumes pressurisés, un de secours et les sacs. La trousse chirurgicale. Le tacot avait déjà tout l'équipement standard pour le vol stratosphérique. Les dernières éphémérides lunaires ne sont pas encore arrivées. »

— « Pour quand les attendez-vous? »

— « D'un instant à l'autre... On devrait les avoir maintenant. Au reste, peu importe : toutes ces bourdes qu'on raconte sur la difficulté de naviguer

pour atteindre la Lune, c'est du boniment pour impressionner le public. Après tout, on peut voir sa destination; ce n'est pas comme la navigation sur la mer. Donnez-moi un sextant et un bon radar, et je vous débarquerai sur l'endroit de la Lune que vous aurez choisi, sans almanach ni table de déclinaison des étoiles. Tout juste en connaissant les vitesses relatives en présence. »

— « Ne te fais pas mousser, Colomb, » lui dit Charlie. « Nous admettrons que tu sais te laisser retomber sur tes pieds. L'idée générale, c'est que tu es prêt au départ maintenant. D'accord? »

— « D'accord. »

— « Cela étant, je pourrais faire ces essais cette nuit. Je deviens nerveux... tout a trop bien marché jusqu'ici. Si tu me donnes un coup de main, nous pourrions être au lit vers minuit. »

— « O.K. Quand j'aurai fini ce cigare. »

Ils fumèrent en silence pendant un moment, chacun pensant au voyage prochain et à ce qu'il représentait pour lui. Le vieil Harriman essayait de réprimer l'excitation qui s'emparait de lui, à l'idée de la réalisation immédiate du rêve de toute sa vie.

— « Mr. Harriman... »

— « Oui, Charlie? »

— « Comment un type s'enrichit-il comme vous y avez réussi? »

— « S'enrichir? Je ne peux pas dire. Je n'ai jamais essayé de m'enrichir. Je n'ai jamais voulu être riche, ou célèbre, ou quoi que ce soit de la sorte. »

— « Hein? »

— « Non, j'ai seulement voulu vivre longtemps et voir les choses arriver. Je n'avais rien d'exceptionnel. Il y avait des tas de garçons comme moi, des radio-amateurs, des constructeurs de télescopes, des aviateurs amateurs. Nous avions des clubs scientifiques, des laboratoires dans nos caves et des associations de science-fiction... Nous étions le genre de

garçons qui pensaient qu'il y avait plus d'aventures dans un numéro de l'*Electrical Experimenter* que dans tous les livres d'Alexandre Dumas. Nous n'avons jamais souhaité un enrichissement rapide. Ce que nous désirions, c'était construire des fusées interplanétaires. Eh bien, certains d'entre nous ont réussi. »

— « Dites voir, ça devait être excitant, à vous entendre!... »

— « Ça l'était, Charlie. Ça a été un siècle merveilleux, un siècle d'aventures, malgré tous les mauvais côtés. Et chaque année, il devenait plus merveilleux et un peu plus excitant. Non, je ne voulais pas être riche; je voulais tout juste vivre assez longtemps pour voir les hommes s'élancer à l'assaut des étoiles, et, si Dieu était assez miséricordieux à mon égard, pour pouvoir aller jusqu'à la Lune moi-même. » Il déposa avec soin un pouce de cendre blanche dans sa soucoupe. « Ça a été une bonne vie. Je n'ai pas à me plaindre. »

McIntyre repoussa sa chaise : « Allons, Charlie, si tu es prêt... »

— « O.K. »

Ils se levèrent tous. Harriman allait parler, puis se prit la poitrine à deux mains, son visage devint grisâtre.

— « Attrape-le, Mac! »

— « Où est son médicament? »

— « Dans la poche de sa veste. »

Ils le posèrent sur le divan, brisèrent une petite capsule de verre dans un mouchoir qu'ils lui tinrent sous le nez. Le contenu de la capsule sembla ramener un peu de couleur à son visage. Ils firent pour lui le peu qu'ils pouvaient, puis attendirent qu'il reprît conscience.

Charlie rompit le silence. « Mac, nous ne nous en sortirons pas. »

— « Pourquoi? »

— « C'est de l'assassinat. Il ne supportera jamais l'accélération initiale. »

— « Peut-être pas, mais c'est ce qu'il veut. Tu l'as entendu. »

— « Mais nous ne devrions pas le laisser faire. »

— « Pourquoi? Ce n'est ni ton affaire ni l'affaire de ce sale gouvernement de paternalistes de dire à un homme de ne pas risquer sa vie à faire ce qu'il veut réellement faire. »

— « Tout de même, je ne me sens pas la conscience tranquille. C'est un si brave vieux. »

— « Alors qu'est-ce que tu veux faire? Le renvoyer à Kansas City pour que ces harpies l'enferment dans un cabanon jusqu'à ce qu'il meure le cœur brisé? »

— « Non, non, pas ça! »

— « Sors d'ici et va préparer tes essais. »

— « Je te rejoins. »

Une vieille voiture usée d'avoir roulé sa bosse dans le désert s'arrêta à la barrière du ranch le lendemain matin. Un homme lourd, au visage ferme mais amical, en descendit et adressa la parole à McIntyre, qui était venu à sa rencontre.

— « Vous êtes James McIntyre? »

— « Et alors? »

— « Je suis l'adjoint du commissaire principal de cet endroit. J'ai un mandat d'amener contre vous. »

— « Sous quel prétexte? »

— « Complot en vue de violer la loi de Préservation de l'Espace. »

Charlie les rejoignit : « Qu'est-ce qui se passe, Mac? » L'adjoint répondit : « Vous êtes Charles Cummings, n'est-ce pas? J'ai un mandat contre vous aussi. J'en ai un aussi contre un dénommé Harri-

man, et un ordre du tribunal de mettre les scellés sur votre fusée interplanétaire. »

— « Nous n'avons pas de fusée interplanétaire. »

— « Qu'est-ce que vous gardez dans ce hangar? »

— « Un strato-yacht. »

— « Oui? Eh bien, je mettrai les scellés dessus en attendant que votre fusée interplanétaire arrive. Où est Harriman? »

— « Là-dedans, » indiqua Charlie sans faire attention aux grognements de McIntyre.

Le commissaire adjoint tourna la tête. Charlie ne le rata pas : le commissaire s'écroula sur le sol. Charlie, se frottant les doigts au-dessus du corps inanimé, se lamentait :

— « Aïe!... C'est encore le doigt que je m'étais cassé en jouant, c'est toujours lui qui prend. »

— « Porte papa dans la cabine et attache-le dans son hamac, » coupa Mac.

— « D'accord, chef. »

Avec le tracteur, ils sortirent la fusée du hangar, virèrent et se dirigèrent vers le désert pour avoir de la place pour le décollage. Ils grimpèrent dans la fusée. McIntyre, du hublot tribord, aperçut le commissaire adjoint. Il leur jetait un regard désolé.

McIntyre assura sa ceinture de sûreté, ajusta son corset, et appela le mécanicien par le tube de communication intérieur.

— « Prêt, Charlie? »

— « Prêt, chef. Mais, Mac, tu ne peux pas encore décoller... On ne l'a pas encore baptisée! »

— « Pas de temps à perdre pour tes superstitions! »

La voix faible de Harriman leur parvint.

— « Appelez-la *Lunatique*. C'est le seul nom qui convienne! »

McIntyre appuya sa tête sur les coussins amortisseurs, enfonça deux boutons, puis trois autres successivement, et la *Lunatique* s'enleva.

— « Comment allez-vous, petit père? »

Charlie épiait anxieusement le visage du vieillard. Harriman se lécha les lèvres et réussit à parler.

— « Epatamment, fiston. Pourrais pas aller mieux. »

— « L'accélération est finie : à partir de maintenant, ça sera plus facile. Je vais vous déboucler pour que vous puissiez remuer un peu. Mais je pense qu'il vaut mieux que vous restiez dans le hamac. »

Il tripota les boucles. Harriman réprima mal un gémissement.

« Qu'est-ce que c'est, petit père? »

— « Rien, rien du tout. Mais faites doucement de ce côté-là. »

Charlie passa ses mains sur le flanc du vieillard avec son tact sûr et délicat de mécanicien.

— « Vous ne m'en conterez pas, petit père. Mais il n'y a pas grand-chose à faire avant d'arriver. »

— « Charlie? »

— « Oui. »

— « Est-ce que je ne peux pas aller à un hublot? Je voudrais regarder la Terre. »

— « Il n'y a encore rien à voir pour l'instant. La masse de la fusée cache tout. Aussitôt que nous tournerons la fusée, je vous déplacerai. Je vais vous dire une bonne chose : je vais vous donner une pilule de somnifère et je vous réveillerai tout à l'heure. »

— « Non! »

— « Hein? »

— « Je resterai éveillé. »

— « Comme vous voulez, petit père. »

Charlie grimpa comme un singe pour gagner le nez de la fusée. Puis il s'accrocha aux arcs-boutants du fauteuil du pilote. McIntyre l'interrogea des yeux.

— « Oui, il est vivant, » lui dit Charlie, « mais il n'est pas joli à voir. »

— « Ça va très mal? »

— « Au moins deux côtes brisées. Je ne sais rien

pour le reste. Je ne sais même pas s'il résistera jusqu'au bout du voyage, Mac. Son cœur battait affreusement fort. »

— « Il tiendra, Charlie. C'est un dur. »

— « Dur? Il est aussi fragile qu'un oisillon. »

— « C'est pas ça que je veux dire. Il est dur à l'intérieur... là où ça compte. »

— « Quand même, tu ferais bien de te poser doucement si tu veux atterrir avec la cargaison au grand complet. »

— « D'accord. Je ferai d'abord le tour de la Lune et je prendrai une courbe d'approche très douce. Je pense que nous aurons assez de combustible. »

Ils suivaient maintenant une orbite autour de la Terre; après que McIntyre eut retourné la fusée. Charlie revint vers Harriman, décrocha le hamac et l'emporta avec son contenu jusqu'à un hublot. McIntyre mit la fusée sur un axe transversal, de sorte que la queue pointât vers le soleil, puis donna deux petits coups des deux tuyères tangentielles opposées, afin de faire lentement tourner la fusée sur son axe longitudinal et de créer une faible gravitation artificielle. L'absence de sensation de poids causée par la chute libre avait commencé à donner la nausée ■ vieux, et le pilote voulait que son passager voyageât dans les moins mauvaises conditions possibles.

Mais Harriman ne s'inquiétait guère de son estomac.

Tout était là, tout ce qu'il avait tant de fois imaginé. La Lune se balançait majestueusement devant le hublot, plus grosse qu'il ne l'avait jamais vue, tous ses traits familiers revêtant une précision de camée. Elle fit place à la Terre, comme la fusée poursuivait sa lente rotation : la Terre, telle qu'il l'avait prévue, pareille à une lune ennoblie plusieurs fois, aussi grosse que la Lune apparaît aux Terriens, et plus

chaude, plus sensuellement belle que la lune d'argent. C'était le crépuscule sur la côte atlantique. La ligne d'ombre abordait le rivage de l'Amérique du Nord, traversait Cuba et obscurcissait presque toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Il savourait le bleu moelleux de l'océan Pacifique, admirait le bleu délavé des calottes polaires. Le Canada et les Etats septentrionaux étaient recouverts de nuages. Une vaste zone de basse pression s'étendait sur le travers du continent. Elle brillait d'un blanc encore plus éclatant que les calottes polaires.

Comme la fusée virait lentement, la Terre disparut, et les étoiles défilèrent devant le hublot, les étoiles qu'il avait toujours connues, mais plus nettes, plus brillantes et sans scintillement, sur un fond d'un noir parfait, brutal. Puis la Lune apparut de nouveau pour enchanter ses pensées.

Il était sereinement heureux, d'une manière qui n'est pas donnée à tout le monde, même dans une longue vie. Il avait l'impression d'être tous les hommes à la fois, tous les hommes ayant vécu, tous les hommes ayant regardé les étoiles, tous les hommes ayant *duré*.

Et tout le long des heures il regardait, somnolait et rêvait. Au moins une fois le sommeil dut l'envahir, ou alors c'était peut-être le délire, car il s'éveilla en sursaut, pensant que sa femme Charlotte l'appelait. « Delos, » disait la voix, « Delos. Rentre un peu! Tu vas mourir de froid avec l'air de la nuit. »

Pauvre Charlotte! Elle avait été une bonne épouse pour lui, une bonne épouse. Il était tout à fait sûr que son seul regret, en mourant, ç'avait été sa crainte de ne plus pouvoir prendre bien soin de lui. Ce n'était pas sa faute, si elle n'avait pas partagé son rêve ni son besoin.

Charlie amarra le hamac de telle sorte que Harri-man pût regarder à travers le hublot de tribord quand ils survolèrent la face invisible de la Lune. Il re-

trouva les paysages qui lui étaient devenus familiers par des milliers de photographies, avec un plaisir nostalgique, comme s'il retournait dans son propre pays. McIntyre descendit doucement en regagnant la face visible, et se prépara à se poser à l'est de la Mer de la Fécondité, à environ quinze kilomètres de Luna City.

Ce ne fut pas un mauvais atterrissage, tout bien considéré. Il avait dû se poser sans être guidé par le sol; il n'avait pas de pilote auxiliaire pour surveiller le radar. Dans son désir d'adoucir le contact, il rata son but d'une cinquantaine de kilomètres, mais il fit de son mieux. Cependant ce fut plutôt brutal.

Une fois qu'ils furent posés, une fois que la poussière de lave se fut dissipée, Charlie monta jusqu'au poste de pilotage.

— « Comment va notre passager? » demanda Mac.

— « Je vais voir. Mais j'aime mieux ne pas faire de pari. Cet atterrissage était moche, Mac. »

— « J'ai fait de mon mieux. »

— « Je sais bien. N'en parlons plus. »

Mais le passager était bien vivant et pleinement conscient, quoiqu'il saignât du nez et qu'une écume rose lui vînt aux lèvres. Faiblement, il essayait de se dépêtrer de son cocon. Ils l'aidèrent tous les deux.

— « Où sont les tenues pressurisées? » Telle fut sa première remarque.

— « Doucement, Mr. Harriman. Vous n'allez pas encore sortir. Il faut que nous vous soignons un peu. »

— « Donnez-moi cette tenue! Les soins peuvent attendre. »

Silencieusement ils s'exécutèrent. Sa jambe gauche était pratiquement hors d'usage, et ils durent l'aider à passer à travers le sas, un de chaque côté. Mais son corps menu ne pesant plus que vingt livres sur

la Lune, ce n'était vraiment pas un fardeau. Ils trouvèrent un endroit à cinquante mètres de la fusée où ils purent l'installer, adossé à un morceau de scorie afin qu'il voie autour de lui.

McIntyre posa son casque contre celui du vieillard et parla.

— « Nous allons vous laisser regarder le paysage pendant que nous nous préparons pour le voyage jusqu'à la ville. C'est une histoire de quelque soixante kilomètres. Il va falloir que nous préparions les bouteilles d'air de rechange et les rations. Nous revenons dans un instant. »

Harriman fit un signe sans répondre, étreignant leurs mains à travers leurs gantelets d'une poigne étonnamment ferme.

Il était assis là tranquillement, frottant les mains contre le sol de la Lune et sentant la pression curieusement légère de son corps sur le sol. Enfin la paix était dans son cœur. Ses blessures avaient cessé de lui faire mal. Il était là où il avait tant désiré être, il avait assouvi son besoin. Sur l'horizon occidental apparaissait la Terre à son dernier quartier, une lune géante bleu-vert. Au-dessus de lui, le soleil brillait au fond d'un ciel noir piqué d'étoiles. Et sous lui, la Lune, le sol de la Lune. Il était sur la Lune!

Il s'inclina en arrière tandis qu'une marée de contentement l'envahissait, l'imprégnant jusqu'à la moelle.

Son attention fut un instant distraite et, encore une fois, il eut l'impression qu'on l'appelait. Idiot, pensa-t-il, je me fais vieux, je déraile...

Dans la cabine, Charlie et Mac attachaient des traits à un brancard.

— « Voilà, ça suffira, » dit Mac. « Nous ferions bien d'aller chercher le petit père. Il faut y aller. »

— « J'irai le chercher, » répliqua Charlie. « Je

n'aurai qu'à le soulever et à le porter. Il ne pèse rien. »

Charlie resta parti plus longtemps que McIntyre ne s'y était attendu. Il revint seul. Mac attendit qu'il eût fermé le sas et rejeté son casque en arrière.

— « Des ennuis? »

— « Laisse tomber le brancard. Nous n'en aurons pas besoin. Oui, c'est bien ça, » poursuivit-il, « le petit père est fini. J'ai fait le nécessaire. »

McIntyre se pencha sans un mot et ramassa les larges skis indispensables pour marcher sur la cendre poudreuse. Charlie suivit son exemple. Puis ils jetèrent sur leurs épaules les bouteilles d'air de rechange et passèrent à travers le sas.

Ils ne s'inquiétèrent pas de refermer la porte extérieure du sas derrière eux.

*Achevé d'imprimer en octobre 1991
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

PRESSES POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris
Tél. : 44-16-05-00

— N° d'imp. 3069. —
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1979.

Imprimé en France

C'était un soir splendide, après une journée où le ciel s'était fait nettoyer à fond par des orages. La catapulte rampait en droite ligne à l'assaut de la montagne ; on lui avait creusé de profondes tranchées. A l'astroport provisoire, Harriman, accompagné de visiteurs de choix, faisait ses adieux aux passagers et à l'équipage de la *Mayflower*. On ferma la porte ; les signaux de départ s'allumèrent tout au long de la piste et sur la tour de contrôle. Une sirène mugit. La grande fusée partit tout doucement le long de la piste, montant lentement en prenant peu à peu de la vitesse, et fonça vers la cime lointaine. Elle était déjà toute petite quand on la vit bondir de la montagne et s'élancer dans le ciel. Elle fut une lueur dans le ciel, une boule de feu, puis... plus rien.

Harriman regardait.

"Il doit ressembler à Moïse, quand il contemplait la Terre Promise", dit Strong.

Robert Heinlein (1907-1988) est aux U.S.A. le classique suprême : des générations de lecteurs et d'auteurs sont entrés en S.-F. en lisant son Histoire du futur, une grande fresque des siècles à venir où l'humanité entre dans l'âge de l'espace, parfois à reculons. Heureusement, des hommes et des femmes ont gardé en eux la dynamique des pionniers. Ils sont prêts à affronter tous les détours du progrès.

81903-7

ISBN 2-266-04791-4



9 782266 047913



O7-BIG-008